



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

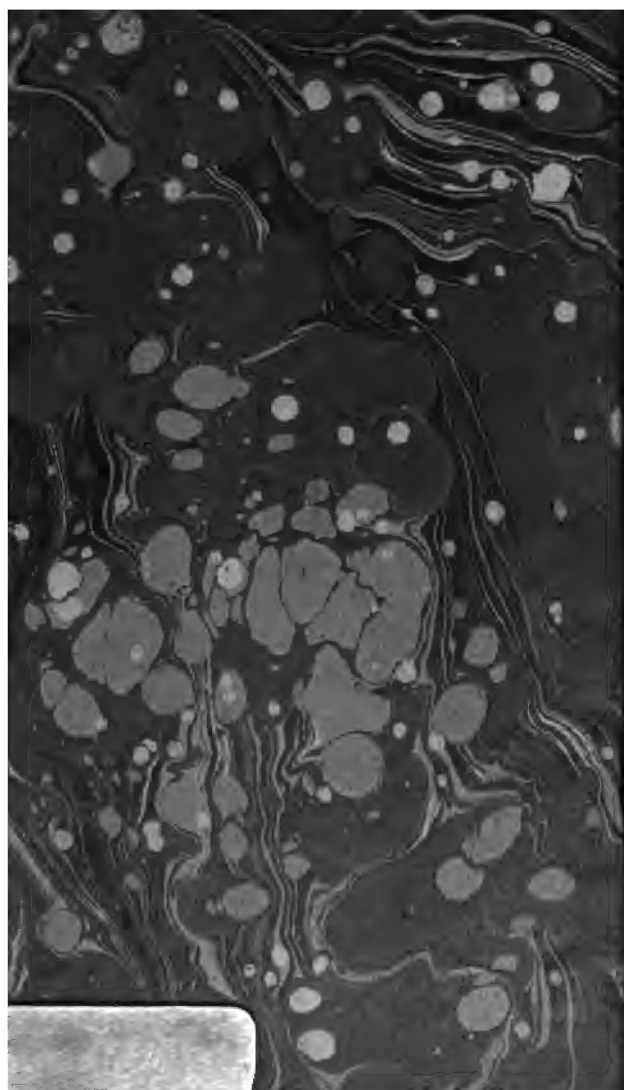
We also ask that you:

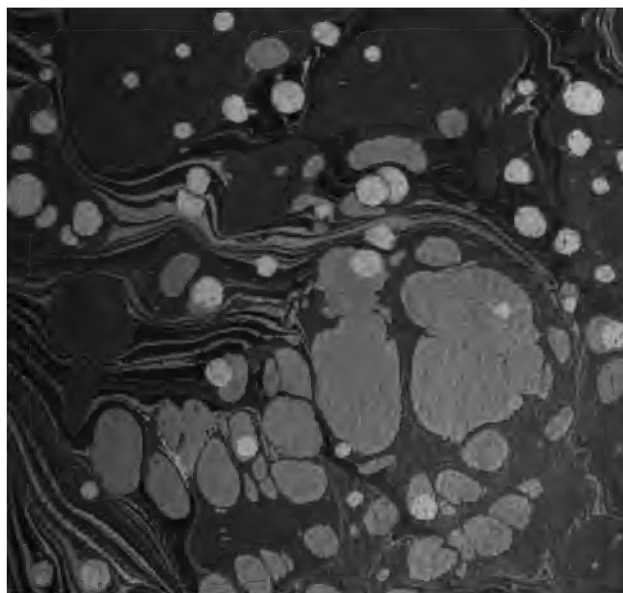
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>









PRATT  
DR H STEVENS. 1876.



Revue de Hong Kong

# HISTOIRE IMPARTIALE

DES

*ÉVÉNEMENS MILITAIRES*

ET POLITIQUES

DE LA DERNIERE GUERRE,

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

PAR M. DE L.

TOME TROISIEME.

---

*Parcere subjectis, & debellare superbos.*

Virgil. Eneid. l. 6.

---



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,  
rue Saint Jacques.

---

1785.

226. k. 389.





# HISTOIRE

## IMPARTIALE

*Des Événemens militaires & politiques de la dernière Guerre, dans les quatre Parties du Monde.*

LA campagne de 1781 fut sans contredit la plus importante de la guerre d'Amerique, en ce qu'elle mit fin aux grandes expéditions dans ce continent. Cette campagne étoit moins décisive dans les autres parties du monde ; & l'on ne peut trop répéter que ce fut un malheur pour l'Angleterre, qui désormais ne pouvoit éloigner l'instant d'une paix générale, sans approfondir de plus en plus l'abyme où cette guerre l'avoit précipitée. Avant que d'en suivre les progrès dans les autres con-

---

1781.

*Tome III.*

A

**1781.** ~~trées, achevons d'esquisser le tableau~~  
de ses défâstres dans les Grandes-Indes.

Combats de  
San-Jago en-  
tre MM. de  
Suffren &  
Johnstone.

On a vu que M. Johnstone avoit pris le commandement de l'escadre originairement destinée à Sir Hugh Palliser. Avec les dix-sept voiles qui la composoient, en y comprenant les transports armés, il fit route vers le Cap de Bonne-Espérance où l'escadre angloise devoit se séparer du convoi qui, sous la protection de quelques sloops, poursuivit sa navigation jusqu'aux Indes orientales. Avant de gagner ce Cap, le Commodore étoit entré dans Saint-Jago pour s'y rafraîchir ; c'étoit la plus considérable des isles du Cap Verd. Cette Colonie portugaise & neutre par conséquent, sembloit devoir offrir un asyle également inviolable pour tous les vaisseaux des Puissances belligérantes. Le Commandeur de Suffren se présenta dans cette confiance à la rade de Saint-Jago, & avec la même intention que le Commodore. Il ne s'attendoit point à des actes d'hostilité de la part de M. Johnstone ; mais ce Comman-

dant ne crut pas devoir négliger l'avantage de sa position; il vint at-  
taquer M. de Suffren, & il y eut  
entre les deux escadres un combat  
très - vif , dont voici la relation  
extraite des dépêches de l'Amiral  
anglois.

1781.

Dans la matinée du 16 Avril, l'*Isis*, vaisseau de cinquante canons, & de toute l'escadre britannique le plus éloigné sous le vent, signala onze voiles françoises qui paroissent au large dans la partie du Nord-Est. M. Johnstone se transporta sur le champ à bord de l'*Isis*, pour vérifier l'observation; il reconnut distinctement cinq vaisseaux de ligne, & plusieurs autres de moindre force. Retourné à bord du *Romney* qui avoit quitté le port de Praya avec toute la flotte, il donna le signal de se tenir prêt à combattre. A dix heures & demie du matin, le Commandeur tourna la pointe de l'isle qui est à l'Est; son escadre étoit formée en ligne, & le vaisseau de tête conduisoit les autres dans la baie. Il s'avança courageusement à deux cables de Monmouth, du *Jupiter* & du *Héro*, passant

Relation de  
ce combat.



= devant la Diana, la bombarde la Terror & le brûlot l'Infernal, qui, séparés du reste de l'escadre britannique en étoient à quelque distance. Dans cette position, le Capitaine François hissa son guidon, arbora pavillon blanc, & envoya deux boulets à l'Isis. Immédiatement après, il vint mouiller à la voile par le travers du Monmouth, & fit feu sur les vaisseaux anglois, dont les batteries commençoient à jouer avec beaucoup d'effet. Dans le premier quart-d'heure du combat, deux ou trois vaisseaux de la Compagnie angloise avoient amené pavillon, & jeté leurs paquets à la mer; quelques autres ne s'étoient sauvés qu'en gagnant le large. Cependant le Romney n'avoit de libres que deux ouvertures, & ne pouvoit, en virant, se ménager un plus grand espace, parce que le Jalon se trouvoit sous sa poupe. Se voyant ainsi hors d'état de concourir à l'action, le Commodore se fit transporter à bord du Héro où le Général Meadows & le Capitaine Saltern voulurent absolument l'accompagner. Le Héro

faisoit alors un feu terrible de toute son artillerie, & le Monmouth & le Jupiter continuoient le leur avec autant de vivacité que de succès. Suivant cette relation, le Commandant François trouva sa position si dangereuse, qu'il coupa son cable, & gagna la haute mer. Ce mouvement exposoit un de ses vaisseaux au feu de tous ceux de l'escadre angloise qui avoient du canon à diriger contre lui; il resta quinze minutes dans cet état de détresse.

Le Capitaine Johnstone avoit repris le commandement du Romney. S'étant fait rendre compte de l'état de chaque vaisseau, il fit le signal pour tous les Capitaines de gagner le large avec la célérité nécessaire pour compléter la victoire. L'Isis & la Diana n'obéirent point d'abord à ce signal; elles étoient si maltraitées, qu'elles ne joignirent le gros de la flotte qu'après un délai de quelques heures. On fit alors le signal de marcher en ordre de bataille sur la ligne de front; mais l'Isis continua de rester en arrière à la distance d'environ trois milles; il fallut diminuer de voiles pour l'attendre,

Retraite  
Johnstone  
de M.  
Suffren.

1781.

& ces nouveaux délais ajoutèrent encore à la distance qui séparoit les deux escadres. Le Commodore se voyoit déjà fort loin sous le vent de Saint-Jago ; d'ailleurs le jour étoit sur son déclin, la mer s'étoit élevée ; il n'y avoit plus d'espoir d'en venir à une action décisive avant le lever du soleil ; enfin le convoi britannique & les troupes de débarquement attendoient le retour de l'escadre dans une position vraiment allarmante. Ces considérations déterminèrent l'Amiral à rejoindre les bâtimens confiés à sa protection. Comme il se ressaisit le lendemain du vaisseau de la Compagnie l'Hinchinbrooke , dont les François s'étoient emparés la veille, il apprit de ceux qui étoient à bord de ce vaisseau que c'étoit au Commandeur de Suffren qu'il venoit d'avoir affaire.

Que M. de Suffren a eu l'avantage dans le combat de Saint-Jago.

On a cru devoir omettre plusieurs autres détails de ce rapport souvent infidèle , & toujours exagéré à l'avantage des Anglois ; mais les forfanteries du Commodore n'empêchoient pas que son escadre n'eût beaucoup souffert , & beaucoup plus

que l'escadre françoise. D'après sa ~~relation~~ relation même , il eut au moins 1781.  
 deux cens soixante-huit hommes  
 tués , blessés ou faits prison-  
 niers , & la perte des François fut  
 tout au plus de la moitié. M. John-  
 stone finit par avouer leur supé-  
 riorité pendant l'action , & le  
 nombre des prises que la tem-  
 pête les força d'abandonner. Il y  
 a toute apparence que la flotte an-  
 gloise ne dut son salut qu'à cette  
 dernière circonstance. Mais l'Amiral  
 essaya de rejeter son mauvais suc-  
 cès sur le Capitaine de l'Isis qui fut  
 démonté. C'est ainsi que l'orgueil na-  
 tional punit souvent en Angleterre  
 les serviteurs de l'Etat ; on aime  
 mieux accuser un brave homme  
 malheureux , que de s'avouer vain-  
 cu. Après avoir été battu par le  
 Comte de Guichen , l'Amiral Rod-  
 ney avoit cru devoir s'en prendre  
 à deux Capitaines , qu'il força de  
 se justifier dans un conseil de guerre.

Même en calculant d'après les Capitains  
françois de  
montés par  
M. de Su  
ffren.  
 aveux des papiers britanniques , il est  
 au moins probable que M. de Suffren  
 eut l'avantage dans cette rencontre ;  
 & cet avantage est démontré dans

1781.

sa relation, dont les Anglois eux-mêmes n'ont point ôsé contester l'exactitude. La victoire eût été complète, si les Capitaines de l'Annibal & de l'Artésien avoient toujours su exécuter les ordres de leur Chef; & si par une fausse manœuvre, ceux du Sphinx & du Vengeur n'avoient empêché l'effet de l'artillerie du reste de l'escadre.

Les deux premiers n'imaginant pas qu'il y eût rien à craindre dans une rade neutre, négligèrent les signaux du Général, & furent tués dans un combat auquel ils ne s'étoient pas suffisamment préparés. M. de Suffren crut devoir démonter les deux autres Capitaines, dont l'inaction ou les fausses opérations avoient mis obstacle aux progrès de la victoire.

Il devance  
l'ennemi au  
Cap de Bonne-  
Espérance, & fait  
échouer l'ex-  
pédition du  
Commodore

L'effet de ce combat entre MM. de Suffren & Johnstone, fut de réduire le dernier, à prolonger son relâche à Saint-Jago où il employa seize jours à se réparer. Pendant ce tems-là, l'escadre françoise continuoit sa route vers le Cap de Bonne-Espérance; elle y devança le Commodore, & débarqua les renforts

qu'elle étoit chargée d'y conduire. 1781.  
 Ainsi le Général anglois se vit dans l'impossibilité d'effectuer son expédition. Le Commandeur étoit déjà parti pour les Grandes-Indes, lorsque l'escadre ennemie se présenta devant le Cap. M. Johnstone le trouva si bien gardé, qu'il désespéra d'en faire la conquête. Cependant on y attendoit une flotte hollandaise tout récemment partie de l'Inde ; & déjà cinq vaisseaux de la Compagnie venoient d'entrer dans la baie de Saldanha. Le Commodore Johnstone tourne ses vues contre une flotille hollandaise. tourna ses vues contre cette flottille. Heureusement pour lui qu'il régnoit un brouillard épais qui se soutint jusqu'à la matinée du 21 Juillet, & qui favorisa son entreprise. Sur les huit heures du matin, il reconnut distinctement la terre à une distance d'environ quatre milles. Il porta directement vers la baie ; y pénétra avec rapidité. Lorsqu'il fut aperçu des Hollandois, il n'y avoit plus moyen de lui échapper. A peine eurent-ils le tems de couper leurs cables, de larguer leurs voiles, de faire échouer leurs vaisseaux sur le rivage, & d'y

1781.

mettre le feu. Les bateaux anglois les abordèrent assez tôt pour arrêter le progrès des flammes sur quatre bâtimens; il n'y eut de brûlé que le Middlebourg qu'on fit remorquer pour garantir les autres prises des effets de l'explosion qui devoit avoir lieu, lorsque la flamme auroit gagné la Sainte-Barbe. Il n'y avoit pas dix minutes que les bateaux s'étoient éloignés, lorsque le Middlebourg fut à près de la pointe méridionale de la baie. Ainsi les opérations du Commodore se bornèrent dans ces mers à la prise de quatre navires; ce fut tout le fruit qu'il retira d'une campagne où il ne se proposoit rien moins que d'expulser les Hollandois du Cap de Bonne - Esperance. Après cette expédition, il revint en Angleterre avec ses trophées, & remit à M. Bikerton le commandement d'une partie de la flotte & des transports armés pour les Grandes-Indes. On prétendit qu'il avoit fait une légère apparition à Monte-Video, où il se flattoit d'arriver à tems pour intercepter la riche flotte de la Plata; mais elle avoit fait voile de ce

## DE LA DERN. GUERRE. II

port quinze jours avant l'arrivée du Commodore , & il ne dut pas moins regretter d'avoir manqué ce précieux convoi , que l'importante expédition du Cap de Bonne-Espérance. Les remises annuelles que l'Espagne retire de cette contrée sont estimées près de quatre millions sterling ; & comme les vaisseaux de registre étoient chargés du produit de deux années , parce que la guerre avoit retardé d'un an le départ de la flotte , l'heureux retour de ces vaisseaux fut pour l'Espagne un coup de cent quatre-vingt millions de livres tournois.

1781.

Richesses de  
la flotte de l'  
Plata.

Les délais du Commodore avoient donné tant d'avance à M. de Suffren, qu'il effectua la jonction avec M. d'Orves plus d'un an avant celle des Amiraux Hugues & Bickerton. Envain ce premier Amiral voulut opposer des obstacles au passage des renforts envoyés d'Europe à l'armée d'Ayder-Ali-Khan ; ces secours arrivèrent à leur destination ; & ce fut un événement décisif qui changea la face des affaires , en ce qu'il affermit le courage chancelant



**1781.** des Marattes qui commençoient à se lasser d'une guerre, où malgré les talens & l'intrépidité de leur chef, ils n'avoient de grands succès à espérer, que par l'entremise des trou-  
**Combate-  
re les flottes  
de Hugues &  
de Suffren.  
Ce dernier a  
l'avantage.** pes européennes. Il y eut à cette occasion un combat assez vif entre les deux flottes qui étoient à-peu-près d'égale force. On comptoit douze vaisseaux de ligne dans l'escadre de M. de Suffren, & onze dans celle de l'Amiral Hugues; les François devoient cette supériorité à la prise d'un vaisseau de ligne, dont ils s'étoient emparés quelques jours avant le combat. Cette perte ne fut point compensée par les trois bâtimens de transport qui, s'étant séparés de la flotte françoise, tombèrent au pouvoir de l'ennemi dans cette journée, dont l'Amiral Hugues s'attribua le succès. Ces trois bâtimens exceptés, tout le convoi arriva sans obstacle à sa destination, & le principal objet de M. de Suffren se trouva parfaitement rempli. Les Anglois manquèrent le leur, & la perte de Pondichery fut un des effets de leur prétendue victoire. D'ailleurs la

jonction des troupes françoises à celles du conquérant indien, exposa bientôt au même danger la ville de Madras; l'Amiral Hughes se vit obligé d'y porter toutes ses forces, de laisser ainsi M. de Suffren maître de la mer, & de lui abandonner un grand nombre de transports chargés d'approvisionnement pour cette Capitale des Indes britanniques. La disette de cette grande ville fut extrême, lorsque l'armée d'Ayder l'eût resserrée du côté de la terre, de manière à lui fermer tous les débouchés.

1781.

La ville de Madras est menacée par les Marattes.

Tels étoient les résultats du prétendu triomphe de l'Amiral Hughes sur M. de Suffren, dont la présence donna bientôt une nouvelle face aux affaires de l'Inde. Il n'eut pour ainsi dire qu'à se montrer, pour réparer les méprises de ses prédécesseurs, & prévenir les suites de quelques opérations mal combinées. La conduite de nos meilleurs Officiers dans cette partie du monde, n'avoit pas toujours été au dessus de la censure: on blâma, par exemple, M. d'Orves d'avoir choisi la route la plus lon-

Fautes réparées par M. de Suffren.

1781.

gue pour se rendre au Coromandel dans la vue d'intercepter les navires qui descendoient le Gange. Ayant ainsi consommé tous les vivres dans la traversée qui fut de trois mois & demi, il ne put que se montrer dans les passages de Pondichery, & se vit forcé de mettre en liberté les prisonniers qu'il avoit faits pendant sa croisière. Ils jetèrent l'alarme sur la côte où ils débarquèrent, & les Anglois qui jusqu'alors ne s'étoient pas douté de l'approche de l'escadre françoise, apprenant qu'elle étoit dans le voisinage de Madras, retirèrent leurs troupes de Pondichery, renforcèrent la garnison du fort Saint-Georges, y dressèrent de nouvelles batteries, y firent de nouveaux ouvrages, & mirent la place en état de soutenir un siège. Cependant Ayder-Aly écrivit à M. d'Orves qu'il se faisoit fort d'enlever Madras en moins de six semaines, s'il vouloit lui fournir douze cens Européens, & se tenir devant la place avec toute son escadre. Le Général François rejeta cette proposition, & revint à l'Isle de France. Il y

attendit M. de Suffren, dont les cinq vaisseaux devoient se joindre à l'escadre de l'Inde, & la suivre au Comorandel où M. d'Orves se proposoit de retourner incessamment, pour la gloire du Commandeur qui l'y remplaça dans le commandement de l'armée. Ses triomphes y redonnèrent à notre marine un éclat qu'elle avoit perdu depuis longtemps dans les Grandes-Indes ; & désormais l'Angleterre n'eut plus à se glorifier de son ascendant sur la France dans cette partie du monde.

Elle soutint un peu mieux ses avantages contre les armées indiennes, lors même qu'elle eut à combattre le redoutable Ayder-Aly-Kan. Il est bon de rappeler ici la journée du premier Juillet où Sir Eyre Coote se montra supérieur à ce fameux conquérant, dans l'action générale qui eut lieu entre Porto-Novo & Mooteapoham. Le combat dura huit heures, & fut très-meurtier du côté des Indiens. Les forces d'Ayder consistoient en vingt-cinq bataillons d'Infanterie, quatre cens Européens, quarante ou cinquante mille chevaux, & près

1781.

Ayder-Aly  
est battu par  
Sir Eyre  
Coote.

de cent mille tant Mathelocks que  
 1781. Peons & Polygars. Quarante pié-  
 ces de canon composoient son ar-  
 tillerie. L'armée de Sir Eyre Coote  
 étoit de beaucoup inférieure en  
 nombre, & ce Général ne dut sa  
 victoire qu'à la supériorité de sa tac-  
 tique. La seconde ligne des Anglois  
 s'étoit placée sur des hauteurs qui  
 mettoient en sûreté leur arriere-  
 garde, tandis que la premiere ligne  
 s'avançoit vers le canon de l'enne-  
 mi, dont la cavalerie faisoit de  
 vaines tentatives pour l'enfoncer.  
 Pendant longtems il soutint une  
 canonnade vive & meurtriere, que  
 tout le feu des troupes britanni-  
 ques ne pouvoit faire taire. Cédant  
 enfin à la bravoure & à l'activité  
 de ces troupes, il se retira précip-  
 itamment, & les Anglois restèrent  
 maîtres du champ de bataille. Le  
 Général indien y laissa quatre mille  
 morts; & la perte de Sir Coote fut  
 tout au plus de quatre cens hommes  
 tués ou blessés.

Divers échecs  
 d'Ayder-Aly

Après l'action du premier Juillet,  
 ce Général s'étoit mis à la pour-  
 suite d'Ayder - Aly. Il prit, che-  
 min faisant, le fort de Tripassore.

place importante , dont Ayder n'avoit point eu le tems de renforcer la garnison. Son armée en étoit à seize milles , lors de cette expédition. Le 26 Août, Sir Eyre Coote marcha dans l'intention de livrer une seconde bataille. Le terrain qu'occupoit alors le Général indien, avoit été le théâtre d'un triomphe qu'il venoit de remporter sur le Colonel Baillie. Encouragé par une idée superstitieuse, il voyoit dans cet emplacement le champ d'une seconde victoire; avec cette confiance il brûloit d'y combattre l'ennemi. Sa position étoit d'ailleurs très-favorable, & rien ne fut plus hardi que l'approche de Sir Eyre Coote qui, pour former sa ligne, se vit obligé le lendemain de braver une canonnade de plusieurs batteries. Le combat du 27 Août, avoit commencé sur les neuf heures du matin, & ne se termina qu'au coucher du soleil, époque à laquelle Ayder - Aly - Kan abandonna ses postes & céda le champ de bataille; mais cette seconde action coûta plus de monde au Général anglois que l'affaire du premier Juillet;

~~1781.~~ & grace à leur position avantageuse, la perte des Indiens fut beaucoup moins considérable.

Un mois après, jour pour jour, il y eut près de Sholingur un troisième combat, qui se termina par la déroute de l'armée d'Ayder. Elle essuya un quatrième échec devant Vellore, dont il étoit venu former le siège. Il y fut repoussé avec perte; mais le lendemain il prit sa revanche sur les troupes de Sir Eyre Coote, dont les bagages & le convoi furent attaqués au passage d'un marais, où il périt un grand nombre d'Anglois, parmi lesquels on comptoit plusieurs Officiers de distinction. Dès que l'armée eut traversé le marais, elle se mit à la poursuite des Indiens, qui lâchèrent pied & se retirèrent dans le plus grand désordre.

Le Carnate  
n'en est pas  
moins ruiné.

Cette retraite précipitée annonçoit clairement que les troupes d'Ayder - Aly craignoient de se mesurer avec l'armée britannique. Dans cette circonstance, le Général indien auroit dû profiter de sa situation & de la connoissance des lieux pour harasser l'en

nemi dans sa marche, & l'obliger à regagner le Carnate faute de provisions. Mais ce conquérant fut un moment découragé par le mauvais succès de ses différentes rencontres avec les troupes de Coote, & elles traversèrent la Palaar sans trouver le moindre obstacle. En soutenant un feu de mousqueterie de la rive opposée du fleuve, il est très-probable qu'il eût fait avorter les desseins du Général anglais. Quoi qu'il en soit, ces derniers échecs d'Ayder - Aty - Kan n'empêchoient pas que le Carnate ne fut entièrement ruiné, & pour longtems hors d'état de produire un revenu équivalent à ses charges. D'ailleurs la marine françoise n'en prenoit pas moins sur la marine britannique un ascendant qu'elle n'avoit point eu jusqu'alors dans les mers de l'Inde.

Si l'Amiral Hughes essuya de grands revers avec M. de Suffren, il fut plus heureux avec les nouveaux ennemis de la Grande-Bretagne; il obtint des avantages réels contre les Hollandois, & leur enleva divers établissemens tant sur

L'Amiral  
Hughes se dé-  
dommage  
avec les Hol-  
landois de ses  
revers avec  
M. de Suffren



1781.

les côtes de l'Inde que dans l'isle de Ceylan. De ce nombre furent Negapatam & Trincomale; mais ces conquêtes faciles & par conséquent peu glorieuses, ne devoient point rester aux Anglois. Cette campagne de l'Inde sur laquelle on n'a pas cru devoir s'étendre, ne fut qu'une préparation à la campagne de 1782. Le Commandeur de Suffren ne fit qu'y préluder aux combats multipliés, qui tous se termineront à la gloire de ce grand Général que le suffrage universel de la nation vient de placer au rang des Héros de la marine françoise. Mais pour ne point anticiper, jetons un coup d'œil sur les opérations, ou plutôt sur les préparatifs de la campagne d'Europe.

Conjectures  
sur les prépa-  
ratifs de la  
campagne en  
Europe.

On venoit d'équiper à Brest une escadre de vingt-deux vaisseaux de ligne & d'un grand nombre de frégates aux ordres de M. de Guichen qui, disoit-on, n'attendoit qu'un vent favorable pour aller se joindre à la flotte espagnole qu'on supposoit en croisière à la hauteur d'Ouessant. On ajoutoit, sans beaucoup de vraisemblance, que M. de la

Motte-Piquet alloit prendre le commandement de quinze vaisseaux destinés pour une expédition secrète sur laquelle on se livroit aux conjectures les plus disparates. La plus vraisemblable annonçoit le dessein de reprendre Minorque, & par ce moyen, d'ôter aux Anglois toute espèce de ressource pour l'entretien & l'approvisionnement de Gibraltar. D'autres spéculateurs voyoient dans cet armement les préparatifs d'une invasion contre les îles de Jersey & de Gernesey. Des observateurs moins timides supposoient à l'armée combinée un objet plus vaste & mieux proportionné à l'étendue de ses forces ; ils la faisoient agir tout-à-la-fois & contre ces différens postes, & contre les vaisseaux armés pour la défense de l'empire britannique ; mais à la mi-Juin, il n'y avoit encore rien de certain que beaucoup d'activité, de mouvement & d'appareil dans les ports de France & d'Espagne. On s'étoit assuré à Brest d'un plus grand nombre de Matelots, que le service annoncé jusqu'alors ne paroissoit l'exiger ; on

**1781.** avoit ajouté de nouveaux corps tant à l'artillerie qu'aux autres troupes destinées à s'embarquer ; tous les approvisionnementns étoient prévus, & l'armement pouvoit se com-

**Escadre du Comte de Guichen. Sa force.** pletter en peu de jours. Le 23 Juin fut entièrement équipée, & peu de jours après elle mit à la voile sur les huit heures du matin. Elle étoit composée de dix-huit vais-

**Escadre de l'Amiral Darby.**

seaux de ligne, dont quatre montoient cent dix canons, de trois frégates de trente-deux, & de six autres bâtimens de moindre force. Le 19, la flotte angloise aux ordres de l'Amiral Darby avoit mis à la voile de Ports-Mouth ; elle n'étoit point inférieure à l'escadre française, & l'on y comptoit au moins dix-huit vaisseaux de ligne & six frégates. Quatre autres vaisseaux de soixante-quatorze mouilloient dans la rade, & n'attendoient que le vent pour l'aller joindre à la vue de Plymouth, où elle fut apperçue le 21 Juillet. Deux cutters détachés successivement de la flotte angloise, entretenoient une correspondance suivie entre l'escadre &

l'Amirauté, à qui l'on prétendoit ~~que les dépêches de l'Amiral Darby venoient de confirmer le bruit déjà répandu de la prochaine croisière de Don Louis de Cordova avec trente-huit vaisseaux de ligne & onze frégates de vingt-huit à quarante-quatre canons. Dans cette supposition, la croisière de l'Amiral ne pouvoit être longue; on devoit s'attendre à le voir bientôt rentrer dans les ports d'Angleterre. Ce n'étoit point une vaine conjecture, & nous verrons bientôt Darby se réfugier à Torbay avec toute sa flotte, si l'on excepte trois vaisseaux de ligne détachés pour renforcer l'Amiral Parker qui croisoit depuis quelque tems dans la Baltique. Le Gouvernement informé de l'importance d'une escadre hollandoise, nouvellement expédiée pour aller protéger dans les mers du Nord le retour de plusieurs vaisseaux de l'Inde, crut devoir saisir cette occasion de frapper un coup éclatant sur la marine de Leurs Hautes-Puissances, & d'écarter, au moins pour le reste de la campagne, une branche de~~

1781.

Projet contre la marine hollandoise.

~~1781.~~ la confédération formidable qui pressoit de toutes parts l'Angleterre ; mais l'événement fera voir que dans cette circonstance, elle avoit trop présumé de son ascendant sur la Hollande. Revenons à l'escadre du Comte de Guichen.

Tout annonce à Cadix le projet d'une grande expédition.

Dès le 6 Juillet, elle étoit entrée sans accident dans la baie de Cadix, où elle précéda de quelques jours l'arrivée des quinze vaisseaux expédiés du Ferrol avec lesquels elle ne tarda pas à effectuer sa jonction. Cette nouvelle bientôt répandue dans toute l'Europe, expliqua le retour précipité de l'escadre anglaise destinée contre la Zélande, le retardement apporté au départ de l'Amiral Digby, & le changement subit qui se fit remarquer dans les opérations de la campagne britannique. La flotte prête à quitter la rade de Cadix étoit de cinquante-trois vaisseaux de ligne ; il étoit clair qu'on se disposoit à quelque expédition vigoureuse, mais encore inconnue. Cependant on avoit rassemblé dans le port des munitions de guerre de toute espèce ; on avoit équipé dix bombes  
bardes

bardes & plusieurs brûlots ; on 1781.  
 avoit des transports pour douze  
 ou quinze mille hommes. Ces trou-  
 pes campées aux environs de Cadix,  
 étoient chaque jour exercées à des  
 évolutions militaires, à des attaques,  
 à des descentes simulées. L'infati-  
 gable Duc de Crillon toujours à  
 leur tête, ne cessoit de les encou-  
 rager par son exemple. Il connois-  
 soit tous ses Soldats, il se mêloit  
 parmi eux ; il n'y en avoit pas un  
 seul à qui il n'eût parlé ; tous brû-  
 loient de se signaler sous les yeux  
 de leur Général. A la proposition  
 qu'il leur fit de se retirer, s'ils crai-  
 gnoient de le suivre, ils répon-  
 dirent unanimement qu'il n'y avoit  
 point de périls qu'ils n'affrontassent  
 avec lui ; & qu'ils étoient disposés  
 à répandre la dernière goutte de  
 leur sang pour l'honneur des  
 armes du Roi & pour le service  
 de la patrie. Tel étoit le vœu gé-  
 néral des troupes, lorsqu'elles s'em-  
 barquèrent le 21 Juillet, pour une  
 expédition qui paroissoit regarder  
 Minorque ou Gibraltar.

Comme la flotte combinée se Départ d  
 tenoit encore dans la baie, quoi- flottes coi

*Tome III.*

**B**

*binées.*

---

**1781.**

qu'elle eût pu mettre en mer plusieurs jours auparavant, on ne douta pas qu'elle n'eût reçu l'ordre de couvrir & de protéger l'expédition ; mais cette conjecture n'étoit appuyée que sur des probabilités, & l'objet de ce formidable armement étoit toujours inconnu. Quoi qu'il en soit, des cinquante vaisseaux de ligne qui composoient la flotte aux ordres de Don Louis de Cordova, treize en furent séparés pour former une escadre légère sous le commandement de M. de Guichen. Elle devoit marcher en avant de l'armée, & agir avec elle ou sans elle, suivant les circonstances. Les cinquante vaisseaux dirigèrent leur marche au Sud-Est, & le 22 avant le coucher du soleil, on les perdit absolument de vue. Le même jour, le convoi du Duc de Crillon sortit aussi de la baie sous l'escorte des vaisseaux espagnols le Saint-Pascal & l'Atlante, des frégates la Junon & la Sainte-Rosine, de deux cutters, trois bombardes & deux brûlots. On y comptoit dix mille hommes de troupes de débarque-

ment. Tout cet appareil annonçoit le projet d'une grande conquête & des mesures bien concertées pour en assurer le succès. On ne s'attendoit pas à voir l'Amiral Darby demeurer oisif dans une pareille conjoncture.

1781.

Cependant on ignoroit la position de l'armée navale, & la curiosité impatiente des spéculateurs donna lieu à toutes les suppositions que suggerent en pareil cas, la disette des nouvelles, l'avidité d'en savoir & le besoin d'en débiter. On faisoit croiser en même-tems les flottes combinées entre l'isle d'Ouéssant & les Sorlingues, sur la côte d'Irlande & dans le détroit de Gibraltar; & parmi les oisifs à nouvelles, il s'en trouvoit plusieurs qui supposoient les escadres rentrées dans leurs ports respectifs. Enfin on apprit que l'Amiral Darby venoit d'arriver à Torbay avec ses vingt-trois vaisseaux; & personne ne douta plus qu'il n'eût été chassé par l'armée de Cordova, ou que la crainte de le rencontrer ne l'eût forcé de remonter le canal.

Conjectures  
des nouvelles  
sur la destination  
de  
l'armée navale.

La rentrée de l'escadre angloise, de l'Amiral



**1781.** avant que le terme de sa croisière fut expiré , jeta l'alarme en Angleterre , & l'on s'y crut à la veille d'une invasion sur les côtes ; mais cette opération n'étoit pas vraisemblable. Pour calmer ces terreurs , & dissiper des bruits qui déjà faisoient assez de sensation pour affecter les fonds publics , l'Amirauté se hâta d'expédier à Darby l'ordre de mettre à la voile incessamment , avec un renfort de six vaisseaux de ligne qui portèrent son escadre à vingt-neuf , sans y comprendre ses douze frégates. Pour mieux rassurer la nation , on eut soin de répandre que sous peu de jours , douze autres vaisseaux alloient se joindre à la grande flotte , & que l'Amiral avoit ordre de voler au secours de Gibraltar & de Minorque , dans le cas où ces places seroient investies par les flottes combinées , ou de leur livrer bataille quelque part qu'il les rencontrât , & sans égard à leur supériorité qui n'étoit qu'apparente , puisqu'elle n'existoit que dans le nombre de leurs vaisseaux. Cependant , comme le retour précipité de l'Amiral Darby

Darby cause  
de grandes  
alarmes en  
Angleterre.

laissoit toujours un reste de terreur dans la classe du peuple la moins disposée à se repaître d'espérances chimériques, on ne manqua pas d'ajouter que son apparition à Torbay avoit eu pour objet de renouveler ses provisions pour le reste de sa croisière qu'il vouloit prolonger jusqu'à l'équinoxe, afin de la rendre plus décisive.

Toutes ces *forfanteries* (1) &

Une tem-  
pête sépare  
les flottes  
combinées,

(1) Non contents de mentir à la nation sur les prétendues ressources de l'Angleterre, des Nouvellistes à gage faisoient métier de l'endormir dans une sécurité funeste, en remplissant leurs papiers d'assertions ridicules sur la détresse des Puissances alliées. A les en croire, les flottes combinées, foibles d'équipages & de munitions de guerre, n'étoient qu'un bel appareil, plus imposant que redoutable; l'Espagne réduite aux expédiens, se voyoit déjà dans l'impossibilité de continuer les hostilités; la France obligée de recourir à des impôts extraordinaires, faisoit son dernier effort; & la Hollande, à qui la pêche du hareng venoit de manquer, n'avoit déjà plus de quoi fournir aux dépenses d'une guerre à peine commencée. Mais toute l'Europe connoissoit les richesses de cette nation opulente; & ses pertes, quoique

1781.

beaucoup d'autres qu'on pourroit rapporter, ne faisoient prendre le change, sur la véritable position des Anglois, qu'à des observateurs aveugles ou prévenus. L'Angleterre étoit dans un moment de crise effrayant; MM. de Crillon, de Guichen & de Cordova avoient quitté le port de Cadix avec le projet d'une grande expédition; ils avoient des forces suffisantes pour l'effectuer; leurs talens & leur expérience étoient regardés comme de sûrs garants du succès de l'entreprise, & malgré les *rodomontades* britanniques, toute la marine angloise n'y devoit opposer qu'une

---

assez considérables, pouvoient se réparer même au sein de la guerre. Quant à l'Espagne; l'arrivée de la flotte de la *Plata* avoit fait entrer dans ce royaume près de deux cens millions de livres tournois, & ce n'étoit pas le moment de parler de la ruine de cette nation. Il est vrai que par un édit du mois d'Août, Sa Majesté Louis XVI venoit d'ajouter deux sols pour livre en sus des droits ordinaires; mais ce nouvel impôt, bien loin d'annoncer l'épuisement de la France, supposoit les plus grandes ressources dans cet Etat.

vaine bravade ; mais les élémens se li-  
guèrent un moment pour la Grande-  
Bretagne , & tous les préparatifs de  
la ruine furent dissipés par une tem-  
pête qui sépara les flottes combi-  
nées , & força chaque division à  
rentrer dans les ports respectifs.  
Les vaisseaux françois arrivèrent à  
Brest le 11 Septembre , & mirent  
fin , du moins pour quelque tems ,  
aux alarmes de l'Angleterre.

Ainsi fut terminée une croisière  
qui pouvoit décider du sort de la  
Grande - Bretagne , la priver du  
retour de ses flottes , la forcer de  
demander la paix en suppliante.  
Cet événement est une nouvelle  
preuve de la fragilité des plus sages  
dispositions dans une guerre mari-  
time : les ordres des Cours & toutes  
leurs combinaisons ne sauroient pré-  
venir les accidens secondaires qui  
dérangent souvent le meilleur plan ;  
la commotion des élémens peut à  
chaque minute , arracher des mains  
du vainqueur les lauriers de la  
victoire. Cependant on verra que  
cette campagne ne fut pas , même  
en Europe , tout-à-fait infructueuse  
pour les Puissances alliées. On fut

1781.

Réflexio  
à ce sujet.

1781.

Le Duc de  
Crillon arri-  
ve à Minor-  
que.

Nouvelle  
croisière de  
l'Amiral  
Darby.

bientôt que le Duc de Crillon étoit arrivé heureusement à Minorque, & que sa mission étoit d'en former le siège ; on auguroit le plus favorablement de cette expédition. D'ailleurs il se faisoit à Brest des préparatifs qui supposoient toujours de grands projets pour cette campagne ; on continuoit d'y rassembler des troupes & de les tenir en haleine par de fréquens exercices ; on y voyoit arriver de toutes parts des Soldats détachés de l'infanterie françoise, & destinés, sinon à former de nouveaux corps, du moins à recruter les bataillons alors en activité. On venoit de compléter les équipages de huit ou dix vaisseaux, qui, sous les ordres de M. de Beaufset, devoient aller renforcer l'escadre espagnole déjà prête à rentrer en croisière pour combattre la flotte angloise, ou du moins pour lui fermer l'accès de la Méditerranée où l'on craignoit qu'elle ne vînt au secours de Minorque. Mais cette crainte n'étoit pas fondée ; l'Amiral Darby n'avoit point de troupes de débarquement, & ses vaisseaux n'étoient pas approvision-

nés pour une expédition dans cette mer. Au reste on ne savoit rien de positif sur la destination de sa flotte, & l'on ignoroit encore à la mi-Septembre en quels parages elle croisoit. Les vents de l'équinoxé la forcèrent enfin de gagner le port; & l'on apprit que toutes ses opérations s'étoient bornées à la prise de quelques navires, & que le principal objet de sa longue croisière avoit été de protéger les côtes d'Irlande, qu'on n'avoit point eu l'intention d'attaquer. Mais c'est assez parler des préparatifs de la campagne d'Europe, & de l'inaction des flottes angloise & combinée; il est tems de jeter un coup-d'œil sur le petit nombre d'événemens qui, dans le tableau de cette campagne, peuvent rompre la monotonie des projets sans exécution.

1781.

A quoi se réduisent les opérations.

La France l'avoit ouverte par une entreprise sur l'isle de Jersey, dont l'exécution fut confiée au Baron de Rullecourt, ci-devant Major-Général des Volontaires de Nassau. Il n'avoit avec lui que douze cents hommes tirés, pour la plupart, de la légion du Chevalier de Luxem-

Entreprise malheureuse sur l'isle de Jersey.

1781.

bourg. Le 5 Janvier sur les trois heures après midi, ils s'étoient embarqués à l'isle de Chaufey par un vent très-favorable; en moins de six heures, ils touchèrent à Jersey, y débarquèrent heureusement, & s'étant mis en marche, passèrent sous le feu de cinq ou six forts sans être inquiétés. Arrivés par des chemins affreux, jusqu'à Saint-Hellier, ils s'emparèrent de cette capitale, après avoir massacré une partie de la garde qui voulut opposer de la résistance. Le Baron de Rullecourt envoya un piquet pour se saisir du Gouverneur & des principaux habitans, qui furent conduits sur la place du marché où ils signèrent une capitulation. Le Baron se fiant trop sur cet acte, avoit négligé de s'emparer d'une éminence où la garnison se forma en corps de troupes, & d'où elle fit jouer son artillerie sur les François, tandis qu'ils alloient se mettre en possession du premier fort de la ville, sous la conduite même du Gouverneur prisonnier. Cette perfidie inattendue jeta le désordre dans leurs rangs, & les obligea de se replier dans l'intérieur

de la place ; ils y furent bientôt assaillis par quatre mille habitans armés, qui sortirent tout-à-coup des embuscades où ils s'étoient tenus cachés jusqu'à ce moment ; la petite troupe de M. de Rullecourt se vit forcée de céder à ce grand nombre d'assaillans. Ce brave Officier ayant reçu trois coups de feu, dont il mourut peu d'heures après, & ne comptant plus sur l'arrivée de son arrière-garde commandée par M. d'Herville qui devoit le secourir dans cette expédition, (1) fit porter à ses Volontaires l'ordre de mettre bas les armes & de se rendre prisonniers, ce qu'ils firent au nombre de cinq ou six cens. Le reste de ses gens avoit trouvé le

1781.

---

(1) Si le Major d'Herville eût paru à tems avec son artillerie, & les trois cens hommes qu'il commandoit, il est à croire que cette affaire, conduite avec autant de secret que de courage, auroit eu une toute autre issue ; mais le retour des bateaux où devoit s'embarquer l'arrière-garde fut retardé par des obstacles imprévus, & la marée basse, fut un contre-tems qui mit ces trois cens hommes dans l'impossibilité de faire la descente.



1781.

moyen de s'échapper & de gagner la côte, où s'étant saisis de quelques bateaux, ils se rendirent heureusement dans les ports de Bretagne & de Normandie.

Particul.  
é de cette  
expédition.

On cite une particularité de cette expédition qui peut mériter un moment l'attention du lecteur ; c'est qu'il y avoit dans la petite armée de M. de Rullecourt un Officier turc de nation , ci - devant au service du Mogol. Il se nommoit Emir-Suad & jouissoit dans l'Indostant d'un revenu de cent cinquante mille livres. Il étoit venu à Paris avec M. Chevalier, dont il étoit l'ami , & qui se louoit beaucoup des bons offices qu'il en avoit reçus lors de son passage de Suez. Emir - Suad avoit sollicité de l'emploi dans nos troupes, tant pour se former au métier de la guerre, que pour se venger des Anglois, dont le despotisme dans l'Inde paroissoit l'avoir irrité. Il obtint le grade de Colonel en second dans la légion de M. le Chevalier de Luxembourg, & partit avec ce titre pour l'expédition de Jersey, où, pour me servir de son expres-

sion, il se promettoit de tuer beaucoup d'Anglois. Il s'étoit affublé d'un doliman bleu, & comme descendant de Mahomet, il portoit une bande d'étoffe verte sur son turban; il ne ressembloit d'ailleurs à nos Officiers que par les épau-  
 lettes. Emir-Suad étoit un homme d'environ quarante-cinq ans. Son extérieur annonçoit de la force & du courage. Le parti qu'il avoit pris de venir s'instruire en Europe, étoit alors sans exemple parmi ses compatriotes.

1781.

Quoique le succès n'eût pas couronné l'expédition du Baron de Rullecourt, cette tentative ne laissa pas que d'allarmer les habitans de Jersey. Ils n'étoient point sans doute revenus de leur frayeur, lorsqu'en mémoire de cet événement, ils firent ériger une pyramide où se lisoit cette inscription :

Pyramide  
 élevée à Jersey en mémoire de cet événement.

» Ci gît le corps de M. le Baron  
 » de Rullecourt, Officier - Général  
 » françois qui, dans la nuit du 6  
 » Janvier 1781, envahit cette île,  
 » à la tête de douze cens hommes,  
 » surprit le Gouverneur & les Ma-  
 » gistrats, & les fit prisonniers de

1781.

» guerre. Heureusement qu'au point  
 » du jour, les François attaqués  
 » par la garnison & la milice aux  
 » ordres du brave Major Pierfon,  
 » qui perdit la vie dans cette glo-  
 » rieuse entreprise, furent totale-  
 » ment mis en déroute; le Gou-  
 » verneur & les Magistrats recou-  
 » vrèrent la liberté; & l'isle fut dé-  
 » livrée par la destruction ou par  
 » la captivité des envahisseurs; le  
 » Barón de Rullecourt succomba;  
 » & cette pyramide est moins un  
 » monument érigé à la mémoire d'un  
 » ennemi, qu'elle n'est, ô Jersey!  
 » un avertissement pour vous &  
 » pour vos enfans, de donner à  
 » l'avenir plus d'attention à votre  
 » sûreté » !

Expédition  
 plus heureuse  
 contre l'isle  
 de Minorque

Si la France échoua dans cette tentative contre Jersey, elle fut plus heureuse dans son expédition concertée avec l'Espagne contre l'isle de Minorque, dont M. le Duc de Crillon se rendit maître sans trouver de résistance. L'Angleterre n'avoit pas même soupçonné la destination des troupes embarquées à Cadix pour cette grande entreprise; cependant il étoit difficile de prendre le

change sur l'objet de ce formidable ~~armement.~~ Lorsque l'armée des ~~alliés~~ se présenta devant Minorque, le Général Muray, qui commandoit dans l'isle, ne vit d'autre ressource pour sauver sa foible garnison composée en grande partie de Soldats invalides, que de se précipiter dans le fort Saint-Philippe, & d'abandonner ses provisions à l'ennemi, sans excepter l'apothicairerie, objet important, vu l'état de langueur & de maladie où se trouvoient la plupart de ses Soldats. Entrons dans quelque détail sur cette importante expédition.

Douze mille hommes bien aguerris s'étoient embarqués à Cadix, pour aller attaquer Minorque; & les trois mille tant Anglois qu'Hanovriens qui composoient alors la garnison de cette isle, ne devoient pas résister à des forces supérieures; la discorde régnoit parmi les troupes soudoyées pour la défendre, & la dysenterie y faisoit de cruels ravages. Le Gouverneur occupé de ces deux fléaux au progrès desquels il opposoit toute sa prudence & toute son activité, s'endormoit dans une

Sécurité fautive du Gouverneur.

1781. *Deum.* Le même jour il reçut, au nom du Roi d'Espagne, le serment de fidélité des habitans, & il n'eut pas besoin d'employer la violence; presque tous les Mahonnois ren-  
troient avec plaisir sous la domi-  
nation de leurs anciens Souverains.  
Les villes de Citadella & de For-  
nella s'étoient rendues sans coup  
férir, & toute l'isle fut soumise, à  
l'exception du fort Saint-Philippe.  
Le Duc de Crillon trouva dans  
le port cent navires, parmi lesquels  
il y avoit quatorze corsaires en  
armement. On prétendit qu'un bâ-  
timent expédié de Gênes, avoit in-  
formé le Général Murray du dessein  
des Espagnols trois jours avant leur  
débarquement, mais que le Gou-  
verneur ne tint aucun compte de  
cet avis. Lorsqu'il découvrit les  
vaisseaux ennemis, il n'eut que le  
tems de faire embarquer son épouse  
pour l'Italie, & d'enlever à la hâte  
quelques provisions de bouche. Il  
entra dans le fort sur les cinq heures  
du soir, une heure avant le débar-  
quement de la première division  
espagnole.

l'exception  
du fort Saint-  
Philippe.

Cependant le Duc de Crillon 1781.  
 alla reconnoître les fortifications Force de  
 de Saint-Philippe, & fit tous les cette place.  
 préparatifs du siège qu'il devoit  
 commencer à l'arrivée des secours  
 attendus tant de la France que de  
 l'Espagne. L'heureux début de son  
 expédition fut un triomphe pour  
 les deux Cours, & elles ne de-  
 voient pas négliger les moyens de  
 la consommer ; mais ce dernier pas  
 étoit le plus difficile. Si, au pre-  
 mier moment de la descente, on  
 s'étoit mis à la poursuite de la gar-  
 nison, il est probable que dans le  
 désordre & la confusion de cette  
 surprise, on eût emporté, sans  
 beaucoup d'efforts, la place où elle  
 s'étoit réfugiée ; mais on lui donna  
 le tems de se reconnoître, & pour  
 peu qu'ils missent d'ordre & de  
 vigueur dans leur défense, les trois  
 mille hommes retranchés dans cette  
 forteresse, devoient y tenir longtems  
 par le seul avantage de leur posi-  
 tion. Le fort de Saint-Philippe est  
 défendu par un rocher qui en rend  
 les approches aussi périlleuses que  
 difficiles : les glacis & le chemin  
 couvert sont également taillés dans

1781.

le roc , palissadés , minés , contreminés & garnis de batteries de canon; de distance en distance s'élèvent de petits forts munis d'artillerie qui protègent les glacis & le chemin couvert. Chacun de ces ouvrages est entouré d'un fossé de vingt pieds de profondeur, creusé dans le roc vif , avec une galerie couverte à créneaux pour se mettre à l'abri. Tous les ouvrages extérieurs ont des communications souterraines avec le corps de la place , où les troupes employées à sa défense , bravent , en quelque sorte , les insultes des assiégeans. Ces souterrains forment une espèce de labyrinthe , où sont creusés des puits à bascules , pour y arrêter l'ennemi , s'il parvenoit à s'en emparer. Le corps de la place environné d'un chemin couvert contreminé , est défendu par des contregardes & demi-lunes ; les murailles sont taillées dans le roc , elles ont soixante pieds de haut , & le fossé qui les entoure en a trente-six de profondeur. Enfin la tour du fort Saint-Philippe est un quarré flanqué de quatre petits bastions , dont l'intérieur forme une

l'armes qui peut avoir dix-  
 arches d'étendue. Tous ces 1781.

es, la plupart taillés dans le  
 ont, pour ainsi dire, à l'é-

de la bombe. On portoit

e cens mille livres sterling

enses des fortifications ajou-

'isle Minorque, depuis 1756

a jour où les Espagnols y

leur débarquement.

Duc de Crillon avoit distri- Productions  
de l'isle de  
Minorque.  
 majeure partie de ses troupes

s différentes places de l'isle,

u'il pouvoit en employer au

e Saint-Philippe n'étoit point

t pour l'enlever de vive

il falloit des renforts con-

les pour assurer la conquête

iorque, & l'étendre à toutes

ties; l'importance d'une telle

tion compensoit bien les frais

ntreprise. Ce n'est pas que

pagnols eussent besoin d'un

au port dans la Méditerranée;

'étoit pour eux un coup de

d'enlever aux Anglois l'en-

le plus avantageux de leur

erce du levant. D'ailleurs

de Minorque fournit tout

i est nécessaire à la vie; elle



**1781.** produit du bled, du vin, des fruits excellens. Tous les bestiaux y prospèrent; & en y donnant quelques soins, on y pourroit tirer un grand parti de la culture. Ses pâturages sont de la même nature qu'en Espagne; & pour y recueillir une laine aussi fine & aussi précieuse que celle de ce royaume, il suffiroit peut-être d'y transporter des brebis espagnoles. Cette isle abonde en poissons de toute espèce; on y trouve des mines de plomb & des carrières du plus beau marbre; ses fromages sont d'un goût exquis, & pourroient devenir un objet de commerce important. Elle fournit du miel & de la cire d'une très-bonne qualité; & ses oliviers feroient d'un grand produit, si la culture en étoit perfectionnée. Tous les avantages attachés à la possession de l'isle Minorque, justifient bien les efforts qu'on verra faire à l'Espagne pour en compléter l'acquisition.

Renforts envoyés au Duc de Crillon.

Quatre mille hommes attendoient à Barcelone l'instant de mettre à la voile, pour aller renforcer l'armée du Duc de Crillon. La France avoit

le plus grand intérêt à ce qu'on achevât la conquête de Minorque ; & l'on s'appercevoit déjà sur nos côtes de l'heureux effet de l'invasion espagnole ; depuis que les corsaires de Mahon étoient enchaînés dans leurs ports, le commerce maritime du Languedoc commençoit à jouir d'une sécurité depuis longtems troublée par leurs pirateries. Pour en assurer la tranquillité, il falloit que les troupes françoises concourussent à la réduction du fort Saint-Philippe. En conséquence, l'ordre fut expédié dans nos ports de la Méditerranée, de fréter, jusqu'à la concurrence de huit mille tonneaux, des bâtimens destinés aux transports d'une armée auxiliaire de quatre ou cinq mille hommes. On avoit cru d'abord que cet embarquement se feroit sur des navires espagnols ; mais le transport de la grosse artillerie qu'on fit passer de Barcelone en employa un grand nombre, & il fut décidé que la division françoise s'embarqueroit à Toulon vers la fin du mois de Septembre. Comme on l'a dit, le Duc de Crillon n'attendoit

1781.

que ces renforts pour commencer le siège, & cette nouvelle expédition suivit de près le débarquement des troupes combinées. Il devoit s'écouler encore plusieurs mois avant que toute l'isle passât sous la domination des Espagnols.

Danger  
pour le riche  
convoi de la  
Havane.

Leurs vaisseaux couvroient les mers d'Europe, & la flotte angloise qui venoit de mettre à la voile pour aller secourir la place assiégée, ou pour intercepter le riche convoi de la Havane, se vit forcée de rentrer dans le port, & de laisser le champ libre aux croisières des escadres ennemies. Mais les ouragans ordinaires à l'approche de l'équinoxe, suspendirent les opérations navales de la France & de l'Espagne, & tous leurs vaisseaux plus ou moins mal-traités par les tempêtes, gagnèrent la rade sans attendre l'arrivée de la flotte espagnole. On avoit d'autant plus lieu de craindre pour cette flotte, que les escadres combinées devoient employer beaucoup de tems à se réparer, & que les vaisseaux anglois, pouvoient, à la faveur de cette circonstance, se rendre

rendre maîtres de la mer, & par conséquent tenter avec succès d'enlever le convoi espagnol. D'ailleurs l'occasion étoit favorable pour secourir Gibraltar & reprendre Minorque; mais les Anglois n'entreprirent aucune de ces opérations, & leur grande flotte consuma ce tems précieux en de vaines croisières sur les côtes d'Irlande, dans l'unique vue de donner la chasse à nos corsaires, & de les écarter de ces parages: c'étoit bien des frais pour un si petit objet. Il est à remarquer que dans toute cette campagne d'Europe, les grandes flottes ne prirent aucune part aux expéditions qui méritent l'attention de l'Histoire.

La France ne paroissoit occupée que du soin de conserver sa supériorité dans les deux Indes. On travailloit dans le port de Brest, avec la plus grande célérité, à l'équipement des escadres qui devoient escorter les convois. Cette activité faisoit espérer qu'elles seroient en état de mettre à la voile avant la fin de Novembre. Ce ne fut que dans le mois suivant qu'elles appareillèrent au nombre de deux vaisseaux

---

1781.

On équipe  
des flottes  
pour les deux  
Indes.

1781.

seulement pour les Indes orientales, savoir, l'Illustre & le Saint-Michel; & de sept pour les Antilles, sous les ordres du Marquis de Vaudreuil, dont le convoi étoit de cent dix-huit transports chargés de neuf mille hommes, d'un train d'artillerie considérable, de munitions & d'approvisionnement de toute espèce. Moyennant ce renfort, la marine françoise aux Indes occidentales devoit se porter à trente-huit vaisseaux de ligne. M. de Guichen avoit convoyé la flotte de l'Inde jusqu'à l'un des caps; il s'en sépara pour aller joindre l'armée espagnole à Cadix, où il conduisit treize vaisseaux & quelques frégates.

On arme  
vingt-deux  
vaisseaux  
dans les ports  
d'Angleterre.

Tandis que MM. de Guichen & de Vaudreuil dispoient tout pour le départ des convois, on s'occupoit tant à Ports-Mouth qu'à Plymouth de la réparation des vaisseaux que l'Amiral Darby venoit de ramener dans ces ports, & dont une partie étoit destinée pour les deux Indes, & le reste pour la défense de Gibraltar; la totalité de l'armement pouvoit se monter à

vingt - deux vaisseaux de ligne. Le plan du Ministère étoit d'en confier d'abord le commandement en chef à l'Amiral Rodney nouvellement arrivé des Antilles , & qui avoit ordre d'y retourner avec le Formidable & cinq autres vaisseaux du même rang. La division pour l'Inde étoit d'un pareil nombre de vaisseaux ; elle avoit pour Commandant Sir Richard Bickerton qui devoit monter le Gibraltar. Suivant le même plan, le reste de la flotte alloit mettre en mer sous les ordres de l'Amiral Kempenfelt. On varioit sur la première destination de ces dix vaisseaux, que les uns envoyoient devant Brest , & les autres à la rencontre des cent trente - cinq voiles parties de Saint-Domingue le 25 Octobre sous l'escorte des vaisseaux de guerre aux ordres du Chevalier de Botderu. On portoit à soixante - dix millions la valeur de cette riche flotte qui , au grand regret des Anglois, arriva le 7 Décembre à Brest, sans aucun événement fâcheux.

La division de Kempenfelt, où l'Amiral Ross commandoit en second, devoit sortir avant les autres,

1781.

Rencontre  
des escadres  
de Guichen  
& de Kempenfelt.

---

1781.

& tenter quelque entreprise en attendant qu'elles fussent prêtes à mettre à la voile. La rade de Cadix étoit le point de réunion, & l'on se proposoit d'y bloquer les flottes espagnoles avec les vaisseaux de ligne, tandis que les frégates seroient employées à ravitailler Gibraltar & le fort Saint - Philippe. Quel que dut être le succès de cette tentative, les Amiraux Ross & Kempenfelt avoient ordre de regagner les ports d'Angleterre après cette opération, & tandis que Rodney & Bickerton suivroient la route de leur destination respective. L'escadre de ce dernier ne se chargeoit point du transport des troupes qui, au nombre de cinq mille quatre cents hommes, furent réparties sur les trente navires de la Compagnie déjà rassemblés à Spithead. Ce plan n'eut pas son exécution dans toute son étendue. Des raisons que nous toucherons ailleurs, empêchèrent l'Amiral Rodney de partir à l'époque convenue. Le départ de l'Amiral Bickerton fut aussi différé, & ce retard qui avoit été prévu, facilita les moyens de renforcer l'es-

cadre de Kempenfelt. Il sortit de Ports-Mouth le 2 Décembre avec douze vaisseaux de ligne, un de cinquante canons, quatre frégates de trente-six & le brûlot la Tisiphone. Les avis étoient partagés sur la destination de cette escadre, dont la croisière ne parut point d'abord avoir d'objet particulier. Quoi qu'il en soit, M. de Guichen & l'Amiral Kempenfelt se rencontrèrent le 12 à cinquante lieues au Sud d'Ouessant; & telles furent les circonstances de cette rencontre, suivant la relation de l'Amiral anglois.

1781.

« La frégate qui étoit à la découverte du côté du vent, signala, dit-il, une flotte dans la partie du Sud-Est. Le vent souffloit alors de ce côté; je fis signal aux vaisseaux à deux ponts & aux frégates de donner chasse, & chargeai le Victory de voiles. A neuf heures du matin, nous distinguâmes que la flotte ennemie alloit vent large, & gouvernoit vers l'Ouest. Une heure après, j'observai plusieurs vaisseaux fort en avant du reste, & qui se formoient en ordre de bataille; je fis

Rapport de  
Kempenfelt.



1781.

le signal pour former la ligne ; mais voyant la possibilité de passer entre les vaisseaux de guerre françois & une grande partie de leur convoi, je continuai de forcer de voiles dans la vue de les couper ; & j'y réussis en partie : plusieurs amenèrent pavillon. Comme le jour baissoit, qu'il venoit frais, & que le tems étoit nébuleux, tous ces navires ne tombèrent point en notre possession. Le lendemain, au point du jour, nous aperçûmes l'ennemi sous le vent. Je formai encore la ligne ; mais ses forces me parurent tellement supérieures aux miennes, que je ne crus pas convenable de hasarder une action ».

Le Marquis  
de Vaudreuil  
sauve le con-  
voi.

Lors de cette rencontre, le convoi françois se trouvoit séparé par un coup de vent, de la forte escadre qui le protégeoit ; l'Amiral Kempenfelt saisit ce moment pour l'attaquer avec six vaisseaux, ce qui lui réussit au-delà de ses espérances ; il enleva quinze bâtimens de transport chargés de troupes & de munitions de toute espèce. Cette entreprise courageuse & bien conduite, fit le plus grand

honneur à l'Amiral anglois qui, 1781.  
 sans doute, auroit donné plus de  
 suite à cette expédition, si le Mar-  
 quis de Vaudreuil, avec deux seuls  
 vaisseaux, n'avoit trouvé le moyen  
 d'arrêter les progrès de l'escadre  
 britannique. La tempête avoit dis-  
 persé le reste du convoi, dont une  
 partie regagna les ports de France  
 avec beaucoup de peine ; quelques  
 autres bâtimens se rallièrent sous  
 l'escorte des vaisseaux de M. de  
 Vaudreuil, & se rendirent à la Mar-  
 tinique avec ce Général.

Cet événement fâcheux, mais Reproches  
faits au Com-  
te de Gui-  
chen.  
 inévitable, donna lieu à quelques  
 reproches contre M. de Guichen.

On prétendit que l'Amiral Kem-  
 pensfelt croisoit à la hauteur de  
 Brest, lors de la sortie du convoi ;  
 qu'il étoit facile au Général Fran-  
 çois de combattre ou d'écarter l'es-  
 cadre ennemie, & qu'il fut inexcus-  
 able d'avoir perdu de vue les vais-  
 seaux confiés à sa protection. Pour  
 faire tomber ces clameurs vaines  
 & populaires, il suffisoit de répon-  
 dre que la mission de M. de Gui-  
 chen n'étoit pas d'attaquer l'esca-  
 dre angloise, dont il ignoroit d'ail-

1781.

leurs la position; & quant à la dispersion du convoi, que ce malheur fut l'ouvrage d'une tempête, accident que toutes les précautions d'un Général ne sauroient prévenir. Au reste, les Anglois eux-mêmes ne se méprirent point sur la nature de cet événement, & le Marquis de Rockingham, à la Chambre des Pairs, en prit occasion de reprocher aux Ministres leur négligence à prévenir les malheurs de l'Angleterre.

On fait aux  
Ministres  
d'Angleterre  
des reproches  
mieux fon-  
dés, à la  
Chambre des  
Pairs.

» N'est-il pas honteux, dit-il,  
» que partout nous soyons écrasés  
» par la supériorité de l'ennemi, &  
» que les sommes immenses annuel-  
» lement votées pour l'entretien &  
» l'accroissement de notre marine  
» ne produisent que la honte de la  
» fuite ou les désastres de la ruine. Ce  
» qui vient de se passer est d'une né-  
» gligence, dont on n'a point d'exem-  
» ple. Il y a plus de six semaines qu'on  
» savoit en Russie, au fond de la Si-  
» bérie, dans tous les coins de la  
» terre qu'il y avoit dans le port de  
» Brest vingt-deux vaisseaux de li-  
» gne prêts à mettre en mer. Quelle  
» force nos sages Ministres oppo-

it-ils à cet armement formida-  
 Douze vaisseaux de ligne &  
 de cinquante canons ! Ils font  
 tir le contre-Amiral Kempen-  
 t avec ces treize vaisseaux ;  
 pour couvrir leur coupable  
 aduite, ils répandent le bruit  
 e l'escadre françoise n'est com-  
 lée que de treize vaisseaux  
 érieurs en force : une victoire  
 mplette doit signaler, disent-  
 , cette rencontre ; on célé-  
 : déjà ce triomphe annoncé  
 nme certain. — Les dépê-  
 es du contre-Amiral arrivent !  
 en de tout cela : au lieu d'une  
 toire, elles nous annoncent  
 e retraite prudente. — Oh !  
 s-prudente en vérité. » De cette  
 uite de l'Amiral Kempenfelt,  
 larquis de Rockingham & les  
 es membres de son parti infé-  
 nt la nécessité d'expulser les  
 istres ou de refuser les subsides.  
 i séance des Communes du 20  
 embre fut encore plus orageuse.  
 Grey Cooper ayant proposé  
 orme de motion, qu'avant de  
 cette séance, la Chambre s'a-  
 nât au 22 Janvier. « Juste ciel !

1781.

Débats sur  
 le même su-  
 jet, à la  
 Chambre de  
 Communes.

1781.

» s'écria le sieur Byng, l'honorable  
» membre qui ose faire une motion  
» de cette espèce, ignore sans doute  
» le dernier affront que vient de re-  
» cevoir le pavillon britannique,  
» la dernière tache qu'a imprimée  
» sur nous la coupable négligence  
» du Bureau de l'Amirauté; s'il en  
» étoit instruit, il ne proposeroit  
» pas de nous séparer avant que la  
» nation soit satisfaite sur le der-  
» nier objet de ses alarmes, avant  
» qu'on ait fait une enquête rigide  
» sur la croisière de l'Amiral Kem-  
» pensfelt, avant que l'Univers sa-  
» che comment il est possible que  
» de vingt-huit vaisseaux de ligne  
» en état de service immédiat, l'A-  
» mirauté n'ait détaché que douze  
» vaisseaux contre une escadre fran-  
» çoise, dont la force supérieure de  
» huit vaisseaux étoit connue de tou-  
» te la terre. Se séparer ! aller cher-  
» cher les loisirs de la vie champêtre !  
» tandis que l'Empire ébranlé jus-  
» ques dans son centre, chancelle  
» sur ses fondemens ! ah ! qu'il ne  
» soit pas dit ; que la postérité ne  
» dise pas un jour que dans ce mo-  
» ment d'alarmes, nous avons aban-

» donné les restes de l'Empire aux  
 » mains qui l'ont démembré : gar-  
 » dons-nous bien de nous ajourner,  
 » quand ce ne devrait être que  
 » pour un jour, que pour une heure !  
 » constatons d'abord que la der-  
 » nière humiliation que nous ve-  
 » nons de recevoir, est l'effet de  
 » la négligence de quelque dépar-  
 » tement : punissons cette négli-  
 » gence, quels que puissent être ceux  
 » qui s'en sont rendu coupables :  
 » occupons-nous ensuite des moyens  
 » de réparer la faute, s'il nous reste  
 » quelques moyens de cette es-  
 » pèce : en un mot, tâchons de  
 » mettre notre marine sur le pied  
 » respectable où elle devrait être ;  
 » mais sur - tout commençons par  
 » l'enquête, & ne nous ajournons  
 » que lorsqu'elle sera finie ».

1781.

Lord North n'en demanda pas  
 moins l'ajournement pour le 21  
 Janvier ; & après avoir justifié Lord  
 Sandwich, & déclaré en son nom  
 qu'il étoit prêt à subir l'enquête la  
 plus rigide, il observa que le mo-  
 ment d'instituer une pareille en-  
 quête ne lui paroissoit pas devoir  
 être celui où la plupart des mem-

Apologie  
 de Lord  
 Sandwich.

\_\_\_\_\_ bres étoient déjà sortis de la ville.  
1781. M. Fox prit la parole , & dans la chaleur de ses déclamations anti-ministérielles, il accusa le premier Lord de l'Amirauté d'une trahison manifeste relativement à l'expédition du contre - Amiral Kempenfelt ; & se tournant du côté de Lord North, il le déclara complice de ce délit , s'il ne se désistoit de son premier avis sur l'ajournement. Comme membre de l'Amirauté, Lord Mulgrave crut qu'il étoit du devoir de sa place d'entrer avec quelque détail dans la justification anticipée de Lord Sandwich ; & d'abord, il établit que c'étoit le Gouvernement & non le Bureau de l'Amirauté qui avoit déterminé la mesure des forces destinées à l'expédition de l'Amiral Kempenfelt, & réduisit ainsi la question. » L'Amirauté a-t-elle mis de la négligence dans l'équipement de l'escadre, dont la force avoit été déterminée par le Gouvernement ? » Du moment, continua-t-il, où l'ordre a été notifié à l'Amirauté, on n'a pas perdu une minute. » L'Amiral Darby n'est rentré dans

» nos ports que le 6 Novembre ,  
 » & depuis cette époque jusqu'au 1781.  
 » 2 Décembre , les vaisseaux desti-  
 » nés à former l'escadre du contre-  
 » Amiral Kempenfelt , ont été mis  
 » en état d'appareiller. Assurément  
 » on ne pouvoit employer plus de  
 » diligence dans l'équipement de  
 » l'escadre. La seconde question à  
 » faire , question à laquelle l'Ami-  
 » rauté pourroit se dispenser de ré-  
 » pondre , est celle - ci : pourquoi  
 » n'envoyer que douze vaisseaux  
 » contre une escadre qu'on savoit  
 » être forte de dix-neuf ou vingt ?  
 » La preuve qu'on l'ignoroit , c'est  
 » qu'on n'a détaché que ces douze  
 » ou treize vaisseaux. D'après tou-  
 » tes les informations reçues dans  
 » les divers Bureaux , il a paru que  
 » douze vaisseaux de ligne & un de  
 » cinquante canons suffisoient pour  
 » une expédition dans laquelle il  
 » s'agissoit de bloquer ou d'atta-  
 » quer un nombre égal de vaisseaux  
 » moins forts embarrassés d'un nom-  
 » breux & pesant convoi ; mais en-  
 » core une fois l'Amirauté n'a dû  
 » agir que d'après les ordres du  
 » Gouvernement , qui voyoit le



**1781.** » mieux dans le parti qu'on a pris :  
» or quand on a tout fait pour le  
» mieux, on n'a rien à se reprocher.  
» Cette supériorité de nombre que  
» les flottes ennemies conservent  
» sur nous en Europe & ailleurs,  
» est une calamité sans doute ; mais  
» est-il au pouvoir de la sagesse hu-  
» maine de prévenir des calamités  
» de cette espèce ? Cet ascendant  
» actuel de la Maison de Bourbon  
» m'étonne d'autant moins, que je  
» vois, en consultant l'histoire, qu'elle  
» l'a toujours eu sur nous & même  
» sur l'Angleterre & la Hollande  
» réunies, toutes les fois que n'é-  
» tant point distraites par une  
» guerre continentale, elle a pu  
» tourner ses efforts du côté de sa  
» marine. De notre part, on a fait  
» des prodiges, on a mis nos for-  
» ces navales sur le pied le plus res-  
» pectable où elles aient jamais  
» été portées, à aucune époque  
» des guerres précédentes. A-t-on  
» pu faire davantage ? je n'en crois  
» rien. Témoin des efforts qui se  
» sont faits, je suis étonné de ce  
» qu'on a pu tant faire ; & je ne  
» hasarde pas mon opinion légère-

» ment, lorsque je pose en fait que  
 » jamais premier Lord de l'Amirauté  
 » britannique n'a mieux mérité de  
 » la patrie par son zèle, son acti-  
 » vité infatigable, les ressources  
 » puissantes de son génie, que le  
 » premier Lord actuel de l'Ami-  
 » rauté ».

1781.

Cette apologie de Lord Sand-  
 wich n'appaisa point les mécon-  
 tens, & l'on continua de s'en pren-  
 dre à lui de la foiblesse d'une es-  
 cadre qu'il étoit d'autant plus aisé  
 de fortifier, que pendant toute sa  
 croisière, la division avoit dû rester  
 oisive, ou dans le port ou dans la  
 baie de Caufand, où elle attendoit  
 pour mettre à la voile, un renfort  
 détaché de l'escadre même de l'A-  
 miral Kempenfelt. Quoi qu'il en  
 soit, bien des gens doutoient en-  
 core du prochain départ de Rod-  
 ney: cet Amiral à peine arrivé  
 des Indes occidentales, eut à ré-  
 pondre aux inculpations du Génér-  
 al Vaughan, & aux récriminations  
 du Colonel Fergusson, ci-devant  
 Gouverneur de Tabago. Le pre-  
 mier avoit droit de se plaindre, & se  
 plaignit en effet qu'à leur départ des

Vaughan  
 & Fergusson  
 se plaignent  
 de Rodney.  
 Sujet de leurs  
 plaintes.

1781.

Antilles, au lieu de le prendre sur son bord, l'Amiral l'avoit relegué sur une des petites frégates, qui, avec le *Penther* de soixante canons, étoient seules chargées d'escorter la flotte des isles sous le vent, tandis que le *Gibraltar* que montoit *Rodney* avoit pris les devants pour mieux éviter le danger auquel il ne craignoit pas d'exposer le convoi qu'il abandonnoit. Les négocians intéressés au sort de la flotte, jetèrent d'abord les hauts cris ; ils disoient publiquement que l'Amiral les avoit sacrifiés à son intérêt personnel. Le choix qu'il avoit fait du *Gibraltar*, vaisseau de quatre-vingt canons, & l'un des meilleurs voiliers de l'escadre, déplaisoit à tous les bons patriotes, qui, sans avoir un intérêt direct au sort de la flotte des isles sous le vent, en prenoient aux affaires de l'Etat en général. Tous se plaignoient du vuide irréparable que l'absence d'un vaisseau de cette force devoit laisser dans l'escadre confiée à l'Amiral *Hood*. Les deux Généraux *Rodney* & *Vaughan* étoient revenus très-mécontents l'un de l'autre, & l'on s'at-

tendoit à les voir animer par des accusations respectives, les débats parlementaires auxquels leur conduite à Saint-Eustache n'avoit déjà que trop fourni de matière. Plusieurs Anglois avoient des droits à réclamer sur les prises faites dans cette isle, & vendues si précipitamment au profit des Généraux. En vendant ces prises, on avoit d'ailleurs manqué l'objet de la conquête, celui d'ôter aux Américains les ressources qu'ils tiroient de Saint-Eustache. « Je veux bien » croire, disoit le Comte de Shelburne à la Chambre des Pairs, » que nos Généraux ont vendu leur » butin à des neutres; mais pouvoient-ils ignorer que c'étoit pour » le compte des Américains que les » neutres achetoient? »

Le produit de cette vente pouvoit être un objet si considérable pour Vaughan & Rodney, qu'en supposant les prises confirmées par une Cour de Justice, ils devoient partager, disoit-on, huit cens mille livres sterling, somme immense, dont n'approcha jamais la fortune tant reprochée au Duc de Marlboroug, quoi

---

---

1781.

La majorité  
est contre  
l'enquête  
proposée à  
ce sujet.

qu'il l'eût acquise en dix campagnes qui le couvrirent de gloire.

La querelle de Rodney & de Ferguson devoit porter sur un objet moins compliqué, mais d'un intérêt qui touchoit sensiblement l'honneur du Colonel. Dans une lettre officielle sur la prise de Tabago, l'Amiral avoit témoigné tant de surprise de la reddition de cette île, qu'il lui étoit échappé de dire, qu'il falloit des événemens bien extraordinaires pour la justifier. Cette phrase étoit susceptible de toutes les interprétations qu'on vouloit y donner, & l'ancien Gouverneur sembloit devoir exiger une satisfaction légale qui ne pouvoit avoir lieu qu'après une instruction, dont les détails non moins scandaleux que ceux du procès de Keppel & de Palliser, auroient donné une seconde fois l'Angleterre en spectacle ; mais cette affaire s'accommoda sans bruit ; & quant à celle de Saint-Eustache, elle n'eut d'autre effet que de suspendre le départ de Rodney pour les Indes occidentales. Cependant le vendredi 30 Novembre, M. Burke avoit proposé

la Chambre des Pairs une enquête ~~\_\_\_\_\_~~  
 ui , sans exiger la présence de 1781.  
 Amiral , pût être conduite sur les  
 ièces & documens qu'il auroit  
 iffés entre les mains d'un ami. La  
 motion qu'on fit à ce sujet, le  
 mardi suivant, eut le sort de toutes  
 elles de l'opposition ; le nombre  
 es voix contre l'enquête , fut su-  
 érieur de soixante-quatorze. Pour  
 ien juger à quel point Rodney ,  
 /aughan & Ferguson méritoient le  
 blâme ou l'indulgence du Gouver-  
 nement , il faut consulter l'Histoire  
 sans plusieurs circonstances des  
 expéditions de Saint - Eustache &  
 le Tabago, dont on ne parle ici que  
 par anticipation ; mais auxquelles  
 on se propose de revenir, après avoir  
 esquissé les opérations de la cam-  
 pagne , dont l'Europe fut le théâtre.

La fortune avoit eu sans doute  
 beaucoup de part à la rencontre de  
 MM. de Guichen & Kempenfelt ;  
 il n'en fut pas ainsi du combat de  
 Dogger - Bank , le plus vif & le  
 plus meurtrier de toute cette guerre.  
 Il avoit été projeté dans le Cabinet  
 de Saint-James , sur le plan géné-  
 ral qu'on s'étoit fait en Angleterre ,

Campagne  
 d'Europe.  
 Combat de  
 Dogger-  
 Bank

même avant la rupture de la Hol-  
 lande, de se récupérer avec cette  
 nation de toutes les pertes qu'on  
 faisoit avec les autres Puissances  
 étrangères. En conséquence des  
 mesures dirigées de longue main  
 contre les Hollandois, une flotte  
 anglaise aux ordres du Vice-Ami-  
 ral Parker, de beaucoup supérieure  
 à la leur, vint les attaquer avec  
 l'avantage du nombre & la con-  
 science de la force ; mais les Hol-  
 landois avoient celle du courage au  
 même degré que l'ennemi, & ce  
 courage leur suffit pour n'être pas  
 vaincus. Comme on l'a dit, l'ac-  
 tion fut longue & meurtrière, & les  
 deux flottes se séparèrent fort mal-  
 traitées de part & d'autre ; elles  
 étoient dans une égale impuissance  
 de continuer ce combat, dont l'im-  
 portance justifie l'exposé qu'on va  
 présenter au lecteur.

*Relation*  
*de ce combat.* Dans la matinée du 5 Août, à  
 la pointe du jour, l'escadre du  
 Texel composée de sept vaisseaux  
 de guerre, se trouvant au cinquante-  
 cinquième degré de latitude sep-  
 tentrionale, apperçut au Nord-  
 Nord-Ouest, un grand nombre de

navires étrangers; & sur le champ

Contre - Amiral Zoutman, fit 1781.

signal de se former en ligne de bataille. Il fut bientôt par le rapport du cutter l'Ajax, que la flotte étrangère étoit un convoi ennemi qui venoit fait voile du Sund le 26 juillet, sous l'escorte de onze vaisseaux de guerre anglois. A six heures & demie, sept de ces vaisseaux arborèrent leurs pavillons, & le convoi restant au vent, ils portèrent sur l'escadre hollandoise qui vint se ranger en bataille à Est-Sud-Est, après avoir éloigné les navires marchands. L'action commença sur les huit heures; le feu devint très-vif, & toute la ligne hollandoise fut bientôt engagée. Elle étoit composée des vaisseaux le Prince Héritaire, l'Amiral Général, l'Argo, le Batave, l'Amiral Ruyter, la Hollande & l'Amiral Piet-Heln. Ce combat dura jusqu'à onze heures & demie. Tous ces vaisseaux hollandois étoient désemparés, & hors d'état de pouvoir manœuvrer; mais l'escadre angloise avoit encore plus souffert, quoiqu'elle fut égale en nombre



1781.

de vaisseaux & supérieure en force de trente-quatre ou trente-six canons. Elle eut sept cens hommes tués ou blessés, & la perte du Contre-Amiral Zoutman fut d'un cinquième moins considérable; il eut d'ailleurs l'avantage de rester maître du champ de bataille. On ne peut trop exalter la valeur des Officiers & la bravoure des équipages dans cette glorieuse défense de l'escadre du Texel; & l'on est en droit d'en inférer, que si les vaisseaux de la Meuse avoient pu se joindre à ceux d'Amsterdam, les seuls qui se trouvèrent à l'affaire de Dogger-Bank, les Hollandois auroient sans doute remporté une victoire complète. Cette réunion n'avoit pas eu lieu, par une négligence qui excita en Hollande une espèce de rumeur publique. Pour l'étouffer, on fit insérer dans les gazettes cette apologie des Magistrats qui, sans doute, n'y trouva d'accès que sous les auspices de l'autorité. » Comme il se répand » que les vaisseaux de la Meuse & » de Middelbourg qui devoient se » réunir à l'escadre du Texel, ont

Apologie  
des Magistrats  
hollandais

gu depuis un contr'ordre à cet ~~ordre~~ 1781.

on particulière de pouvoir assu-  
le public, d'après les infor-  
tions les plus authentiques,  
e de telles assertions sont des-  
uées de tout fondement & ab-  
ument contraires à la vérité;  
e les ordres donnés plus d'une  
is aux vaisseaux de la Meuse,  
joindre le convoi du Texel,  
it manqué leur effet par  
obstacle des vents & de plu-  
eurs autres circonstances égale-  
ent contraires, telles que le  
nger de la province de Zélande  
ii, menacée dans le même tems,  
r une escadre angloise, n'auroit  
se prêter à ce qu'on diminuât  
nombre des vaisseaux qui  
ouilloient alors dans la rade.  
est très-fâcheux, sans doute,  
ue ces circonstances aient em-  
éché de rendre l'escadre hollan-  
oise assez forte, pour remporter  
r l'ennemi une victoire non  
moins utile que glorieuse ».

Tandis que la Hollande mur-  
roit contre ses Magistrats, & les  
cusoit d'avoir laissé échapper une

Murmures  
contre Sand-  
wich.

1781.

aussi belle occasion de battre l'ennemi, on faisoit en Angleterre les mêmes reproches au Comte de Sandwich qui, disoit-on, avoit négligé de renforcer l'escadre britannique de trois vaisseaux qui étoient à portée de s'y joindre, & qui par cette réunion auroient nécessairement décidé la victoire en faveur des Anglois. Quoi qu'il en soit de ces reproches injustes ou légitimes, ce premier essai des armes hollandaises fut glorieux à la République, & fera sans doute époque dans les Annales de l'Histoire qui citent l'affaire de Dogger-Bank, comme un témoignage honorable pour les Hollandois, qu'ils n'ont point dégénéré de la valeur de leurs ancêtres, & qu'ils seroient encore ce qu'ils furent autrefois, si le malheur des tems n'eût enchaîné leur courage, & dirigé leur activité vers des objets étrangers à la gloire militaire.

Récompenses accordées aux Officiers de l'escadre hollandaise

Cependant la bonne conduite de l'Amiral Zoutman & la bravoure des Officiers, Matelots & Soldats qui l'avoient courageusement secondé dans l'action du 5, leur donnoient des titres à la reconnaissance de

de la nation. Leurs Hautes-Puissances se firent un devoir de transmettre à chacun d'eux quelque témoignage particulier de la satisfaction publique; tous ces braves Hollandois furent plus ou moins récompensés suivant leurs titres & l'importance de leurs services. Conformément à la proposition qui en avoit été faite aux Etats - Généraux par Son Altesse le Prince d'Orange, Zoutman fut levé au grade de Vice-Amiral, & les trois plus anciens Capitaines de son escadre furent nommés Contre-Amiraux extraordinaires. Tous quatre reçurent en présent, ainsi que les autres Capitaines, une médaille d'or de la valeur de treize cents florins; il fut accordé deux mois de gages à chacun des Officiers, Matelots & Soldats qui avoient partagé la gloire & les périls de cette journée mémorable.

En payant aux Hollandois le tribut d'éloges qui leur est dû, nous rendrons aux équipages de l'escadre angloise un hommage également impartial. Leur valeur s'étoit signalée dans cette rencontre avec un éclat qui leur mérita la distinc-

1781.

Honneurs  
rendus à Hy-  
de-Parker.

---

---

1781.

tion bien flatteuse de la voir couronnée par les mains du Roi d'Angleterre en personne. Georges III, accompagné du Prince de Galles, s'étoit transporté à Sheerness afin de juger par lui-même de l'état de la flotte qui venoit de s'y réfugier en grande partie. Il y trouva plusieurs vaisseaux dans un état déplorable. Le Berwick avoit ses sabords enfoncés, tous les agrès en pièces, son beaupré & son grand mât emportés, le corps criblé de boulets. La Princesse Amelia de quatre-vingt canons, ne faisoit que de joindre, & l'on peut juger de sa situation par son retard. Le Preston avoit reçu trente-quatre boulets de quarante-deux à sa flottaison, & perdu son grand mât & son beaupré; ses autres mâts, vergues, agrès étoient considérablement endommagés. Le Buffalo n'avoit guère moins souffert, & l'on en peut dire autant des autres vaisseaux; mais les équipages faisoient encore bonne contenance. Touchée de ce spectacle, Sa Majesté ordonna que l'Amiral passât sur l'Yacht qu'elle montoit; elle

reçut tête découverte, & lui  
 les remerciemens les plus af-  
 fectueux. On dîna sur ce vais-  
 seau que le Roi quitta pour se  
 rendre à bord de l'Amiral, où l'on  
 rassembla les principaux Officiers  
 de l'escadre. Le cercle étant formé,

1781.

Majesté se plaça sous l'étendard  
 royal, & donna l'accollade au brave  
 Parker qui fut créé Chevalier au  
 milieu des acclamations de tous les  
 équipages, & des salves de tous  
 les canons de la flotte. Il y avoit  
 de quoi animer Hyde Parker à  
 la poursuite des nouveaux ennemis,  
 car qui la Grande-Bretagne avoit  
 en tout à cœur de faire tomber  
 les plus terribles coups de la guerre;  
 mais cette démarche du Roi d'An-  
 gleterre & les circonstances hono-  
 rables qui l'accompagnoient, n'ap-  
 paisèrent point le juste ressentiment  
 du Vice-Amiral qui, piqué  
 d'avoir manqué la victoire par la  
 suite du ministère (1), donna sa  
 démission & se retira du service.  
 Les Anglois eurent quatre cens

---

(1) Parker avoit demandé à l'Amirauté  
 les vaisseaux de renfort, qu'il ne put ob-  
 tenir.

1781.

quarante - cinq hommes tués ou blessés dans le combat opiniâtre de Dogger - Bank ; & la flotte hollandoise se vit hors d'état de poursuivre son voyage dans la Baltique ; elle reprit sa route pour le Texel , où elle rentra avec son convoi. Un de ses vaisseaux de guerre avoit coulé bas dans ce trajet.

Rencontre  
de deux fré-  
gates angloi-  
ses & de deux  
hollandoises.

Ce plan de destruction & de vengeance dirigé particulièrement contre la Hollande , eut dans les mers d'Europe sa principale exécution contre les vaisseaux de la République qui , dans la confiance d'une pleine paix , & se reposant sur la foi des traités , regagnoient leurs ports sans protection & sans escorte ; mais dans les quatre parties du Monde , les Hollandois soutinrent glorieusement l'honneur de leur pavillon , toutes les fois qu'ils eurent à combattre des ennemis reconnus. Dans la matinée du 30 Mai , il y eut un combat sanglant entre les deux frégates angloises la Flora & le Crescent , l'une de trente - six & l'autre de vingt - huit canons ; & le Briel & le Castor vaisseaux hollandois qui n'en montoient que

et - fix. Le Briel n'en força pas  
 ns le Crescent à se rendre. Le 1781.  
 or fut moins heureux ; mais  
 frégate n'amena pavillon  
 la dernière extrémité. Lorf-  
 le se rendit à la Flora, elle  
 t perdu son Capitaine &  
 de soixante hommes de son  
 page. Cependant ces deux  
 s ne restèrent point aux vain-  
 rs. La frégate le Briel étoit  
 maltraitée, q<sup>u'</sup>elle se vit hors  
 at de prendre possession du  
 scent. Elle n'avoit plus ni mâts  
 ouvernail, & ce fut avec beau-  
 p de peine qu'elle arriva jusqu'à la  
 e de Cadix où elle vint se réparer.  
 ant à la frégate le Castor, voici  
 nme elle fut dégagée. Après  
 re ragrés de leur m<sup>i</sup>ieux, les  
 x bâtimens anglois vogoient  
 ec leur prise par le degré de  
 itude 47. n. lorsqu'ils décou-  
 rent dans la matinée du 19 Juin,  
 ux vaisseaux qui leur donnoient  
 chasse. Le Capitaine anglois Wil-  
 m Peer qui commandoit la Flora,  
 ra vent - arrière & se porta vers  
 Crescent & le Castor, se flattant  
 de l'apparence de leur force réunie



1781.

pourroit ralentir l'ardeur de la poursuite. Il se trompa ; les vaisseaux ennemis continuèrent la chasse, & le Capitaine anglois ne jugeant pas qu'il fut prudent de hasarder une action, fit prendre à chacun de ses vaisseaux une direction différente ; mais il eut la mortification de voir le Castor repris par une des frégates françoises, tandis que l'autre poursuivoit le Crescent qui ne paroissoit pas devoir lui échapper.

L'état des morts & des blessés fut à-peu-près égal, c'est-à-dire, d'environ cent hommes de part & d'autre ; mais il fut glorieux pour les Hollandois d'avoir pu disputer la victoire à pertes égales , avec un ennemi qui dans cette nouvelle rencontre leur étoit bien supérieur en forces. On ne craint pas de répéter que pendant toute cette campagne, l'Angleterre n'eut d'autre avantage sur la Hollande que celui de combattre des ennemis sans défense : tous les Hollandois dispersés sur les mers lointaines se croyoient encore les alliés de la Grande-Bretagne.

Graces à cette erreur des Hollandois, les Anglois avoient fait beaucoup de prises sur la marine commerçante des sept Provinces-Unies, & par conséquent un grand nombre de prisonniers, dont le traitement ne fut pas toujours conforme aux loix que l'humanité prescrit même envers des ennemis vaincus. Pour adoucir le sort de leurs malheureux compatriotes, une souscription de cinq cens mille livres fut proposée aux habitans d'Amsterdam & remplie au profit des Matelots hollandois détenus prisonniers en Angleterre. Le Duc de Richmond, à qui l'on avoit cru devoir s'adresser pour cet objet louable, voulut bien se charger de veiller à ce que les deniers fussent appliqués à leur véritable destination; & il s'acquitta de ce soin avec un zèle qui prouva bien que son humanité ne connoissoit pas d'exceptions. Sans en être moins attaché à sa patrie, il s'établit, en quelque sorte, le protecteur de ses ennemis désarmés. Il voyoit dans les Hollandois d'anciens alliés, que des provocations intolérables avoient

1781.

Le Duc de Richmond  
protège les  
Hollandois  
prisonniers  
en Angleterre.

1781.

entraînés malgré eux dans la confédération des Puissances liguées contre la Grande-Bretagne. Cette considération étoit faite pour tempérer les fureurs de la vengeance , auxquelles l'Angleterre se portoit avec une affectation barbare contre la seule nation, dont elle eût pu conserver l'alliance. Mais encore une fois , elle ne pardonnoit point aux Hollandois d'avoir refusé de se précipiter avec elle dans un abyme d'où ils n'auroient pu la tirer ; & ce fut le motif de cette animosité , dont ils devinrent l'objet dans les deux Continens. Elle se signala particulièrement aux Indes occidentales ; & la prise de Saint-Eustache fut accompagnée de circonstances atroces qui auroient flétri la gloire des vainqueurs, s'il y avoit de la gloire à vaincre un ennemi sans défense , à faire la guerre au sein de la paix , à surprendre une place ouverte au premier occupant. Telle étoit Saint-Eustache , lorsqu'une escadre angloise composée de quinze vaisseaux de ligne , de trois frégates & de trois bombardes , parut le 3

Février devant la rade de cette île ;  
 mais cette expédition avoit été  
 précédée d'un événement qu'il  
 faut indiquer.

1781.

A son retour de l'Amérique , où  
 il n'avoit rien exécuté , l'Amiral  
 Rodney trouva les Indes occiden-  
 tales dans la consternation sur les  
 ravages qu'avoit occasionnés le  
 terrible ouragan , dont on a fait  
 mention ailleurs. Heureusement que  
 les flottes françoises venoient d'a-  
 bandonner ces parages ; cette der-  
 nière circonstance parut favorable  
 à l'Amiral. Se voyant maître de la  
 mer où personne ne lui dispu-  
 toit l'empire , il projeta des conquê-  
 tes , bien persuadé que la victoire  
 couronneroit ses entreprises. Dans  
 cette confiance , il s'étoit présenté  
 devant l'île de Saint-Vincent ,  
 avec tous ses vaisseaux & quatre  
 mille hommes de débarquement.  
 Elle n'étoit défendue que par six  
 ou sept cens François ; mais l'an-  
 cien Commandant, M. de Montel, y  
 avoit fait de si bonnes dispositions ,  
 que cette petite garnison suffit pour  
 écarter les Anglois qui , s'étant rem-  
 barqués , vinrent tenter l'expédition

Tentative  
 de Rodney  
 sur l'île de  
 Saint - Vin-  
 cent.

781. vainqueurs n'épargnèrent pas toujours la vie des habitans.

uits de En arrivant à Saint - Eustache,  
cou- l'Amiral avoit détaché trois vaisseaux & deux frégates à la poursuite d'un convoi de vingt-quatre voiles hollandoises qui en étoient sorties le premier Février sous l'escorte du Mars, vaisseau de soixante canons. Ce vaisseau fut bientôt pris, & le Contre-Amiral Krall qui le commandoit ne put sauver le convoi malgré la belle défense qu'il opposa plus d'une heure à l'attaque de l'ennemi, & qu'il eût prolongée bien au-delà, s'il n'avoit été renversé par un boulet de canon. D'autres disent que ce brave Commandant mourut de chagrin à la vue des traitemens barbares qu'on faisoit éprouver à ses compatriotes.

Outre ces vingt-cinq voiles, les Anglois trouvèrent dans la rade cent quarante bâtimens de toutes les nations, dont plusieurs furent de bonne prise; ce fut une perte inappréciable pour les Hollandois. L'Amiral Rodney voulant ajouter de nouvelles captures à celles qu'il avoit déjà faites, laissa flotter dans l'isle le pavillon

la République; & ce piège tendu à bonne-foi des navigateurs, attira ce port regardé comme neutre, plusieurs navires tant françois qu'américains : en moins de six jours, on en eut dix-sept qui se laissèrent prendre à cette ruse.

1781.

La conquête de Saint-Eustache célébrée en Angleterre avec plus grand éclat; on tira le canon de la tour de Londres, on sonna les cloches, on fit des chansons où les plaisanteries britanniques ne furent pas épargnées aux malheureuses victimes d'une surprise aussi funeste à des Hollandois, que peu glorieuse à leurs vainqueurs. Cette conquête si facile mit sous la domination des Anglois les isles de Saint-Martin & de Saba; elle leur valut aussi la petite isle françoise de Saint-Barthélemy. Mais toutes ces prises furent encore moins avantageuses à la Grande-Bretagne, que l'acquisition des colonies hollandoises de Démerary d'Essequibo dans le continent de l'Amérique méridionale. Quoique ces établissemens eussent été soumis aux mêmes termes que l'isle de Saint-Eustache, leurs habitans éprouvèrent

Les Anglois prennent Démerary & Essequibo. Importance de ces établissemens.

1781.

un traitement plus humain que ceux des îles nouvellement conquises. Ils durent cette faveur à l'importance de leurs colonies, qu'il falloit apprivoiser au joug de la Grande-Bretagne; elle s'en promettoit plus d'avantage que de toutes ses possessions dans les Indes occidentales.

Les établissemens de Démerary & d'Essequibo prennent leurs noms des rivières qui en baignent le territoire; ils sont situés environ à trente lieues Ouest de Surinam. Leur existence ne date que de 1743: aussi les appelle-t-on colonies naissantes; les plus belles maisons y sont construites en bois. On compte dans les deux peuplades environ onze mille blancs & plus de quatre-vingt-six mille esclaves. Le produit annuel de ces colonies étoit, lors de l'acquisition, d'environ dix mille barriques de sucre avec du rum en proportion; de cinq millions de livres de café, de huit cens mille livres de coton, & d'une quantité indéterminée d'indigo & de cacao. C'étoient des établissemens à ménager; & quoique le Général Cunningham les eût d'abord soumis aux

termes les plus durs, MM. Rodney & Vaughan prirent sur eux d'adoucir ces termes, & les Colons furent maintenus dans la propriété de leurs possessions, & dans le privilège de se gouverner par leurs loix, aux conditions toutefois qu'ils prêteroient serment d'allégeance, & se mettroient sous la protection de la Couronne d'Angleterre; qu'ils exporteroient sur des vaisseaux anglois, leurs productions dans ce royaume ou dans les isles de Tabago & de la Barbade. Quant au Commandant & autres Officiers hollandois, il leur fut libre de passer en Hollande avec tous leurs effets sur un bâtiment parlementaire. Les troupes eurent également à se louer de la modération des vainqueurs.

On ne peut dissimuler que toutes ces conquêtes faites en moins de six semaines, ne fussent un vrai triomphe pour les Ministres d'Angleterre, dont l'ambition, à cette époque, étoit sur-tout de justifier par des succès l'imprudente démarche qui venoit de les engager dans une nouvelle guerre; mais ce triomphe ne fut pas de longue durée.

1781.

M. de la Motte-Piquet s'empare d'un convoi chargé des richesses de Saint-Eustache.



**1781.** Dans l'ivresse de sa gloire, ou plutôt dans l'accès de son aveugle joie, l'Amiral Rodney se hâta de faire passer en Angleterre des monumens de ses victoires. Trente-deux vaisseaux chargés en grande partie des richesses enlevées aux habitans de Saint-Eustache, avoient mis à la voile sous l'escorte du Sandwich, & de trois autres vaisseaux de ligne, aux ordres du Commodore Hotham. Leur navigation fut heureuse jusqu'à la hauteur des Sorlingues environ quarante lieues du cap Lézard ; mais à cette latitude, ils furent rencontrés le 2 Mai par l'escadre de M. de la Motte-Piquet, composée de l'Invincible que montoit ce Commandant, de cinq autres vaisseaux de ligne, & de quatre ou cinq frégates. Le Commodore n'ôsa pas hasarder un combat contre des forces aussi supérieures. Sans perdre un instant, il s'éloigna avec ses vaisseaux de guerre, & fit pour son convoi le signal de *sauve qui peut*. Les vaisseaux françois étoient à portée de la flotte angloise, & tandis qu'une partie de notre escadre poursuivoit le Commodore Ho-

am, les frégates la Sybille & la Levrette donnèrent dans le convoi, & plusieurs navires furent amarinés. Après douze heures de chasse, tous nos vaisseaux rejoignirent l'Invincible; ils avoient déjà pris treize bâtimens ennemis, & le lendemain Mai un pareil nombre fut obligé de se rendre. Le 4 au matin, M. de la Motte-Piquet voulut profiter du vent pour arriver à Brest; mais le temps vint à changer dans la matinée du lendemain, & le retour de l'escadre fut différé de quelques jours. Le Général détacha le lougre le Chasseur avec la relation de cet événement.

1781.

En dépouillant les malheureux Colons de Saint-Eustache, l'Amiral Rodney n'avoit pas cru sans doute travailler pour les François. Cette perte enlevoit aux Anglois le principal fruit de leurs conquêtes; & ce ne fut pas le seul événement qui leur fit éprouver les revers cruels de la fortune.

M. de Grasse étoit arrivé à la Martinique, où il prit le commandement de nos flottes d'abord destiné à M. de la Touche-Tréville; ses forces

Combat peu meurtrier entre le Comte de Grasse & l'Amiral Hood.

1781.

étoient supérieures à celles de Rodney, & sa présence, ou plutôt celle de son escadre alloit mettre un terme aux prospérités des Anglois dans les Indes occidentales. Cependant Sir Samuel Hood étoit allé à sa rencontre avec toute l'escadre angloise, si l'on excepte le Sandwich de quatre-vingt-dix canons, & deux autres vaisseaux de même force que Rodney gardoit à Saint-Eustache pour la sûreté de sa conquête. Le Samedi 28 Avril, le Ruffel & l'Amazone croisant entre Sainte-Lucie & la Martinique, découvrirent la flotte françoise avec un convoi très-considérable. Elle étoit composée de vingt-un vaisseaux de ligne & de quatre frégates. L'Amiral Hood n'avoit que dix-huit vaisseaux; son infériorité ne l'empêcha pas de faire voile au vent dans l'espérance de fermer à l'ennemi l'entrée du Fort-Royal. Le lendemain, quatre vaisseaux de guerre sortis de ce port, joignirent l'escadre du Comte de Grasse qui avoit trouvé le moyen de se procurer l'avantage du vent. Il y avoit là de quoi effrayer un courage

moins déterminé que celui de M. Hood & de ses équipages; son armée n'en montra que plus d'ardeur pour le combat. L'action commença sur les onze heures & demie, & ne finit qu'à trois heures près-midi. Le feu cessa de part & d'autre, sans qu'on put dire de quel côté penchoit la victoire; mais Hood avoit eu la gloire de combattre avec des forces inférieures; & jusqu'au Mercredi suivant, il fit de vains efforts pour engager son ennemi dans une seconde affaire. Le Comte de Grasse avoit d'autres vues, & son inaction dans cette circonstance, fut sans doute motivée par de bonnes raisons qui la justifient. (1) Quoi qu'il en soit, quelques jours après ce combat peu meurtrier (2) & nullement décisif,

---

 1781.

---

(1) On débita que le Général françois avoit ordonné les plus habiles manœuvres; mais que n'ayant pu se faire obéir, il n'y eut rien d'exécuté.

(2) Il y eut du côté des Anglois quarante morts & cent cinquante blessés; la perte des François fut encore moins considérable.

1781.

notre escadre se porta devant l'isle de Tabago avec la confiance d'un plein succès. Elle étoit d'autant mieux fondée, que le Marquis de Bouillé alloit diriger en grande partie cette brillante expédition. L'attaque de Tabago fut vive, prompte & décisive comme toutes les opérations militaires de cet excellent Officier. Cette conquête se fit, pour ainsi dire, sous les yeux de l'Amiral Rodney, dont les mouvemens annoncèrent d'abord quelque intention d'y mettre obstacle; mais quoi qu'il eut des forces à-peu-près égales à celles de M. de Grasse, il finit par ne rien entreprendre contre la flotte françoise. Entrons dans quelques détails sur cette expédition.

Le Marquis  
de Bouillé  
prend l'isle de  
Tabago.

Comme il étoit important de masquer les projets qu'on avoit sur l'isle de Tabago, il fut décidé qu'on dirigeroit une fausse attaque contre Sainte-Lucie; & le Marquis de Bouillé se réserva de la commander en personne. Les troupes furent embarquées le 8 Mai; la flotte appareilla le 9; & le 10 à minuit on arriva à Sainte-Lucie. L'isle fut attaquée par trois en-

droits, & l'alarme se répandit dans tous les quartiers ; ce n'étoit qu'une vaine menace, & tout cet appareil n'avoit rien de sérieux. Le Général françois connoissoit trop bien l'état du *morne Fortuné*, pour y compromettre ses forces ; mais habile à tirer parti des circonstances, il eut le bonheur d'enlever l'Hôpital des Anglois, ce qui diminua la garnison ennemie d'environ cent hommes. Cependant le vaisseau le *Pluton* de soixante-quatorze canons, l'*Expériment*, le *Serapis*, plusieurs frégates & autres bâtimens de transport, furent détachés pour Tabago avec deux mille hommes sous la conduite de M. de Blanchelande ; & après une croisière de quarante-huit heures devant Sainte-Lucie, le Comte de Grasse se rendit le 15 au Fort-Royal de la Martinique : il étoit accompagné du Marquis de Bouillé, & emmenoit avec lui vingt-cinq vaisseaux & le reste des troupes. M. de Blanchelande s'acquitta parfaitement de sa commission ; le 24, ses deux mille hommes débarquèrent heureusement, & s'emparèrent de la ville de Scarborough & d'un petit fort qui la

1781.

1781.

protégeoit. Ce Commandant s'y retrancha jusqu'à l'arrivée des Généraux qu'on attendoit à chaque instant. En effet, MM. de Grasse & de Bouillé réparurent le 30, avec trois mille hommes de nouvelles troupes, au moment où l'Amiral Rodney voulant suppléer à l'infériorité de ses forces par l'activité de ses dispositions, & se mettre à portée d'observer les mouvemens d'un ennemi supérieur, avoit remonté jusqu'à la Barbade, & envoyé delà six vaisseaux avec des troupes suffisantes pour tenir tête à M. de Blanchelande, & empêcher la prise de Tabago. Mais à la vue des vingt-cinq vaisseaux de ligne françois, l'escadre angloise prit la fuite, & le sort de l'isle fut décidé. M. de Bouillé débarqua avec ses trois mille hommes, se présenta devant le *morne Concorde*, l'enleva sans éprouver de résistance, & força le Major Ferguson à se mettre en pleine marche avec sa garnison. Les troupes françoises le plus en avant furent détachées à sa poursuite, & tout le reste fut bientôt mis en mouvement. Le Vicomte de Damas eut

lré de s'établir sur le morne 1781.  
 e les ennemis avoient abandon-  
 dans la nuit du 30 au 31. On les  
 arsuivit une journée entière. La  
 leur étoit excessive, & les Sol-  
 s n'y résistoient plus, lorsqu'ils  
 eignirent enfin les troupes an-  
 ises qui étoient en halte dans  
 e gorge. Le Major Ferguson,  
 mmandant-Général de l'Île, se  
 forcé de capituler le 2 Juin; sa  
 rnison mit bas les armes, & dé-  
 sa ses drapeaux. On y comptoit  
 atre cens hommes, tant de l'ar-  
 lerie que du quatre-vingt-fixiè-  
 e régiment, cinq cens Ecoffois  
 mposant une Milice équivalente  
 des troupes réglées, & un nom-  
 e considérable de Nègres armés;  
 ais ces forces n'étoient point suffi-  
 ntes pour opposer une longue ré-  
 tance aux armées réunies de MM.  
 Bouillé & de Blanchelande, &  
 on peut dire à la louange du Gou-  
 rneur Ferguson, que la capitu-  
 on de Tabago ne fut proposée  
 à la dernière extrémité.

Cependant l'Amiral Rodney, dans  
 lettre au Ministre, présenta di-  
 ers faits relatifs à cet événement,



1781.

Insinuations  
injurieuses au  
Gouverneur  
Ferguson.

sous un jour peu favorable au Gouverneur ; & , comme on l'observe ailleurs , pour mieux exprimer son étonnement sur la reddition de Tabago , il ne craignit pas d'ajouter que la prise de cette Isle supposoit quelque chose de bien extraordinaire. Le Gouverneur , dont le retour en Europe avoit devancé celui de Rodney , lut avec indignation , dans la gazette de la Cour , la relation de l'Amiral où cette phrase recevoit une interprétation d'autant plus offensante , que dans tout le cours du récit , il n'étoit point question d'opérations du Gouverneur tendantes à reculer la prise de Tabago. Les dépêches de l'Amiral laissoient au moins beaucoup de louche sur la conduite de Ferguson. Pour la justifier , le Gouverneur écrivit une longue lettre qu'il rendit publique. Cette apologie satisfaisante à beaucoup d'égards , dégenère trop souvent en récriminations. Voici comme il la termine.

Récrimination  
du Gouverneur.

» Il faut , dit Sir George , qu'il  
» soit arrivé quelque chose de bien  
» extraordinaire pour avoir déterminé  
» le Gouverneur Ferguson à capituler.

» *ler*; mais il est bien plus extraor-  
 » dinaire qu'un Amiral anglois ayant  
 » vingt-un vaisseaux de ligne à ses  
 » ordres, ait souffert qu'une esca-  
 » dre de deux vaisseaux, de deux  
 » frégates & quelques sloops, tint  
 » assiégée une colonie angloise où  
 » il pouvoit se rendre en vingt-qua-  
 » tre heures, sans donner de se-  
 » cours à cette colonie, sans tâ-  
 » cher de détruire l'escadre assié-  
 » geante ! Cette inaction paroît bien  
 » plus extraordinaire que la prise  
 » d'une île sans fortifications ,  
 » qui n'avoit qu'une foible garnison  
 » à opposer à une armée de vété-  
 » rans , dont le nombre excédoit  
 » cinq fois celui des assiégés. Peut-  
 » être aussi paroîtra-t-il extraordi-  
 » naire que la flotte françoise ait fait  
 » le trajet de la Martinique à Tabago,  
 » avant que l'escadre angloise y soit  
 » arrivée de la Barbade , quoique  
 » j'eusse dépêché un exprès à Sir  
 » George Rodney trente-six heures  
 » avant que le Général Blanchelande  
 » eût expédié un cutter pour deman-  
 » der un renfort. Tout le monde fait  
 » que la traversée de Tabago à la  
 » Martinique est plus que le double

1781.

de celle de Tabago à la Barbade».

1781.

Rodney &  
Ferguson ju-  
gés égale-  
ment irrépro-  
chables.

Sir George ne répondit point formellement aux accusations indirectes que renfermoit l'apologie du Gouverneur ; mais il circula différentes lettres anonymes où l'Amiral fut très-bien défendu, sans que Ferguson en parût moins irréprochable ; & , dans toute cette affaire de pure récrimination , il n'y eut de part & d'autre de torts bien prouvés , que beaucoup d'indiscrétion & d'animosité. Rodney continua de jouir de la faveur du Monarque & de la confiance de la nation ; & pour dernière preuve que Ferguson méritoit l'une & l'autre , ce Colonel produisit l'adresse qui lui avoit été présentée le 10 Juin par les habitans de l'isle de Tabago ; elle étoit conçue en ces termes : « Nous, habitans de Tabago, demandons la permission de reconnoître avec la gratitude la plus vive , le zèle & l'impartialité qui ont caractérisé votre conduite en qualité de Gouverneur de cette isle , ainsi que la bravoure avec laquelle vous l'avez défendue pendant neuf jours , contre une armée

ante. C'est d'après nos sup-  
 tions que vous vous êtes ren-  
 cette armée, & dans l'unique  
 de soustraire nos propriétés  
 destruction qui les menaçoit.  
 s nous flattons que la brave  
 luite que vous avez tenue en  
 occasion, vous recomman-  
 à l'approbation & à la faveur  
 votre Souverain ».

1781.

oiqu'assez fertile, l'isle de Ta-  
 l'est beaucoup moins que la  
 ade; elle est plus petite de  
 é, & n'a que dix lieues dans  
 is grande longueur; sa largeur  
 nne est d'environ quatre lieues.  
 port est sûr, commode &  
 situé. Cette isle avoit appar-  
 aux Hollandois, & leur fut  
 rée en 1717 après un siège de  
 nois & ce fameux combat  
 l'ou d'Estrées leur coula bas  
 de vaisseaux. Les François la  
 igèrent après la conquête, & n'y  
 taucun établissement. En 1748,  
 fut déclarée neutre par le traité  
 x-la-Chapelle, & les Anglois  
 mmencèrent quelques défriche-  
 is; enfin, ils en obtinrent la pro-  
 té en 1763, & la réunirent au

Ce qu'est  
 & fut l'isle de  
 Tabago.

---

1781.

Gouvernement de la Grenade & de Saint-Vincent qui leur furent cédées à la même époque. De riches planteurs s'y établirent, & y formèrent des sucreries qui toutes réussirent très-bien. Lors de la prise de Tabago, on y comptoit soixante plantations de ce genre, & environ cent habitations de la seconde classe en café, coton, indigo. Elles procuroient alors une exportation d'environ trois millions de livres tournois, & paroissoient susceptibles d'accroissement. La culture y occupoit vingt mille Nègres esclaves, & la population libre consistoit en dix mille blancs de tout âge, & environ douze cens nègres ou mulâtres affranchis. Quelque avantageuse que pût être l'acquisition de cette isle, Sa Majesté n'en jugea pas la conquête assez importante pour admettre en sa présence les Envoyés qui en apportoit la nouvelle; elle crut aussi devoir se refuser à ce que les drapeaux lui fussent présentés solennellement.

Rodney  
met à la voile  
pour l'Angle-  
terre.

La prise de Tabago termina, pour ainsi dire, la campagne dans les Indes occidentales, & l'Amiral

Rodney n'y jugeant plus la présence nécessaire, fit embarquer sur le Gibraltar, l'un des plus forts vaisseaux de la flotte, tout ce qu'il put enlever des richesses qui se trouvoient encore à Saint-Eustache. Il s'y embarqua lui-même, & fit voile pour l'Europe, où il vint jouir de ses triomphes. Il avoit laissé le commandement de son escadre à l'Amiral Hood qui se mit à la poursuite de M. de Grasse, dont les vingt-quatre vaisseaux avoient appareillé le 5 Juillet de la Martinique pour se rendre à Saint-Domingue avec un convoi de cent cinquante bâtimens. Il vint mouiller le 16 au Cap François, sans autre accident que la perte de l'Inconstante, frégate de vingt-six canons, qui brûla dans la traversée, & dont on ne put sauver que vingt hommes. Il y apprit que l'Intrépide, vaisseau de soixante-quatorze canons, appartenant à l'escadre de M. de Monteil qui se trouvoit alors à Saint-Domingue, avoit éprouvé le sort de l'Inconstante dans la rade même du Cap. Personne ne périt dans cet incendie, dont

1781.

Incendie  
des vaisseaux  
françois l'In-  
constante &  
l'Intrépide.

la violence ne put être arrêtée par  
1781. les secours les plus prompts & les  
mieux ordonnés. On s'étoit vu dans  
la nécessité de faire échouer ce vais-  
seau près du petit carénage. Heu-  
reusement qu'il faisoit un grand cal-  
me ; si la brise eût régné comme la  
veille , c'en étoit fait des vaisseaux  
de la rade ; le feu les auroit tous  
enveloppés, & peut-être détruit de  
fond en comble & le port & la ville.  
Il n'y avoit plus d'espoir de sauver  
l'Intrépide , & l'équipage l'avoit  
abandonné par ordre de M. Du-  
plessis Parseau. Ce brave Capitaine  
y restoit avec ses Officiers. Leurs  
prieres & les larmes de son fils, jeune  
homme de quinze ans, ne pouvoient  
le déterminer à descendre avec eux  
dans la chaloupe ; il étoit résolu de  
périr sur son bord. Il embrassa ten-  
drement son fils, & lui ordonna de s'é-  
loigner avec les autres Officiers. Le  
jeune homme se rendit près du Gé-  
néral, & lui fit part de la courageuse  
résolution de son pere. M. de Mon-  
teil envoya sur le champ un canot  
au brave Capitaine , avec ordre de  
venir le trouver. M. Duplessis Par-  
seau obéit, & le canot étoit à peine à

Beau trait  
de M. Du-  
plessis Par-  
seau.

cinquante pas de l'Intrépide, lorsque  
ce vaisseau sauta en l'air.

1781.

La Horie de  
la Jamaïque  
échappe à M.  
de Grasse.  
Allarmes  
dans cette  
île.

Après avoir embarqué les bataillons d'Agénois, de Gatinois & de Touraine, M. de Grasse remit à la voile le 25 Août pour l'Amérique septentrionale avec toutes ses forces, qui consistoient en vingt-huit vaisseaux de ligne, quatre frégates & trois cutters. Il s'étoit engagé dans le rapide canal de Bahama, dont aucune armée n'avoit ôsé risquer le passage depuis l'Amiral Boscawen, qui, dans la guerre précédente, tenta heureusement cette navigation, lorsqu'il vint attaquer la *Havane*. Le passage du vieux lac réussit également à M. le Comte de Grasse; il s'en tira sans autre accident que la rencontre de l'Amiral Hood, qui lui livra un second combat encore moins décisif que le premier, & qui retarda tout au plus de quelques heures l'arrivée du Général François à sa destination. En prenant la route périlleuse du lac de Bahama, son objet avoit été d'intercepter la flotte de la Jamaïque, l'une des plus riches qui fût jamais sortie de Port-Royal. Elle y rentra heureusement



1781.

le 21 Juillet ; mais cinq ou six jours plus tard, elle tomboit dans les eaux de l'escadre françoise ; & pour concevoir quelle perte c'eût été pour le commerce d'Angleterre , il suffit de se rappeler que cette flotte de cent quatre-vingt-six voiles portoit quarante-deux mille cinq cens tonneaux, & environ quatre mille hommes. Elle s'étoit éloignée de Port Royal, jusqu'à la distance du Cap Maïsi. Son retour précipité jeta la terreur dans l'isle, parce que l'armée de Grasse n'étoit alors qu'à cinq ou six lieues des traîneurs, & qu'on la supposoit réunie avec les forces espagnoles de la Havane pour tenter une descente à la Jamaïque. L'alarme y fut universelle, & déjà l'on parloit d'y proclamer la loi martiale ; mais le Comte de Grasse avoit d'autres vues, & l'objet de ce mouvement qui causoit de si vives inquiétudes aux habitans de l'isle angloise, étoit de se porter sur le Chesapeake, & d'y traverser les opérations de Lord Cornwallis.

Avant que d'exposer comment M. de Grasse influa dans le mauvais succès de l'expédition du Général an

, il faut remonter à quelques  
 emens antérieurs qui préparè-  
 cette catastrophe décisive.

1781.

On a vu que l'effort de la guerre  
 soit particulièrement sentir dans  
 parties méridionales de l'Amé-

Que tous  
 présage la  
 ruine des  
 Anglois,

, & toujours sans beaucoup  
 t pour la décision de la  
 le querelle qui fixoit les re-  
 du monde entier. Je ne rap-  
 point ici les expéditions peu  
 rtantes, & la plupart man-  
 s, des Généraux Arnold &  
 e; la retraite forcée du  
 Général Cornwallis après la vic-  
 de Camden; le triomphe exa-  
 du Colonel Tarleton sur M.  
 pter; la prise du fort Saint-  
 ge par les Espagnols sur la  
 de Hondûras; l'expulsion des  
 loïs de la riviere Tinto & de  
 établissemens pour la coupe  
 bois de campêche, leurs dé-  
 s partieles, ou nos échecs in-  
 tueux tant sur le continent que  
 les mers qui l'environnent: tous  
 petits faits appartiennent en  
 de partie à la campagne pré-  
 sente, & n'eurent d'autre impor-  
 ce que de hâter l'événement dé-

1781.

cifif qui alloit consommer l'étonnante révolution de l'Amérique. Nous touchons enfin au dernier acte de cette grande tragédie. La catastrophe dès longtems annoncée ne pouvoit plus se reculer que par des tours de force , des combinaisons toujours sages , une prévoyance infailible & toujours victorieuse des moindres obstacles. Les choses en étoient au point qu'une simple méprise dans les opérations de la campagne, devoit ruiner toutes les ressources de l'Angleterre en Amérique ; mais par une fatalité bien malheureuse , & sans doute par l'effet naturel de leur position défectuée , la politique des Anglois , leur habileté , leur génie pour la guerre les abandonnèrent tout-à-fait dans cette circonstance. On en jugera sur le simple exposé des faits.

Détails antérieurs à l'affaire de Guildford.

L'affaire de Guildford - Court-House fut l'événement de la campagne , le plus heureux en apparence , & l'un des plus funestes en effet pour les Anglois , auxquels il inspira une confiance aveugle qui les poussa vers l'abyme où nous les

verrons bientôt se précipiter. Entrons dans quelques détails antérieurs à cet événement. 1781.

Le plan de Cornwallis, pour la campagne d'hiver, avoit été de pénétrer dans la Caroline du nord, & de confier pendant son absence la Caroline méridionale à Lord Rawdon, avec ordre de s'y tenir sur la défensive. En conséquence de ce plan, le 15 Janvier il prit sa route par les hauteurs, dans l'espérance de battre, chemin faisant, ou de chasser de la Caroline du sud, un corps d'Américains aux ordres du Général Morgan, & par une marche rapide de gagner la *Pedée*, de s'établir entre ce poste & la Virginie, d'engager le Général Greene dans une action, ou de le forcer à une retraite précipitée. Tous ces projets réussirent en partie, & en moins de quinze jours, Lord Cornwallis arriva par des chemins impraticables jusqu'à la Catawba, dont les Américains occupoient tous les gués dans un espace de plus de quarante milles. Cependant il falloit tenter le passage; & quoique trois cents hommes de Milice commandés

Marche  
victorieuse de  
Cornwallis.

1781.

par le Général Davidfon défendissent la rive opposée, l'armée angloise passa le gué de M. Cowan qui avoit plus de deux cens cinquante toises de largeur, & où chaque Soldat étoit souvent dans l'eau jusqu'à la ceinture. L'Infanterie Légère ayant gagné le rivage, tua ou mit en fuite ce qui s'offrit devant elle. Trois ou quatre morts & trente-six blessés furent tout ce qu'il en coûta, & ce passage difficile ne pouvoit s'exécuter à moins de frais. Lorsque toute la colonne eut passé, le Lieutenant Colonel Tarleton fut détaché avec la Cavalerie & le vingt-troisième régiment à la poursuite des trois cens Miliciens de Davidfon, dont il acheva la déroute; & poussant sa marche jusqu'à dix milles du gué, il rencontra un autre corps d'environ quatre cens hommes, dont cinquante furent tués ou faits prisonniers. Cette expédition jeta l'alarme parmi la Milice dans tout le district d'Yadkin, où se rendit l'armée de Cornwallis. Cependant le Général Morgan avoit abandonné son poste & marchoit vers Salisbury. On atteignit son arrière-

garde dans la soirée du 3 Février, & on lui enleva quelques chariots; mais il eut le tems de passer la rivière tant à gué que sur des bacs, & l'on fut bientôt que le Général Greene étoit en marche pour former à Guidford sa jonction avec Morgan. Comme il n'avoit pu rassembler la Milice de la Caroline septentrionale, & qu'il n'avoit point reçu de renforts de la Virginie, il dut éviter une affaire sur la côte méridionale de la Dan, & se hâter de la traverser; ce qu'il fit avec tant de célérité, qu'il ne se trouva pas un Soldat sur la rive, lorsque le Général qui s'étoit mis à sa poursuite arriva le 15 au bac de Boyd. Il y auroit eu de la témérité à Lord Cornwallis d'ôser pénétrer dans la Virginie par ce côté-là; deux raisons s'y opposoient: la puissance de cette province, & la foiblesse de l'armée britannique. Après avoir donné quelque repos à ses troupes, il marcha à petites journées vers Hillsboroug où il arbora l'étendard britannique. Il y fit une proclamation à laquelle se rendirent quelques faux freres du parti Américain.

1781.

**1781.** deux cens furent enveloppés & mis en pieces par un détachement de l'armée de Greene, qui, ayant repassé le Dan avec des renforts considérables, obligea Cornwallis à transporter son camp près de la Crique d'Allamance, d'où il détacha le Lieutenant Colonel Tarleton, pour aller découvrir les desseins de l'ennemi. A quelques milles du camp, cet Officier rencontra la légion de Lée & trois ou quatre cens hommes de Milice aux ordres du Colonel Preston; il les attaqua, les mit en déroute & leur fit quelques prisonniers. Cet échec des Américains fut suivi peu de jours après d'une autre affaire où Lord Cornwallis en personne, défit un corps nombreux de la Milice Virginienne, & dispersa les troupes légères des Américains. Le gros de l'armée de Greene avoit précipité sa retraite de l'autre côté de la riviere Haw, où il attendoit de la Virginie de nouveaux renforts sans lesquels il n'osoit risquer une affaire générale. Cependant la difficulté de faire subsister les troupes dans un pays épuisé, fit prendre au Général anglois la

résolution d'ouvrir une communication entre son armée & les vaisseaux qu'il avoit dans la rivière *Cape Fear*; mais pour remplir le grand objet de sa pénible campagne, celui de rassembler sous ses drapeaux tout ce qu'il y avoit de royalistes dans la Caroline septentrionale, il falloit éviter de paroître se défier de ses forces, & continuer par conséquent à montrer le même empressement pour une affaire décisive. Pour se conformer à ce plan, Lord Cornwallis vint camper le 13 Mars, entre les fourches de la rivière Deep, où il apprit qu'un renfort considérable venoit de porter l'armée de Greene à neuf ou dix mille hommes, qu'ils marchaient pour attaquer les troupes britanniques, & que déjà ils étoient à Guildford environ à douze milles du camp. Sans perdre une minute, l'armée angloise se mit en mouvement, & le lendemain matin à quatre milles de Guildford, la garde avancée rencontra un corps ennemi qu'elle défait; & continuant sa marche, elle trouva l'armée continentale postée sur un terrain élevé à quinze cens



**1781.** **—** pieds environ de Court-House. Elle paroissoit disposée à hasarder la bataille, & Lord Cornwallis n'étoit pas venu pour s'y refuser.

.. Relation  
angloise de  
l'affaire de  
Guildford. Après avoir fait leurs dispositions respectives, les deux Généraux ordonnèrent l'attaque, & l'action commença vers une heure & demie après midi. Le Major Général Leslie qui commandoit la droite de l'armée angloise, mit bientôt en déroute tout ce qu'il avoit d'ennemis en front; & le Lieutenant Colonel Webster qui commandoit la gauche, n'eut pas moins de succès; il défit entièrement l'aile droite des Américains. Cependant entre leur ligne & la tête de leur colonne, il y avoit un bois dont l'épaisseur ménagea de fréquentes pauses à l'ennemi, & d'où il faisoit un feu irrégulier, mais assez vif, qui ne laissa pas d'incommoder l'armée britannique & de retarder ses progrès. Enfin le second bataillon des Gardes ayant gagné le terrain ouvert près de Guild-Ford-Court-House, eut à combattre un corps d'Infanterie continentale qui lui étoit de beaucoup supérieur en nombre, & qui, après une foible ré-

sistance, n'eut de ressource que la 

---

 suite pour éviter une défaite absolue. 1781.  
 Le détachement anglois le poursuivit dans les bois avec trop d'ardeur, & il fallut essuyer un feu très-vif de la part de cette Infanterie qui s'étoit ralliée, & de celle des Dragons du Colonel Washington qui le chargèrent avec autant d'impétuosité que de succès. La Cavalerie continentale fut repoussée à son tour par les Grenadiers du 71<sup>e</sup> régiment & par le feu bien dirigé de deux pièces de canon qu'avoit amenées le Lieutenant M. Cléod, Commandant de l'Artillerie. Le second bataillon des Gardes se rallia bientôt, & se voyant soutenu par les Grenadiers, il revint à la charge avec une nouvelle intrépidité. Enfin le vingt-troisième & le trente-troisième régiment, l'Infanterie légère & une partie de la Cavalerie, firent des prodiges de valeur qui décidèrent la victoire de ce côté-là. L'ennemi perdit dans cette première déroute quatre pièces de canon & deux chariots munitionnaires. La canonnade se continuoît encore avec fureur à l'aile droite de l'armée royale. Le Lieutenant Colo-

1781.

nel Tarleton s'y porta avec de la Cavalerie, & sa présence ranima le courage des combattans; l'attaque devint encore plus vigoureuse, & l'action fut bientôt terminée à l'avantage de l'armée britannique. Les troupes continentales se retirèrent dans le plus grand désordre; mais comme leur Cavalerie avoit peu souffert, & que celle de Cornwallis étoit excessivement fatiguée, ce Général ne crut pas devoir poursuivre l'ennemi dans sa retraite, dont le terme fut Iron-Workes à dix-huit milles du champ de bataille. Dans la première action le nombre des morts n'avoit été que de douze hommes du côté des Anglois, & celui des blessés d'environ quatre-vingt dix; dans l'affaire du 15 Mars, cent des leurs restèrent sur la place, & ils en eurent quatre cens de blessés. S'il faut s'en tenir aux relations britanniques, la perte des Américains fut beaucoup plus considérable; quelques-unes la portoient à dix-huit-cens hommes; mais tous ces rapports sont exagérés à l'avantage de l'armée angloise, & pour démêler la vérité, il faut

ar les relations des deux par-  
est dans cette vue que nous al-  
xtraire des lettres du Général  
e, le précis de cet événement  
ersement présenté dans les  
s anglois & américains.

2 Mars, les ennemis avoient pas-  
gué de High-Rock, & le 14, ils  
it à Guildford. Dans la matinée  
, on apprit qu'ils s'avançoient  
grand chemin de Salisbury ;  
ie américaine se mit aussitôt  
ois lignes. La milice de la Ca-  
du Nord composoit la pre-  
; elle étoit commandée par  
énéraux Eaton & Buller. La  
de la Virginie formoit la se-  
; sous les ordres de Stevens  
wson. La troisième ligne con-  
en deux brigades, l'une de  
rginie & l'autre du Maryland ;  
avoient pour chef le Colonel  
ms. Un détachement d'Infan-  
égère, les Dragons du premier  
troisième régiment commandés  
Colonel Washington, & le  
ent de Chasseurs aux ordres du  
nel Lynch, formoient un corps  
ervation pour la sûreté de l'aile  
e. Les colonels Lée & Camp-

---

---

1781.

Rapport du  
Général  
Greene sur le  
même événe-  
ment.

1781.

bell protégeoient l'aile gauche, l'un avec sa Légion & l'autre avec un corps de Chasseurs. Le Général Greene rangea son armée en bataille, pourvut à la sûreté des bagages, & attendit impatiemment l'approche de l'ennemi. Il savoit que dans leur position, les Anglois avoient peu de chose à espérer de la victoire même, & qu'ils étoient perdus, s'ils ne leur échappoit. Le Colonel Lée s'étoit porté en avant avec la Légion & les Chasseurs; il eut à soutenir une vive escarmouche contre le Colonel Tarleton, dont la troupe fut maltraitée. Le capitaine Armstrong chargea la Légion angloise & tua vingt-neuf dragons; mais l'ennemi s'étant renforcé, Lée fut contraint de se retirer & de prendre sa position dans la ligne. L'action commença par une canonnade qui dura vingt minutes. Les Brigades américaines qui devoient soutenir ce premier effort, tinrent peu de tems, & une partie recula sans avoir fait feu; la milice de la Virginie fut aussi repoussée après une belle défense. Enfin l'action devint générale; les troupes continentales firent par-

ent leur devoir , & le combat  
 s-opiniâtre ; mais les troupes  
 ses durent quelque'avantage à  
 ériorité de leur discipline.  
 se dispoisoient à tourner l'ar-  
 américaine par la droite , &  
 elles faisoient un mouvement  
 l'enfermer ; le général Greene  
 rçut de leur dessein , & pour  
 empêcher l'exécution , il ordon-  
 retraite. Pendant ce tems , le  
 Colonel Washington à la  
 un corps de Cavalerie & secon-  
 premier régiment des Mary-  
 is , chargeoit une Brigade en-  
 : il l'enfonça à coups de bayon-  
 s , & la détruisit presqu'entiè-  
 nt. Les Américains se retirèrent  
 n ordre , & passèrent le gué de  
 -River , à trois milles environ  
 hamp de bataille ; ils y atten-  
 t les traîneurs , & se portèrent  
 demain à dix milles de Guild-  
 l. Ils s'étoient vus dans la né-  
 é d'abandonner l'artillerie à  
 emi , faute de chevaux pour la  
 luire. Sans compter les prison-  
 : & les soldats qui s'égarèrent ,  
 rte des Anglois tués ou blessés  
 d'environ six cens hommes ;

1781.

Inutilité  
des triom-  
phes de Corn-  
wallis.

celle des Américains ne fut qu'une  
trois cens. On observera que  
relation a été publiée par ordre  
du Congrès.

Le contraste est frappant dans  
deux rapports qu'on vient d'ex-  
poser, & l'on en doit conclure qu'il  
y a beaucoup à rabattre des exalta-  
tions britanniques; mais que les  
relations du Général Greene affec-  
tent trop la perte des Améri-  
cains. Quoi qu'il en soit, Lord Corn-  
wallis eut quelque avantage à l'affaire  
de Guild-Ford, & les suites de  
cette journée répondirent d'abord  
aux vues de ce Général. Il pénétra  
dans la Caroline septentrionale jusqu'à  
Wilmington, y renouvela ses pro-  
clamations, & parvint à déter-  
miner du parti républicain un petit  
nombre d'Américains effrayés de  
ses menaces, ou séduits par ses pro-  
fesses; mais ces proclamations  
exploits de Cornwallis dans  
deux Carolines ne devoient  
produire de bien décisif pour  
l'Angleterre, & ne pouvoient retarder  
l'affranchissement de ces provinces.

Echec des  
Américains  
près de Cam-  
den.

Tandis que ce Général ha-  
bitait la Caroline, il marcha vers le Nord, le fort

Caroline Méridionale étoit confié 

---

 Lord Rawdon & au Lieutenant Colonel Balfour qui commandoient, l'un sur les frontieres, & l'autre à Charles-Town. Après l'action de Build-Ford, Greene tourna ses vues contre cette province que l'absence de Cornwallis affoiblissoit considérablement. Le 19 Avril, il arriva devant Camden, avec plusieurs corps de milice. Huit cens hommes de troupes aux ordres de Rawdon formoient la garnison de cette place, & pour les attaquer, le Général américain attendoit les renforts que lui amenoient le Colonel Lee & le Brigadier Marion. Pour prévenir cette jonction, Rawdon sortit de Camden dans la matinée du 25, arriva sur les dix heures au camp des ennemis, & fondit sur eux à l'improviste. Les piquets avancés firent le premier feu des Américains, & le soutinrent avec beaucoup de courage. La ligne se forma presque au même instant, & fut bien engagée dans un combat très-vif. La troupe de Rawdon parut bientôt s'ébranler, & sa gauche pliooit insensiblement, lorsque deux



1781.

compagnies du premier Régiment Maryland se débandèrent. Ce vement se communiqua aux Compagnies du même corps dans sa retraite entraîna le second régiment. Ils furent l'un & l'autre ; mais l'ennemi eu le tems de gagner les hauteurs d'en déloger l'artillerie américaine & de tourner en flanc les troupes en desordre , qui se trouvoient engagées sur le front. Parmi ces troupes étoit le deuxième régiment de Virginie, qui, ayant descendu la montagne, s'étoit avancé à quelque distance. Celui du Colonel Campbell avoit aussi plié en quelques endroits. Le Général ordonna la retraite opérant plus regagner l'avantage lui promettoit d'abord tout le succès de cette journée. Au commencement de l'action , le Général Washington força les ennemis tant Cavalerie qu'Infanterie retirer précipitamment du côté de la ville ; & avant que les troupes américaines abandonnassent le terrain , il avoit fait deux cents prisonniers , dont il ne put mener que cinquante hommes.

C

nel se couvrit de gloire en cette  
 ntre ; s'il eût été secondé , 1781.  
 se de Greene auroit enveloppé  
 la garnison de Camden, l'eût  
 prisonniere , & seroit entrée  
 la ville. Les sages dispositions  
 Général Américain sembloient  
 ir en assurer la conquête ;  
 une terreur panique , dont les  
 es les plus braves ne sont pas  
 ours exemptes , avoit jeté le  
 dre dans cette petite armée ,  
 fit pourtant sa retraite sans  
 coup de perte , jusqu'à trois  
 s de la place. Cet échec des  
 ricains leur coûta deux cens  
 ante hommes, en y comprenant  
 blessés , les prisonniers & les  
 trente Soldats qui s'égarèrent.  
 erte des Anglois ne fut guère  
 is considérable , & l'avantage  
 s remportèrent dans cette  
 née , fut au moins balancé  
 la réduction du Fort Watson  
 se rendit aux troupes conti-  
 ales le 19 du même mois ,  
 s un blocus de trois ou quatre  
 s.

cette place étoit une des plus Ils prennent  
 es de la Caroline ; & ce fut pour le fort Wat-  
 son.  
 F.  
 Tome III.

1781.

compagnies du premier Régiment de Maryland se débandèrent. Ce mouvement se communiqua aux autres Compagnies du même corps, qui, dans sa retraite entraîna tout le second régiment. Ils furent ralliés l'un & l'autre; mais l'ennemi avoit eu le tems de gagner les hauteurs, d'en déloger l'artillerie américaine, & de tourner en flanc les troupes en desordre, qui se trouvoient engagées sur le front. Parmi ces troupes étoit le deuxième régiment de Virginie, qui, ayant descendu la montagne, s'étoit avancé à quelque distance. Celui du Colonel Campbell avoit aussi plié en quelques endroits. Le Général ordonna la retraite, n'espérant plus regagner l'avantage qui lui promettoit d'abord tout l'honneur de cette journée. Au commencement de l'action, le Colonel Washington força les ennemis, tant Cavalerie qu'Infanterie, à se retirer précipitamment du côté de la ville; & avant que les troupes américaines abandonnassent leur terrain, il avoit fait deux cens prisonniers, dont il ne put emmener que cinquante hommes. Le  
Colonel

Colonel se couvrit de gloire en cette rencontre ; s'il eût été secondé , 1781.  
 l'armée de Greene auroit enveloppé toute la garnison de Camden, l'eût faite prisonnière , & seroit entrée dans la ville. Les sages dispositions du Général Américain sembloient devoir en assurer la conquête ; mais une terreur panique , dont les troupes les plus braves ne sont pas toujours exemptes , avoit jeté le désordre dans cette petite armée , qui fit pourtant sa retraite sans beaucoup de perte , jusqu'à trois milles de la place. Cet échec des Américains leur coûta deux cens cinquante hommes, en y comprenant les blessés , les prisonniers & les cent trente Soldats qui s'égarèrent. La perte des Anglois ne fut guère moins considérable , & l'avantage qu'ils remportèrent dans cette journée , fut au moins balancé par la réduction du Fort Watson qui se rendit aux troupes continentales le 19 du même mois, après un blocus de trois ou quatre jours.

Cette place étoit une des plus fortes de la Caroline ; & ce fut pour Ils prennent le fort Watson.

1781.

compagnies du premier Régiment de Maryland se débandèrent. Ce mouvement se communiqua aux autres Compagnies du même corps , qui, dans sa retraite entraîna tout le second régiment. Ils furent ralliés l'un & l'autre ; mais l'ennemi avoit eu le tems de gagner les hauteurs , d'en déloger l'artillerie américaine , & de tourner en flanc les troupes en desordre , qui se trouvoient engagées sur le front. Parmi ces troupes étoit le deuxième régiment de Virginie, qui, ayant descendu la montagne, s'étoit avancé à quelque distance. Celui du Colonel Campbell avoit aussi plié en quelques endroits. Le Général ordonna la retraite , n'espérant plus regagner l'avantage qui lui promettoit d'abord tout l'honneur de cette journée. Au commencement de l'action , le Colonel Washington força les ennemis , tant Cavalerie qu'Infanterie , à se retirer précipitamment du côté de la ville ; & avant que les troupes américaines abandonnassent leur terrain , il avoit fait deux cens prisonniers , dont il ne put emmener que cinquante hommes. Le  
Colonel

Colonel se couvrit de gloire en cette rencontre ; s'il eût été secondé , 1781.  
 l'armée de Greene auroit enveloppé toute la garnison de Camden, l'eût faite prisonnière , & seroit entrée dans la ville. Les sages dispositions du Général Américain sembloient devoir en assurer la conquête ; mais une terreur panique , dont les troupes les plus braves ne sont pas toujours exemptes , avoit jeté le désordre dans cette petite armée , qui fit pourtant sa retraite sans beaucoup de perte , jusqu'à trois milles de la place. Cet échec des Américains leur coûta deux cens cinquante hommes, en y comprenant les blessés , les prisonniers & les cent trente Soldats qui s'égarèrent. La perte des Anglois ne fut guère moins considérable , & l'avantage qu'ils remportèrent dans cette journée , fut au moins balancé par la réduction du Fort Watson qui se rendit aux troupes continentales le 19 du même mois, après un blocus de trois ou quatre jours.

Cette place étoit une des plus fortes de la Caroline ; & ce fut pour Ils prennent le fort Watson.

~~compte~~  
rôl. Maryland se débarras-  
vement se communi-  
Compagnies du mên-  
dans la retraite et  
second régiment. I-  
l'un & l'autre; mai-  
en le tems de gage-  
d'en déloger l'arti-  
& de tourner en  
en désordre, qui  
gagées sur le fro-  
pes étoit le deu-  
Virginia, qui, ay-  
tagne, s'étoit ar-  
tance. Celui du  
avait aussi plié  
Le Général on  
pénait plus n-  
lui prometto-  
neur de ces  
mouvements  
Washi-

1781.

compagnies du premier Régiment de Maryland se débandèrent. Ce mouvement se communiqua aux autres Compagnies du même corps , qui, dans sa retraite entraîna tout le second régiment. Ils furent ralliés l'un & l'autre ; mais l'ennemi avoit eu le tems de gagner les hauteurs , d'en déloger l'artillerie américaine , & de tourner en flanc les troupes en desordre , qui se trouvoient engagées sur le front. Parmi ces troupes étoit le deuxième régiment de Virginie, qui, ayant descendu la montagne, s'étoit avancé à quelque distance. Celui du Colonel Campbell avoit aussi plié en quelques endroits. Le Général ordonna la retraite , n'espérant plus regagner l'avantage qu'il lui promettoit d'abord tout l'honneur de cette journée. Au commencement de l'action , le Colonel Washington força les ennemis tant Cavalerie qu'Infanterie , à se retirer précipitamment du côté de la ville ; & avant que les troupes américaines abandonnassent leur terrain , il avoit fait deux cent prisonniers , dont il ne put en mener que cinquante hommes. Le  
Colonel



el se couvrit de gloire en cette  
 ntre ; s'il eût été secondé , 1781.  
 ie de Greene auroit enveloppé  
 la garnison de Camden, l'eût  
 prisonniere, & seroit entrée  
 a ville. Les sages dispositions  
 énéral Américain sembloient  
 r en assurer la conquête ;  
 une terreur panique, dont les  
 es les plus braves ne sont pas  
 urs exemptes, avoit jeté le  
 dre dans cette petite armée ,  
 fit pourtant sa retraite sans  
 oup de perte, jusqu'à trois  
 de la place. Cet échec des  
 ricains leur coûta deux cens  
 ante hommes, en y comprenant  
 lessés, les prisonniers & les  
 rente Soldats qui s'égarèrent.  
 rite des Anglois ne fut guère  
 r considérable, & l'avantage  
 remportèrent dans cette  
 ée, fut au moins balancé  
 a réduction du Fort Watson  
 e rendit aux troupes conti-  
 les le 19 du même mois,  
 un blocus de trois ou quatre

ette place étoit une des plus Ils prennent  
 a de la Caroline ; & ce fut pour le fort Wat-  
 son.  
 omme III. F.

1781.

les Colonels Lée & Marion une véritable gloire de l'avoir enlevée, sans autre perte que deux hommes tués & trois blessés. Elle étoit fournie d'abondantes munitions de guerre & de bouche, & défendue par une garnison d'environ deux cens hommes, dont cent neuf furent faits prisonniers. Encore une fois cette conquête compensoit bien le petit désavantage des Américains devant Camden, échec auquel les Anglois donnèrent trop d'importance dans leurs gazettes qui, pour la plupart, ne sont pas exactes dans la relation de cet événement. A les en croire, la déroute des Américains fut complète, & malgré la supériorité de leur nombre, Rowdon les battit à plate couture, les força de lâcher pied, les poursuivit l'espace de six milles, & mit le Général Greene dans la nécessité de fuir jusqu'à cinq lieues de Camden. Cet échec est encore plus exagéré dans les dépêches de Balfour à Lord Germaine; il y fait monter la perte des ennemis à cinq cens hommes tués, blessés ou faits prisonniers; il termine sa lettre par une rodomontade, & tire de

cette victoire les conclusions les plus satisfaisantes pour l'avenir. Mais nous arrivons au moment où les américains vont prendre contre les Anglois, une revanche aussi terrible que décisive. 1781.

Avant que d'esquiffer le tableau de ce grand événement, il nous reste à faire quelques réflexions sur un combat de mer assez important, pour mériter l'attention du lecteur ; mais dont l'issue ne fut pas un triomphe pour le Vice-amiral Arbuthnot, comme l'ont affirmé quelques papiers anglois. En débitant que les François avoient été battus, les gazetiers britanniques ne devoient pas ajouter qu'on ne leur avoit ni pris, ni coulé bas aucun vaisseau. C'est le sixième combat naval donné en Amérique, dont les Anglois se sont attribué l'honneur, sans qu'il y ait eu de leur côté l'apparence même d'une victoire. Puisqu'il s'agit d'Arbuthnot, on conçoit que son escadre a du se mesurer avec celle de Rhode-Island commandée par M. Destouches, à qui cet honneur appartenoit, comme au plus ancien capitaine, depuis la mort du Che-

Combat naval entre MM. Arbuthnot & Destouches.

Que les Anglois s'attribuent à tort l'avantage.

1781.

valier de Ternay qu'il rempla  
 par *interim*. Le combat s'eng  
 dans la Chesapeake où les Fran  
 cherchoient à débarquer quel  
 renforts sur la côte de Nor  
 Arbuthnot arriva à tems pour  
 pécher l'exécution de ce pro  
 & ce fut tout le parti qu'il  
 de sa supériorité, tant pour le  
 bre que pour la force des  
 seaux. Il y eut beaucoup de  
 répandu de part & d'autre ; ma  
 Commandant françois eut du m  
 l'avantage de ramener en bon  
 dre à Rhode-Island son escadre  
 crue du Romulus, vaisseau de  
 rante canons, qu'il avoit pris  
 Anglois peu de jours avant c  
 action. Cependant le Vice-Am  
 Arbuthnot parle dans ses dépêch  
 de cette retraite honorable cor  
 d'une fuite. « Je dois regretter,  
 » il, qu'en prenant la fuite d  
 » bonne heure, l'ennemi ait en  
 » ché que l'action ne devînt g  
 » rale ». Mais pour faire partage  
 regret à ses compatriotes, il ne  
 loit pas convenir que les huit  
 seaux de son escadre étoient  
 le plus mauvais état ; qu'on

obligé de remorquer le Prudent & le Robuste pour les tenir à flot & leur faire gagner le cap Henry ; que l'Europa naviguoit à peine , que le London ne pouvoit plus porter toutes ses voiles. Il faut avouer que les Anglois sont heureux de voir toujours leur ennemi prendre la fuite au moment où écrasés par son feu , ils ne sont plus en état de le poursuivre. Cette remarque est du gazetier le moins partial de l'Angleterre. « M. Arbuthnot, » ajoute-t-il , prétend que les François virèrent vent arrière immédiatement après que leur ligne eût été rompue , & qu'ils en formèrent une nouvelle ; qu'il suivit leur exemple , mais que le délabrement de ses vaisseaux rendoit la poursuite impraticable. » Et il s'écrie à ce sujet : « ô Anglois ! fermez l'oreille à de pareils aveux ! O postérité ! que le bruit n'en parvienne pas jusqu'à vous » !

Dans ces mêmes dépêches le Vice-Amiral fait mention de ses pertes qu'il affoiblit , comme c'est l'usage , & de celles des François qu'il suppose très-considérables , en convenant

1781,

Faux rapports du Vice-Amiral.

1781.

qu'ils ont peu souffert dans leurs agrès. C'est encore un aveu qui paroît démentir les assertions précédentes.

Enfin Arbuthnot finit par jeter un coup-d'œil sur la position respective des Anglois & de leurs adversaires dans cette partie de l'Amérique. Il convient de la détresse d'Arnold & de sa petite armée également pressés par le besoin de vivres & par les mesures formidables dirigées contre lui ; mais il suppose le Marquis de la Fayette bloqué dans Annapolis avec le détachement qu'il y commande. A l'en croire, la milice continentale mécontente du service, est au moment de se disperser ; & il faudra que M. le Comte de Rochambeau diffère son entrée dans la Virginie. Il ajoute que le plan de la campagne est tout-à fait déconcerté pour les rebelles, & que les événements présens annoncent de solides avantages pour les armes de S. M. B. On verra tout à l'heure, que le Vice-Amiral Arbuthnot n'étoit pas bon prophète.

Cornwallis est harcelé dans sa marche par le Marquis de la Fayette.

Au premier mouvement de Lord Cornwallis pour se rendre de Charles-Town à l'embouchure de la

Chesapeake, le Marquis de la Fayette s'étoit mis en devoir de le harceler dans sa marche avec un corps d'Américains qu'il conduisit habilement, & qu'il fut placer avec tant d'avantage, que le Général Anglois, malgré sa supériorité, n'ôsa ni l'attaquer ni répondre à ses attaques. Il trouva tant d'opposition de la part du Général François, que ce fut avec de grandes difficultés qu'il pénétra dans la Virginie. Il n'y parvint qu'après avoir surmonté mille obstacles ; & sa position y fut encore plus fâcheuse qu'elle n'avoit été jusqu'alors. L'orage qui s'étoit formé contre lui, s'approchoit rapidement ; MM. Greene, Wayne & la Fayette avoient formé leur jonction, & à moins d'un renfort prompt & considérable, il falloit nécessairement que l'armée angloise se trouvât dans la même circonstance, & subit le même sort que l'armée du Général Burgoyne. Sir Henry Clinton étoit bien loin de prévoir ce malheur, lorsqu'il écrivoit à Lord Germaine, que la flotte de l'Amiral Arbuthnot étoit en mer avec un puissant renfort pour le Comte de Cornwallis, que le Mar-

1781.

Jonction de  
ce Général  
avec MM.  
Greene &  
Wayne.

1781. **quis de la Fayette ne pouvoit plus lui échapper, & qu'avec des forces aussi redoutables dans la Chesapeake, l'Angleterre devoit compter sur la soumission de tout ce qu'il y avoit de rebelles dans ces Provinces. Mais le 12 Juin, on vit reparaître à New-York la flotte, dont**

**La flotte d'Arbuthnot est rappelée à New-York.**

**Lettres de Washington interceptées. Que ces lettres sont une scie.**

**il est fait mention dans la lettre de Clinton, & qu'on supposoit alors occupée à gêner les opérations de l'armée françoise. Des lettres interceptées de Washington au Marquis de la Fayette avoient tout à coup répandu l'alarme dans cette place, & fait prendre à la fois le parti de rappeler Arbuthnot, & d'appliquer à la défense de New-York les deux mille hommes destinés à renforcer Lord Cornwallis. Dans une de ces lettres datées du 31 Mai, le Général Américain s'exprimoit en ces termes. « Après » avoir murement considéré nos » affaires sous tous les points de vue, » une tentative sur New-York, dont » la garnison peut consister en huit » mille hommes, a été regardée » comme préférable à une expédition du côté du Sud, parce que**



« nous ne sommes pas maîtres de ~~la mer~~ ».

1781.

Ce qui en résulte.

L'arrivée de Cornwallis à York-Town, offroit une occasion trop belle de ruiner les espérances de l'Angleterre en Amérique, pour laisser échapper cette occasion. MM. Washington & de Rochambeau, dans leurs délibérations à Weatherfield, s'étoient décidés à venir attaquer cette place, & se promettoient d'y faire prisonnier le Général anglois avec toute son armée. En conséquence, ils se portèrent sur York-Town où tous les François de Rhode-Island se disposèrent à les suivre ; & pour assurer le succès de l'expédition, le Général Américain fit des mouvemens qui confirmèrent le Commandant de New-York dans la résolution de ne point dégarnir cette place. Le principal objet de la feinte n'étoit pas d'écarter d'York-Town les renforts de Clinton qui n'auroient pu la sauver ; mais de faire prendre le change à Lord Cornwallis, de l'endormir dans une fausse sécurité, & de le fixer dans sa position jusqu'à l'entier investissement de l'armée bri-

1781.

tannique. Cette adroite manœuvre réussit parfaitement aux Généraux de l'armée combinée. Clinton bien persuadé que c'étoit à lui qu'on en vouloit, se mit en défense à New-York, & Cornwallis ne songea pas même à se fortifier dans York-Town, où, à son grand étonnement, il se vit bientôt investi, & par les troupes de Washington & par celles qu'amenoit le Comte de Grasse, dont la flotte arriva presqu'aussitôt à l'embouchure de la Chesapeake.

Le Comte de Grasse annonce son arrivée dans la baie de Chesapeake.

Ce Général avoit annoncé le 15 Août son entrée dans la baie, avec trois mille trois cents hommes aux ordres du Marquis de Saint-Simon; & comme il étoit informé par le Comte de Barras de la situation de l'armée de Washington & de Rochambeau, des succès antérieurs de l'ennemi dans la Virginie & le Maryland, & de la possibilité de surprendre Cornwallis avec des forces navales supérieures; il fit part aux Généraux & de ses dispositions & de la force de son escadre qui étoit composée de vingt-huit vaisseaux de guerre. Les troupes combinées campoient dans le voisinage de

New-Port, lorsque la frégate la Concorde y apporta les dépêches du Comte de Grasse. Sur les avis de ce Général, l'armée de Rochambeau fut mise en mouvement le 19 avec deux milles Américains; un pareil nombre fut destiné à couvrir Westpoint en gardant la rive gauche de la rivière du nord. Pour masquer ce mouvement au Général Clinton, & lui persuader qu'on avoit des vues sur Staten-Island, le Comte de Rochambeau fit partir sur le champ un Commissaire des guerres, qu'il avoit mis dans le secret, pour aller établir une Boulangerie à Chatham qui n'est qu'à trois lieues de l'isle des Etats. Ce travail fut couvert par un petit corps d'Américains, dont une partie s'étant approchée de l'embouchure du Rareton, se fit canonner exprès par les batteries du Général Clinton. Cette manœuvre exécutée avec autant de courage que d'adresse, confirma ce Général dans la résolution de garder les secours destinés à Lord Cornwallis, qui revenu de sa première sécurité, & se voyant presque investi dans la Virgi-

1781.

Autre feinte  
du Comte de  
Rochambeau

**1781.** nie, commençoit à prévoir le malheur de sa position.

Manœuvre  
du Comte de  
Barras.

Cependant le Comte de Barras, bien persuadé de l'avantage qui pouvoit résulter de sa jonction avec l'armée du Comte de Grasse dans la baie de Chesapeak, avoit fait ses dispositions pour s'y rendre. Le Glorieux, l'Aigrette & la Diligente chassoient en avant de cette armée, lorsqu'elle entra dans la baie; ils eurent connoissance de la frégate la Guadeloupe & de la corvette la Loyaliste, qu'ils poursuivirent jusqu'à l'entrée de la rivière d'York. La corvette fut prise; & le Glorieux accompagné des deux frégates, vint mouiller à l'embouchure de la rivière pour en former le blocus; il fut renforcé le lendemain par les deux vaisseaux le Vaillant & le Triton. On s'empara le même jour de la rivière de James qui se jette dans la Chésapeak. L'Expériment, l'Andromaque & plusieurs corvettes se portèrent dans la rivière pour couper la retraite à Lord Cornwallis sur la Caroline, & protéger en même tems les canots & les chaloupes qui devoient transporter les

mille trois cens hommes du  
 is de Saint - Simon dans le 1781.  
 le la rivière de James, à la  
 e d'environ dix - huit lieues  
 uillage de Linhaven, occupé  
 armée navale. Les Marquis  
 nt - Simon & de la Fayette  
 ent le 2 Septembre avec  
 rouples, & se portèrent le  
 lemain à Williamsbourg en-  
 à cinq lieues d'York. Il fut  
 exposé préliminaire, que le  
 de cette importante expé-  
 étoit une presqu'isle d'envi-  
 onze lieues de l'Est à l'Ouest,  
 uatre à cinq du Nord au Sud,  
 par les rivières York, Ja-  
 & la baie de Chesapeak. C'est  
 ette presqu'isle que sont les  
 d'York, d'Hampton, de  
 Town & de Williamsbourg,  
 ne résidence des Gouver-  
 de la Virginie.

née navale attendoit au mouil-  
 Linhaven des nouvelles de Combats  
 ington, lorsque le 5 Septem- entre les es-  
 r les huit heures du matin, la cadres du  
 de découverte signala vingt- Comte de  
 iles à l'Est qui dirigeoient leur Grasse & de  
 : sur la baie de Chesapeak. l'Amiral  
Graves.

1781.

On reconnut que c'étoit une flotte ennemie, & non celle du Comte de Barras, comme on l'avoit cru d'abord. On fut bientôt à portée d'observer ses mouvemens, & l'on s'apperçut qu'elle se rangeoit sur la ligne du plus près ftribord, en faisant passer les vaisseaux de force à son avant-garde. Le Comte de Grasse ordonna de se tenir prêt à appareiller, & dès que la marée eût permis de mettre sous voile, il fit signal de former une ligne de vitesse, & en moins de trois quarts-d'heure, l'armée fut rangée en ordre de bataille. Le Général voyant qu'il n'y avoit point d'Officiers Généraux à son arrière-garde, envoya ordre à M. de Monteil d'aller en prendre le Commandement. En formant leur ligne, les vaisseaux ennemis avoient conservé le vent. A deux heures après-midi, ils virèrent tous ensemble vent arrière, & prirent les mêmes amures que l'armée françoise. Dans cette position, ils se trouvèrent au même bord, sans pourtant être rangés sur des lignes paralleles, l'arriere-garde de l'Amiral Graves étant infiniment au

vent de son avant-garde. A trois heures , le Commandant françois s'aperçut que la ligne des vaisseaux de tête de son escadre n'étoit pas encore assez bien formée , & il ordonna une manœuvre qui procuroit à tous les vaisseaux l'avantage de combattre ensemble. Les deux têtes des armées s'approchèrent alors à portée de la Mousqueterie. Le combat commença sur les quatre heures à l'avant-garde, commandée par M. de Bougainville , & bientôt les vaisseaux du corps de bataille prirent part à l'action. Le Comte deGrasse desiroit que l'engagement fût général. Pour y disposer les ennemis , il fit signal à son avant-garde d'arriver ; mais celle de l'Amiral Graves étoit fort maltraitée ; il profita de l'avantage du vent qui le rendoit maître de la distance , pour éviter l'arrière-garde françoise qui faisoit tous ses efforts pour atteindre & l'arrière-garde & le centre de l'armée ennemie. Ce combat , dont le feu avoit été vif & meurtrier , ne se termina qu'au coucher du soleil. L'armée angloise tint le vent. &

**1781.** L'Amiral se refuse à un second combat.  
l'ayant conservé toute la journée du 6, elle en profita pour se réparer. Le 7 à midi les vents changèrent à l'avantage de l'armée françoise; & jusqu'au soir du lendemain, cette armée fit tous les mouvemens nécessaires pour engager l'ennemi dans une seconde action. Il parut un moment vouloir présenter une ligne de combat; mais l'Amiral Graves vit le danger de cette manœuvre. Il fit arriver vent arrière à son armée pour se former sur son arrière-garde. Ce mouvement céda tout-à-fait le vent à l'escadre françoise, dont les Anglois s'étoient éloignés à toutes voiles; dans la nuit du 9 au 10, ils disparurent absolument. Le Comte de Grasse désespérant enfin d'amener l'Amiral Graves à une nouvelle action, & craignant qu'il ne le devançât dans la baie de Chesapeak, prit le parti d'y ramener ses vaisseaux, d'y continuer ses opérations & d'y reprendre ses équipages. Le 11, il mouilla sur le cap Henry où le Comte de Barras étoit arrivé la veille, pour effectuer sa jonction avec l'armée de Grasse.



Cette armée composée de vingt-  
 quatre vaisseaux & de deux frégates, 1781.  
 avoit eu en tête, dans la journée du Perte des  
 5, les deux escadres de Hood & Anglois,  
 de l'Amiral Graves qui réunissoient  
 vingt vaisseaux de ligne & neuf  
 frégates ou corvettes. Les quinze  
 premiers vaisseaux de la ligne fran-  
 çoise eurent seuls part à l'action,  
 & n'eurent à combattre qu'un pa-  
 reil nombre de vaisseaux ennemis;  
 toute l'arrière-garde angloise avoit  
 refusé de se mettre à portée; mais  
 de l'aveu des Commandans, cinq  
 vaisseaux du centre ou de l'avant-  
 garde furent très-maltraités, & par-  
 ticulièrement le Terrible qu'il fallut  
 brûler, parce qu'il étoit hors d'état  
 de tenir sur l'eau. Cet engagement  
 fut beaucoup plus meurtrier pour  
 les Anglois que pour leurs adver-  
 saires. Notre perte ne se monta  
 qu'à deux cens hommes en y com-  
 prenant les blessés; dans ce nom-  
 bre on comptoit dix-huit ou vingt  
 Officiers.

Cependant le Comte de Rocham- Belle mar-  
 beau avoit fait passer la rivière du che de l'ar-  
 nord à son armée. Il arriva le pre- mée françois.  
 mier Septembre à Trenton sur la

1781.

Delaware, & le 3 il étoit à Philadelphie, où ses troupes défilèrent dans le meilleur ordre, & rendirent au Président du Congrès assemblé les honneurs prescrits par la Cour de France. Le Congrès témoigna sa reconnoissance à l'armée française, dont il admira la discipline, & le bel ordre qui régnoit dans chaque brigade, même après une marche de deux cens soixante lieues. Les deux premières étoient commandées par M. de Viomenil à qui cette marche fit le plus grand honneur, ainsi qu'au Chevalier de Châtellux, l'un des principaux Officiers de l'armée. Le 6 du même mois, elle étoit à l'embouchure de l'Elk, sur la baie de Chesapeak où les Généraux trouvèrent les dépêches du Comte de Grasse, qui leur faisoit part de son arrivée dans la baie, & du débarquement des troupes aux ordres du Marquis de Saint-Simon, pour joindre à James-Town le détachement du Marquis de la Fayette. L'Officier porteur de cette lettre n'étoit arrivé que depuis une heure, & ce fut un hasard bien heureux, que pour une expédition

certée dans le nord de l'Amé-  
e & dans les isles sous le vent, 1781.  
e trouvât au rendez-vous de  
aie de Chesapeak à une heure  
lifférence.

l'avant-garde de l'armée aux  
es du Comte de Custine, s'é-  
embarquée sur des bateaux du  
; elle arriva le 19 à Williams-  
rg; le reste des troupes s'y ren-  
avec le Baron de Viomenil sur

Les troupes  
combinées ar-  
rivent succes-  
sivement à  
Williams-  
bourg.

frégates & des transports que  
de Grasse avoit envoyés à Bal-  
ore. MM. Washington, de Ro-  
nbeau & de Chatellux avoient  
les devants par terre, à marches  
ées de soixante milles par jour ;  
arrivèrent le 14, & trouvèrent  
l. de Saint-Simon & de la Fayette  
les attendoient dans une excel-  
e position. Le 24, toute l'ar-  
; fut réunie à Williamsbourg.  
deux Généraux s'étoient ren-  
le 18 à bord de la ville de Paris,  
r concerter les opérations avec  
omte de Grasse, qui ne tarda pas  
uitter le mouillage de Linhaven  
ses vaisseaux n'étoient point en  
eté, & vint au débouché des  
cs de mill-Ground & de Horfe-

**1781.** Shce pour s'y emboffer dans le cas où l'Amiral Graves feroit mine de vouloir secourir Lord Cornwallis. D'ailleurs cette position donnoit les moyens d'accélérer le siège, par une plus grande facilité de transport des munitions; il y eut aussi trois vaisseaux nommés pour aller s'emboffer à l'entrée de la rivière de James.

**Investissement de York-Town.** Le 28, l'armée des alliés partit de Williamsbourg, à la pointe du jour, & se porta vers York-Town. Les sept mille hommes aux ordres de M. Rochambeau commencèrent l'investissement de manière à resserrer l'ennemi jusqu'à la portée du pistolet de ses ouvrages. Les trois brigades françoises s'étant partagées le terrain, vinrent camper à l'abri du canon des Anglois. Le Baron de Viomenil commandoit les Grenadiers & les Chasseurs de l'armée à l'avant-garde. Cet investissement se fit au plus près, sans la perte d'un seul homme. Le lendemain, l'armée américaine vint appuyer sa gauche & sa droite au bas de la rivière d'York, & l'investissement de York-Town se trouva complet,

serré d'aussi près qu'il étoit possible. Cependant l'Infanterie de 1781.  
 aucun s'étoit mise en marche, La légion  
 our aller rejoindre la Cavalerie de Lauzun se  
 ui avoit été dirigée par terre dans porte à Glo-  
 e Comté de Gloucester, où le Bri- cester, ainsi  
 radier général Wieden commandoit que huit cens  
 in corps de Milice d'environ douze hommes de  
 cens Américains. Toute la légion l'armée de  
 y réunit le 28, jour de l'investis- Grasse.  
 sement de York-Town. La nuit du  
 29 au 30, l'ennemi craignant d'être  
 insulté dans la position trop étendue  
 qu'il avoit fortifiée, prit le  
 parti d'abandonner tous ses ouvrages  
 extérieurs, & de se réduire  
 au corps de la place. Les François  
 s'emparèrent des ouvrages  
 abandonnés; ce qui leur facilita le  
 moyen de resserrer l'ennemi dans  
 un cercle encore plus étroit. On  
 n'attendoit les équipages de l'armée  
 que pour le 5 Octobre; l'artillerie  
 de siège arriva six jours plutôt, &  
 toute la journée du 30 Septembre  
 fut employée à la débarquer. M. de  
 Choisy étoit allé la veille, demander  
 à M. le Comte de Grasse un  
 détachement de ses troupes; il en  
 obtint huit cens hommes avec les-

**1781.** **Echec du Colonel Tarleton,** quels il se rendit à Gloucester; il y choisit sa position à trois milles de la place. Avec ce renfort, le Duc de Lauzun attaqua si vigoureusement le Colonel Tarleton, qu'il força son détachement à rentrer dans Gloucester, avec perte de cinquante hommes.

A cette même époque, c'est-à-dire, le 3 Octobre, deux compagnies de Grenadiers & Chasseurs d'Agénois, & cent Volontaires aux ordres du Baron de Saint-Simon attaquèrent quelques piquets ennemis qu'ils forcèrent à se replier sur une des redoutes. Il n'y eut de blessés dans l'exécution de ce coup de main, qu'un Officier & quelques Soldats. Enfin la tranchée fut ouverte à York-Town, dans la nuit du 6 au 7 Octobre, & fut relevée dix fois dans l'espace de treize jours de siège. Le 17, Lord Cornwallis demanda une suspension d'armes jusqu'au lendemain; il n'obtint que deux heures, à l'expiration desquelles il fallut capituler. On employa tout un jour à discuter les articles de la capitulation, qui fut signée & conclue le 19 Octobre.

**Capitulation de York-Town & de Gloucester.**

## LA DERN. GUERRE. 143

Idi les troupes françoises & 1781.  
icaines, avoient pris possession  
aux redoutes ; & sur les deux  
s, la garnison défila tambour  
nt , portant en faisceaux ses  
aux & ses armes. Il en fut de  
e à Gloucester ; les troupes en-  
es l'évacuèrent ainsi que York-  
n, pour être conduites dans l'in-  
ir du pays. Il se trouva dans Perres res-  
pectives des  
Anglois &  
des Alliés.  
eux postes six mille hommes  
roupes réglées , quinze cens  
lots , cent soixante canons de  
calibre , huit mortiers , environ  
nte bâtimens , dont un vais-  
de cinquante canons qui fut  
e. Vingt bâtimens de transport  
ent été coulés bas , & de ce  
bre étoit la Guadeloupe , fré-  
de vingt-quatre canons. L'im-  
ante expédition de York-Town  
peu meurtrière pour l'armée  
binée. L'état des morts s'y  
ta tout au plus à soixante-dix  
mes , & celui des blessés n'étoit  
d'environ deux cens. La perte  
Anglois fut au moins le double ;  
y comprendre les Officiers &  
lats qui s'égarèrent , & les Ma-  
ts & habitans de la ville qui

~~\_\_\_\_\_~~ périrent aux deux attaques de  
1781. Town & de Gloucester.

Traitement  
fait à l'armée  
prisonnière.

Le Comte de Cornwallis demandé que les garnisons de deux places fussent envoyées parties de l'Europe auxquelles appartenoient respectivement promesse de ne point servir en la France, l'Amérique ou les Indes, jusqu'au moment d'un engagement régulier. Cet article ne fut accordé, & le Général Watson décida que l'armée prisonnière seroit dispersée dans la Virginie, le Maryland ou la Pensylvanie. Les termes de la capitulation furent leurs à peu près tels que les proposés le Général anglois. L'armée eut tous les honneurs accordés à la garnison de Charles-Town. Les Officiers gardèrent leurs épées, conservèrent ainsi que les Soldats toutes leurs propriétés. Quant aux Procédés & au traitement particulier qu'ils éprouvèrent dans le service des François, ils furent très-décens, si parfaitement honnêtes que Lord Cornwallis dans sa lettre à Sir Henry Clinton, ne put s'empêcher de rendre ce témoignage.



la générosité de ses vainqueurs : =====

» les prévenances & les attentions 1781.

» obligeantes des Officiers françois,

» l'intérêt affectueux qu'ils ont paru

» prendre à notre situation , leurs

» offres généreuses & pressantes ,

» toute leur conduite à notre égard

» passent réellement les expressions

» de la reconnoissance , & feront ,

» je l'espere , une juste impression

» sur la sensibilité de tout Officier

» britannique , lorsque la fortune

» de la guerre fera tomber quel-

» ques François en son pouvoir ».

La lettre d'où ce détail est tiré , Que Lord  
Cornwallis  
comproit sur  
les renforts  
envoyés de  
New-York.  
avoit été confiée à un Aide de Camp ,  
parti sur la *Bonetta*, sloop de guerre  
qui fut laissé à la disposition du Gé-  
néral anglois avec cinquante hom-

mes d'équipage, dont il devoit tenir  
compte en cas d'accident. Dans ses  
dépêches au Commandant de New-  
York, Lord Cornwallis déclare qu'il  
n'a jamais considéré le poste de  
York-Town sous un jour bien fa-  
vorable , & que s'il n'eût eu la con-  
fiance d'être puissamment secouru ,  
il n'auroit jamais tenté la défense  
de ce poste. « Informé, dit - il , de  
» l'arrivée de Washington à Wil-

1781.

» liamsbourgh, ou j'aurois tâché de  
 » gagner New-York par des mar-  
 » ches rapides du côté de Glocester;  
 » ou, malgré l'inégalité du nombre,  
 » j'aurois attaqué les troupes alliées  
 » en pleine campagne ; il n'étoit pas  
 » impossible que la fortune secondât  
 » l'effort de mes braves Soldats de ce  
 » côté-là. Mais votre Excellence  
 » m'assuroit du concours de la flotte  
 » & de l'armée pour me tirer de ce  
 » mauvais pas, & je n'osai pren-  
 » dre sur moi de hasarder aucune  
 » de ces tentatives périlleuses. Vo-  
 » tre lettre du 24 Septembre me  
 » donnoit avis, que le secours feroit  
 » voiles le 5 Octobre; en consé-  
 » quence je me retirai dans l'inté-  
 » rieur des ouvrages, me flattant  
 » avec raison de prolonger la dé-  
 » fense jusqu'à l'arrivée des secours  
 » attendus ».

Des tenta-  
 tives avant la  
 capitulation.

Après avoir détaillé & la vio-  
 lence de l'attaque & l'inutilité de  
 la plus brave résistance, Lord Corn-  
 wallis ajoute que se voyant réduit  
 à la cruelle extrémité ou de se ren-  
 dre, ou de chercher son salut dans la  
 fuite, il avoit préféré ce dernier parti,  
 & fait préparer seize gros bateaux

la nuit du 18 au 19 Octobre, 1781.  
 marqué pour l'embarquement  
 roupes. Il se flattoit de sau-

nsi toute son Infanterie, à l'ex-  
 on d'un foible détachement  
 de la capitulation pour les  
 ans de la ville, pour les ma-  
 & pour les blessés. On devoit  
 ttre de sa part au Général  
 ington une lettre relative à cet  
 . Toutes les mesures étant  
 prises, l'Infanterie Légère, la  
 uré partie des Gardes, & plu-  
 s compagnies du vingt-troi-  
 s régiment s'embarquèrent à  
 ieures du soir, & la moitié des  
 aux-vint débarquer à Gloucester;

sur ces entrefaites, il survint  
 tempête qui déranga le projet  
 Lornwallis. Les bateaux déri-  
 nt jusqu'au bas de la rivière; le  
 ge fut jugé impraticable, &  
 ne songea plus qu'à ramener les  
 pes qui étoient à Gloucester. Elles  
 gnirent dans la matinée, sans  
 icoup de perte. Cependant les  
 ages de York-Townomboient  
 uine, & il n'y avoit pas moyen  
 es réparer. L'opinion des In-  
 eurs & des principaux Officiers

1781.

de l'armée étoit que si le feu des ennemis continuoit quelques heures de plus, ce seroit un coup de désespoir de vouloir soutenir ces ouvrages. D'ailleurs la dysenterie faisoit de grands ravages dans l'armée angloise, & les fatigues d'un service sans relâche avoient épuisé la vigueur des troupes qu'épargnoit la maladie. Ces considérations déterminèrent le Général à ne pas courir les risques d'un assaut, qui, vu le nombre des ennemis & la foiblesse de la place, ne pouvoit manquer d'avoir un plein succès. En effet, on comptoit dans l'armée des alliés au moins vingt mille hommes, dont huit mille étoient François. Quant au poste de York-Town, c'étoit moins une place fortifiée, qu'un camp retranché, exposé de toutes parts à l'enfilade; le terrain en étoit si défavantageux, qu'il ne falloit pas moins que la nécessité d'y protéger la marine, pour justifier les ouvrages qu'on y avoit construits à tant de frais.

Que Clin- Il suit de cet exposé, que le  
ton eut tort poste de Cornwallis à York-Town  
de craindre pour New- ne fut pas du choix de ce Géné-  
York,

ral ; qu'il avoit reçu l'ordre de s'y ~~porter~~ <sup>1781.</sup> de Charles-Town , & que les secours tant de fois annoncés & toujours retenus par Clinton , furent un autre ordre de ne point abandonner ce poste. L'habileté , dont il avoit donné des preuves à Cambden , autorise toutes les conjectures qui servent à justifier Cornwallis. Il dut voir , & sans doute il yit que la place , dont on lui confioit la défense , n'étoit pas tenable contre la forte armée de MM. de Rochambeau & Washington. Elle ne l'eût point été , même avec les renforts attendus de New-York ; & la faute de Clinton ne fut pas d'avoir rappelé les deux mille hommes embarqués pour aller secourir York-Town ; mais d'avoir pu croire que c'étoit à lui qu'on en vouloit dans cette circonstance. Assurément le poste de New-York étoit le dernier , dont les Américains songeassent à s'emparer. Quoi qu'il en soit , ce Général donna dans le piège qu'on lui tendit ; il s'occupa de la défense d'une place qu'on ne devoit point attaquer , & tranquille sur le sort

1781.

de l'armée aux ordres de Cornwallis, il ne sçut qu'après l'événement, que la jonction des troupes combinées avoit coupé la retraite à ce Commandant, & par conséquent livré cette armée à la discrétion de l'ennemi.

Mouvement  
tardif de ce  
Général pour  
secourir  
York-Town.

Cependant le Général Clinton, honteux de sa méprise, se mit en devoir, mais trop tard, d'en prévenir les funestes effets. Il fit embarquer des troupes, il s'embarqua lui-même & dirigea sa route vers York-Town; mais il en étoit encore bien éloigné, lorsqu'il apprit que l'armée angloise avoit mis bas les armes. Ce mouvement du Général Clinton n'eût rien produit, même en supposant que son arrivée à York-Town eût prévenu le désastre de Cornwallis. M. de Grasse étoit maître de la mer, & jamais le débarquement des renforts arrivés de New-York, n'eût pu s'effectuer en présence de son escadre; mais ce débarquement pouvoit avoir lieu, sans qu'il fût possible d'enlever à l'ennemi des postes qu'il avoit eu le tems de fortifier. Toute cette opération n'étoit donc qu'une

vaine parade qui auroit eu les  
 suites les plus fâcheuses pour Clinton, si l'Amiral françois plus actif  
 ou moins occupé ailleurs, s'étoit  
 mis en mesure pour le faire repentir de cette démarche infructueuse  
 & tardive. 1781.

La défaite du Général anglois eût ajouté, sans doute, à la gloire de la France dans cette partie du monde ; mais n'eût guère empiré la situation de l'Angleterre en Amérique. Ses affaires étoient absolument ruinées & dans les Provinces du Nord & dans celles du Midi, En se portant à York-Town, Lord Cornwallis avoit abandonné la Géorgie & les Carolines à la merci des armées américaines ; par ce mouvement il se coupoit toute communication avec Charles-Town & Savannah, & exposoit ces Places à tomber entre les mains du premier assaillant. L'événement fit voir toute l'imprudence, je ne dis pas des opérations du Général qui ne fit qu'obéir à des ordres supérieurs, mais de ces ordres mêmes, dont l'exécution la plus heureuse n'eût procuré que de foibles avan-

A quels dangers se traire dut exposer les provinces méridionales.

1781.

tages dans la Virginie , & devoit nécessairement entraîner de grands désastres dans les Provinces méridionales. Le tort de Cornwallis, en quittant ces Provinces, fut d'avoir trop compté sur la victoire , & de n'avoir point établi de Gouvernement civil dans la Caroline. Faute de Loix qui les protégeassent , les Royalistes n'osèrent se montrer, dès qu'ils eurent perdu de vue le Général & son armée. A mesure qu'il s'avançoit vers le nord , la crainte dût soumettre à la domination américaine tous ceux que la crainte en avoit détachés , & un grand nombre de ceux que l'ambition enchaînoit encore au parti de la Couronne. Dans le Sud de l'Amérique ce parti s'affoiblit au point de n'avoir , pour ainsi dire , une existence imposante, que dans les districts de Charles-Town & de Savannah; mais ces conquêtes pouvoient échapper aux Anglois ainsi que beaucoup d'autres qui leur furent enlevées à l'époque de leur désastre de York-Town , ou peu de mois avant ce grand événement.



La prise de Pensacola dans la Floride occidentale, avoit été pour les Espagnols, un triomphe presque aussi décisif que le fut pour les Américains, dans la Virginie, l'investissement de Cornwallis & de toute son armée. Cette conquête fut d'autant plus importante, qu'elle entraîna la reddition de toute la Province. Sans entrer dans les détails de cette expédition, nous observerons que la place & les forts de Pensacola se rendirent aux armes de Sa Majesté Catholique le 8 Mai, après douze jours de tranchée ouverte, & le soixante-unième depuis le débarquement des troupes espagnoles à l'isle de Sainte - Rose. En moins de six semaines, les Anglois y avoient dépensé plus de soixante douze mille livres sterling au travail des fortifications. La garnison étoit d'environ deux mille hommes, sans compter beaucoup de Nègres qui défendoient les forts, & une multitude de Sauvages auxiliaires qui, dispersés dans les bois, s'étoient rendus maîtres de la campagne. Plusieurs de ces Sauvages échap-

1781.

Prise de  
Pensacola par  
les Espagnols.

1781.

pèrent ; mais toute la garnison fut faite prisonnière , ainsi que le Major-Général Campbell qui commandoit les forces de Sa Majesté Britannique dans la Floride occidentale. Dans ses dépêches à Lord George Germaine , cet Officier observe que dans la matinée du 8 Mai , une bombe ayant éclaté près du magasin de la redoute avancée , mit le feu à la poudre qui étoit en dedans , & que bientôt le corps de cette redoute ne fut plus qu'un monceau de ruines. L'explosion fit perdre la vie à cinquante-six hommes & en blessa vingt-quatre. Les Espagnols voulant profiter de ce désastre , firent une première tentative pour livrer l'assaut ; mais ils furent repoussés , & l'ennemi eut le tems d'enlever ses blessés. Un second assaut ne réussit pas mieux , & les assiégeans s'en tinrent au feu de leur mousqueterie , qui fut si constant & si vif , que le Général Campbell n'ayant aucune espérance d'être secouru , & ne pouvant se flatter de tenir encore longtems , ne crut pas devoir prodiguer , en pure

perte , le sang & la vie de ses braves soldats : dans l'espoir d'obtenir une capitulation honorable , il arbora un pavillon parlementaire sur le fort George , & proposa une suspension d'hostilités , qui fut acceptée du Général Galvez. Le Major-Général Campbell & le Gouverneur Chester dressèrent des articles , dont quelques-uns souffrirent difficulté. Enfin la capitulation fut ratifiée par le Général espagnol , avec quelques modifications ; & , dans la soirée du 9 , il se mit en possession de Pensacola. Le fort George & la redoute de la Marine royale ne furent livrés que le lendemain aux troupes de Sa Majesté Catholique. Suivant les rapports britanniques , la force des assiégeans ne consistoit pas en moins de sept mille huit cents hommes , sans y comprendre les équipages de quinze vaisseaux de ligne , de six frégates & de plusieurs sloops. Le Major Campbel ajoute que , de l'aveu des Officiers espagnols , ils avoient une artillerie suffisante pour entreprendre le siège de Gibraltar. Quoi qu'il en soit , leur perte ne

1781.

1781.

fut que de trois cens hommes, y compris les blessés. Celle des Anglois eût été encore moins considérable, sans l'explosion du magasin à poudre qui leur tua, comme on l'a dit, cinquante-six Soldats, & leur en blessa vingt-quatre.

Prise de  
Saint-Augustin.

D'autres conquêtes signalèrent les armes espagnoles dans cette partie de l'Amérique. Une des plus importantes fut la prise de Saint-Augustin, capitale de la Floride orientale. Le Général Galvez en fit l'investissement avec une flotte de onze vaisseaux de guerre, & d'environ cinquante bâtimens de transport, sur lesquels il y avoit quatre mille hommes. La place n'étoit défendue que par trois cens Anglois, & cette foible garnison n'avoit pas l'espérance de se voir renforcée. Ce fut le 18 Août que les Espagnols effectuèrent leur débarquement. Ils ne pouvoient choisir, pour cette expédition, un moment plus favorable que celui où les François occupoient toutes les forces des Anglois dans les Provinces méridionales, & les mettoient par conséquent dans l'impos-

sibilité de faire passer le moindre secours dans la Floride : toutes les circonstances nécessitoient la prompte reddition de Saint-Augustin. Cette conquête rapide mit la Géorgie dans un danger extrême. Les deux branches de la Maison de Bourbon se trouvoient par-là rapprochées au point d'agir en même-tems dans les Provinces du Sud ; & de la jonction de leurs forces, on devoit conclure la ruine prochaine des Anglois dans ces Provinces, sur le sort desquelles la supériorité des seuls François leur causoit déjà tant d'inquiétude.

1781.

Quoique moins importante, quant à ses effets, la prise du fort de la Conception, dont les Espagnols s'étoient emparés quelques tems auparavant, fut pour les armes de Sa Majesté Catholique un événement tout aussi glorieux que l'acquisition de Saint-Augustin. Ce premier fort, situé sur la rivière de Saint-Jean, étoit défendu par une garnison nombreuse, qui sembloit devoir le rendre imprenable ; mais après une vigoureuse défense, la place se rendit aux troupes es-

Les Espa-  
gnols avoient  
pris le fort  
de la Concep-  
tion.

1781. **pagnoles** de la province de Guatimala. Cette expédition coûta peu de monde aux assiégeans , & les Anglois y perdirent environ quatre cens hommes , tant sur mer que sur terre.

**Projets échoués de Johnstone sur Buenos-Ayres.** Toutes les opérations de l'Espagne en Amérique , eurent plus ou moins de succès pendant cette campagne. Non seulement elle fit des conquêtes sur les possessions angloises ; mais elle garantit les siennes des incursions les mieux concertées. Et ce ne fut pas seulement dans l'Amérique septentrionale qu'elle conserva cet ascendant ; les parties méridionales du nouveau monde furent aussi le théâtre de ses triomphes ; elle fut du moins y rendre inutiles les vains projets de la témérité britannique. Ceux du Commodore Johnstone sur Buenos-Ayres , n'avoient point eu d'exécution ; & malgré l'armement considérable qui fut équipé à ce dessein , le Vice-Roi Espagnol avoit tout disposé de manière à faire repentir les Anglois de leur imprudence , s'ils s'étoient présentés sur les rives de la Plata. Jus-

qu'à la fin de la campagne, cette  
bonne contenance du Gouverneur  
& de ses troupes écarta l'ennemi  
de ces parages.

1781.

Au défaut des Anglois, les Espagnols eurent à combattre dans l'Amérique méridionale un ennemi domestique, dont la révolte les allarma quelque tems sur leurs possessions dans le Pérou. Un chef de brigands appelé Tupac-Amaro, avoit conçu le projet de soulever le peuple contre l'administration espagnole; il se disoit de la race des Incas, & portoit l'habillement & les autres marques de souveraineté de ces anciens Enfans du Soleil. Il étoit parvenu à rassembler autour de lui une armée, plus considérable par le nombre, que redoutable par le courage. Avec cette armée, il avoit pourtant dévasté quelques Provinces, & commis des atrocités qui démentoient bien sa prétendue origine. Pour arrêter ses brigandages, on mit sa tête à prix, & l'on fit avancer de Lima, de Cusco & des autres places du Pérou, des troupes & des milices, sous les ordres du Maréchal-de-Camp

Conspira-  
tion dissipée  
dans le Pé-  
rou.

1781.

Don Joseph Delvalle. Le 9 Mars, cet Officier, avec dix-sept mille hommes, s'étoit mis à la poursuite des révoltés qui occupoient alors une colline escarpée auprès d'un village que Tupac appelloit sa capitale. A l'approche des Espagnols il abandonna ce poste, & rangea son armée en bataille dans la plaine; elle ne put résister au premier choc des troupes réglées. Les débiles indiens se retirèrent en désordre, & plusieurs se noyèrent dans une rivière profonde & rapide qu'ils voulurent traverser à la nage. Tupac fut moins heureux, il la passa sur son cheval; mais à peine étoit-il sur le bord opposé, qu'il fut arrêté par un Cacique de sa faction & livré aux Espagnols. Si la déroute de son armée n'eût pas été complete, la prise du Chef auroit achevé de la dissiper. On s'empara du Village, chef-lieu des révoltés; on y trouva six pieces de canon, sans compter celles que Tupac avoit laissées dans le champ de bataille. Ils étoient d'un calibre plus fort que ceux de l'armée



espagnole , & l'on ne sauroit expliquer comment cette artillerie avoit été transportée à quatre cens lieues dans les terres, sans que le Gouvernement en eût eu connoissance. La femme, les enfans, l'oncle de Tubac tombèrent au pouvoir des vainqueurs, ainsi que plusieurs caisses d'argenterie & deux malles remplies de papiers qui contenoient la correspondance des rebelles , & qui donnèrent toutes les notions qu'on pouvoit desirer sur les agents secrets de la conspiration. En entrant dans la capitale de Tupac, Don Joseph Delvalle fit pendre dix-huit de ces brigands. Leur Chef, sa famille & ses principaux Officiers furent envoyés à Cusco , où leur supplice ne fut différé, qu'autant qu'il le falloit pour éclaircir tous les détails de ce soulèvement.

Quoique la déroute des Indiens fût d'une date bien antérieure aux autres triomphes de l'Espagne pendant la campagne d'Amérique, la relation n'en vint à Madrid qu'avec celle des victoires postérieures. Ce fut pour cette ville un sujet de

1781. fêtes & d'actions de grâces , qui signalèrent la joie & la pieuse reconnaissance des Espagnols.

Les nouvelles de l'Amérique portent la joie dans la cour de France.

Nouvelles  
circonstances  
de l'affaire  
d'York -  
Town

Tandis qu'ils célébroient leurs triomphes sur les Anglois , la France éprouvoit les mêmes transports au récit des victoires de MM. de Rochambeau & de la Fayette. Le Duc de Lauzun & M. Duplessis Pascaut venoient d'arriver à Brest le 15 Novembre , sur la frégate la Surveillante , commandée par M. de Caillart ; ils apportoit les dépêches des Généraux de l'armée victorieuse à York-Town. Elles confirmèrent les rapports jusqu'alors incertains de cette heureuse expédition , & détailloient plusieurs circonstances honorables aux Officiers qui l'avoient dirigée. On y voyoit que le Comte de Rochambeau avoit pris le parti de faire attaquer les redoutes , afin de terminer promptement un siège , qu'il étoit essentiel de ne pas conduire jusqu'à l'entrée de l'hiver ; que le Baron de Viomenil , & M. Forbach de Deux-Ponts , Mestre-de-Camp du régiment de ce nom , s'étoient

particulièrement distingués à cette attaque. Celui-ci ayant sauté le premier dans les retranchemens, avoit donné la main à un Grenadier pour l'aider à le suivre, & le voyant tomber mort à ses pieds, il retira sa main & la présenta à un second avec le plus grand sang-froid. Le Vicomte de Damas eut aussi la gloire d'y pénétrer un des premiers, & ce fut à l'insçu du Général, dont il étoit Aide-de-Camp. Mais de tous les Officiers françois, celui qui eut le plus de part au succès de cette grande entreprise, fut, sans contredit, le Marquis de la Fayette. Il avoit suivi, pas à pas, le Général Cornwallis, l'avoit harcelé sans relâche, & nécessité sa perte en l'acculant dans York-Town. Aussi les François, les Américains, & les Anglois eux-mêmes faisoient-ils le plus grand éloge de ce Général, qui, très-jeune encore, n'en déployoit pas moins les talens d'un Grand-Homme de Guerre. On admiroit en lui la douceur & la simplicité des mœurs, unies à toute la valeur de l'héroïsme. Lord

1781.

Cornwallis , forcé d'admirer les qualités de ce Guerrier aimable, avoit demandé comme une grâce de traiter avec M. de la Fayette, & de ne remettre ses armes qu'à lui. Le modeste Héros s'y refusa, & renvoya le Commandant Anglois au Général Washington , qui lui accorda une capitulation honorable. Elle l'auroit été davantage, si dans cette circonstance , les vainqueurs ne s'étoient crus obligés de rappeler aux Anglois , la rigueur qu'ils avoient mise dans la capitulation de Charles-Town. Tous les détails de la lettre du Comte de Rochambeau à Sa Majesté, exprimoient la satisfaction de ce Général , dans le témoignage qu'il rendoit , & de la bravoure des Soldats françois, & de la valeur éclairée des Officiers qui les commandoient sous ses ordres. Elle mérita à M. le Duc de Lauzun un accueil d'autant plus flatteur, de la part de Sa Majesté , qu'il étoit fondé sur les exploits brillants de cet Officier , dont l'éloge occupoit une place distinguée dans la relation du Général.

Le succès de nos armes en Amé- 1781.  
 ue étoit un acheminement à la

ix, & ce fut sous ce point de Te Deum  
 e, que les opérations heureuses en action de  
 cette campagne flattèrent sur- graces du

at notre auguste Monarque. succès de nos  
armes en  
Amérique.

près en avoir retracé les événe-  
 ms, dans sa lettre à M. l'Ar-

evêque de Paris, & reconnu  
 mbien l'habileté des Généraux

la valeur des Troupes avoient  
 ndu cette campagne glorieuse;

Roi ordonna des Prieres en ac-  
 m de graces, & le *Te Deum* fut

anté dans l'Eglise Métropolitaine  
 Notre - Dame de Paris. Peu de

urs après, M. le Marquis de  
 gur, Ministre de la Guerre,

avalla avec Sa Majesté; & il y  
 it une promotion d'Officiers-Gé-

fraux des Armées de terre, où  
 s vainqueurs de Cornwallis ne

rent pas oubliés; mais cette pro-  
 motion ne devoit point être rendue

ublique avant la fin de l'année;  
 ce qu'on fut alors, ou plutôt

e qui se débita, fut que le pre-  
 mier Gouvernement qui viendrait

vaquer, étoit promis au Comte  
 le Rochambeau, & qu'en atten-

Promotion  
 d'Officiers  
 Généraux.

1-51.

dant, Sa Majesté lui accordoit un traitement de vingt huit mille livres de pension ; que le régiment du Roi, Dragons, alloit passer au Vicomte de Noailles, par la démission du Marquis de la Fayette ; à qui la France, en le rappelant à son service, réservait le même grade que celui dont il jouissoit dans l'Armée des Etats-Unis ; que le Chevalier de Chateaux obtiendrait un Gouvernement, en récompense de sa campagne d'Amérique ; que M. de Charlus, fils du Marquis de Calvries, étoit nommé Major-Général de la Gendarmerie, & que le Prince de Broglie devoit le remplacer en Amérique, avec le grade de Colonel ; on faisoit partir, avec le même titre, le Vicomte de Ségur, fils puîné du Ministre de la Guerre. Ce qu'il y a de certain, c'est que la plupart des Officiers françois se dispoient à venir jouir de leurs triomphes au sein de la Patrie, & que leurs successeurs désignés brûloient de les remplacer dans le champ de la gloire, où la campagne pro-

haine sembloit nous<sup>t</sup> promettre le nouvelles moissons de lauriers. 1781.  
 La frégate l'Andromaque venoit l'amener à Brest MM. de Charlus, le Laval, de Damas & de Forbach-Deux Ponts. On conçoit avec quels transports la France accueillit ces jeunes Héros. Ce dernier apportoit quelques drapeaux enlevés à l'Armée de Lord Cornwallis, & dont le Congrès faisoit hommage à Louis XVI.

Les dépêches du Comte de Grasse, confiées à l'Andromaque, étoient datées du 27 Octobre, jour auquel l'Amiral Graves avoit fait une légère apparition devant la Chesapeake. Apparition de l'Amiral Graves devant la Chesapeake. La flotte françoise alors occupée à rembarquer ses troupes & son artillerie, s'emboffa, & l'Amiral anglois ne jugea pas à propos de l'attaquer; il se tint à l'entrée de la baie toute la journée du lendemain, & le 29 il s'éloigna de manière que le soir même on l'avoit perdu de vue. On sut par l'Andromaque, que M. le Comte de Grasse alloit appareiller avec toutes ses forces, pour retourner aux Antilles; que le Com-

1781.

te de Rochambeau devoit hiverner dans la Virginie, & que le Marquis de la Fayette se propoſoit d'aller rejoindre le Général Greene, pour reſſerrer Charles-Town & même l'attaquer, s'il voyoit jour à quelque ſuccès dans cette tentative.

Victoire  
du Général  
Greene.

Le Général américain en avoit préparé le ſuccès par l'affaire du 8 Septembre, qui fut une victoire ſignalée où les Américains ſe couvrirent de gloire. Ils n'étoient que neuf cens hommes de troupes réglées, & environ douze cens miliciens. L'Armée angloiſe, nouvellement renforcée par un détachement de la garniſon de Charles-Town, ſe montoit à dix-huit cens hommes de troupes européennes. Ce fut à ſeize lieues de cette capitale que ſe livra la bataille. Les Anglois s'étoient arrêtés à Eutaw's-Springs (les Sources-d'Eutaw), où ils ſe propoſoient d'établir un poſte fixe. L'Armée de Greene étoit à ſept milles du camp ennemi; elle ſe mit en marche à quatre heures du matin. Quatre bataillons de milice des deux Carolines



rolines composoient sa ligne de front, & la seconde ligne consistoit en trois petites brigades de troupes continentales. La Légion du Lieutenant-Colonel Lée, & les troupes de l'Etat qui couvroient les deux flancs de l'Armée américaine, rencontrèrent à quatre milles du camp, un parti de cavalerie & d'infanterie ennemies qu'elles chargèrent avec la bayonnette, qu'elles mirent en fuite, & dont il y eut un grand nombre de Soldats tués ou blessés. Les Américains pressèrent leur marche jusqu'à deux milles; le feu recommença, & la milice le soutint avec tant de vigueur, que les postes avancés de l'ennemi furent obligés de reculer. Cependant elle se vit au moment de plier à son tour; mais elle fut renforcée par la brigade de la Caroline septentrionale, dont les Soldats enrôlés depuis un mois, se battirent avec une opiniâtreté qui auroit fait honneur aux meilleures troupes de vétérans. Leur feu étoit vif & bien dirigé; l'ennemi y répondoit avec une égale précision & la même intré-

1781.

1781.

pidité. Dans ce moment de l'action, les Virginiens & les Marylandois, s'avancent sous le feu d'une canonnade terrible, & au travers d'une grêle de balles qui pleuvent de tous côtés; ils bravent tous les obstacles, & ce choc violent se termine par la déroute des Anglois. Ils faisoient encore quelque résistance sur la gauche; le Colonel Washington, qui commande le corps de réserve, s'y porte avec tant d'impétuosité, qu'il n'a pas le tems de rallier sa troupe. Une division de l'Armée vaincue, s'étoit jetée dans une maison de brique, située près des Sources, qui couvroient son arrière-garde. Une autre troupe avoit pris poste dans un jardin palissadé & dans un bois impénétrable. Le Colonel fit les derniers efforts pour en déloger les Anglois; mais il eut son cheval tué sous lui, reçut deux blessures & fut fait prisonnier. On essaya de forcer la maison avec quatre canons de six livres de balle; & tout le fruit de cette tentative fut d'exposer au feu des Anglois un

LA NEUVIÈME GUERRE. 173

Charles-Town & de Sa-

les défaites de l'ennemi 1781.

vinces, étoient en

l'ouvrage de Greene.

Washington l'avoient

l'effectuer des

les prisonniers

Camden & à

en, & il lui en restoit

1500, contre lesquels

Anglois n'avoient point d'é-

gè à proposer.

ses prospérités soutenues des

américaines dans les Pro-

vinces méridionales, déterminèrent

le Congrès à la résolution d'après

le le Président fit passer au

général Greene les remerciemens

des États-Unis, en reconnaissance

de, de la valeur & de la bon-

conduite qu'il avoit déployés

toutes ses opérations militai-

res mêmes témoignages furent

donnés à tous les Officiers de

la victoire à York-Town;

ce fut au nom de cette auguste

Assemblée, que le Commandant

en chef les félicita sur l'heureux

événement de la journée du 19

octobre. Tel fut le début de Was-

Washington remercie  
les troupes  
victorieuses,  
au nom du  
Congrès.

1781.

d'Eutaw. L'Armée de Greene se mit à leur poursuite ; mais ils précipitèrent leur marche & gagnèrent les environs de Charles-Town. Ce Général fut sur-tout redevable de la victoire à l'usage vigoureux que les Virginiens, les Marylandois & une partie de l'infanterie, avoient fait de la bayonnette. Ceux du Maryland n'employèrent point d'autres armes ; & ce fut avec un acharnement qu'ils croyoient justifier, en criant aux ennemis : *Souvenez-vous de Camden*. Cependant la victoire de Greene lui coûta cinq ou six cens hommes, y compris les blessés & les Soldats qui s'égarèrent. La perte des Anglois fut au moins le double de celle des Américains. Ceux-ci firent environ six cens prisonniers ; & toute l'Armée britannique seroit tombée entre leurs mains, sans la maison de brique où elle s'étoit en partie retranchée, & dont la force & la position avantageuse sauvèrent un tiers de cette Armée. Les suites de sa défaite dans les Provinces du Sud, furent d'y réduire les Anglois aux seules posses-

sions de Charles-Town & de Savannah. Les désastres de l'ennemi dans ces Provinces, étoient en grande partie l'ouvrage de Greene. Ses triomphes continus l'avoient déjà mis en état d'effectuer des échanges pour tous les prisonniers américains faits à Cambden & à Charles-Town, & il lui en restoit environ 1500, contre lesquels les Anglois n'avoient point d'échange à proposer.

Les prospérités soutenues des armes américaines dans les Provinces méridionales, déterminèrent le Congrès à la résolution d'après laquelle le Président fit passer au Général Greene les remerciemens des Etats-Unis, en reconnaissance du zèle, de la valeur & de la bonne conduite qu'il avoit déployés dans toutes les opérations militaires. Les mêmes témoignages furent transmis à tous les Officiers de l'Armée victorieuse à York-Town; & ce fut au nom de cette auguste assemblée, que le Commandant en chef les félicita sur l'heureux événement de la journée du 19 Octobre. Tel fut le début de Was-

1781.

Washington remercie les troupes victorieuses, au nom du Congrès.

1781.

Expression  
de la recon-  
noissance en-  
vers Sa Ma-  
jesté Très-  
Chrétienne.

hington, dans l'expression de la  
reconnoissance des États, dont il  
étoit l'interprète.

» Les preuves généreuses que  
» Sa Majesté Très-Chrétienne a don-  
» nées de son attachement à la cause  
» de l'Amérique, doivent, en dé-  
» trompant les esprits les plus abu-  
» sés, les convaincre des consé-  
» quences heureuses & décisives de  
» cette alliance, & inspirer à tous  
» les Citoyens des États-Unis les  
» sentimens d'une gratitude inalté-  
» rable. Une flotte la plus nom-  
» breuse, la plus puissante qui ait  
» encore paru dans ces mers; une  
» Armée d'un choix distingué tant  
» pour les Officiers que pour les  
» Soldats, sont des gages signalés  
» de l'affection de notre auguste  
» allié: c'est au concours de ces  
» forces puissantes, qu'est dû le  
» succès éclatant que nous venons  
» d'obtenir ».

Eloges des  
Officiers fran-  
çois & amé-  
ricains.

Le Général adresse ensuite ses  
remerciemens aux Chefs de l'Ar-  
mée, dont il nomme les principaux.  
Il se répand en éloges sur M. le  
Comte de Rochambeau, dont les  
conseils & l'assistance l'ont puis-

famment secondé ; il le supplie de  
 faire passer les témoignages de  
 sa reconnoissance aux Officiers  
 des corps réunis sous son com-  
 mandement , & particulièrement à  
 MM. de Viomenil, de Chatellux ,  
 de Saint-Simon & de Choisi , qui  
 dans l'affaire d'York-Town ont eu  
 la plus grande part au succès de  
 la cause commune. Il les prie d'of-  
 frir en son nom , aux régimens de  
 Gâtinois & de Deux - Ponts , les  
 trois pièces d'artillerie qu'ils ont  
 enlevées à la pointe de l'épée ,  
 lors de l'attaque de la redoute qui  
 fut emportée dans la nuit du 14  
 Octobre. Le Général américain ,  
 paie ensuite le même tribut d'éloge  
 aux Majors-Généraux de son Ar-  
 mée ; & MM. de la Fayette , Lin-  
 coln & Struben reçoivent des re-  
 merciemens pour les bonnes dis-  
 positions qu'ils ont faites dans les  
 tranchées. Il rappelle ensuite les  
 talens & l'activité que les Co-  
 lonels du Portail & Kerveller , ont  
 développés dans la conduite des  
 travaux confiés à leur direction. En-  
 fin , il associe à sa gloire tous les  
 Officiers & Soldats qui ont eu

1781.

quelque part à la défaite de Lord Cornwallis ; & pour que la joie publique soit générale parmi les troupes , il ordonne qu'on mette en liberté tout Soldat emprisonné pour des fautes excusables.

Que les Anglois risquent une nouvelle campagne.

Cette allégresse , premier fruit , d'un triomphe décisif , passa bientôt de l'Armée dans tous les ordres de la République américaine , & fut regardée comme un présage heureux de la paix glorieuse , qui devoit cimenter son indépendance. Tandis qu'elle jouissoit , par anticipation , des avantages d'une révolution prête à se consommer ; & que la France voyoit dans un avenir prochain , la grande portion de gloire qui devoit lui revenir de cet heureux dénouement , l'Angleterre aux abois n'avoit plus d'espérance que dans son désespoir. La catastrophe tant de fois annoncée , étoit désormais inévitable même aux yeux de ses Ministres ; mais la fierté britannique se refusoit à cet aveu , & pour l'éluder encore une année , les Anglois se soumettent à tous les désastres d'une nouvelle campagne.



Dans son discours adressé aux deux Chambres du Parlement, Sa Majesté Britannique les informa le 27 Novembre, des fâcheux événemens de la guerre en Virginie, & des funestes résultats de l'entière défaite du Général Cornwallis; mais au lieu d'en conclure la nécessité de la paix, elle y prépara la nation à l'imposition des fardeaux additionels, qui devoient l'accabler lors des préparatifs d'une nouvelle campagne. Pour disposer la Chambre des Pairs à seconder les intentions de Sa Majesté, & leur faire adopter l'esprit de ce discours, Lord Southampton proposa l'adresse de remerciement. Cette motion délicate, dans la circonstance présente, exigeoit des talens plus qu'ordinaires de la part de l'Orateur : voici l'extrait de sa harangue.

» J'ai l'honneur de parler à des Pairs de la Grande-Bretagne, & aucun de vous n'ignore que l'abattement dans l'infortune, est étranger au caractère anglois; que dans toutes les périodes de la monarchie, le courage bri-

1781.

Sa Majesté Britannique dispose le Parlement à seconder ses vues.

Discours de Lord Southampton tendant au même objet.

1781.

» tannique , s'est élevé au-dessus  
 » des revers ; telle est du moins  
 » l'idée que nos peres en ont donnée  
 » à tous les peuples leurs contem-  
 » porains. L'exemple de nos peres  
 » doit nous apprendre qu'il n'est de  
 » remedes aux grandes calamités,  
 » que la vigueur & la persévé-  
 » rance. Il fut un tems où la gloire  
 » de la Grande-Bretagne fut obscur-  
 » cie par des nuages passagers ; mais  
 » elle en sortit plus resplendissante,  
 » & bientôt on la vit briller d'un  
 » nouveau lustre. Je ne me le dissi-  
 » mule pas , Mylords ; nos der-  
 » niers revers dans la Chésapeak  
 » sont un coup terrible pour l'An-  
 » gleterre ; mais nous trouvons  
 » une sorte de consolation dans la  
 » conduite irréprochable de Lord  
 » Cornwallis. On doit sur-tout ap-  
 » plaudir à l'humanité qui lui fit  
 » attacher assez de prix à la con-  
 » servation des braves Sujets de  
 » Sa Majesté , pour sacrifier à cette  
 » considération le prestige d'un peu  
 » de gloire que lui promettoit une  
 » résistance d'ailleurs inutile. Lord  
 » Cornwallis ne fut pas moins grand  
 » dans sa défaite , qu'il l'avoit été

» dans ses victoires. Ce n'est pas,  
 » je le répète, que l'événement ne  
 » soit en lui-même infiniment triste;  
 » mais, gardons-nous, Mylords,  
 » dans cette circonstance critique,  
 » de laisser échapper des mouve-  
 » mens indignes de notre caractère.  
 » Songez, Mylords, que tout l'Em-  
 » pire britannique a les yeux fixés sur  
 » vous, & qu'il réglera sa conte-  
 » nance sur la vôtre; songez que  
 » l'Europe entière, que les deux  
 » Mondes vous observent, que  
 » l'on jugera partout de la situation  
 » de l'Angleterre, par l'impression  
 » qu'aura faite sur vous l'événe-  
 » ment fâcheux qui vient de vous  
 » être communiqué du haut du  
 » trône. Un grand peuple qui pa-  
 » roîtroit consterné à la face de  
 » l'Univers, perdrait aux yeux de  
 » ses ennemis la grandeur qui lui  
 » reste; & la présomption que leur  
 » inspireroit un spectacle si nou-  
 » veau, leur tiendrait lieu peut-  
 » être de la supériorité qu'ils ré-  
 » clament & que nous leur con-  
 » testons. Combien d'autres objets  
 » qui concourent d'ailleurs à calmer  
 » en nous le sentiment de ce revers !

1781.

1781.

» local ! Quoi de plus triste que  
» la situation où se trouvoient nos  
» affaires de l'Inde à la fin de la  
» dernière session ! Quoi de plus  
» consolant que notre situation ac-  
» tuelle dans cette partie du mon-  
» de ! La même révolution peut  
» s'opérer en Amérique. Peut-être,  
» Mylords , qu'envisageant diffé-  
» remment les choses , quelqu'un  
» de vous proposera d'y renoncer à  
» la guerre ; mais les motifs qui vous  
» ont fait rejeter cette proposition,  
» ne sont pas moins puissans au-  
» jourd'hui qu'ils ne l'étoient au-  
» trefois ; plus les liens se conso-  
» lidoient entre la France & l'A-  
» mérique , plus la confédération  
» qui les unit deviendrait allar-  
» mante pour la Grande-Bretagne.  
» Voudriez-vous abandonner , à la  
» merci de cette confédération ,  
» votre commerce , votre marine ,  
» tranchons le mot , l'existence po-  
» litique de l'Angleterre ? Il n'est  
» plus tems de se le dissimuler ; la  
» perte , ou ce qui revient au mé-  
» me , l'indépendance de l'Améri-  
» que , entraîneroit rapidement la  
» perte de la Jamaïque & de nos

» autres isles, dans les Indes occi-  
» dentales ».

1781. :

Lord Walsingham, chargé de se-  
conder la motion de Lord Sout-  
hampton, s'étendit beaucoup plus  
que ce dernier, sur la nécessité de  
pousser vigoureusement la guerre  
d'Amérique; & voici dans quels  
termes il développa cette grande  
question.

Lord Wal-  
singham se-  
conde la mo-  
tion.

» S'il étoit possible que le Parle-  
» ment refusât d'adopter l'esprit de  
» ce discours ( de Sa Majesté ),  
» que résulteroit-il, Mylords? L'in-  
» dépendance immédiate de l'Amé-  
» rique. Que résulteroit-il de cette in-  
» dépendance? Que les Américains,  
» croyant en être redevables à la  
» nation Française, contracteroient  
» avec elle des engagemens solem-  
» nels, &, dans la chaleur de la re-  
» connoissance, stipuleroient que  
» pour le débit des productions de  
» l'Amérique, la France auroit tou-  
» jours la préférence; en sorte que  
» les productions du sol américain  
» ne nous viendroient que par le  
» canal de la France. Qu'arrive-  
» roit-il delà? La chose du mon-  
» de la plus naturelle; la France  
» ayant à sa disposition toutes les

Discours à  
ce sujet.

1781.

» productions nécessaires à l'en-  
» tretien de notre marine , ne  
» manqueroit pas d'anéantir notre  
» existence navale. Dans les cir-  
» constances présentes , faire la paix  
» avec les Américains , c'est renon-  
» cer à notre existence politique,  
» c'est compromettre même notre  
» existence physique. Car enfin ,  
» l'Amérique une fois perdue , les  
» îles des Indes occidentales nous  
» échappent nécessairement ; & si  
» nous perdons encore cette fé-  
» conde source de nos richesses ,  
» je ne vois pour la nation , que  
» l'indigence qui touche de si près  
» à l'anéantissement des individus  
» qui la composent. Si nous por-  
» tons les yeux sur nos acquisitions  
» territoriales dans l'Inde , je vois  
» qu'en renonçant à la guerre d'A-  
» mérique , ces possessions devien-  
» nent plus que précaires. Crai-  
» gnons que graduellement dépouil-  
» lés de tout ce qui constituoit la  
» grandeur de cette nation florif-  
» sante , une fausse démarche ne  
» nous conduise au fond de l'aby-  
» me qui engloutit autrefois les na-  
» tions imprudentes que nous pre-  
» nons encore pour modèles ; mi-

» tons-les en tout , excepté dans  
 » les fautes qui les ont fait dispa- 1781.  
 » roître de la surface de la terre ».

» J'en conviendrai comme le  
 » noble Lord , dont j'ai l'honneur  
 » de seconder la motion ; c'est un  
 » coup affreux que celui qui nous  
 » prive à la fois d'un excellent Gé-  
 » néral , d'excellens Officiers , de  
 » sept mille hommes d'excen-  
 » tes troupes ; ce coup renverse  
 » toutes les mesures qu'on avoit  
 » prises pour étouffer la rebellion.  
 » Je conviendrai de même que ja-  
 » mais combinaison aussi formidable  
 » ne s'est formée contre l'existence  
 » politique de la Grande Bretagne ;  
 » mais plus cette confédération est  
 » redoutable , plus cette Chambre  
 » & l'Empire en général doivent  
 » redoubler d'efforts pour décon-  
 » certer le complot connu des Puif-  
 » sances alliées. Je dis le complot  
 » connu , parce qu'on n'ignore pas  
 » les vues particulières de chacun  
 » des membres de la confédéra-  
 » tion. La France y joue le pre-  
 » mier rôle ; l'ambition la plus illi-  
 » mitée fut toujours le caractère  
 » distinctif de cette nation. Elle a

1781. » cru le moment favorable pour  
 » satisfaire sa passion dominante ;  
 » prouvons lui qu'elle s'est abusée.  
 » L'autre branche de la Maison de  
 » Bourbon n'est guère moins am-  
 » bitieuse ; elle s'est flattée de re-  
 » couvrir la Jamaïque & Gibral-  
 » tar ; il n'en falloit pas davantage  
 » pour l'embarquer dans la que-  
 » relle ; détrompons de même cette  
 » Puissance. Quant aux Hollandois ;  
 » la France a fait luire de l'or à  
 » leurs yeux, ils ont été éblouis,  
 » D'ailleurs ils ont embrassé la plus  
 » étrange des chimères ; ils se sont  
 » persuadés que leur commerce s'en-  
 » richiroit de nos pertes, qu'ils de-  
 » viendroient, à la place des An-  
 » glois, le premier peuple mar-  
 » chand de l'Univers. Cette confi-  
 » dération fardive leur a fait violer  
 » les engagemens sacrés qui les at-  
 » tachoient à notre fortune ; ils ont  
 » grossi le nombre de nos enne-  
 » mis, en adoptant leurs principes,  
 » & l'ambitieux projet, sinon d'a-  
 » néantir, au moins d'affoiblir no-  
 » tre importance politique, & d'é-  
 » clipser cette splendeur qui depuis  
 » si longtems offusquoit leurs re-



gards. Ce projet étant connu, souffrirons nous, Mylords, qu'il soit mis à exécution? Adoptons, sans balancer, l'esprit que respire le discours qui vient d'être prononcé sur le trône; consacrons nos sentimens patriotiques, en les consignants dans une adresse respectueuse, conçue dans les termes que Sa Majesté daigne employer elle-même pour rassurer son Parlement & son Peuple! A quoi nous meneroit une conduite différente? Irons-nous à la face de nos ennemis prendre des résolutions timides, qui non-seulement décéleroient de la foiblesse, mais encore de l'impuissance? Eh! pourquoi nous livrer à l'abattement? Notre situation est-elle donc si désespérée? Nos yeux, il est vrai, ne peuvent s'arrêter qu'avec douleur sur la Chésapeak; mais portons-les sur l'Inde, & contemplons avec satisfaction la face riante que nos affaires viennent de prendre dans cette contrée. Les conquêtes passagères d'Ayder-Aly, jettoient la consternation dans les établissemens

» anglois ; qu'arrive-t-il ? Sir Eyre-  
 4781. » Coote entre en campagne , &  
 » l'on voit Ayder disparaître ; il  
 » abandonne ses conquêtes avec  
 » plus de précipitation qu'il ne les  
 » a faites ; il ne reste de lui dans les  
 » contrées qu'il a parcourues , que  
 » les vestiges de ses dévastations  
 » (1). Mais quelque difficile que  
 » puisse être d'ailleurs notre posi-  
 » tion ; plus elle est critique , plus  
 » j'y vois la nécessité de concourir  
 » unanimement au développement  
 » de nos ressources , de notre éner-  
 » gie , & , j'ose dire encore , de toute  
 » notre grandeur ».

Amende-  
 ment proposé  
 à l'adresse de  
 remercie-  
 ment.

On vient de voir que l'adresse  
 de remerciement étoit en bonnes  
 mains ; mais le Duc de Richmond  
 & le Comte de Shelburne s'étoient  
 chargés des propositions d'amendement , & il suffit de les nommer ,  
 pour faire connoître à quelle forte  
 partie les Lords Southampton &  
 Walsingham avoient affaire. Quo  
 qu'il en soit , l'amendement pro-

---

(1) On verra tout-à-l'heure combien  
 est exagéré ce tableau de la nouvelle si-  
 tuation des Anglois dans l'Inde.

posé par le Comte de Shelburne ~~————~~  
étoit conçu en ces termes. 1781.

— » Et nous nous applique-  
» rons, sans délai, avec des cœurs  
» unis, à proposer, digérer & met-  
» tre aux pieds de Sa Majesté, des  
» conseils faits pour exciter les ef-  
» forts, diriger les armes, & capter  
» la confiance de tous ses sujets ».

Comme le second paragraphe  
de l'adresse, portoit que l'ambition  
des Puissances ennemies, pro-  
longeoit la guerre qu'elle avoit  
occasionnée, le Duc de Richmond,  
releva cette assertion, en disant, Le Duc de Richmond  
s'en prend  
aux ministres  
de tous les  
malheurs de  
la guerre.  
que ce n'étoit point à l'ambition  
des ennemis qu'il falloit s'en pren-  
dre de tous ces malheurs, mais à  
l'incapacité des Ministres qui seuls  
avoient comblé la mesure des ca-  
lamités de la patrie. » Nous de-  
» vons, ajouta-t-il, la triste & hon-  
» teuse situation de nos affaires à ce  
» système non moins insensé que bar-  
» bare, qui, dès l'aurore du règne  
» de Sa Majesté, établit une dis-  
» tinction odieuse, entre un sujet  
» du Roi & un ami du Roi, com-  
» me s'il étoit impossible d'improu-  
» ver les mesures du Gouverne-

» devoir est de aerenure les  
» du peuple, & de suggérer c  
» salutaires à la couronne  
» le premier avis à donner,  
» qui puisse rendre les autre  
» taires , c'est de rétablir la  
» titution dans la pureté de se  
» cipes, & de faire enforte  
» peuple soit véritablement  
» senté dans la Chambre des  
» mynes ; ce que vous savez  
» pas, du moins dans la pi  
» tion d'un sur sept , suivar  
» prit de la constitution, q  
» tend que le peuple soit ai  
» présenté. Si vous pouve  
» former cet abus, on peut e  
» espérer de voir cette nati

une majorité considérable s'é-  
 déclarée pour l'adresse , &  
 vaine protestation fut toute la  
 urce des opposans. Et qu'au-  
 nt-ils ajouté à la force des ob-  
 ons de Shelburne , contre cette  
 le anti-patriotique ! Son dis-  
 s rassembloit tout ce qu'un  
 yen Homme-d'Etat , peut  
 iner de raisons pour détour-  
 la patrie de l'abyme où des  
 es aveugles & pervers , sem-  
 ent vouloir la précipiter. Comme  
 discours a d'ailleurs le mérite  
 présenter un état bien rappro-  
 des frais énormes de la guerre  
 nnique depuis le commence-  
 t des hostilités , le Lecteur  
 saura gré sans doute de met-  
 sous ses yeux ce tableau pro-  
 lif de la ruine des Anglois ,  
 u'à cette époque.

1781.

Je conçois, dit Lord Shelbur-  
 e, comment un Prince , jeune  
 core , dont la sensibilité égale  
 courage , dont l'âme généreu-  
 e , élevée , ouverte aux senti-  
 mens de l'honneur & à ceux de  
 a commisération , plus touché  
 peut-être des calamités de son

Discours de  
 Shelburne sur  
 la nécessité de  
 renoncer à la  
 guerre d'A-  
 mérique.

1781. **Suite du même discours.** „peuple , que de ses infortunes ;  
 „personnelles ; comment un  
 „grand Monarque qui s'est vu  
 „naguère le premier du monde,  
 „voyant l'édifice de ses prospé-  
 „rités & de sa gloire s'écrouler  
 „avec une rapidité , dont notre  
 „histoire n'offre point d'exemples,  
 „je conçois, dis-je, comment un  
 „Prince, dans toutes ces circon-  
 „stances, peut dérober à l'œil de  
 „ses Sujets, sous le voile du sou-  
 „rire , les angoisses de son ame ;  
 „& dans le moment où son peu-  
 „ple partage les calamités qui s'ac-  
 „cumulent autour du trône, il  
 „daigne , pour ainsi dire , le con-  
 „soler, en lui donnant la sérénité  
 „de son front pour exemple de  
 „la contenance qu'il lui conseille,  
 „& des sentimens à l'adoption des-  
 „quels il l'invite. Mais comme il  
 „est de notoriété universelle que  
 „les discours prononcés sur le trô-  
 „ne , sont les discours des Minis-  
 „tres ; ce qui paroîtroit intéressant  
 „dans la bouche du Prince, est  
 „au moins déplacé dans la leur.  
 „Ils ont profité de la connoissance  
 „qu'ils avoient des sentimens in-

de Sa Majesté, pour fa-  
 ire un discours qui flattât  
 sentimens. En cela, ils ont  
 consulté l'histoire, qui au-  
 pu leur apprendre que dans  
 les tems & dans tous les  
 , le caractère d'un mauvais  
 istre fut de ne savoir pas  
 ter à l'influence que sup-  
 , dans les Conseils, la con-  
 fance des sentimens du Maî-  
 D'ailleurs, à quoi tend ce dis-  
 s ? Quelle en est la teneur ?  
 nous annonçant la résolution  
 de continuer la guerre, on  
 promet la continuation, le  
 plément de nos infortunes !  
 Il est l'objet de l'adresse à la-  
 le on nous propose de souf-  
 ? d'obtenir notre assenti-  
 it, de nous engager à confa-  
 par notre approbation so-  
 nelle, une résolution qui doit  
 abler la mesure de nos cala-  
 és. On a pris soin, il est vrai,  
 nous présenter une espèce de  
 compensation pour les revers,  
 it on ne pouvoit éluder l'aveu ;  
 nous a parlé de la face riante  
 ; prenoient nos affaires dans  
 ide. J'avouerai que je ne com-

1781.

Suite du mé-  
 me discours.

1781. „ prends pas ce que l'Inde  
 Suite du même discours. „ d'assez satisfaisant pour ba  
 „ le moins du monde les  
 „ réelles que nous essuyons p  
 „ ailleurs. En supposant qu  
 „ armes ayent eu quelque  
 „ sous la conduite de Sir  
 „ Coote, je puis déclarer ici  
 „ très-grand nombre d'anné  
 „ suffira pas pour réparer c  
 „ l'irruption d'Ayder-Aly-K  
 „ a causé de ravages dans le  
 „ nate. On nous parle aussi  
 „ peusement du Bengale, &  
 „ ressources immenses dont es  
 „ nous cette Province. D'apr  
 „ notions, on seroit tenté d  
 „ re que le trésor du Benga  
 „ rempli, quelque vaste qu'il  
 „ être ; & le fait est qu'il n'y  
 „ un shelling dans ce trésor.  
 „ loin que l'Inde en généra  
 „ pour nous une mine d'or  
 „ source inépuisable de rich  
 „ comme on voudroit nous l  
 „ suader, les revenus même  
 „ nous sommes censés y tir  
 „ nos possessions territoriales,  
 „ pour nous une charge d'un  
 „ insupportable : tout y est



x frais de la Grande-Bre-

Gouvernement, Etablif-

militaire & civil, rien n'y

it, si le trésor de notre

roit plus de ressources que

Bengale; ainsi je ne vois

l'Inde offre de grands

emens aux revers que

plorons ailleurs. Eh ! de

té pouvons-nous attendre

uciffemens ?

a treize ans que nous

engagés dans cette dé-

e guerre, qui vient de

lever pour la seconde fois

née entière : je dis treize

ar je me souviens qu'en

on délibéra sur la propo-

e faire passer deux Régim-

au Général *Gade*. Mon

t qu'on les envoyât, en

à la discrétion du Géné-

n faire usage s'il le jugeoit

re, ou de les renvoyer,

voit se passer de leur ser-

l'opinion de mes Collegues

ue dans tous les cas il fal-

enir les Régimens en Amé-

le nombre l'emporta, &

lis alors tous les événe-

III.

1781.

Suite du même  
discours

1781. » mens funestes qui ont résulté de  
 l'histoire du mé- » cette première mesure. En 1775,  
 me discours. » l'affaire de Lexington & de Bun-  
 ker's-Hill, fut le signal du car-  
 » nage : c'est-à-dire, qu'il y a sept  
 » ans que les malheureux sujets de  
 » cet empire divisé, n'ont cessé de  
 » s'entr'égorger. Quel fruit a-t-on  
 » recueilli de l'effusion de tant de  
 » sang, de la profusion de tant de  
 » trésors? Qu'a-t-on gagné à tout  
 » cela? Rien! Nos pertes sont im-  
 » menfes, & notre situation est plus  
 » critique aujourd'hui qu'elle ne  
 » l'étoit au commencement de la  
 » guerre. De quatre-vingt mille  
 » hommes transportés successive-  
 » ment en Amérique, un seul n'en  
 » est pas revenu; & pour prix de  
 » cent millions sterling, follement  
 » prodigués dans l'exécution de  
 » plans mal dirigés, sans liaison  
 » & sans objet, il ne nous reste  
 » pas même l'espérance de voir la  
 » dette nationale se borner au point  
 » qui touche immédiatement à la  
 » banqueroute forcée. Dès 1775,  
 » on vota pour ce malheureux ser-  
 » vice, deux millions sterling.  
 » Quel bien résulta-t-il pour la

• Grande-Bretagne de l'emploi de  
 • cette somme ? Un bien de compa-  
 • raison ! On fut moins malheureux  
 • cette première année que les années  
 • suivantes ; parce que l'on paya  
 • moins, on fut moins écrasé. En  
 • 1776, cinq millions furent votés ;  
 • qu'y gagnâtes-vous ? Vos affaires  
 • prirent en Amérique une face  
 • plus défavorable, plus allar-  
 • mante que l'année précédente.  
 • L'année d'après, même somme  
 • de cinq millions, même emploi,  
 • même fruit ; vous observâtes que  
 • vos succès faisoient un progrès  
 • régulier dans l'ordre rétrograde.  
 • En 1778, le fardeau fut doublé  
 • tout - à - coup ; il ne fallut pas  
 • moins de dix millions sterling.  
 • Pour cette fois, vous eûtes quel-  
 • que chose pour votre argent ; vous  
 • vîtes arriver la capitulation de  
 • Saratoga. L'année suivante, il  
 • falloit deux millions de plus pour  
 • mettre un terme à la guerre ;  
 • vous en votâtes douze. La Fran-  
 • ce récompensa vos largesses en  
 • vous déclarant la guerre ; & vous  
 • perdîtes quelques-unes de vos  
 • îles des Indes occidentales. En

1781.

Suite du même discours

1780 , encore douze millions.  
 1781. L'Espagne saisit ce moment pour  
 vous fournir l'occasion de les  
 employer , & se joignit à la Fran-  
 ce. L'année d'après , même som-  
 me de douze millions. Cette an-  
 née fut marquée par la perte du  
 seul allié naturel que vous eus-  
 siez , par celle de Tabago , & récem-  
 ment enfin par la captivité d'une  
 brave armée , & de son brave  
 Général. Comme l'armée de Sa-  
 ratoga , elle a été sacrifiée à l'im-  
 péritie , aux projets vagues & mal  
 concertés de l'administration ac-  
 tuelle. Les mêmes fautes , le mê-  
 me défaut de combinaison , de  
 liaison & d'ensemble dans les vues ,  
 ont occasionné la catastrophe du  
 Général Burgoyne & celle du  
 Comte de Cornwallis. Jamais l'ad-  
 ministration n'a eu sous les yeux  
 un plan régulier & général ; jamais  
 ses vues n'ont pu s'étendre au-  
 delà des détails d'une expédition  
 particulière. Faute de pouvoir  
 embrasser un grand plan , on dis-  
 persa les troupes qui , rassemblées ,  
 auroient formé un corps d'armée  
 formidable , au progrès duquel

## DE LA DERN. GUERRE. 197

» les Américains n'avoient point de ~~\_\_\_\_\_~~  
» forces égales à opposer. Quelle 1781.  
» a été la distribution des troupes Suite du  
» pendant tout le cours de la campagne ditte  
» pagne ? A New-York treize-  
» mille hommes , nombre à peine  
» suffisant pour la défense de la  
» place, & pour la sûreté de cette  
» division principale de l'armée ;  
» cinq mille à Charles-Town dans  
» une situation si resserrée , & tellement circonscrits, qu'aucun Officier n'osoit s'éloigner à un mille  
» de l'enceinte. Lord Cornwallis  
» en avoit sept mille en Virginie ;  
» mais disposés de maniere qu'ils  
» n'avoient pu faire corps, jusqu'au  
» moment où l'ennemi les força  
» de se réunir pour capituler.

» Si de l'Amérique où nos désastres se sont accumulés par  
» l'impéritie de l'administration, nous  
» portons les yeux sur les Indes  
» occidentales, nous y verrons encore des désastres toujours occasionnés par des fautes. La plus  
» grave de toutes , est l'habitude où  
» nous sommes de ne jamais devancer les François , & de les  
» suivre partout ; ainsi nous arri-

**1781.** » vous toujours trop tard ; & si  
» nous persistons dans cette con-  
» duite , prenons y garde , My-  
» lords , nous trouverons partout  
» une Chésapeak. Nous la trouve-  
» rons à la Barbade , nous la trou-  
» verons à la Jamaïque , devant  
» chacune de nos Isles , devant  
» Plymouth , & jusques dans la  
» Tamise.

Suite du même discours.

» Je n'ai encore taxé l'adminis-  
» tration que d'incapacité ; mais ne  
» pourroit-on pas l'accuser de bri-  
» gandage & de perfidie ? Sa con-  
» duite à l'égard de la Hollande  
» ne justifieroit-elle pas ce repro-  
» che ? N'y a-t-il pas une mau-  
» vaise foi marquée dans l'affec-  
» tation avec laquelle on a déguisé  
» aux Etats-Généraux des ressen-  
» timens prétendus qui n'ont écla-  
» té qu'au moment d'une surprise  
» aussi honteuse qu'inutile. Il me  
» semble que si je prenois sur moi  
» de jouer le personnage de bri-  
» gand , je voudrois être un bri-  
» gand habile ; je voudrois rache-  
» ter par l'éclat du succès, la honte  
» de la perfidie. Supposant la même  
» émulation dans le Cabinet ; lors-

DE LA DERN. GUERRE. 199

» que les Ministres ont parlé de ~~rompre~~  
» rompre avec la Hollande , je 1781.  
» m'attendois à leur voir prendre Suire du même discours.  
» l'isle de Ceilan ; point du tout ,  
» c'est de Saint-Eustache qu'ils se  
» sont emparés. Lorsqu'on m'annon-  
» ça cette prise , je m'écriai que  
» c'étoit la plus grande des inepties  
» qui caractérisent la conduite de  
» cette guerre ; & je ne prévoyois  
» pas que tout ce qu'on alléguoit ,  
» pour justifier ce coup de main ,  
» étoit le contre-pied de la spécu-  
» lation des Ministres. Ils avoient  
» pris Saint-Eustache , pour ôter ,  
» disoient-ils , aux Américains , les  
» ressources qu'ils trouvoient dans  
» cette Isle ; & les munitions de  
» Saint-Eustache , se vendoient à  
» des neutres qui les achetoient  
» pour le compte des Américains !  
» Voilà donc évidemment la perfie  
» die & le brigandage unis à l'ig-  
» norance , à l'impéritie absolue ;  
» & c'est sous la direction de cette  
» administration absurde qu'on par-  
» le de continuer la guerre ! Mais  
» en supposant plus de talens &  
» de bonne foi dans nos Ministres ,  
» une nouvelle campagne feroit-

1781. » elle proposable? Où prendre des  
 Suite du même discours. » recrues pour les troupes de terre?  
 » On n'en trouve nulle part à quel-  
 » que prix que ce soit; elles sont  
 » presque aussi rares pour la marine.  
 » Et de l'argent, où prétendons-  
 » nous en trouver? Le dernier em-  
 » prunt de douze millions nous re-  
 » vient à vingt-un! Nous en avons  
 » dépensé quatre-vingt en pure  
 » perte. Avant la fin de la cam-  
 » pagne prochaine cette partie de  
 » la dette nationale monteroit à  
 » cent millions; sans aucun es-  
 » poir de rétablir la paix, nous  
 » aurions à payer le double des  
 » intérêts que nous payions avant  
 » la guerre! Et nous nous enté-  
 » terions à vouloir continuer cette  
 » guerre ruineuse! »

Le Comte de Shelburne finit  
 par répéter son amendement, dont  
 l'objet, comme on l'a vu, étoit de  
 faire entendre au Roi que la Cham-  
 bre desireroit l'aider de ses conseils  
 & de ses lumières, sur le plan de  
 conduite qu'il falloit adopter dans  
 ces difficiles conjonctures.

Grands dé-  
 bats à la  
 Chambre des  
 Communes. Les séances furent beaucoup plus  
 orageuses à la Chambre des Com-



nunes. Dans celle du 17 Novembre, M. Percival s'étoit chargé de proposer l'adresse de remerciement, & à motion que seconda M. Ord, fut précédée, selon l'usage, d'une espèce de harangue où l'orateur ne fit guère que répéter ce qu'avoient dit les Lords Southampton & Walsingham sur la nécessité d'adopter l'esprit de vigueur qui caractérisoit le discours de Sa Majesté Britannique. Il est bon d'observer que MM. Ord & Percival étoient ce qu'on appelle de jeunes membres de la Chambre, & que dans son préambule, ce dernier avoit ôsé reprocher à *une certaine classe de citoyens* qu'il désignoit clairement, l'intention perverse d'encourager les ennemis de l'Angleterre en décourageant les défenseurs. M. Fox chargé de proposer l'amendement, commença par féliciter le Ministère sur le choix de ses Orateurs, dont l'inexpérience excusoit la tâche ridicule qu'ils venoient de remplir.

» Mais, ajouta-t-il, ils devoient se  
 » borner à l'apologie de leurs Maî-  
 » tres, & s'interdire les réflexions  
 » offensantes sur les membres de la

1781.

Diatribes de  
 M. Fox contre les Ministres

1781.

» Chambre qui ont préféré leurs  
» concitoyens aux destructeurs de  
» la constitution. La conduite des  
» Orateurs à cet égard est d'une  
» arrogance que ne peut excuser  
» ni leur jeunesse, ni leur inexpé-  
» rience. Pour essayer leurs forces,  
» ils affectent de nous présenter le  
» discours que nous venons d'enten-  
» dre, comme l'expression des sen-  
» timens de Sa Majesté ; mais heu-  
» reusement pour l'Angleterre, ce  
» n'est pas le discours du Roi, c'est  
» le discours des Ministres. Un Roi  
» capable de prononcer de lui-mê-  
» me un pareil discours, seroit un  
» Monarque cruel, dont le cœur en-  
» durci se fermeroit au sentiment  
» de ses propres infortunes, & des  
» calamités de son peuple : non,  
» encore une fois, ce n'est point là  
» le discours de notre gracieux Mo-  
» narque, & je suis indigné, la Cham-  
» bre entière doit être indignée, de  
» l'audace des Ministres qui mettent  
» un pareil discours dans la bouche  
» de leur Souverain ; qui lui font  
» dire ouvertement à son peuple  
» qu'il l'écrasera d'impôts d'autant  
» plus accablants, que le terme de

la guerre sera plus éloigné ! Ce n'est pas le langage d'un Prince en qui nous nous plaçons à contempler toutes les vertus qui font l'ornement du trône ! C'est le langage des traîtres qui nous ont perdus , & qui ne laissent à la nation d'autre espérance que de les voir un jour expier sur l'échaffaud l'énormité de leurs forfaits. Ce jour n'est pas éloigné , je l'espère. — Un savant Lord ( le Lord Avocat d'Ecosse ) sourit à cette expression qui lui paroît outrée. Je ne sais si dans la chaleur du discours je me suis laissé emporter ! Non je n'ai parlé que d'échaffaud. Le noble Lord croit-il donc que les Ministres n'en ont pas assez fait pour justifier cette expression ? N'ont-ils pas ruiné nos affaires en Amérique & dans les Indes occidentales ? Ne nous ont-ils pas rendus ridicules & méprisables aux yeux du monde entier ? Sont-ils en état de porter le moindre secours à Gibraltar & au fort Saint-Philippe ? N'ont-ils pas anéanti notre commerce ? ne nous ont-ils pas fait perdre la

1781.

1781. » domination des mers ? Que leur  
 » reste-t-il à faire pour mériter l'é-  
 » chaffaud ? Si le noble Lord ne les  
 » trouve pas encore assez coupa-  
 » bles , qu'il nous dise donc à quel  
 » point il faut l'être , pour obtenir  
 » cette récompense de leurs funes-  
 » tes travaux ? Ce n'est pas nous ,  
 » disent-ils , qui perdons l'Améri-  
 » que , c'est la supériorité de l'en-  
 » nemi qui nous l'enlève. Notre ma-  
 » rine est trop foible , dit l'un , pour  
 » protéger les opérations de nos  
 » armées ; nous n'avons pas assez  
 » de troupes de terre , dit l'autre ,  
 » pour faire une guerre offensive.  
 » Eh ! c'est , depuis cinq ans , ce que  
 » ne cesse de leur représenter ce côté-  
 » de la Chambre ! on leur a dit mille  
 » fois : vous n'êtes pas en état de  
 » soutenir cette guerre. Qu'ont-ils  
 » répondu ? qu'il falloit aller en  
 » avant , c'est-à-dire , se précipiter  
 » dans l'abyme qu'on leur montrait  
 » du doigt. Celui-ci , avec cinq mille  
 » hommes , se chargeoit de parcou-  
 » rir en triomphe l'Amérique d'un  
 » bout à l'autre ; celui-là répondoit  
 » sur sa tête de la supériorité de nos  
 » flottes , en déclarant à la face de la

nation, qu'un Ministre de la ma-  
 rine, qui négligeroit d'entretenir,  
 en tout tems, des forces navales  
 supérieures à celles de nos enne-  
 mis, méritoit l'échaffaud ! Je ne  
 fais aujourd'hui que confir-  
 mer, au nom du peuple, la Sen-  
 tence que ce Ministre a pronon-  
 cée contre lui-même ! Qu'il soit  
 donc conduit sur l'échaffaud, ainsi  
 que ses collegues ; que le savant  
 Lord fourie, mais que le peuple  
 m'entende ; c'est le vœu du peu-  
 ple que j'exprime ici. Je fais ser-  
 ment de n'entendre à rien, de ne  
 me prêter à rien, de ne me relâ-  
 cher sur rien, jusqu'à ce que j'aie  
 vu sur l'échaffaud ceux qui ont  
 perdu la patrie ».

A peine M. Fox eut cessé de  
 parler, que M. Minchin prit la pa-  
 role avec la même véhémence que  
 son ami, dont il seconda la motion  
 relative à l'amendement. Lord Mul-  
 grave replica de son mieux en  
 faveur de l'administration ; & M.  
 Pitt déclama contre les Ministres  
 avec tant de chaleur & d'empor-  
 tement, qu'il força Lord North à  
 justifier lui-même & sa conduite &

Lord North  
 essaya de se  
 justifier.

celle de ses collègues. « Dussé-je  
 1781. » finir, dit-il, par monter sur l'é-  
 » chaffaud, dont on nous menace,  
 » j'y porterois les mêmes sentimens  
 » que j'ai constamment avoués au  
 » sujet de la guerre dans laquelle  
 » nous sommes engagés. Cette guer-  
 » re est malheureuse, mais elle n'est  
 » point injuste ; ce n'est point une  
 » guerre d'ambition, mais de né-  
 » cessité ; tous les échaffauds du  
 » monde ne me feroient pas chan-  
 » ger de langage à cet égard ».

Son élo-  
 quence & ses  
 succès dans  
 ses autres  
 séances.

La séance du lendemain 28 No-  
 vembre, ne fut guère qu'une con-  
 tinuation de la première. Dans celle  
 du Mercredi 12 Décembre, Sir Ja-  
 mes Lowther fit deux motions qui  
 tendoient à prouver que les efforts  
 de la Grande - Bretagne pour ré-  
 duire les colonies américaines à l'o-  
 béissance, avoient épuisé toutes les  
 ressources, & ne pouvoient man-  
 quer de l'écraser, si elle ne se dé-  
 sistoit de la guerre d'Amérique.  
 M. Powis seconda ces motions avec  
 toute l'éloquence d'un Orateur  
 consommé, & toute la chaleur d'un  
 excellent citoyen. Il distingua dans  
 la foule des membres qui compo-

à majorité, ceux qui n'é-  
toient dévoués au Ministère,  
qui lui étoient vendus; &  
les premiers à se joindre à  
sauver la patrie. Il réussit  
à détacher plusieurs, & dans  
l'occasion la majorité ne fut  
beaucoup près, aussi décidée  
pour le Gouvernement, qu'elle  
l'étoit de l'être. On s'at-  
tendait à quelque assaut violent; Lord  
Pitt fut chargé de le soutenir; il  
fut un Ministre habile, & déploya  
une éloquence que de lumières  
succès couronna ses efforts,  
ne put rien de changé dans le  
dessein de continuer la guerre d'A-  
ngleterre; ce point favori fut em-  
porté par quarante voix.

Pendant le vœu de la nation  
pour la paix, & toutes les  
corporations firent des re-  
présentations à ce sujet. Les cités de  
London & de Westminster avoient  
été les premières à s'alarmer sur la  
motion énoncée dans le discours  
de la Majesté; elles furent les pre-  
mières à lui représenter le danger  
qu'il y avoit de persévérer dans  
la guerre, dont toute l'Angleterre

1782

Remontrances des cités de London & de Westminster.

1781. étoit revenue , & de poursuivre une guerre injuste & dénaturée qui menaçoit le commerce britannique d'un anéantissement absolu. Les deux cités insistèrent particulièrement sur les funestes conséquences de cette guerre désastreuse. « Les » manufactures, est-il dit dans leur » pétition, languissent faute de ma- » tériaux ; leurs branches les plus » précieuses sont absolument rui- » nées. Les biens-fonds n'ont plus » qu'un tiers de leur valeur dans toute » l'étendue du Royaume ; le crédit » public est anéanti, & par une con- » séquence nécessaire, le crédit des » particuliers s'affoiblit sensible- » ment. Les flottes de Votre Majesté » ont perdu leur supériorité dans tou- » tes les mers ; vos Généraux & » vos armées languissent dans une » captivité honteuse. Vos domaines » enlevés de toutes parts sont de- » venus la proie de l'ennemi ; le dé- » membrement de l'Empire est un » des effets de cette guerre mal- » heureuse ; & la nation humiliée » de nos revers, gémit sous le poids » des taxes exorbitantes qui l'accableroient même au sein de la vic-



toire». Cette requête étoit terminée par une humble prière à Sa Majesté, pour qu'il lui plût bannir de sa présence & de ses Conseils ses Ministres instigateurs des mesures perverses que déplorait la Nation, & se désister à la face de l'Univers entier, d'un système incompatible avec les intérêts de la Couronne & le bonheur de son peuple.

Mais de vaines remontrances ne pouvoient rien changer à ce système qu'on étoit résolu de soutenir malgré l'épuisement de la nation, l'affaiblissement de sa marine (1),

Le Ministre l'emporte, & la guerre se continue.

---

(1) Dans le tableau qui parut à la fin de cette année des pertes comparées de la Grande-Bretagne & des autres Puissances belligérantes, on portoit à quatre-vingt-deux vaisseaux de guerre la perte des Anglois, & à quatre-vingt-quatorze celles du Congrès, de la France, de l'Espagne, & de la Hollande. A douze vaisseaux près, la seule Marine angloise avoit autant perdu que celles des Puissances réunies; & comme de part & d'autre il y avoit eu moins de vaisseaux pris que de vaisseaux engloutis ou brûlés, il n'y eut point échange, & par conséquent, point de compensation pour l'Angleterre dans ces pertes

1781.

Le dépérissement de ses armées, l'impuissance de les réparer, & la perspective effrayante de voir combler la mesure des calamités en perdant la Jamaïque, la seule colonie d'une importance réelle qui fut encore sous la domination de la Grande - Bretagne. On pressoit à Cadix un armement considérable de transports destinés à recevoir quatre mille hommes de troupes pour les Indes occidentales, & l'on ne doutoit pas que ce convoi escorté de six vaisseaux de ligne, n'allât joindre l'armée du Comte de Grasse. On assuroit d'ailleurs que la première expédition de la campagne prochaine, menaçoit la Jamaïque; que l'invasion de cette Isle étoit arrêtée depuis le mois de Mars dans les cabinets de Versailles & de Madrid; qu'aux trente-six vaisseaux de M. de Grasse, alloient se joindre les sept vaisseaux

---

respectives. D'un côté elles se trouvoient réparties sur quatre Puissances en état de les supporter; & de l'autre, elles étoient à la charge de la seule Angleterre, qui en étoit accablée.

L. de Vaudreuil; que Don Jo-  
Solano en amenoit dix-sept 1781.

is à la grande armée qui de-  
effectuer cette importante ex-  
tion avec trente mille hommes,

vingt-quatre mille étoient d'ex-  
ntes troupes. Ces formidables  
aratifs, qui même aux yeux des  
lois, n'étoient point une vaine  
ace, auroient dû ce semble,

tomber les armes de leurs  
is. Mais leur obstination étoit  
xcible; mais il étoit décidé que  
r. affermir l'indépendance de  
nérique, & rendre la paix aux  
x mondes, il falloit braver  
périls d'une nouvelle campa-  
Avant que d'en tracer les  
ciples opérations, achevons  
quifier le tableau de quelques  
nemens antérieurs.

En quittant l'isle de Sainte-Lucie  
se rendre en Angleterre, Rod-  
avoit laissé le commandement

*Le Marquis  
de Bouillé re-  
prend Saint-  
Eustache.*

la flotte britannique à l'Amiral  
ed, avec ordre d'aller joindre  
miral Graves à New-York; &  
dis que cette flotte se portoit  
s le continent de l'Améri-  
i, M. de Grasse avoit appa-

1781.

reillé de la Martinique le 5 Juillet, & fait route vers Saint-Domingue avec son convoi. Ces mouvemens laissoient, pour ainsi dire, sans protection les petites Antilles. Il ne restoit aux isles du vent pour toute force navale angloise & françoise, qu'un petit nombre de frégates & quelques autres bâtimens armés. La circonstance parut favorable au Marquis de Bouillé, pour aller attaquer Saint-Eustache. C'étoit une entreprise audacieuse contre laquelle la garnison de l'Isle ne croyoit pas devoir se tenir en garde, tant que les François n'eroient pas soutenus par des forces maritimes. Les huit cens hommes qui la composoient vivoient dans une telle sécurité, qu'ils laissoient sans défense leurs postes extérieurs. Le Marquis de Bouillé avoit contre lui toutes les probabilités, & cependant il réussit dans cette expédition, à laquelle il n'employa que douze cens hommes. Il étoit parti de la Martinique le 15 Novembre, avec trois frégates, une corvette, & quatre ou cinq bateaux armés. Il n'arriva que le 25 à la

aint-Eustache, après une  
 contrariée par les vents  
 apêtes. Le débarquement  
 faire dans la nuit même ;  
 alloit avec ardeur, lorsqu'il  
 aperçut de l'erreur des  
 qui guidoient les bâtimens  
 le seul débarqua heureuse-  
 ment cinquante hommes du  
 de Dillon. Plusieurs cha-  
 levirent & vinrent se  
 contre les rochers ; de ce  
 fut celle du Marquis de  
 Quelques Soldats péri-  
 rent à cette circonstance, & le  
 courut le plus grand dan-  
 ger, une heure avant le jour,  
 il n'y avoit pas quatre cens hom-  
 mes, & l'on étoit sans es-  
 poir de faire débarquer le reste  
 des troupes : les frégates avoient  
 des chaloupes & les canots  
 en pièces. La retraite pa-  
 roissoit impossible, & le Comman-  
 dant n'avoit de ressources  
 que son intrépidité. Il entre-  
 tint toute apparence de suc-  
 cès & de vaincre l'ennemi  
 dans ses fortifications. Ce-  
 la dura à quatre heures & demie.

1781.

1781.

du matin , il se trouvoit encore à deux lieues du fort & des casernes. Sa petite troupe se mit en marche, & les Chasseurs irlandais ayant à leur tête le Comte de Dillon , arrivèrent à ces casernes sur les six heures. Une partie de la garnison faisoit alors l'exercice sur l'esplanade ; la surprise fut complète , & les Anglois ne reconnurent l'ennemi qu'à la décharge de sa mousqueterie. Le Gouverneur Coekburn , qui se rendoit au lieu de l'exercice , fut pris au même instant par le Chevalier o Connor, Capitaine des Chasseurs du régiment de Walsh. Pendant ce tems-là, le Chevalier de Frène , Major du régiment Royal-Comtois, marchoit droit au fort où la garnison se précipitoit en foule. Les François y pénétrèrent avec elle , & le Major fit lever le pont après eux. Dans cette position , les Anglois quelque supérieurs en nombre , perdirent la tête à la vue des ennemis enfermés & confondus avec eux dans le fort. Il falloit vaincre ou périr ; mais ne pouvant se rallier, ils prirent le parti de rendre les ar-

quoiqu'ils fussent au nombre  
 de cent hommes contre moins  
 de cent. Leur perte fut consi-  
 dérable, & cette expédition ne coûta  
 que dix hommes aux François. Le  
 Comte de Bouillé ayant rétabli  
 les Hollandois dans la possession de  
 l'Île d'Eustache, leur fit remettre  
 les millions qui leur appartenoient,  
 qu'ils trouvèrent chez le Gouver-  
 neur où ils étoient en séquestre,  
 attendant une décision de la Cour  
 d'Amsterdam. Le Vicomte de Damas  
 chargé d'aller reprendre la pe-  
 nse de Saint-Martin, & il s'ac-  
 crédita victorieusement de cette Com-  
 mission.

pendant l'armée navale, aux  
 ordres du Comte de Grasse, avoit  
 appareillé de la baie de Chesapeake  
 le 20 Novembre; & le 8, ce Général  
 détacha quatre vaisseaux sous  
 le commandement du Chevalier  
 d'Alibert de Saint-Hyppolite, avec  
 ordre de se rendre à Saint-Domin-  
 gue pour le service de cette colo-  
 nie, étoit remonté aux Îles du  
 Nord dans l'intention de se porter  
 sur la Barbade. Il avoit tout à la fois  
 le projet d'attaquer cette Île, de

---

 1781.

Projet de  
 M. de Grasse  
 contre la Bar-  
 bade.

**1781.** combattre l'Amiral Hood, & d'intercepter les convois britanniques; mais il trouva des vents si contraires, que plusieurs vaisseaux de son armée furent considérablement endommagés. Chaque instant étoit marqué par un signal de détresse, & le Général se vit bientôt forcé, sinon, d'abandonner sa première résolution, au moins d'en suspendre l'effet, & d'aller se réparer au fort Royal de la Martinique, où il mouilla le 16 Novembre.

(Continuation des mêmes obstacles)

A son retour de Saint-Eustache, le Marquis de Bouillé s'étant concerté avec M. de Grasse pour l'expédition de la Barbade, ils convinrent ensemble d'embarquer trois mille cinq cens hommes, & leur plan fut d'aller bloquer l'Amiral Hood qui étoit arrivé de la Nouvelle-Angleterre avec dix-huit vaisseaux. Pendant ce tems, l'escadre aux ordres de M. de Barras devoit favoriser le débarquement des troupes, dont le commandement appartenoit au brave Gouverneur de la Martinique. Les Généraux mirent à la voile le 17 Décembre, & malgré l'obstacle des courans & l'impétuosité



étuosité du vent qui souffloit de 

---

partie de l'est, l'armée s'enga- 1781.  
 ea dans le canal de Sainte-Lucie;  
 ais elle y trouva de si fortes brises  
 et des grains si violens, qu'elle fut  
 bligée de relâcher après s'être sé-  
 arée du Solitaire, qui fut démâté  
 ar la tempête, & jetté sur les cô-  
 es de Saint-Domingue. Le Comte  
 le Grasse remit à la voile le 28, tou-  
 jours avec le même projet contre la  
 Barbade; & cette seconde tentative  
 n'eut pas plus de succès que la pre-  
 mière. Le Lion Britannique, vais-  
 seau de transport, chargé d'une  
 partie considérable de l'artillerie  
 de siège, fut très-maltraité dans ses  
 agrès & dans sa mâture; ne pou-  
 vant suivre l'armée à Fort-Royal  
 où elle entra le 3 Janvier, il se  
 vit forcé d'aller se réparer à Saint-  
 Eustache.

Cependant les vents contraires Expédition  
de Saint-  
Christophe.  
 fermoient toujours à notre flotte  
 le chemin de la Barbade, & les  
 Généraux françois n'en étoient pas  
 moins impatiens de remettre en  
 mer. Ces contrariétés soutenues les  
 déterminèrent à changer l'objet de  
 leur expédition, & ils tournèrent

1782.

---

**1782.**

14 fut employée à pêcher les canons submergés. Le Chevalier de Medine & le sieur d'Albert de Rioms, présidoient à cette opération, & ce fut à leur zèle patriotique, qu'on fut surtout redevable du recouvrement de plusieurs pièces d'artillerie. Le 15, les Anglois mirent le feu au bourg de Sandy-Point, & dirigèrent leur artillerie de manière à favoriser les progrès de l'incendie, qui se répandit dans le voisinage & gagna jusqu'aux plantations. La division du Marquis du Chilleau s'étoit vue forcée d'abandonner ce poste, & d'aller camper sur la hauteur. Dans la nuit du 16 au 17, la tranchée fut ouverte à l'attaque projetée du côté de Sandy-Point, & les jours suivans à l'attaque du Marquis de Saint-Simon du côté de la vieille rade. Le 24, les batteries de canon & les mortiers qu'on y avoit établis commencèrent à jouer sur le soir avec beaucoup d'effet. Le même jour on avoit signalé la flotte de l'Amiral Hood, qui dans l'espérance de secourir Saint-Christophe, étoit parti d'Antigues avec dix-huit

ou vingt vaisseaux de ligne , & quelques troupes de débarquement.

---

1782.

Hood s'em-  
pare du  
mouillage de  
M. de Grasse.

Pendant ce tems-là, l'escadre aux ordres du Comte de Grasse mouilloit à Basse-Terre ; il se hâta de mettre à la voile pour aller à la rencontre de l'ennemi. Le 25, il y eut une espèce d'engagement entre les deux armées navales , & le lendemain deux attaques assez vives où les manœuvres de Hood furent si bien exécutées, que malgré l'infériorité de ses forces, il réussit à s'approcher de l'Île assiégée, vint jeter l'ancre à la pointe des Salines, s'empara du mouillage même que le Comte de Grasse avoit abandonné, & parvint à s'y embosser à la vue de ce Général, dont l'escadre resta sous voile jusqu'à la fin de l'expédition.

Le 28, l'ennemi débarqua treize cens hommes, auxquels le Comte de Fléchin, qui commandoit à Basse-Terre, en opposa cinq cens tant Grenadiers que Chasseurs ou Volontaires de la Compagnie de Bouillé. Après une heure & demie de combat, la tête de la colonne angloise fut enfoncée, & les Grena-

Combat sur  
terre. Les  
Anglois sont  
forcés de se  
rembarquer.

1782.

diers d'Agénois soutenus des Chasseurs du régiment de Tournaine, alloient en faire un grand carnage, lorsque la troupe du Comte de Fléchin se vit au moment d'être assaillie par une autre colonne, qui l'obligea de suspendre sa poursuite & de laisser aux Anglois le loisir d'exécuter leur retraite. A la nouvelle de leur débarquement, le Marquis de Bouillé étoit parti le soir même de Sandy-Point, avoit rassemblé deux mille hommes à la vieille rade, & s'étant porté vers Basse-Terre, y arriva à la pointe du jour avec l'intention d'y surprendre les ennemis dans leur poste; mais ils l'avoient abandonné, & déjà leur arrière-garde établie sur un rocher qui s'avance dans la mer, achevoit de se rembarquer sous la protection de leurs frégates. Pendant la nuit du 29, des chaloupes angloises tentèrent de jeter du secours dans Brimstone-Hill; elles furent apperçues & forcées de se retirer avec perte.

Effets de la belle manœuvre de l'Amiral Hood.

Le lendemain on somma le Gouverneur de se rendre; mais lorsqu'instruite de la retraite des se-

cours attendus, quoiqu'assiégée par une armée de six mille hommes, la garnison se sentoit encouragée à la vue de la flotte britannique, & l'espérance d'être secourue ne l'abandonna qu'à la dernière extrémité. Un autre effet de l'habile manœuvre de l'Amiral Hood, fut de couper toute communication entre l'escadre & l'armée françoises; & , comme on l'a vu, de mettre souvent entre deux feux les troupes du Marquis de Bouillé, sans exposer la flotte emboissée à une distance qui la préservoit du feu des batteries établies sur la plage. Mais le Général françois devoit surmonter tous les obstacles; & dans la journée du 31, il fut enlever aux ennemis un riche magasin d'artillerie, & lui en brûler un autre rempli de vivres & de munitions de toute espèce. Cependant leur feu se soutenoit avec avantage, du côté de Sandy-Point; pour l'éteindre, il falloit au Marquis de Bouillé du canon supérieur à celui de ses batteries. Le vaisseau le Caton fut détaché de l'escadre françoise, & grace à la vigi-

1782.

M. de Bouil-  
lé surmonte  
les obstacles.

1782.

lance du Comte de Framont qui le commandoit, il vint débarquer sa grosse artillerie, dont le service bien soutenu décida la prise de Brimstone-Hill; en moins de dix jours, tout le revêtement du front d'attaque se trouva écroulé.

Capitulation  
des îles de  
Saint-Christo-  
phe & de  
Nièves.

Dans la soirée du 12 Février, le Gouverneur anglois proposa la capitulation de Saint-Christophe; elle fut signée dans la nuit même, & ratifiée le lendemain matin. La garnison composée de onze cens hommes, évacua la place sur les dix heures, sortit par la brèche avec les honneurs de la guerre, posa les armes devant nos troupes & se rendit prisonnière. La petite île de Nièves subit le sort de Saint-Christophe, & fut comprise dans la même capitulation, dont le dix-septième & dernier article mérite une attention particulière : » Nous consentons, est-il dit dans cet article, en considération du courage & de la conduite résolue des Généraux Shirley & Frazer, qu'ils ne soient pas regardés comme prisonniers de guerre; mais que

le premier rejoigne son Gouver-  
nement d'Antigues, & que l'au-  
tre continue son service où bon  
lui semblera, nous estimant  
heureux de témoigner ainsi  
notre estime pour ces braves  
Officiers ».

1782.

Ce témoignage honorable pour  
MM. Frazer & Shirley, fait en-  
core plus d'honneur au Marquis  
de Bouillé, dont il atteste la mo-  
dération & la générosité. Ces qua-  
lités distinctives du brave Général  
françois, se signalèrent également  
lors de la prise de Monserrat, qui  
suivit de près celle de Nièves  
& de Saint-Christophe. Une divi-  
sion de notre armée navale, aux  
ordres du Comte de Barras, s'é-  
toit portée sur l'Isle angloise, avec  
un détachement de cinq cens hom-  
mes commandés par le Comte de  
Fléchin. Elle se rendit aux armes  
du Roi le 22 Février, & ce mê-  
me jour on signa la capitulation,  
dont le neuvième article taxoit  
les Habitans à deux mille *moëdes*  
payables en totalité, pour la  
premiere année, au moment pré-  
fix de cette capitulation; mais sur

Prise de  
Monserrat.  
Générosité  
du Marquis  
de Bouillé.

**1782.** les représentations de ces malheureux insulaires , le compatissant Gouverneur des isles du Vent prit sur lui de leur faire remise de la dixième partie de cette taxe , & de la repartir en quatre paiemens. Pour assurer la totalité de la somme , on étoit convenu d'envoyer des Otages à la Martinique. Ils y furent traités avec magnificence ; & peu de jours après leur arrivée, le Gouverneur leur fit signifier qu'ils étoient libres de retourner à Monferrat.

Retraite de  
l'Amiral  
Hood.

Ces deux expéditions , où furent employées nos forces de terre & de mer , n'avoient coûté que cent hommes à la France , sans y comprendre les blessés, dont le nombre ne fut guère plus considérable. Les ennemis y perdirent plus de monde , de l'aveu même de l'Amiral anglois, dont les manœuvres furent admirées dans les divers combats qu'il eut à soutenir devant Saint-Christophe. On a dit qu'il s'étoit emboissé à la vue de la place assiégée. Cette position critique sembloit devoir rendre la retraite périlleuse ; mais au moment



la capitulation, le Comte de 

---

asse étoit allé mouiller à l'isle 1782.

Nièves ; & l'Amiral Hood  
 ofita de la première nuit, qui  
 vit la réduction de Brimstone-  
 ill pour lever ses ancres & ga-  
 er le port de Sainte-Lucie, où  
 l'Amiral Rodney ne tarda pas à le  
 indre. Cette retraite de l'escadre  
 itannique fut regardée comme un  
 événement extraordinaire, & donna  
 u à des observations qui déjà ont  
 é recueillies par l'estimable auteur  
 un petit ouvrage bien raisonné  
 r les méprises des Anglois ,  
 ins plusieurs opérations de la  
 rnière guerre. Ces observations  
 : paroîtront point déplacées dans  
 tre histoire, & l'on nous saura  
 é de les présenter, à quelques  
 angemens près, sous la forme  
 ue leur a donnée M. Joly de  
 aint-Vallier (1).

---

(1) L'ouvrage de cet Écrivain obser-  
 vateur est rempli d'excellentes vues sur  
 les opérations de la dernière guerre ;  
 vues fines & souvent profondes, que nous  
 avons adoptées toutes les fois que nous  
 avons pu le faire sans déroger au caractère

1782. » Une flotte emboissée a tous les vaisseaux arrêtés par deux ancres, une sur l'avant, l'autre sur l'arrière, & par conséquent chaque vaisseau présente le travers à l'ennemi. Dans une telle position, il faut beaucoup de tems à cette flotte pour remettre à la voile, parce qu'il lui en faut beaucoup pour lever les ancres ; & cette manœuvre ne peut s'exécuter sans être apperçue. Comment est-il arrivé que la flotte de l'Amiral Hood ait fait les préparatifs de sa retraite à l'insçu de M. le Comte de Grasse ? Comment l'a-t-elle effectuée sans accident ? Comment a-t-elle échappé aux trente vaisseaux de ligne qui composoient la flotte française ? La singularité de cet événement ne justifie-t-elle pas le bon mot attribué à M. le Marquis de Bouillé ? On dit qu'après la ré-

Observations  
sur cette re-  
traite.

---

de l'histoire. Nous sommes aussi redevables de plusieurs détails intéressans de notre ouvrage, à M. Hilliard d'Auberteuil, dont la plume élégante s'est exercée avec succès sur les événemens relatifs à la révolution de l'Amérique.

on du fort de Saint-Christo-  
 , ce Général apprenant la re- 1782.

*Cela n'étoit pas dans la ca-  
 ation.* Dans la position de l'A-  
 Hood, la seule ressource qu'il  
 issoit avoir pour mettre promp-  
 nt à la voile, étoit de cou-  
 les cables, & il n'eut point  
 urs à ce moyen ! Passons à  
 res observations.

ne flotte embossée, ne peut  
 manœuvrer, elle est fixe dans *Suite des observations,*  
 ace qu'elle occupe, & la flotte  
 mie peut diriger ses attaques  
 quel point elle juge à propos,  
 craindre d'autres obstacles que  
 qui lui sont d'abord présen-  
 puisque chaque vaisseau de la  
 e embossée est, pour ainsi di-  
 enchaîné par ses ancres. Avec  
 lotte beaucoup plus nombreuse  
 celle de l'Amiral Hood, n'é-  
 il pas au pouvoir de M. le  
 ite de Grasse, d'occuper tout  
 ont de l'escadre ennemie, de  
 er sur elle tout son feu, ou  
 aquer successivement chaque  
 eau avec des forces supérieu-  
 ; de prolonger ou renou-

1782.

veller ces attaques, jusqu'à ce que cette escadre fut prise, brûlée ou coulée à fond. C'étoit dans une pareille position que les Russes avoient brûlé la flotte ottomane, dans leur dernière guerre contre la Porte. Vu la supériorité de la flotte françoise, celle de Hood pouvoit être attaquée de front, par ses flancs, par ses derrières; le Comte de Grasse n'avoit presque rien à risquer en formant cette entreprise. On a voulu comparer sa position à celle du Comte d'Estaing devant Sainte-Lucie; mais l'Amiral Barrington, emboffé dans le port de cette Isle, dont les Anglois étoient les maîtres, se voyoit protégé par les batteries qu'ils avoient construites sur le rivage; & l'Amiral Hood n'avoit aucune protection à espérer du côté de Saint-Christophe, dont les troupes étoient assiégées dans Brimstone-Hill par M. le Marquis de Bouillé. Quoi qu'il en soit, l'heureuse retraite de l'escadre angloise à Sainte-Lucie, eut des suites bien fâcheuses pour les armes de Sa Majesté ».

L'Amiral Rodney venoit d'en-  
 rer à la Barbade avec douze vais-  
 eaux de ligne. Son premier soin  
 avoit été de hâter sa jonction avec  
 l'Amiral Hood ; & la réunion  
 des deux escadres porta l'Armée  
 britannique à trente-cinq vaisseaux  
 de ligne , sans y comprendre le  
 Duke , le Vaillant & le Warrior ,  
 qui , peu de jours après , arrivè-  
 rent séparément , & la renforcè-  
 rent de deux cens trente-huit ca-  
 nons. La flotte du Comte de  
 Grasse n'étoit que de trente vais-  
 seaux ; elle attendoit à Fort-Royal  
 le moment de mettre à la voile  
 pour Saint-Domingue , où devoit  
 se rendre l'escadre espagnole , des-  
 tinée à la seconder dans l'expé-  
 dition projetée contre la Jamaï-  
 que. Jusqu'à l'arrivée de Rodney ,  
 l'allarme avoit été générale parmi  
 les Habitans , informés des pré-  
 paratifs redoutables de la France  
 & de l'Espagne. Le Lieutenant-  
 Gouverneur Campbell , s'étoit dé-  
 cidé à mettre toute l'Île sous la  
 loi martiale ; mais elle n'en étoit  
 pas plus rassurée contre une inva-  
 sion , dont le succès étoit regardé

1782.

Allarmes  
 de la Jamaï-  
 que dissipées.

1782.

comme infallible , par-là même qu'il alloit dépendre , en grande partie, des opérations du Marquis de Bouillé , qu'il suffisoit de nommer , pour garantir , dans l'opinion générale, la réussite de cette expédition. Les allarmes se dissipèrent enfin , lorsqu'on eut sous les yeux l'état de la flotte aux ordres de Rodney (1). On se reposa sur lui , du soin de

(1) Tel fut l'état bien constaté de cette flotte, depuis la réunion des deux armées de Hood & de Rodney.

*Ancienne escadre aux ordres du Contre-Amiral Sir Samuel Hood.*

Vaisseaux.	Canons.	Vaisseaux.	Canons.
Le Prince George.	96	La Résolution.	74
Le Barfleur.	90	Le Bedford.	74
L'Alcide.	74	Le Canada.	74
Le Torbay.	74	Le Montagu.	74
La Princesse.	74	Le Saint-Alban's.	64
L'Ajax.	74	L'Intrepid.	64
Le Shrewsbury.	74	Le Prince William.	64
Le Royal-Oak.	74	Le Bellicieux.	64
Le Robust.	74	Le Prudent.	64
Le Monarch.	74	L'America.	64
Le Centaur.	74		
L'Alfred.	74		
Le Ruffel.	74		

ir le désastre de la Jamaï-  
& voici comme il répondit, 1782.  
te occasion, à la confiance  
concitoyens.

Amiral, mouillé sur une  
à Sainte-Lucie, avec trente- Engagemens  
vaisseaux sous son comman- entre MM.  
nt, épioit l'instant du départ de Grasse &  
cadre françoise; & le 5 Avril, Rodney.  
rit que M. de Grasse, fai-  
mbarquer ses troupes sur les  
ux de guerre, & qu'il se  
oit à mettre à la voile. Les  
emens de son escadre furent  
rés avec plus d'attention;  
8, à la pointe du jour, la  
e l'Andromaque, indiqua par

*re conduit par Sir George Rodney.*

Canons.	Vaisseaux.	Canons.
midable...90	Le Prothée.....64	
ur.....90	L'Yarmouth.....64	
gant.....74	Le Repulze.....64	
ilborough.74	<i>Vaiff. qui ont rejoint.</i>	
ules.....74	Le Duke.....90	
iqueror...74	Le Vaillant.....74	
me.....74	Le Warrior.....74	
n.....74		
nsfuch...64	Total.....38	

1782.

un signal, que les François venoient de sortir, & qu'ils gouvernoient au Nord. Sur le champ, l'Amiral anglois fit lever l'ancre, & donna le signal de chasse-générale. Dès la pointe du jour, les deux armées furent en présence; mais un calme les surprit sous la Dominique, & les força quelque tems à l'inaction. Le lendemain matin, les François gagnèrent le vent les premiers, & portèrent sur la Guadeloupe. La division de l'avant-garde, aux ordres du Contre-Amiral Hood, se mit bientôt à portée d'accepter le combat, que lui livra le Comte de Grasse; elle plia sous notre feu, dès le commencement de l'action qui devint très-vive sur les deux heures & demie. Cette canonnade avoit causé de grands dommages aux vaisseaux de l'avant-garde ennemie, & désarmé le Royal-Oak & le Montagu. Quoique partiel, cet engagement fut assez meurtrier, & coûta la vie à plusieurs Officiers anglois, parmi lesquels on distinguoit le Capitaine Bayne,



mandant de l'Alfred. Suivant  
 dépêches de Rodney, l'avant-  
 le françoise fut encore plus mal-  
 ée. Ce qu'il y a de certain, c'est  
 dans la nuit du neuf au dix,  
 otte mit en panne pour se ré-  
 r, tandis que la nôtre s'éle-  
 au vent de la Guadeloupe.

l'intention du Comte de Grasse, Que le Comte  
 de Grasse de-  
 voit éviter un  
 second com-  
 bat.  
 devoit point être d'engager un  
 nd combat, contre des forces  
 i supérieures. Ce n'étoit pas

peine, qu'il étoit parvenu à  
 er son armée, & qu'il avoit  
 en sûreté son convoi sous l'es-  
 te du Sagittaire & de l'Expé-  
 ent. Le lendemain, le Caton  
 rouva séparé de la flotte, on  
 fait comment, & l'Amiral fran-  
 ne crut pas devoir s'occuper  
 la recherche de ce vaisseau ;  
 premier soin alors fut de sau-  
 l'armée, en évitant une nou-  
 le action avec la flotte angloise ;  
 la situation où il se trou-  
 it entre les Saintes & la Do-  
 nique, il étoit impossible de l'y  
 cer. Dans la journée du 11,  
 tre escadre poursuivit sa route

1782.

avec toute la célérité possible ; & quoique l'Amiral anglois eût fait signal de chasse générale au vent , elle avoit gagné sur lui tant d'avance , qu'il ne pouvoit se flatter de l'atteindre ; mais un événement peu digne de l'attention du Comte de Grasse dans la circonstance , lui fit oublier que son principal objet étoit de précipiter sa marche vers Saint-Domingue.

Le vaisseau  
le *Zélé* est  
désarmé &  
séparé de la  
flotte.

Dans la nuit du 11 au 12, le vaisseau *le Zélé* avoit abordé le vaisseau Amiral *la Ville de Paris* ; il perdit dans ce choc son mât de beaupré & son mât de misaine , & fut d'ailleurs tellement désarmé , qu'il ne pouvoit plus suivre , & risquoit beaucoup d'être pris par les vaisseaux de l'avant-garde de la flotte angloise. Le Comte de Grasse l'avoit perdu de vue , & son armée étoit si fort élevée au vent , qu'il dépendoit de lui d'arriver à sa destination , & d'effectuer promptement , une jonction décisive avec la flotte espagnole. Il suffisoit pour cela , d'aban-

ier le Zélé, ou même, sans  
 donner, de le faire remor-  
 par deux ou trois frégates ;  
 encore une fois, la perte de  
 vaisseau n'étoit rien dans la cir-  
 stance où se trouvoit l'Amiral  
 çois. Il n'ignoroit pas que le  
 s de la campagne dépendoit de  
 célérité de sa marche, qu'il  
 it alors de beaucoup inférieur  
 Amiral Rodney, & que sa jonc-  
 avec les Espagnols lui don-  
 oit une supériorité qui le ren-  
 it maître de la mer. Malgré  
 ces considérations, le Gé-  
 al ne put se résoudre au sacri-  
 d'un vaisseau, & pour le dé-  
 ger, il fit faire un mouvement  
 rograde à toute son armée ; &  
 s-lors il ne put éviter un com-  
 t, qui, vu son infériorité, de-  
 it lui devenir fatal. Sir George  
 odney, s'avançoit avec une ar-  
 ée supérieure à l'armée françoise  
 e huit ou neuf vaisseaux (1).

1782.

Impruden-  
 ce du Comte  
 de Grasse.  
 Ses Suites.

---

(1) Dans son tableau des lignes de bataille  
 angloise & françoise, l'Amiral Rodney  
 égale nos forces aux siennes, & voici la

bataille de notre escadre ,  
dérangé dans le premier  
ment du Comte de Graff  
notre ligne une foi rompu  
armées combattirent par p  
& sans aucune règle. Les  
concouroient à rendre ce  
dre général ; les vents cha  
& devinrent favorables au  
glois. Ils s'étoient acharnés  
la Ville de Paris ; & sembloie  
vouloir qu'à M. de Grasse,  
à soutenir , en même-tems  
de huit ou dix vaisseaux ;  
efforts du Pluton & du  
phant , ne purent les détourner  
leur proie & leur faire lâcher  
L'Amiral Hood , lui-même

et de succomber ; le Vicomte Mortemar l'apperçoit au fort l'action , & forme le hardi projet d'aller le dégager avec la seule frégate le Richmond. Il parvient à jeter une amarre, & commence à le remorquer, malgré le feu des ennemis, dont le nombre l'accabloit ; mais le Vicomte d'Escars, moins généreux que le Commandant de la frégate, ne voulut que le Richmond partageât sa destinée, & il fit couper l'amarre.

Glorieux fut pris ainsi que l'*Inde*, le *César* & l'*Hector*. Le même fort attendoit la Ville de Paris, qui désarmée totalement, voyant plus avec elle ses deux matots & se voyant investie de quatorze vaisseaux ennemis, fut obligée de se rendre, après un combat de onze heures & demie \*, où le Comte de Grasse avoit signalé sa bravoure. Si, à cette qualité, la seule ne constitue pas un Général, il avoit su réunir, dans

1782.

Beaux traits  
de MM. d'Es-  
cars & Mor-  
temar.

Prise du  
vaisseau ami-  
ral la Ville  
de Paris.

(\*) L'action avoit commencée à sept heures du matin ; elle continua sans relâche jusqu'à six heures & demie du soir.

1782.

cette journée , la prévoyance , le sang-froid & cet esprit de combinaison qui fait éviter le danger ou qui fournit les moyens de s'en tirer , la France n'auroit pas à regretter d'avoir donné à l'Europe , le premier exemple d'un vaisseau amiral de cent dix canons, réduit à l'humiliante extrémité d'amener son pavillon. En sacrifiant le Zélé, M. de Grasse, eût donné lieu, sans doute, aux murmures de quelques spéculateurs ignorans ; mais les bons juges d'une telle conduite, auroient applaudi à la sagesse de ce Commandant.

Suites de  
cette défaite.

Suivant les dépêches du Marquis de Vaudreuil, le nombre des morts fut de onze cens hommes, sans y comprendre ceux des vaisseaux pris ou séparés. On comptoit parmi ces derniers, toute la division de M. de Bougainville, qui, après le désastre de l'armée, s'étoit retiré à Saint-Eustache pour réparer les dommages qu'il avoit reçus dans le combat, dont il fut accusé de n'avoir été que simple spectateur, ainsi que plusieurs autres Capitaines, à la négligence desquels le Général voulut s'en prendre

M. de Grasse  
se s'en prend  
aux Officiers  
de son armée.

défaite. On vit circuler des ex-  
 de lettres, où le Comte de  
 se se plaignoit de leur déso-  
 lance aux signaux, & de l'a-  
 on volontaire où ils l'avoient  
 dans sa cruelle position. Ce  
 che tomboit particulièrement  
 es matelots de l'Amiral ; mais  
 nt d'autres rapports , il n'y  
 que des victimes & point de  
 ables dans cette journée dé-  
 aise, où huit capitaines per-  
 nt la vie. Quant à M. de Bou-  
 ville, pour qui l'estime & l'a-  
 é du Comte d'Estaing sont un té-  
 gnage non suspect de bravoure  
 : capacité, il ne mérita pas, sans  
 e, le reproche d'inaction, s'il est  
 commel'attestent plusieurs jour-  
 de l'armée, qu'il ait sauvé le  
 thumberland, au moment d'une  
 ction forcée. De tous les Offi-  
 de ce vaisseau, il ne restoit  
 sur son bord qu'un enseigne &  
 uxiliaire, lorsque l'Auguste le  
 prit de son feu & parvint à le  
 rrer. Quoi qu'il en soit des  
 de l'armée ou du Général,  
 lesquels un Conseil de Guerre  
 oit prononcer, le Marquis de

1782.

1782.

Vaudreuil, dont le Comte de Grasse avouoit alors les services & reconnoissoit l'intrépidité, recueillit les débris de la flotte, & conduisit heureusement dix-neuf vaisseaux à Saint-Domingue. Après le combat du 9, le Caton, le Jason & la frégate l'Aimable, s'étoient rendus à la Guadeloupe pour s'y réparer. N'étant point informés de la journée du 12, ils mirent à la voile pour Saint-Domingue, dès qu'ils furent en état de soutenir la mer; mais le Contre-Amiral Hood, qui avoit été détaché de la flotte britannique avec une escadre de six vaisseaux de ligne, rencontra les trois bâtimens françois, le 19 Avril, & les força d'amener pavillon après une légère canonnade.

Le patriotisme des François se manifeste en cette occasion,

La nouvelle de ces désastres se débitoit dans tout le Royaume, avec des circonstances plus ou moins conformes à la vérité, lorsque le Vicomte de Mortemar vint en confirmer les détails les plus importants. Il avoit rencontré le Roi sur la route de Saint-Hubert, & Sa Majesté l'ayant reconnu, le fit



antages précédens. La na-  
tra la même énergie que  
rque ; & dans tous les  
le l'Etat, il se trouva des  
s ambitieux de réparer par  
eux abandon d'une partie de  
tune, l'échec que notre ma-  
oit d'éprouver aux Antilles.  
rétendit qu'à la première  
e de ce désastre, Monsieur  
seigneur le Comte d'Artois  
donné un grand exemple  
riotisme, en faisant à Sa  
l'hommage d'un vaisseau  
t dix canons, pour rem-  
la Ville de Paris. Le Prince  
ndé s'étoit chargé, disoit-  
présenter les mêmes offres

1782.

de faire agréer à Sa Majesté , la construction d'un vaisseau de rang égal à ceux que le malheur de la guerre venoit de faire tomber aux mains des Anglois. Les Receveurs généraux avoient offert six cens mille livres ; & les Six-Corps des Marchands s'étoient signalés par les mêmes offres. Différentes corporations se disputoient la gloire de ces généreux sacrifices. Les souscriptions ouvertes pour ce noble objet, suffisoient, disoit-on, à la construction de quatorze vaisseaux. Quand bien même le Gouvernement n'auroit pas jugé nécessaire d'en accepter le produit, un tel dévouement prouvoit du moins quelles devoient être un jour les ressources de la France , si le sort de la guerre continuoit d'être favorable à nos ennemis.

A la nouvelle de cette défaite , un des premiers soins de Sa Majesté fut de pourvoir à la subsistance des veuves & des enfans qui avoient perdu leurs maris ou leurs peres dans cette journée désastreuse. Le sort de ces malheureuses victimes intéressoit bien plus notre

guste Monarque , que la perte  
s vaisseaux enlevés à notre ma-  
ie. » Ne vous laissez point abat-  
tre , dit-il à son Ministre ; aug-  
mentez d'activité, doublez , tri-  
plez les moyens ; je vous four-  
nirai les forces nécessaires. Mes  
ennemis n'auront la paix qu'au  
prix où j'ai voulu la mettre....  
On peut réparer la perte de mes  
vaisseaux ; mais , ajouta-t-il , avec  
émotion, où retrouver tous les  
braves gens que j'ai perdus ».

Comme on l'a dit , Sa Majesté  
 donna ses premiers soins à leurs  
amilles défolées , & crut devoir  
 ensuite s'occuper des récompenses  
 i justement acquises à ces braves  
 Officiers , qui survivoient heureu-  
 ement à la défaite du Comte de  
 Grasse, & dont les talens & la bra-  
 voure méritoient un autre succès.  
 M. le Vicomte de Mortemar fut  
 e premier à recueillir le fruit de  
 es services ; & le grade de Capi-  
 aine de vaisseau devint le prix de  
 on héroïque intrépidité. Le Mar-  
 quis de Vaudreuil avoit sur-tout  
 les titres à la reconnoissance de la  
 nation ; mais il en acquéroit de

1782.

Fermé de  
Louis XVI.

M. de Mor-  
temar est fait  
Capitaine de  
Vaisseau.

nouveaux, en réparant autant qu'il étoit en lui; les malheurs de la journée du 12 Avril. Il avoit recueilli les débris de notre armée, & l'avoit conduite heureusement à Saint-Domingue, où il trouva les dix-sept vaisseaux de la flotte espagnole, destinée à renforcer M. de Grasse. Il y fut bientôt rejoint par M. de Bougainville, qui, après avoir réparé son escadre à Saint-Eustache, l'amena sans accident au Cap-François. Le premier soin du Marquis de Vaudreuil, fut d'envoyer en France, sous une bonne escorte, un riche convoi dont la navigation ne fut traversée par aucun événement fâcheux.

Rodney arrive à la Jamaïque. Vaines menaces de cet Amiral.

Cependant l'Amiral Rodney avoit pris la route de la Jamaïque; il y arriva le 29 avec sa flotte accrue de toutes les prises qu'il avoit faites au combat du 12. Son premier soin fut de détacher le Contre-Amiral Hood pour aller observer les escadres combinées à Saint-Domingue, d'accélérer le radoub de ses vaisseaux endommagés, & de tout disposer pour une action plus décisive contre ces mêmes es-

cadres , dont il annonça la ruine ~~\_\_\_\_\_~~  
dans toutes ses dépêches à l'Ami- 1782.  
rauté. Après cette grande expédi-  
tion , dont le succès lui paroissoit  
infaillible , Rodney se proposoit de  
tourner ses forces contre les éta-  
blissemens espagnols dans le Golfe  
du Mexique. Mais toutes ces me-  
naces furent sans effet ; & pendant  
les trois mois que l'Amiral se tint  
à la Jamaïque , son armée resta  
dans une inaction qui laissa le tems  
à la flotte des Espagnols , de se  
retirer dans ses ports , & de mettre  
à couvert de toute entreprise leurs  
Colonies jusqu'alors exposées aux  
insultes de l'ennemi. Quant au  
Marquis de Vaudreuil , il mit à la  
voile longtems avant l'Amiral an-  
glois , & loin d'éviter sa rencontre ,  
il croisa dans ces mers , jusqu'à ce  
que la saison des opérations nava-  
les y fût à son terme. Des Indes  
occidentales , il se porta dans les  
mers du Nord de l'Amérique , en  
écarta tous les vaisseaux enne-  
mis qui gênoient la navigation des  
Américains ; & ayant détaché une  
petite escadre pour la baie d'Hud-  
son , il finit par mettre les François

Conduite  
plus active du  
Marquis de  
Vaudreuil.

1782.

en possession des Comptoirs britanniques établis dans cette baie. Enfin, cet habile Général vint se pourvoir à Boston de nouvelles munitions de guerre & de bouche, & regagnant les Indes occidentales, il fut y protéger nos établissemens contre les tentatives des escadres angloises, & tenir tête à l'Amiral Pigot, qui venoit d'y remplacer l'Amiral Rodney dans le commandement des forces navales de l'Angleterre.

Rappel de  
Rodney.

Les services reconnus de ce Général, ses talens & son courage également avoués de toute l'Europe, n'avoient pu faire oublier le pillage de Saint-Eustache. Le reproche d'y avoir connivé avec Vaughan, fut le prétexte du rappel de Rodney, dont les mœurs & les principes déplaisoient d'ailleurs à quelques Membres du Parlement. Mais toujours heureux, même dans ses disgraces, Sir George le fut assez, pour que l'ordre expédié à son successeur, ne s'exécutât qu'après la journée du 12 Avril, & ce fut la plus brillante de la vie de cet Amiral.

Il se montra dans Londres couvert d'une gloire sans égale dans les fastes de la marine angloise. Ce rappel avoit paru si extraordinaire à M. Rolfe, qu'il osa le dénoncer à la Chambre des Communes. Après avoir demandé si c'étoit bien Sir George que les Ministres ôsoient rappeler au moment qu'il fauvoit la patrie. » Qu'attendre, ajouta-t-il, » de l'administration qu'il se permet un » pareil traitement contre un Amiral qui, dans toutes les périodes » de sa vie, s'est signalé par de » grandes actions; qui, à la gloire, » dont il s'est couvert dans les » guerres précédentes, vient d'ajouter dans le cours de la guerre actuelle, la gloire inouïe d'avoir enlevé seize vaisseaux à l'ennemi, & d'avoir fait trois Amiraux prisonniers. Je ne fais; mais j'ai beau feuilleter l'histoire, je ne vois aucun Amiral anglois qui ait rendu à la patrie la moitié des services que vient de lui rendre le grand Homme, dont je dénonce le rappel à la Chambre ».

1782.

Ce rappel  
est dénoncé  
à la Chambre  
des Communes.

Ces exagérations ne pouvoient  
 rien en faveur de Rodney, & ne  
 supposoient que beaucoup d'exalta-  
 tion & d'enthousiasme dans M. Rollet  
 mais ce qui forme un contraste bien  
 frappant avec l'espèce d'affront qu'on  
 faisoit à son ami, c'est la dignité de  
 Pair, à laquelle il fut élevé pres-  
 qu'à l'époque de sa destitution. Le  
 titre de Baron lui fut conféré, &  
 comme ce titre, pour être soutenu  
 dignement, suppose beaucoup  
 de faste & de grandes richesses,  
 on mit en délibération à la Cham-  
 bre des Communes, si l'on n'ac-  
 corderoit pas à Sir George une  
 récompense pécuniaire & des re-  
 venus proportionnés à la représen-  
 tation exigée dans un Pair du  
 Royaume. Sir Francis Basset, au-  
 teur de la motion en faveur de  
 Rodney, crut la justifier en rap-  
 pellant à la Chambre les graces  
 accordées en pareil cas, disoit-il,  
 au Duc de Marlborough & au feu  
 Comte de Chatham. M. Fox, qui  
 ne voyoit pas les mêmes rapports  
 que Sir Francis, entre le nouveau  
 Pair & ces deux grands Hommes,

1782.  
 Récompense  
 pécuniaire  
 proposée en  
 faveur de  
 Rodney; il est  
 élevé à la  
 dignité de  
 Pair. Débats  
 à ce sujet.



désapprouva ce rapprochement, & dit que Marlborough étoit un Général à qui l'on ne devoit comparer personne ; que jamais l'Europe ne produisit son égal, qu'il occupoit une classe à part, & qu'il l'occuperoit longtems seul. » Quant au Lord Chatham, ajouta-t-il, c'est après sa mort qu'on a songé à sa famille ; son noble désintéressement l'avoit recommandée à la munificence nationale. Si de son vivant on avoit proposé, en sa faveur, une récompense pécuniaire, il eût regardé l'auteur d'une pareille motion, comme son plus cruel ennemi. D'ailleurs cette motion est inconstitutionnelle & par conséquent reprehensible ; personne n'ignore que la dispensation des récompenses est la prérogative exclusive de la Couronne, & qu'avant d'ajouter à la fortune de l'Amiral, il faut d'abord s'assurer qu'elle est suffisante pour soutenir la dignité du nouveau titre qui fait sa récompense ».

On ne manqua pas de réveiller, à cette même époque, les impu-

---

1782.

Le Comte de Grasse arrive à Londres, réception qu'on lui fait.

1782.

tations de rapine & d'avidité déjà faites à Sir George Rodney, lors de la conquête de Saint-Eustache. La meilleure réponse aux objections élevées contre lui dans le plus beau moment de sa gloire, étoit de montrer le Comte de Grasse au peuple anglois, & Sir George n'avoit pas négligé ce moyen de triompher de ses envieux. Il avoit fait partir le Général françois sur la flotte de la Jamaïque, qui arriva heureusement en Angleterre; ainsi que les autres convois britanniques, des Indes occidentales. A la vue de cet Amiral vaincu & prisonnier, tout le peuple de Londres tressaillit de joie, & Rodney n'eut plus que des apologistes & des admirateurs dans cette Capitale. Le Comte de Grasse y reçut l'accueil le plus brillant; on lui donna des fêtes, le peuple se portoit en foule sur son passage, sa présence excita des acclamations générales, & la reconnoissance se méloit à tous ces témoignages de la satisfaction publique. Le Général françois se prêta de bonne grace à ce triomphe de la

Nation angloise ; il fut présenté au Roi , il se fit voir à la bourse & dans les promenades , se montra sur son balcon à la foule assemblée sous ses fenêtres , & sa complaisance fut toujours payée d'un cri d'applaudissement & de gratitude. Dans son enchantement, le peuple admiroit la physionomie angloise de M. de Grasse , & pour en conserver la mémoire en Angleterre , on y grava son portrait , dont les copies se répandirent bientôt de la Capitale dans toutes les Provinces. Ce fut le dernier hommage de l'enthousiasme britannique pour cet illustre prisonnier , lors de son départ pour la France , où on lui destinoit une réception moins flatteuse.

L'époque du rappel de Sir George Rodney , fut marquée par la destitution de plusieurs autres Officiers employés en Amérique , & spécialement par celle du Général Clinton , que Sir Gui Carleton alla remplacer à New - York dans le commandement en chef des armées britanniques. Le nouveau Gouver-

Clinton est  
remplacé par  
Carleton.

1782.

neur trouva cette Isle dans un état allarmanç pour le commerce. Toute communication étoit coupée entre la Ville & les Américains, & les affaires y languissoient dans une mortelle inaction. Il n'y avoit d'activité que pour la guerre; & comme l'armée de Washington postée dans les Jerseys, paroissoit toujours menacer New-York avec ses onze mille hommes, la garnison & les habitans n'étoient occupés que des fortifications de l'Isle, & des préparatifs d'une défense honorable, quoique nécessairement infructueuse. Mais on verra dans la suite, que les instructions de Carleton portoient d'évacuer cette place en cas d'attaque, de faire la guerre en retraite avec les Américains, & d'employer les voies de modération pour disposer le Congrès à des propositions d'accommodement. L'Angleterre sentoit enfin la nécessité de la paix. Son ambition étoit de la faire partielle, & toute sa politique s'appliqua d'abord à pressentir les Etats-Unis sur leurs dispositions à cet égard; mais les offres même de l'indépen-

ne pouvoient être acceptées  
 rix, & quand bien même la  
 le République n'eût pas été  
 elle est, incorruptible & fi-  
 ses engagements, son intérêt  
 t. détournée d'un pareil traité.  
 ége étoit manifeste; par cette  
 che l'Angleterre ne cherchoit  
 : débarrasser un moment de la  
 : d'Amérique, dans la vue de  
 cher plus aisément des autres  
 nces confédérées, & de  
 fondre ensuite sur les Amé-  
 : qui, après avoir lâchement  
 onné la France leur bien-  
 e, se seroient trouvés sans  
 & sans espoir de s'en pro-

1782.

Que l'offre  
 d'une paix  
 séparée est un  
 piège.

ur se convaincre de l'inutilité  
 tte tentative, Carleton n'eut  
 esoin d'attendre que le Con-  
 se refusât avec dédain à la  
 munication des dépêches bri-  
 ques; il avoit pressenti ce re-  
 ur la bonne intelligence qui  
 it entre les François & les  
 eux Républicains. Jamais  
 nonie n'avoit été plus frapante  
 s le commencement de la  
 e. Et ce fut à cette époque

Autres rai-  
 sons qui ren-  
 doient cette  
 paix impos-  
 sible.

1782.

d'une reconnoissance plus sentie de la part des Américains , & d'une protection non moins signalée de la part de la France , qu'on osa se flatter en Angleterre d'une paix séparée avec les Etats-Unis ! Pour mieux séduire à cet égard la crédulité du public , on fit insérer dans plusieurs feuilles que le Docteur Franklin , & MM. Adams & Laurens , négocioient cette paix à Londres ; mais les Agens du Congrès , étoient alors bien loin de cette Capitale , & M. Laurens lui-même , ayant obtenu son élargissement dès le mois de Janvier , venoit de partir pour Bath , dont ses Médecins lui avoient ordonné les eaux. La facilité du ministère à relâcher sur une simple caution cet ancien Président du Congrès , supposoit des vues pacifiques , & l'intention peut-être de le disposer favorablement pour l'Angleterre ; mais les Commissaires du Congrès en Europe , ne devoient entamer aucune négociation à moins que l'indépendance de l'Amérique ne fût préalablement reconnue ; & cette indépendance une fois admise,

ils ne pouvoient rien conclure sans ~~l'approbation~~ l'approbation de la France. 1782.

Si le projet de cette paix séparée étoit chimérique dans la position des Anglois , la continuation de la guerre est impossible, malgré quelques échecs des Américains.

L'Angleterre avoit épuisé toutes ses ressources dans l'Amérique septentrionale, où ses victoires mêmes concouroient à sa ruine. Dans sa situation, quels avantages pouvoit-elle retirer du petit échec du Général Marion sur la rivière Santee, où un parti de cavalerie, aux ordres du Lieutenant-Colonel Thompson, tua, blessa ou fit prisonniers quatre-vingts Américains, du nombre desquels étoit le Major Benson ? Que pouvoit-il résulter de l'expédition du Lieutenant Blanchard, contre le fort Dover & la petite ville de ce nom située sur la rivière Tom, dont quinze maisons furent incendiées par les cent trente Matelots ou Soldats royalistes, aux ordres de cet Officier ?

Sans être décisive, la prise de Beaufort.

1781.

Beaufort dans la Caroline méridionale, eut plus d'éclat & d'importance que les expéditions précédentes. Ce fut une surprise, dont les Royalistes durent tout l'avantage à leur bonne fortune momentanée. Le corsaire le Peacock & les goëlettes la Rose & la Retaliation, aux ordres du Capitaine Duncan M<sup>c</sup> Lean, passèrent la barre de Beaufort, dans la matinée du 4 Avril. Ce dernier navire qui, depuis quinze jours, avoit perdu ses mâts dans une tempête, étoit remorqué par le corsaire, & portoit en même-tems deux pavillons, l'un anglois & l'autre américain. Cet accident & cette feinte tournèrent à l'avantage des Royalistes, & la méprise des habitans de Beaufort fut complète. Ne doutant pas que le vaisseau remorqué ne fût une prise faite sur l'ennemi, ils dépêchèrent leurs pilotes & beaucoup de gens armés, qui se rendirent sur huit bateaux à bord du Peacock, où il découvrirent enfin l'erreur qui les avoit fait tomber dans ce piège. Le 5, vers les deux heures après-midi, le Capi-



Stewart fit passer son monde  
es bateaux américains , & mal-  
e feu des ennemis , il débarqua  
eusement dans une Île voisine  
Beaufort. Une heure après , il  
a le continent , & s'avancant  
le fort , il en prit possession  
trouver beaucoup de résistan-  
la réduction de la ville suivit  
près celle de la forteresse. Tan-  
que Stewart en faisoit enlever  
munitions & les marchandises , le  
citain M<sup>c</sup> Lean s'emparoit d'un  
s navire richement chargé ,  
ne belle goëlette , d'un sloop  
de tous les bateaux qui étoient  
s le Havre. Le 10 , il relachèrent  
gt-fix prisonniers sur leur pa-  
s , évacuèrent la Ville , & se  
barquèrent avec leurs gens ,  
nt un seul avoit été blessé dans  
te expédition.

1782.

Encore une fois , les succès des  
yalistes étoient une foible com-  
sation de leurs pertes , & de  
tes les Provinces affranchies  
s l'Amérique septentrionale ,  
n'y en avoit pas une seule qui  
ût été le théâtre de quelqu'é-  
nement décisif contre l'Angle-

Unanimité  
des États  
Unis

1782.

terre ; pas une qu'il lui fût possible de soumettre par la force des armes , ou d'entraîner par la séduction. La grande puissance des Etats confédérés naissoit de leur unanimité ; tous sentoient alors le besoin qu'ils avoient les uns des autres , & les décisions du Congrès étoient pour chacun d'eux une loi suprême , à laquelle ils se soumettoient aveuglément. Sans déroger tout-à-fait à ce système d'union générale & de soumission à la souveraineté des représentans du peuple américain , les habitans de Vermont avoient paru vouloir en restreindre l'autorité , en réclamant un territoire , dont le Congrès avoit accordé la garantie aux Etats de New-York & de New-Hampshire. En conséquence de cette prétention , les Commissaires de ce petit Etat s'étoient permis des remontrances , dont plusieurs articles supposoient des bornes aux pouvoirs de l'assemblée de Philadelphie. » Nous voulons , est-il dit , » au troisième numero de leurs réclamations , que le Congrès re-

Que le  
district de  
Vermont  
parok vou-  
loit restreindre  
l'autorité  
du Congrès.

la souveraineté, s'interpose  
 prévenir l'effusion du sang ;  
 nous désapprouvons que ce  
 : Congrès siége com-  
 ibunal de judicature, pour  
 ce différend en vertu  
 utorité qui lui en a été don-  
 ar un acte des Etats, qui  
 nstituent qu'une partie dans  
 pute ».

1782.

Commissaires de l'Etat de  
 nt, finissoient par déclarer  
 déni de justice , mettroit  
 onstituans dans la nécessité  
 peller à Dieu & au monde,  
 rger à qui l'on devoit s'en  
 e des suites fatales qui pou-  
 en être la conséquence. Ces  
 renfermoient des menaces,  
 Congrès ne tint aucun comp-  
 our terminer cette contesta-  
 l crut devoir persister dans  
 amieres résolutions. Sa ré-  
 fut donc qu'une des condi-  
 indispensables de l'indépen-  
 du peuple habitant le ter-  
 appelé Vermont, & de son  
 on dans l'union fédérale ,  
 qu'il abandonnât explicitement  
 toute prétention aux terres

Comment  
 se termine ce  
 différend.

non des au-  
glois.

quoit pas de répandre  
l'Europe, que les Com  
l'Etat de Vermont s'éte  
chés avec le Général B  
& qu'ils offroient de r  
la domination de la Co  
tannique. On ajoutoit  
ditions proposées par l  
saires de cet Etat, aya  
mises à Sir Henry Clin  
néral n'avoit ôsé déte  
point de cette importan  
cette grande affaire v  
portée sous les yeux  
de son Conseil. Ce q  
certain, c'est qu'à so  
New-York, Carleton  
Congrès & les Etats

mandement à la place de Sir Henry Clinton. En général, le changement d'Officiers ne produisit rien d'heureux pour l'Angleterre, tant en Amérique qu'en Europe, où se firent aussi de grands déplacements.

1782.

Un des plus remarquables & le moins prévu sans doute, fut celui de l'Amiral Darby, qui céda le commandement général des flottes à l'Amiral Howe.

Ce dernier étoit à peine nommé, qu'il mit à la voile avec toute l'armée navale, pour aller bloquer au Texel la flotte hollandaise, & tenter de la brûler ou de la couler bas. On ne doutoit point en Angleterre du succès de cette terrible expédition ; cependant l'entreprise de Howe échoua, & si complètement, qu'il revint un mois après, sans avoir tiré un coup de canon. On doit convenir que ce n'étoit guère la peine de supplanter l'Amiral Darby.

Ce changement subit des principaux Officiers de la guerre & de la marine, seroit inexplicable, s'il ne supposoit pas une révolution totale dans l'administration. En effet, le

1782

Ministère venoit d'être renouvelé, & le parti de l'opposition tenoit enfin les rênes du Gouvernement. Disons en peu de mots comment le nouveau système avoit prévalu.

Depuis longtems la nation s'en prenoit aux Ministres de tous les revers dans l'ancien & dans le nouveau continent. La nouvelle de la prise de Saint-Christophe avoit porté le mécontentement à son dernier période, & la capitulation du fort Saint-Philippe acheva de soulever les esprits contre l'administration; ce fut un des effets les plus sensibles de la conquête de M. le Duc de Crillon, dont nous allons terminer l'esquisse.

Prise du  
fort Saint-  
Philippe.

Ce Général avoit employé tout le mois de Septembre aux préparatifs du siège, lorsque l'artillerie & les troupes embarquées à Barcelone arrivèrent dans les premiers jours d'Octobre. Leur débarquement précéda de quelques jours celui d'un renfort de huit cens Anglois qui, munis de quelques pièces de canon, attaquèrent brusquement, pendant la nuit, la tour dite *des Signaux*. Les quatorze Soldats qui

défendoient, ne pouvoient opposer une longue résistance; & cette sur étoit au moment de sauter, lorsque le Duc de Crillon parut avec un détachement de mille hommes, & força l'ennemi à précipiter à retraite. Les Anglois ne furent pas plus heureux dans une sortie qu'ils tentèrent le 23. Les troupes auxiliaires de France débarquèrent le lendemain au nombre de cinq mille hommes, & ce renfort porta l'armée combinée jusqu'à dix-huit mille. Quatorze batteries formant en tout cent vingt canons & quarante mortiers, composoient l'artillerie des assiégeans. C'en étoit assez pour faire taire le feu des Anglois. Cependant ils parvinrent à détruire une batterie de mortiers, & à couler bas un navire chargé de munitions; mais nous prîmes bientôt notre revanche, & leur enlevâmes sous le canon du fort, sept bâtimens richement chargés. L'honneur de cette expédition fut particulièrement dû aux Capitaines François Eyriés & Varage, & au Chevalier de Liniers, Officier de la marine espagnole. On a dit que les

1782.

1782.

opérations du siège devoient se prolonger bien avant dans l'hiver ; en effet , la place tenoit encore le 5 Janvier. Le Duc de Crillon, impatient de la réduire , prit toutes ses mesures pour l'enlever de vive force. Le 6 , il ordonna l'attaque , & les assiégés se retirèrent dans leurs casernes, après avoir fait , pendant quelques jours , des sorties toujours infructueuses. Heureusement pour les Anglois qu'il s'éleva une tempête qui écarta les vaisseaux , & suspendit le feu des batteries ; mais ce relâche ne fut que momentané. Après une interruption de trois ou quatre jours , le canon recommença à tirer avec plus de vigueur qu'auparavant. Un des plus funestes effets de l'artillerie espagnole fut d'incendier les magasins du fort Saint-Philippe , & de priver ainsi les assiégés des munitions nécessaires pour le service de leurs batteries. La disette de vivres commençoit d'ailleurs à s'y faire sentir ; la dyssenterie y continuoit ses progrès , & le scorbut y faisoit de cruels ravages ; presque tous les malades y périssoient faute de remèdes. Ce-



endant la garnison prolongea sa sa  
 défense jusqu'au 4 Février, & dans 1782.  
 la nuit même qui précéda cette  
 journée ; elle fit un feu vif & sou-  
 tenu, qui enleva beaucoup de monde  
 l'armée des alliés ; mais les bat-  
 teries espagnoles y répondirent avec  
 tant de vigueur & de succès, que  
 la place se trouvant ouverte en  
 plusieurs endroits, Lord Murray  
 se vit réduit à la cruelle extré-  
 mité d'arborer pavillon blanc, &  
 d'envoyer proposer une capitula-  
 tion ; elle fut acceptée avec des mo-  
 difications. Il offroit de remettre  
 la forteresse aux mêmes termes  
 qu'elle s'étoit rendue au Duc de  
 Richelieu. Les ordres de M. de  
 Crillon portoient de faire la garnison  
 prisonniere, & le Commandant an-  
 glois fut obligé d'en passer par  
 cette loi de la guerre. Le lendemain  
 matin, les troupes combinées se mi-  
 rent sous les armes ; les Anglois  
 sortirent tambour battant, méche  
 allumée, & vinrent déposer leurs ar-  
 mes en faisceaux à l'extrémité de  
 l'aîle gauche de l'armée victorieuse ;  
 le Général Murray & son Etat Ma-  
 jor fermoient la marche. Cette cé-

Capitulation

1782. cérémonie achevée, tous les Officiers se mêlèrent, & leur premier soin fut de secourir la garnison qui pleuroit de rage sur la nécessité de mettre bas les armes. Quoiqu'il ne lui restât qu'une seule bombe, & qu'elle fût réduite à quinze cens hommes, dont sept cens étoient malades ou blessés, elle reprochoit comme une lâcheté au Général, de s'être rendu avant que d'avoir épuisé sa poudre & ses boulets. Sir William Draper qui commandoit en second dans le fort Saint-Philippe, se montra l'un des plus hardis *improbateurs* de Lord Murray. Le Duc de Crillon avoit invité à dîner ce Général avec les principaux Officiers de la garnison; le seul Draper s'y refusa, prétextant sa répugnance à se trouver avec un traître. Sur ce refus, Murray présagea l'orage qui le menaçoit à son retour en Angleterre. « J'en suis certain, dit-il, » le Commandant en second va » m'accuser à Londres, & ses par- » tisans rempliront les papiers d'in- » vectives contre ma personne; ce- » pendant il y a plus de dix jours » qu'il me presse de rendre la place,

Murmures  
de la garni-  
son contre  
le Général  
Murray.

» & qu'il s'est mis en frais de me =====  
 » prouver que toute résistance étoit 1782.  
 » inutile ».

La mauvaise humeur de Sir Wil- Torts de  
 liam , & les murmures de la ce Général.  
 garnison du fort Saint - Philippe ,  
 annonçoient une enquête sur la  
 conduite de Lord Murray. Mais  
 ce n'étoit point de lâcheté qu'on  
 pouvoit accuser ce Général , dont  
 la réputation de bravoure étoit jus-  
 tement affermie depuis très-long-  
 tems. Dans la situation où se trou-  
 voit le fort , il étoit impossible de  
 le sauver ; & une résistance plus  
 opiniâtre n'eût fait qu'ajouter à la  
 perte des Anglois. Quant à la pré-  
 voyance du Général , il n'étoit pas  
 aussi facile de le trouver irrépro-  
 chable de ce côté-là. S'il ne dépen-  
 dit pas de lui de hâter les secours  
 si vainement promis & si vainement  
 attendus pendant six mois entiers ,  
 peut-être fut-il en son pouvoir de  
 tirer un meilleur parti de sa foi-  
 ble garnison , en la préservant du  
 scorbut par l'usage des viandes  
 fraîches , dont il étoit naturel d'ap-  
 provisionner le fort Saint - Philippe

1782. avant l'invasion des Espagnols (1). Il eût dû prévoir cette invasion, dont il étoit menacé un mois avant leur débarquement. Peut-être aussi que le Général anglois ne mit point assez d'activité dans le service de son artillerie, lors des premières attaques de l'ennemi. Peut-être a-t-on à lui reprocher de n'avoir pas opposé assez d'obstacles à l'établissement des batteries espagnoles. Sans doute que des ordres vigoureux auroient été suivis d'une exécution prompte & décisive ; la bravoure des Soldats de Murray étoit un sur garant de leur obéissance. Le Général leur rend ce témoignage flatteur dans une lettre au Ministre, que nous allons extraire comme

---

(1) Dans le *postscriptum* de sa lettre au Comte d'Hillsborough, dont nous présentons l'extrait, Lord Murray semble avoir voulu prévenir le reproche de négligence à cet égard, en exagérant la bonté des vivres, dont la place étoit approvisionnée, dit-il, pour six mois encore, lors de la capitulation. Ce Général savoit mieux que personne que ces vivres n'étoient ni sains, ni fort abondans ; &

in monument de leur intrépidité, & le complément du tableau de leur détresse, à l'époque de la prise du fort Saint-Philippe. Cette lettre est d'ailleurs une expression bien sentie de la reconnoissance du Général Murray pour tous les soins généreux du Duc de Crillon, dont elle atteste l'humanité.

» MY LORD, j'ai l'honneur d'in-  
 » former Votre Seigneurie que le  
 » fort Saint - Philippe s'est rendu à  
 » Sa Majesté Catholique le 5 Fé-  
 » vrier, & je me flatte que l'Eu-  
 » rope entière n'en sera pas moins  
 » disposée à reconnoître l'héroïsme  
 » de mes braves compagnons. Le  
 » scorbut le plus invétéré qui ja-  
 » mais ait infecté l'espèce humaine,  
 » les avoit réduits à six cens soixan-  
 » te hommes en état de servir, & dans  
 » ce nombre cinq cens étoient plus  
 » ou moins affectés de cette cruelle  
 » maladie. Encore trois jours d'u-

Lettre de  
 ce Général,  
 qui atteste  
 l'humanité  
 des vain-  
 queurs.

son assertion démentie par le témoignage de tous ses Officiers ne le justifie pas à cet égard ; mais il n'en est que plus vrai qu'il fit bien de ne pas s'opiniâtrer à une résistance aussi meurtrière qu'inutile.

M 5

1782. » ne résistance téméraire , & c'en  
» étoit fait de toute la garnison.  
» Mais tel étoit le rare courage des  
» Soldats du Roi, qu'ils dissimuloient  
» leurs souffrances afin de pouvoir  
» continuer leur service & ne point  
» aller à l'hôpital; plusieurs ont été  
» trouvés morts en faction. Peut-  
» être n'y eut-il jamais de spectacle  
» plus touchant & plus noble que  
» celui de la garnison de Saint-Phi-  
» lippe, marchant au milieu des ar-  
» mées espagnoles & françoises. Elle  
» n'étoit alors composée que de six  
» cens Soldats moribonds, de deux  
» cens Matelots, de cent vingt hom-  
» mes du corps de l'Artillerie Roya-  
» le, de vingt Corfes & de vingt-  
» cinq tant Grecs que Turcs, Mau-  
» res ou Juifs. Les deux armées  
» disposées sur deux lignes, s'éten-  
» doient du Glacis jusqu'à George-  
» Town, où nos bataillons mirent  
» bas les armes, en déclarant qu'ils  
» ne se rendoient qu'à Dieu seul;  
» ils se flattoient que les vainqueurs  
» ne mettroient pas leur gloire à  
» prendre un hôpital. A la vue de  
» l'affreuse détresse où se trouvoient  
» nos gens, les Espagnols & les

» François ne purent arrêter leurs  
 » larmes. L'humanité du Duc de  
 » Crillon en fut sensiblement tou- 1782.  
 » chée , & ses soins compatissans ont  
 » passé mes espérances. Nous avons  
 » aussi de grandes obligations au  
 » Baron de Falkenhaye, Comman-  
 » dant des troupes françoises, ainsi  
 » qu'au jeune Marquis de Crillon,  
 » dont l'humanité s'est également  
 » signalée dans cette occasion ».

Le Général Murray termine sa lettre par un état des morts , qu'il porte à cinquante-neuf tant Officiers que Soldats , & des blessés qu'il fait monter à cent cinquante hommes. Le nombre des canons trouvés dans le fort étoit d'environ trois cens , & celui des mortiers de quarante-neuf. Mais dans le nombre de ces pièces, il y en avoit plusieurs hors d'état de servir.

La conquête du Port - Mahon flatta d'autant plus le Roi d'Espagne , qu'elle s'étoit faite sans une grande effusion de sang. L'armée combinée n'avoit perdu que cent quatre-vingt-trois hommes. On y comptoit, à la fin de l'expédition , environ deux cens quatre-vingt ma-

Le Duc de Crillon est désigné pour commander au siège de Gibraltar.

1782.

lades ou blessés; mais dans ce nombre, vingt seulement étoient en danger. Un succès aussi brillant & aussi peu coûteux ranima l'ardeur des Espagnols, & fit desirer à toute la nation qu'on profitât de cette effervescence pour tenter une plus grande entreprise. La Cour se rendit aux vœux de toute l'Espagne, & le siège de Gibraltar fut résolu. Quoique le Commandant en chef ne fut pas encore nommé, il étoit aisé de prévoir sur qui tomberoit le choix du Roi. Le Duc de Crillon venoit d'être déclaré Capitaine général des armées espagnoles, & c'étoit une forte présomption en sa faveur. En effet, Sa Majesté devoit le charger de cette grande expédition; il eut ordre de faire partir son armée pour le camp de Saint-Roch, & de ne laisser à Mahon qu'un seul régiment d'Infanterie, & deux ou trois cens Dragons. Le commandement de Minorque avoit été donné au Colonel Caro, qui venoit d'être fait Brigadier, & dont le premier soin fut de raser les fortifications de l'Isle.

Nouveaux  
murmures  
contre les  
Ministres  
d'Angleterre

La prise du fort Saint-Philippe avoit été pour l'Angleterre un coup



non moins accablant que la défaite de Cornwallis à York-Town. A la nouvelle de cet événement, la nation ne mit plus de bornes à ses murmures contre les Ministres. Elle accusoit Lord North, elle accusoit ses collègues de tous les revers qu'elle venoit d'éprouver en Amérique & dans la Méditerranée. On récapituloit, on exagéroit dans les Chambres du Parlement les fautes qu'ils avoient faites depuis le commencement des hostilités; on s'en prenoit de tous les malheurs de la patrie à leur opiniâtreté criminelle dans le dessein pervers & combiné de sacrifier au pouvoir de la Couronne, les deux autres pouvoirs constitutifs du Gouvernement britannique. L'expulsion des Ministres & la paix avec les Etats-Unis furent deux points sur lesquels les vœux de l'Angleterre parurent se réunir. En conséquence de ces dispositions, dont la Chambre des Communes se montra la fidèle interprète dans la séance du 22 Février, le Général Conway fit la motion suivante.

» Qu'il soit présenté à Sa Majesté

Motion du  
Général Con-

1782. » une humble adresse, pour la sup-  
 way, pour » plier instamment de prendre dans  
 que la guerre » la considération royale les grandes  
 d'Amérique » & fréquentes calamités qui ont ac-  
 soit disconti- » compagné la guerre actuelle, & les  
 nuée. » pesans fardeaux qu'elle a accumu-  
 » lés sur son peuple loyal & affec-  
 » tionné ; de prêter gracieusement  
 » l'oreille aux humbles prières &  
 » avis deses fidèles Communes, afin  
 » que la guerre soit discontinuée sur  
 » le continent de l'Amérique sep-  
 » tentrionale, & que par une heu-  
 » reuse réconciliation avec les Co-  
 » lonies révoltées, la tranquillité  
 » publique soit rétablie : grande fin  
 » à laquelle les fidèles Communes  
 » de Sa Majesté sont prêtes de don-  
 » ner, avec le plus vif empresse-  
 » ment, toute l'assistance qui est en  
 » leur pouvoir ».

Cette motion fut combattue par le nouveau Secrétaire d'Etat au département de l'Amérique. Voici la substance des objections contenues dans son discours.

Motifs sur lesquels s'appuie le Ministre, pour combattre cette motion. » La guerre d'Amérique, dit M. Welbore-Ellis, m'a toujours paru juste dans son principe ; mais en la regardant comme telle, je ne

» me suis jamais flatté de voir les Co-  
 » lonies ramenées à l'obéissance par la  
 » force des armes ; toutes mes espé-  
 » rances étoient fondées sur le grand  
 » nombre d'amis que nous avions  
 » dans le Nouveau Monde. Sui-  
 » vant mon opinion , leur donner un  
 » appui étoit un sûr moyen de faire  
 » triompher le parti attaché au Gou-  
 » vernement britannique ; à mes  
 » yeux , l'unique objet de cette  
 » guerre fut d'affurer & de hâter  
 » ce triomphe. Rien n'est changé ,  
 » ajouta-t-il , ni dans le nombre , ni  
 » dans la disposition de nos partisans  
 » en Amérique ; mais les événe-  
 » mens , je ne crains pas de l'avouer ,  
 » me forcent d'envisager les choses  
 » sous un point de vue moins fa-  
 » vorable , & j'ai beaucoup rabattu  
 » de l'espérance qui m'a longtems  
 » soutenu. Jamais on n'eut tant de rai-  
 » sons de desirer la paix ; mais le  
 » moyen de l'obtenir n'est pas de  
 » retirer nos troupes du continent  
 » de l'Amérique , & d'affranchir ses  
 » habitans des calamités de la guer-  
 » re. Ce parti avilissant , en nous  
 » mettant à la merci des Rebelles ,  
 » nous donneroit une paix bien

1782.

» précaire ; encore est-il douteux  
 » qu'il nous la procurât. Quand on  
 » parle de la *guerre d'Amérique*,  
 » il me semble qu'il y a abus dans  
 » les termes , & qu'elle seroit mieux  
 » nommée guerre françoise , puis-  
 » que l'armée de Washington & les  
 » autres troupes continentales , sont  
 » nourries , vêtues & soudoyées par  
 » la France , & que par conséquent  
 » c'est la France & non l'Améri-  
 » que que nous combattons dans  
 » le nouveau continent. La guerre  
 » dont il s'agit dans la motion de  
 » l'honorable Général, est donc très-  
 » improprement nommée guerre  
 » d'Amérique. Mais quelles sont  
 » les vues de l'administration rela-  
 » tivement à cette guerre améri-  
 » caine ou françoise ? Je les trouve  
 » indiquées dans la diminution des  
 » troupes votées pour le service de  
 » l'année courante en Amérique ;  
 » rien ne prouve mieux , ce me  
 » semble , que les opérations mili-  
 » taires y doivent être moins éten-  
 » dues cette année que les années  
 » précédentes ». Le nouveau Minis-  
 » tre conclut en disant , qu'il refusoit  
 » sa voix à la motion du Général  
 » Conway.

ns la même séance, M. Adams  
 énta fortement à la Chambre,  
 prouver l'adresse proposée ,  
 : porter une atteinte directe  
 rérogative du pouvoir exé-

1782.

Cette mo-  
 tion passe  
 avec des mo-  
 difications.

& Lord North déclara que  
 des opérations étoit absolu-  
 changé pour la campagne pro-  
 ; qu'on ne songeoit point  
 nplacer l'armée perdue en  
 ié , & qu'on ne feroit passer  
 nérique d'autres troupes que  
 crues nécessaires pour com-  
 les corps qui s'y trouvoient  
 qu'au lieu d'étendre les opé-  
 s de la guerre, on ne s'attache-  
 u'à les resserrer ; & que cette  
 e purement défensive, feroit  
 heminement à la paix, objet  
 is ses vœux. On recueillit les

& la majorité ne l'emporta  
 une seule, au grand mécon-  
 nent de Lord North, dont la  
 ise humeur s'exhala en propos  
 s qu'il fallut réparer par des  
 s. Il prévint que la motion du  
 al seroit encore mieux ac-  
 e dans la séance prochaine.  
 et, elle passa le 27 Février à la  
 ité de deux cens quarante voix

1782. contre deux cens neuf; mais avec des modifications qui sembloient accorder quelque chose à Lord North, & restreindre la demande du Général à la cessation de la guerre offensive. Voici la nouvelle forme sous laquelle cette motion avoit été soumise à la considération de la Chambre des Communes.

» Résolu, que l'opinion de cette  
» Chambre est que la continuation  
» ultérieure d'une *guerre offensive*  
» sur le continent de l'Amérique  
» septentrionale, dans la vue de ré-  
» duire à l'obéissance les Colonies  
» révoltées, ne peut qu'affoiblir les  
» efforts de l'Angleterre contre ses  
» ennemis européens; que dans les  
» circonstances présentes, elle ne  
» peut qu'ajouter à cette inimitié si  
» fatale aux intérêts de la Grande-  
» Bretagne & de l'Amérique; &  
» en empêchant une heureuse récon-  
» ciliation entre les deux partis, frus-  
» trer les vœux de la majorité de  
» la chambre, & le desir ardent,  
» dont elle est pénétrée, de nous  
» rendre les bénédictions de la  
» tranquillité publique».

Sa Majesté

Le Vendredi premier Mars, deux

cens membres des Communes se ~~rendirent~~ 1782.  
 rendirent au Palais de Saint-James,

& présentèrent leur adresse à Sa Ma- Britannique  
répond à l'a-  
dresse de la  
Chambre des  
Communes.  
 jesté qui, l'ayant reçue des mains de  
 l'Orateur, y fit la réponse suivante.

« MESSIEURS DE LA CHAM-  
 BRE DES COMMUNES. Rien ne me  
 touche de plus près que le bon-  
 heur de mon peuple : vous pou-  
 vez être assurés qu'en conséquence  
 de votre avis, je prendrai les me-  
 sures qui me paroîtront tendre le  
 plus directement à rétablir entre  
 la Grande Bretagne & les Colo-  
 nies l'harmonie si essentielle à la  
 prospérité de l'une & des autres ;  
 & que mes efforts seront dirigés  
 de la manière la plus efficace con-  
 tre nos ennemis européens, jus-  
 qu'à ce qu'on puisse obtenir une  
 paix compatible avec les intérêts  
 & le bien-être permanent de mon  
 Royaume ».

Le Lundi suivant, l'Orateur ren- Nouvelle  
motion &  
nouvelle  
adresse sur le  
même sujet.  
 dit compte à la Chambre de la ré-  
 ponse faite à son adresse, & le Gé-  
 néral Conway fit une seconde mo-  
 tion qui tendoit à déclarer ennemi  
 de l'Etat quiconque oseroit suggérer  
 à S. M. de continuer en Amérique

1782.

une guerre *offensive*. Cette motion passa ainsi que l'adresse de remerciement au Roi, dont on convint unanimement. Les députés de la Chambre se rendirent en conséquence au Palais de Saint-James, au milieu d'un concours de peuple qui s'y portoit en foule, pour féliciter S. M. d'une résolution qu'elle étoit forcée d'adopter.

Pour l'autoriser à conclure la paix ou du moins à suspendre les hostilités en Amérique, il falloit un bill, & telle est la substance de celui qui fut présenté à la Chambre des Communes.

Bill présenté à la  
Chambre des  
Communes.

« Comme il est essentiel aux intérêts de la Grande Bretagne & des Colonies de l'Amérique, que la paix & le commerce soient rétablis entre elles ; pour manifester le desir sincère qu'ont Sa Majesté & son Parlement de mettre fin aux calamités de la guerre, *qu'il soit statué* par la très-Excellente Majesté du Roi, & par les Lords & Communes assemblés en ce Parlement, que la loi autorise Sa dite Majesté à traiter & conclure une paix ou trêve avec lesdites Colonies. *Qu'il soit de plus statué,*



qu'en vertu de cet acte, elle aura es pleins pouvoirs & autorité 1782.  
d'annuler, révoquer ou suspendre tout autre acte du Parlement à ce contraire en quelque maniere que ce puisse être ».

L'opposition avoit enfin pris le dessus. Lord North & ses collègues se voyoient délaissés de leurs zélés partisans, & il étoit sé de prévoir qu'ils ne braveroient pas longtems encore l'orage qui grondoit sur leurs têtes. Dès le mois de Janvier, M. Fox avoit proposé une enquête solennelle sur la conduite du premier Lord de l'Amirauté; ce qui donna lieu à une récapitulation de toutes les fautes des Ministres dans l'emploi des forces navales de l'Angleterre, depuis son agression contre la France. Cette récapitulation est bonne à suivre, ne fut-ce que pour réveiller l'attention sur une foule d'événemens épars dans cette histoire, & peut-être oubliés de quelques-uns de nos lecteurs.

Ce fut à l'époque de cette guerre en Europe, que le Comte de Sandwich prononça les paroles mémo-

Récapitulation des fautes du Ministère, dans l'emploi des forces navales.

1782.

rables & sentencieuses qui l'obligoient sur sa tête, à ne laisser, dans aucun cas, à la Maison de Bourbon, la supériorité des forces navales. Suivant M. Fox, cette déclaration téméraire avoit endormi la nation dans une sécurité funeste. Elle vit sans inquiétude les préparatifs de la France, sur-tout depuis qu'on eût désigné l'Amiral Keppel pour commander les vingt-six vaisseaux qui, disoit-on en pleine Chambre, n'attendoient à Portsmouth qu'un Amiral pour mettre à la voile. Mais à son arrivée, au lieu de cette forte escadre, il ne trouva que six vaisseaux en état d'appareiller. Les lenteurs furent extrêmes, & la plus belle partie de la campagne de 1777 se passa dans l'inaction. Cependant, on ne cessoit de répéter au Ministre, que la France pressoit son armement avec une célérité alarmante pour l'Angleterre. Ainsi la négligence de Sandwich fit perdre aux Anglois une si belle occasion d'étouffer à son berceau la marine renaissante des François. « Etoit-il » allié à la Maison de Bourbon, » s'écrie M. Fox, étoit-il à ses

pages? Dans l'un ou l'autre cas ~~il~~ <sup>1782.</sup> pouvoit-il mieux la servir? Mais qu'il ait été foudroyé par elle ou par la Grande - Bretagne, peu importe, puisque l'effet a été le même ».

Une autre imprudence qui caractérise la conduite de cette première campagne britannique, est le <sup>Suite de la récapitulation.</sup> art qu'on avoit pris d'envoyer en Amérique tout ce qu'on avoit de régates; de sorte que, pour donner la chasse à de simples navires, on s'étoit vu forcé d'employer des vaisseaux de ligne; mais lorsqu'il fut question de former une escadre pour l'Amiral Keppel, il fallut rappeler ces vaisseaux qui, ayant plus ou moins souffert dans leur croisière, avoient besoin d'être réparés avant de s'incorporer dans l'armée navale; faute de prévoyance & d'activité, on perdit ainsi tous les frais de cette campagne.

Ce même système de lenteur & d'inaction parut être celui de l'Angleterre dans les campagnes suivantes. La jonction & la séparation des escadres françoises & espagnoles ne fut jamais troublée par la moindre tentative de la part des Anglois.

1782.

Habiles à poursuivre une flotte après sa sortie ou lors de sa retraite, ils ne furent presque jamais ni la prévenir ni l'atteindre. Leurs plus heureux succès furent ordinairement des coups de la Providence qui se plaisoit quelquefois à réparer les fautes de l'administration. En 1778, il s'agissoit de gagner les François de vitesse aux Indes occidentales, & de leur disputer la supériorité du nombre. En conséquence on fait partir une forte escadre sous le commandement de l'Amiral Rodney; mais avec ordre de toucher auparavant à Gibraltar; c'étoit manquer l'objet qu'on avoit principalement en vue. Cette fausse mesure réussit aux Anglois; ils prirent & coulèrent bas neuf vaisseaux de l'escadre de l'Angara. « Mais en » cette occasion, dit M. Fox, ne » remercions que la Providence; » c'est la seule alliée qui nous reste. » Quels succès, ajoute-t-il, ont eu » les deux campagnes suivantes ? » Quels fruits a recueilli la nation » des sommes immenses qu'elle a » prodiguées dans l'espoir de soutenir ou de réparer l'honneur de son

son pavillon? Revers sur revers, 1782.  
 fuite sur fuite. Les clameurs d'un

peuple entier & la retraite successive des Amiraux dégoûtés d'un service ingrat qui peut compromettre leur gloire; tout proclame les hautes vues du premier Lord de l'Amirauté. Mais semblable à ces conquérans célèbres dans l'histoire qui puisoient de nouvelles ressources dans leurs défaites mêmes, le Comte de Sandwich trouve que l'Angleterre n'a point assez de trois ennemis, il en provoque un quatrième, & de concert avec ses Collegues, il déclare la guerre à la Hollande. Ce fut par cet acte de démence que se termina la campagne de 1780.

La campagne suivante fut encore plus féconde, en revers, toujours imputés à la confiance aveugle, à la négligence, à l'incapacité des Ministres d'Angleterre. A cette époque, ils avoient porté jusqu'à quatre le nombre des Puissances armées contre la Grande-Bretagne, sans avoir pu lui ménager un seul allié; & par une inconséquence digne de leur politique, la même ad-

1782.

ministration qui avoit provoqué les Hollandois avec des forces supérieures, (1) ne leur opposa qu'une faible escadre après la déclaration de guerre. Mais dans cette circonstance, la Providence vint encore au secours des Anglois, & pour me servir des expressions de M. Fox, prit en main le gouvernail du Berwick, & le conduisit à Dogger-Bank pour soutenir les efforts de l'Amiral Parker qu'on avoit négligé de renforcer, & dont les talens & la valeur ne purent terminer cette affaire d'une manière glorieuse pour la nation. Pendant ce tems-là, l'Amirauté mal informée envoya en croisière l'Amiral Darby, & imputa à de fausses terreurs la prudente retraite de ce Général qui n'avoit pourtant que ce moyen d'éviter les flottes combinées ; lui donne un démenti formel sur l'apparition de

---

(1) On se rappelle qu'avant la déclaration de guerre entre les deux Puissances, le Commodore Fielding avoit été détaché avec plusieurs vaisseaux de force, pour intercepter un Convoi hollandois, protégé par un seul vaisseau de ligne.

flottes; & par de faux avis en-  
 yés à Bristol, rassure les négo-  
 nts de cette ville, qui, sur la  
 de l'Amirauté, alloient expédier  
 irs vaisseaux, & les jeter au milieu  
 s escadres ennemies, si une lettre  
 : Lord Shulldham ne fut arrivée  
 tems pour détourner ce malheur.  
 t ce qui prouve le défaut d'har-  
 onie entre les divers départemens  
 e l'administration; c'est qu'à cette  
 îême époque, Lord Stormont fai-  
 it informer le commerce d'Ir-  
 unde que les flottes des alliés  
 portoient sur les côtes de ce  
 loyaume.

1782.

Malgré les fastueuses promesses  
 le l'Amiral Rodney, les opér-  
 ions de la marine angloise n'é-  
 oient ni plus heureuses, ni mieux  
 combinées dans les Indes occidenta-  
 es. De foibles canonnades entre les  
 escadres respectives, des simula-  
 cres de combats, & la perte réelle  
 de quelques îles britanniques, fu-  
 rent tout ce que produisirent les  
 rodomontades de l'Amiral.

Enfin, l'occasion de réparer ses  
 disgraces, s'offrit encore une fois  
 à l'Angleterre. On équipoit à Brest

Sandwich fut inexorable ,  
la seconde , il fut également  
hénible d'avoir détaché de  
inférieures contre cette  
tandis qu'il en avoit de si  
res à sa disposition. D'ailleu  
quoi. les instructions de l  
Kempensfelt l'obligeoient-  
revenir avec quinze prises  
il pouvoit s'emparer de  
convoi françois ?

Si toutes les fautes imp  
Lord Sandwich étoient con  
elles motivoient suffisamment  
quête proposée par M. Fo  
le premier Lord trouva  
moment, des apologistes zé  
le Capitaine John Luttr

Chefs d'ac-  
cusation pro-  
duits contre  
Lord Sand-  
wich.



z de calomnies. L'enquête n'en fut pas moins fixée au 7 Février. En 1782.  
 a bornant à la campagne de 1781,  
 M. Fox produisit quatre chefs  
 l'accusation contre le premier Lord  
 de l'Amirauté.

1°. D'avoir souffert que le Comte de Grasse fit voile pour les Indes occidentales, sans prendre la moindre mesure pour intercepter son escadre dont il connoissoit la destination & l'infériorité, pour la devancer aux Antilles, & pour assurer à l'Amiral Hood la supériorité qu'y cherchoient les François. De cette négligence criminelle de Sandwich, s'ensuivirent la perte des isles angloises, & la capitulation de York-Town.

2°. D'avoir laissé prendre à M. de la Motte-Piquet le convoi de Saint-Eustache, dont Sir George Rodney avoit annoncé l'arrivée, & qu'il étoit possible de sauver en rappelant l'Amiral Darby de sa croisière inutile sur la côte d'Irlande. A cette même époque, on attendoit une flotte de la Jamaï-

1782.

que, dont on ne daigna pas le mettre en peine. Heureusement qu'elle fut rencontrée par une frégate qui l'avertit du danger qu'elle couroit. Le convoi de Saint-Eustache n'eut pas le même bonheur, il fut enlevé par la faute de l'administration.

3°. D'avoir tendu un piège aux Négocians de Bristol, en faisant écrire au Maire de cette ville que la flotte combinée n'étoit point dans la Manche, & que celle de l'Amiral Darby n'avoit relâché à Torbay, que pour faire de l'eau. Lord Sandwich écrivoit une fausseté, puisqu'il n'ignoroit pas que l'Amiral avoit assigné une toute autre raison à sa retraite précipitée.

4°. Le quatrième chef d'accusation portoit sur la conduite de la guerre avec la Hollande. Selon M. Fox, de toutes les absurdités de l'administration, la plus absurde fut la manière de s'embarquer dans cette guerre. On supposâ d'abord que les Hollandois étoient absolument dénués de défense; & que le parti des Anglois n'attendoit qu'un effort vigoureux

pour devenir le parti dominant dans la République. On imaginoit d'après cela , que Lord Sandwich alloit envoyer une escadre puissante au Texel , pour y foudroyer la marine naissante des Hollandois ; mais , pour attaquer leurs vaisseaux , il attend qu'ils soient en pleine mer , & tout le monde sait quelles ont été les suites de cette opération.

Cette enquête sur la conduite des affaires navales s'évanouit comme les autres , & la motion de Charles Fox fut rejetée à la pluralité des voix ; mais dans cette occasion , le parti du Ministère ne l'emporta que d'un petit nombre de voix , & il étoit aisé de voir que l'opposition s'acheminoit à la majorité. Les abus introduits dans l'administration de la marine , étoient l'objet de violens débats , toujours renaissans & jamais terminés dans ces séances tumultueuses. Dans celle du 13 Février , M. Hufsey , accusant l'indolence de l'Amirauté , lui reprocha de laisser dépérir la marine , & de tromper la nation sur l'état effectif

L'enquête  
n'a pas lieu ,  
& les repro-  
ches conti-  
nuent.

1782.

de la puissance navale, en produisant des listes sans fin de vaisseaux qui n'existoient nulle part. « N'est-il pas honteux, ajouta-t-il, qu'à » près tant de millions prodigués, » notre marine royale se borne à » quatre-vingt-dix vaisseaux de ligne. Et tandis qu'on s'endort en » Angleterre, que rien ne finit » dans nos bassins & sur nos chantiers, les François se livrant à » toute l'activité de leur caractère, » construisent, équipent, réparent » des vaisseaux avec une célérité » qui tient du prodige ». A ce sujet, il raconta qu'un Anglois de ses amis, tout récemment venu de Brest, lui avoit dit, qu'ayant témoigné à un Officier de ce Port quelque desir d'en visiter l'Arsenal, cet Officier s'y étoit prêté de la meilleure grace, en lui disant : « Pendant la dernière » guerre nous n'admettions aucun étranger, parce que nous » rougissions de notre nudité ; mais » à présent il n'en est pas ainsi, » nous nous plaçons à montrer nos » richesses ». Mon ami, continua M. Hussey, suivit son introduc-

eur, parcourut tout, vit tout, & fut enchanté, étonné de tout ce qu'il vit ; mais rien ne le surprit comme un vaisseau de soixante-quatorze canons qu'on alloit mettre à flot, & dont la quille n'étoit posée que depuis trois mois. Lord Howe dit qu'il n'en croyoit rien ; & M. Hussey offrit de présenter son ami qui affirmeroit le fait à la barre de la Chambre.

Quoique dans l'opinion de beaucoup de gens, Lord Howe fût désigné successeur du Comte de Sandwich, il n'en désapprouva pas moins le projet d'une motion tendante à déplacer le premier Lord de l'Amirauté ; il fit entendre qu'aucun des aspirans à ce poste difficile, ne lui paroissoit en état de le remplir. Il n'excepta ni Lord Mulgraveni l'Amiral Keppel, qui, disoit-on, avoient de grandes prétentions au ministère de la marine. M. Fox déclara qu'il ne portoit point ses idées sur le choix du successeur, pourvu que la succession fût ouverte ; & il convoqua solennellement, pour le vingt Fé-

Lord Howe  
se déclare  
pour le Com-  
te de Sand-  
wich.

1782. vrier, une assemblée générale des Communes.

Le projet d'élever Lord Germaine à la Pairie, est dénoncé à la Chambre des Pairs.

Tandis qu'on travailloit dans cette Chambre à l'expulsion d'un Ministre encore en exercice, on s'occupoit à la Chambre Haute de la destinée d'un Ministre déplacé, à qui Sa Majesté Britannique venoit d'accorder les honneurs de la Pairie. Quoiqu'assez étrangères aux affaires publiques, les tracasseries suscitées en cette occasion à Lord Germaine, nous ont paru mériter un moment l'attention du lecteur.

Le bruit s'étoit répandu que l'Ex-Ministre alloit passer à la Chambre des Pairs avec le titre de Vicomte de Sackville. Dès que ce bruit se fut confirmé, le Marquis de Carmarthen crut devoir dénoncer à la Chambre ce projet de la Cour; voici la substance de la motion: « *Résolu*, qu'il est dé-  
 » rogatoire à l'honneur de cette  
 » Chambre, qu'une personne con-  
 » vaincue du crime énoncé dans la  
 » sentence d'un Conseil de guerre,  
 » soit appelée à la dignité de Pair  
 » du royaume ».

le délit constaté par cette sentence, n'étoit rien moins qu'un acte de désobéissance aux ordres du Prince Ferdinand de Brunswick, lors de la bataille de Minden; en conséquence de cet acte, le duc de Germaine avoit été déclaré incapable de remplir aucun poste militaire, & le feu Roi biffa son nom sur la liste de ses Conseillers privés. Toute l'Europe avoit fixé son jugement sur l'affaire de Minden, & sur la sentence qu'on vouloit faire revivre; d'ailleurs, la protection, dont le Roi actuel honoroit le Vicomte Sackville, sembloit, pour servir de ce terme, avoir passé un ange sur un monument de l'immortalité de son ayeul. Cependant la partie de la Chambre s'obstinait à regarder cette sentence comme une flétrissure; & l'objet de la première motion du Marquis Carmarthen avoit été de faire un outrage à la dignité de la Chambre. Sa précaution ayant été infructueuse, il se présenta le 18 février, avec une seconde motion, tendante à censurer les Mi-

1782.

Sur quel délit est fondée cette dénonciation.

1782. nistres de Sa Majesté , qui avoient fait consommer cet ou-  
ge. Le Comte d'Abingdon se-  
da la motion du Marquis ,  
motiva son approbation dans  
discours, dont voici le résumé.

Décret de  
Comité d'A-  
dmission con-  
tre Lord Ger-  
maine.

« La Chambre des Pairs et  
Conseil héréditaire de la Cour-  
ne ; elle a des droits primitifs in-  
pendans de la Couronne & du  
ple ; un de ces droits est d'ex-  
un Pair, dont l'admission ré-  
à Vos Seigneuries. Il est vrai  
la création des Pairs est la pré-  
tative exclusive de la Couronne ;  
dans ce double sens , que la  
ronne est la source des *honneurs*  
& non pas de la *hante*. Ce sont  
principes sur lesquels j'établis  
l'admission de Lord Germaine  
Pairie , n'est pas moins une  
imprimée à l'honneur de  
Chambre , qu'un outrage fait  
peuple en général. C'est une  
pour la Pairie , de nous aff-  
un homme avec lequel tout  
dat, homme d'honneur , refus-  
de s'associer ; c'est un outrage  
au peuple , que d'élever au-  
de ses concitoyens, un hom-



n'a d'autres titres à cette distinction que d'avoir perdu l'Angleterre. Mais en cela même, il n'a fait que remplir les vues du Cabinet; il reçoit le prix de son obéissance à des ordres pervers; & c'est pour moi une nouvelle raison d'appuyer la motion du noble Marquis ».

1782.

Le Vicomte de Sackville étoit présent à cette séance; il ne resta point sans réponse, & voici les principaux moyens qu'il fit valoir dans sa défense.

Après avoir établi que la dis-  
pensation des honneurs est une Défense de  
ce Lord.  
prérogative incontestable de la Couronne, toutes les fois qu'ils sont conférés à des personnes compétentes pour les recevoir, le nouveau Pair se mit en devoir de prouver sa compétence, en rappelant à la Chambre les circonstances dans lesquelles il fut jugé par un Conseil de guerre. « Quels » tems, s'écria-t-il, nous rappelle » cette motion? Des tems de fac- » tions & de clameurs suscitées » contre moi. Il est de fait que je » fus condamné sans être entendu, »

1782.

» & puni avant qu'on m'eût fait  
» mon procès. Dépouillé, sur de  
» simples rumeurs, de tous mes ti-  
» tres militaires, en butte aux  
» traits de la calomnie, & victime  
» dévouée à l'animosité de mes  
» ennemis, j'avois tout à craindre  
» d'une enquête; cependant je  
» pris sur moi les conséquences,  
» je sollicitai cette enquête, &  
» sommai mes accusateurs de com-  
» paroître. Qui pouvoit m'inspirer  
» cette fermeté dans ces circonf-  
» tances périlleuses, si ce n'est la  
» conviction intime de mon inno-  
» cence? Je savois que la sentence  
» que je sollicitois feroit exécutée,  
» fût-elle capitale; j'avois la mort  
» devant les yeux, & je n'en per-  
» séverai pas moins. Je me tairai  
» & sur le Conseil de guerre &  
» sur ses procédés; mais je dois  
» vous rappeler l'impression que  
» fit cette sentence passionnée à  
» laquelle je m'étois soumis. Quatre  
» ans après je fus appelé au Con-  
» seil privé, & ensuite au Ministère.  
» Je crus voir dans ces distinc-  
» tions qui m'étoient accordées,  
» la cassation de la sentence. J'en

» ai joui dix ans, sans qu'on ait  
 » prétendu qu'elle me rendoit in-  
 » compétent pour les emplois que  
 » je remplissois. Il y a plusieurs an-  
 » nées qu'il plut à Sa Majesté de  
 » m'élever au poste éminent de  
 » Secrétaire d'Etat, & personne ne  
 » m'a reproché mon incompétence  
 » pour cette haute dignité. Com-  
 » ment se peut-il faire que la sen-  
 » tence en question me rende in-  
 » compétent aujourd'hui pour oc-  
 » cuper un siège dans cette Cham-  
 » bre ? Selon l'esprit de la consti-  
 » tution britannique, les dignités  
 » de Conseiller privé & de Secrè-  
 » taire d'Etat sont supérieures à  
 » celle même de la Pairie. Ce fait  
 » posé, comment se peut-il que je  
 » n'aie point été incompétent pour  
 » remplir ces premiers postes, &  
 » que je le sois pour occuper un  
 » siège parmi vous ? »

1782.

Il y eut pour & contre la mo-  
 tion du Marquis de Carmarthen  
 de longs débats, où la cause du  
 Vicomte de Sackville fut vivement  
 attaquée par Lord Derby, & non  
 moins vivement défendue par Lord  
 Walsingham ; mais le Duc de

Le Duc de  
 Richmond  
 éclaircit l'é-  
 tat de la ques-  
 tion.

1782.

Richmond présenta l'état de la question sous un point de vue qui laissoit sans réplique les plus ardens apologistes du nouveau Pair. Et d'abord, il examina l'étendue de la prérogative royale au sujet de la Pairie, & fit voir que depuis Edouard III jusqu'à Henri VII, la création d'un Pair ne s'étoit jamais faite sans le consentement du Parlement; qu'après Henri VII, la Couronne s'attribua cette prérogative exclusive; que dans ces derniers tems, elle en a joui sans réclamations, & que c'est le principe admis aujourd'hui, que la création des Pairs appartient au testablement à la Couronne. La partie de la question étoit donc par l'admission même de ce principe. Mais dans le cas présent étoit-il convenable de faire de la prérogative? Suivant de Richmond, cette question restoit indécise si qu'on eût éclairci un point qu'il n'avoit pas encore été depuis l'époque de la sentence qui lui donna l'honneur du Vicomte de Northampton. Ce point à éclaircir étoit

tervalle qui sépara le moment où Lord Germaine reçut du Prince Ferdinand l'ordre d'avancer avec la cavalerie , & le moment où il arriva au théâtre de l'action , qui n'étoit éloigné que d'un mille.

« J'étois présent, continue le Duc de Richmond , & j'ai vu une heure & demie s'écouler entre la réception de l'ordre & l'arrivée de la cavalerie. Le noble Lord a donné pour excuse, qu'il avoit reçu deux ordres contradictoires. Quoi qu'il en soit , le fait est qu'il n'obéit ni à l'un ni à l'autre ; il ne s'ébranla qu'à près une heure & demie. L'action continuoit ; elle étoit terminée lorsqu'il arriva. Une double imprudence me frappe dans le Conseil qu'ont donné les Ministres du Roi d'élever le noble Lord à la Pairie : premièrement, cette mesure peut encourager la désobéissance & l'indiscipline dans nos armées ; en second lieu, elle doit indisposer de plus en plus les Américains, qui, sans doute, n'apprendront pas avec indifférence, qu'on vient d'élever aux

1782.

Imprudence du Ministère dans cette conjoncture.

» honneurs de la Pairie, le Ministère qui déploya contre eux toutes les fureurs d'une guerre atroce.

On sentoît dès-lors en Angleterre la nécessité de conclure la paix avec ses anciennes Colonies; & cette observation justifie le nouveau trait qu'on vient d'ajouter au tableau des inconséquences britanniques. Suivant le nouveau plan du Ministère, c'en étoit une bien maladroite de paroître récompenser Lord Germaine. Dans cette circonstance, la Chambre devoit adopter la motion du Marquis de Carmarthen; cette motion fut pourtant rejetée à la pluralité de quatre-vingt-treize membres contre vingt-huit. Parmi ces derniers, il s'en trouva neuf qui firent la protestation suivante. « Que l'élévation du noble Lord » à la Pairie, est une mesure également funeste aux intérêts & à la gloire de la Couronne; injurieuse pour la mémoire du feu Roi, ainsi que pour toutes les branches survivantes de l'illustre maison de Brunswick; contraire à tout principe de discipline mi-

» litaire , & particulièrement à la  
 » dignité de cette Chambre , dont  
 » l'inclination & le devoir furent  
 » dans tous les tems , de transmet-  
 » tre sans tache à la postérité la  
 » gloire de la nation britannique ».

1782.

Si l'opposition voyoit avec peine l'admission de Lord Germaine à la Pairie , elle avoit la satisfaction de voir un autre Ministre à la tête des affaires de l'Amérique. La retraite volontaire ou forcée du Vicomte de Sackville , paroissoit d'ailleurs un acheminement à l'expulsion de ses anciens Collegues. Ce premier triomphe remporté sur l'administration , encourageoit les efforts du parti contraire , & ce qu'ils avoient déjà produit à la Chambre des Communes dans les débats élevés contre Lord Sandwich , laissoit présager la chute prochaine de ce premier Lord de l'Amirauté. La défection de ses partisans devenoit chaque jour plus sensible , & il étoit nécessaire qu'il cédât enfin à l'orage qui grondoit autour de lui. La faction anti-ministérielle jouissoit d'avance & sans inquiétude , du triomphe qu'elle

Que les in-  
 culpations  
 contre le Mi-  
 nistère en gé-  
 néral retom-  
 bent indirectement sur  
 Lord North.

**1752** s'étoit assuré de ce côté-là. tourna désormais ses principales batteries contre le Ministre des finances, bien persuadée que la conduite de Lord North entraîneroit des autres Ministres. Ce fut cette vue que, sans attaquer un Membre de l'administration en particulier, toutes les mesures proposées à la Chambre des Communes furent dirigées contre le Ministre en général. Comme chef de l'administration, Lord North se voyoit ainsi chargé de toutes les culpations; ne s'adresser directement à personne, c'étoit s'adresser indirectement au premier ministre.

Quoi qu'il en soit, dans la séance du Vendredi 8 Mars, laquelle furent invités tous les Membres de l'opposition, excepter ceux que leurs infirmités dispensaient de s'y rendre personnellement, Lord George Cadogan mit sous les yeux de la Chambre les observations les plus alarmantes sur la position de l'Angleterre britannique. Il résulta de ce tableau, que depuis 1775, les



le la guerre se montoient à cent millions sterling, sans autre fruit que la perte de cent mille hommes, l'abandon forcé des plus riches domaines de l'empire, & l'aliénation de toutes les Puissances de l'Europe. Il chercha la source de ces calamités, & la trouva dans la négligence & l'incapacité des Ministres. Ce fut la matière de quatre motions, dont la première relative à l'emploi des cent millions sterling, fut débattue dans cette séance. La quatrième étoit une inculpation directe contre le Ministère. On recueillit les voix sur cette motion, & il ne s'en fallut que de six qu'elle ne passât; elle eût entraîné l'expulsion générale de tous les Membres de l'administration; mais cet événement ne fut que différé. Les motions devoient se renouveler sous d'autres formes, & le Vendredi 15 Mars, Sir John Rous les reproduisit en ces termes.

» *Résolu*, que cette Chambre  
 » prenant en considération les ca-  
 » lamités graves & multipliées qui  
 » ont résulté de la guerre; &

Motion tendante à l'expulsion des Ministres.

1782.

» considérant que malgré l'immen-  
 » sité des sommes votées à la  
 » concurrence de plus de cent  
 » millions sterling , la nation a  
 » perdu en Amérique treize Pro-  
 » vines ; celle de la Floride oc-  
 » cidentale ; les isles de la Domi-  
 » nique , de la Grenade , de Saint-  
 » Vincent , de Tabago , & l'isle  
 » de Minorque en Europe , où  
 » nous sommes en guerre avec la  
 » France , l'Espagne & la Hollan-  
 » de , sans avoir pu nous procurer  
 » un seul allié qui nous assiste ;  
 » que cette Chambre enfin , por-  
 » tant le regard de l'effroi sur les  
 » dangers de toute espèce qui  
 » nous enveloppent de tous côtés ,  
 » ne peut continuer de placer sa  
 » confiance dans l'administration  
 » actuelle ».

Récrimina-  
 tion en faveur  
 du Ministère.

Cette motion fut secondée par  
 M. Harrison , qui récapitula tous  
 les chefs d'accusation tant de fois  
 rebattus contre les Ministres , &  
 particulièrement contre Lord  
 North , auquel il reprocha les  
 taxes oppressives sur lesquelles il  
 venoit d'asseoir le paiement de  
 l'intérêt d'un nouvel emprunt de

treize millions cinq cens mille livres sterling. Il finit par demander aux Ministres, comment avec la conviction de leur incapacité, ils avoient le front de conserver leurs places. Sir Richard Symons & le Colonel Onslow prirent en main la défense de l'administration actuelle, & rejetèrent sur l'opposition, tout le blâme qu'elle vouloit faire retomber sur le Gouvernement. Ce dernier remontant à la source des calamités de la Grande-Bretagne, en trouva le germe dans la révocation de l'acte du timbre & dans l'acte déclaratoire, mesures dangereuses adoptées par l'administration précédente, qu'avoua le Parlement, auxquelles applaudit le grand Chatham lui-même, & qui entraînèrent la guerre d'Amérique, guerre inévitable, dont la justice ne seroit pas contestée si le succès l'eût couronnée. « Cette guerre fut malheureuse ! à qui s'en prendre ? Aux discours inflammatoires prononcés dans cette Chambre, aux démarches non moins funestes des Sénateurs britanniques. Tandis que leurs émissaires al-

» magnanimité ! En, ce  
» panégyristes de la révolte  
» aspirer aux premières  
» l'administration ! Si le  
» couronnoit leur ambi  
» intrigues, comment po  
» ils se refuser à l'ind  
» ce de l'Amérique ? C  
» après avoir reconnu  
» mencement de la gu  
» légitimité de ses préte  
» cet égard, ôseroient-ils  
» contester au moment de  
» Il résulte de ces obse  
» ajouta le Colonel, que  
» d'Amérique est l'effet d'  
» antérieure à l'existence  
» ministration actuelle ;

Adams se montra l'un des  
 célèbres panégyristes de l'admi-  
 nation, & se mit en devoir de  
 prouver que les revers de l'An-  
 terre étoient absolument indé-  
 pendans de la conduite de ses Mi-  
 nistres. Pour cet effet, il rappella  
 l'histoire d'Ouessant, comme le pre-  
 mier anneau d'une longue chaîne  
 de calamités déployées sur la  
 Grande-Bretagne ; & pour discul-  
 per le Gouvernement, il fut obli-  
 gé de convenir de la supériorité  
 de l'escadre de Keppel sur la flotte  
 de M. le Comte d'Orvilliers.  
 Quant aux frais immenses de cette  
 guerre, objet des reproches le  
 plus fréquemment renouvelés con-  
 tre l'administration, il observa que  
 la guerre est nécessairement  
 dispendieuse, & que la dernière  
 qu'il a été infiniment plus que  
 la précédente. De grands triomphes l'ont  
 été signalée à la vérité ; mais  
 quant à M. Adams, ces triomphes  
 ne furent préjudiciables à  
 l'Angleterre, en ce qu'ils suscitèrent  
 contre elle la jalousie de l'Eu-  
 rope entière. « Consultez, dit-il, l'histoire  
 des fastes de l'Histoire, & vous  
 verrez que

1782.

Quelles  
 sont, suivant  
 M. Adams,  
 les premières  
 causes des ca-  
 lamités de  
 l'Angleterre.

Qu'on en  
 trouve la  
 source dans  
 ses prospérités  
 antérieures.

1782.

» trouverez que toutes les nations  
» qui, comme la Grande-Bretagne,  
» ont porté, dans certaines périodes, la gloire de leurs armes à ce  
» point d'éclat & de renommée,  
» son devenues par-là même, chez  
» tous leurs voisins, un objet d'alarme & d'envie pour les générations contemporaines ; vous  
» verrez Louis XIV, avec les plus  
» grands Ministres qui jamais aient  
» illustré le règne d'aucun Prince,  
» embarqué seul dans la guerre de  
» la succession, sans pouvoir engager une autre Puissance dans la querelle. L'Autriche nous offre  
» aussi des exemples de cet abandon  
» général. Je n'ai jamais lu que  
» l'Autriche, je n'ai jamais lu que  
» la France & Louis XIV lui-même, aient blâmé leurs Ministres de n'avoir pu former d'alliance ; ces nations & leurs Princes en sentoient l'impossibilité.  
» Pourquoi les Ministres britanniques seroient-ils traités avec  
» moins d'impartialité ? C'est tout  
» aussi légèrement qu'on leur  
» impute les désastres de la  
» guerre actuelle, & qu'on at-

» tribue au célèbre Pitt les succès  
 » brillans de la guerre précédente.  
 » Ces succès étoient dus aux me-  
 » sures d'une administration anté-  
 » rieure, qui, avant de déclarer  
 » la guerre à la France, avoit  
 » anéanti le commerce de cette  
 » nation, & l'avoit mise ainsi dans  
 » l'impossibilité d'équiper ses vais-  
 » seaux de guerre. Ce coup, dont  
 » la France ne put se relever dans  
 » tout le cours de la guerre, ne  
 » fut point l'ouvrage de Lord  
 » Chatham : il fut en profiter ;  
 » mais la gloire en appartient à ses  
 » prédécesseurs. N'en doutez pas,  
 » Messieurs, le parti visiblement  
 » intéressé au déplacement des Mi-  
 » nistres actuels, n'a d'autres vues  
 » que de frayer un chemin à son  
 » ambition ; il vous propose une  
 » résolution qui, si vous l'adop-  
 » tiez, couronneroit toutes les in-  
 » trigues. Mais avant de vous dé-  
 » terminer, considérez, je vous  
 » prie, quelles seroient les nou-  
 » velles mesures des hommes nou-  
 » veaux qui se présentent. Trouve-  
 » rez-vous en eux de meilleurs  
 » Ministres que ceux qui gouver-

1782.

1782.

» nent actuellement ? Je laisse à  
 » votre équité le soin de répondre  
 » à cette question ».

Lord North  
 se désiste au  
 nom de tous  
 les Ministres.

Les Membres de l'opposition ré-  
 pliquèrent avec plus ou moins de  
 force, aux apologistes du Minis-  
 tre, & ce ne fut que par des ré-  
 pétitions de tout ce qu'ils avoient  
 déjà dit. Lord North repoussa leurs  
 attaques avec les mêmes armes  
 dont on l'a vu s'escrimer en vingt  
 autres occasions. Enfin, cette lon-  
 gue séance se termina sans rien dé-  
 cider ; mais la motion deux fois  
 annoncée vainement, devoit se  
 renouveler avec plus de succès le  
 mercredi suivant. Tous les Mem-  
 bres du parti anti-ministériel, se trou-  
 vèrent à la Chambre pour y se-  
 conder de leur suffrage le Comte  
 de Surrey, qui étoit chargé de  
 la motion. Il se mit en devoir de  
 prononcer son discours, & Lord  
 North qui se voyoit personnel-  
 lement menacé, se leva au même  
 instant, dans l'intention de prévenir  
 une décision du Parlement. Il avoit  
 reçu de l'Orateur le signe d'appro-  
 bation, qui désigne en pareil cas,  
 la préférence que la Chaire donne

20 Mars.



des concurrens. Le côté de l'ambre qui s'appelloit encore position, protesta contre cette illé de l'Orateur, & prét que la motion du Comte arrey étant annoncée dans les es parlementaires, c'étoit à ouvrir la séance. De leur côté, partisans de l'administration ent beaucoup de bruit, & L. North essayoit en vain de se entendre. M. Fox rétablit le e en faisant une motion ten- p à ce que le Comte de Sur- fût entendu sur le champ. a motion devint l'objet de emière discussion, & mit en- Lord North en état de parler contrevenir à l'ordre. On ne udoit pas au discours qu'il t prononcer, & l'étonnement os lecteurs égalera peut-être la rife de l'assemblée qui l'enten-

1782.

moi qu'il en soit, il porta la le au nom de tous ceux qui ent part au ministère, & : » L'honorable Membre qui ent de faire une motion, a cru : moyen nécessaire pour appai-

1782.

» ser le tumulte de cette Cham-  
 » bre ; il en étoit un plus simple,  
 » il suffisoit de m'écouter. On au-  
 » roit su du premier mot, que loin  
 » de venir souffler, je viens étein-  
 » dre le feu de l'effervescence ;  
 » donner l'exemple de la modéra-  
 » tion, inviter à l'harmonie & tra-  
 » vailler au rapprochement des  
 » partis. . . . Quoique l'effet des  
 » motions précédentes ne se soit  
 » pas étendu jusqu'à une résolu-  
 » tion, par laquelle il auroit été  
 » constaté que la Chambre avoit  
 » retiré sa confiance aux Minis-  
 » tres alors existans, j'avouerois  
 » que le nombre des Membres dis-  
 » posés à souscrire à cette résolu-  
 » tion est si considérable, que mé-  
 » me en conservant la majorité,  
 » j'ai senti immédiatement après la  
 » décision, que le bien du service  
 » de Sa Majesté exigeoit qu'il y  
 » eût un changement dans l'admi-  
 » nistration de son Royaume : or,  
 » comme on a répété mille fois  
 » que l'entêtement avec lequel je  
 » m'opiniatroyois à rester en place,  
 » s'opposoit à la formation d'un  
 » nouvel arrangement, je suis si

» convaincu de la nécessité, que  
 » dans la crainte d'y apporter le 1782.  
 » plus léger obstacle, je me rends  
 » explicitement ici pour déclarer  
 » que la personne, dont l'ordre de la  
 » Chambre ne me permet pas d'ar-  
 » ticuler le nom, ( LE ROI ) s'est  
 » déterminée à éloigner immédia-  
 » tement de ses conseils, l'admi-  
 » nistration qui existoit hier, & que  
 » je suis autorisé à déclarer que  
 » cette administration n'existe plus  
 » dans le fait, que les Membres  
 » qui la composoient, continuent  
 » de remplir les devoirs attachés à  
 » leurs départemens respectifs, jus-  
 » qu'à ce que le nouvel arrange-  
 » ment soit fixé ; ce qui sera, je  
 » l'espère, l'affaire de deux jours  
 » au plus ; mais qu'ils n'existent  
 » plus comme Ministres, & qu'ils  
 » doivent être considérés, à cet  
 » égard, comme s'ils étoient à mille  
 » lieues de la Cour ».

Lord North finit par remercier la  
 Chambre des marques de bien-  
 veillance & de l'appui constant  
 qu'il en avoit reçus avant son  
 Ministère. Il déclara lui devoir,  
 & ne devoir qu'à elle, l'honneur

Ses remer-  
 ciemens à la  
 Chambre.

1782.

qu'il avoit eu de présider à l'un des premiers départemens de l'administration. » C'est dans l'enceinte de ces murs , ajouta-t-il , que je me suis fait connoître; c'est la conduite que j'ai tenue dans cette Chambre qui m'a recommandé au Souverain. Je ne puis qu'être douloureusement affecté, en voyant une partie considérable de cette Chambre me retirer la confiance, dont elle m'a honoré si longtems ; mais cette sensation douloureuse n'affoiblit point en moi le sentiment de la reconnoissance. . . . . Il est aisé de me trouver un successeur qui ait , dans un plus haut degré que moi , les talens nécessaires pour remplir dignement les devoirs attachés au poste que je quitte; il ne le sera pas également de trouver un Ministre plus zélé, & qui ait plus à cœur les intérêts de l'Angleterre. . . . . Quels que puissent être les Membres qui composeront la nouvelle administration , Dieu m'est témoin de la sincérité des vœux que je forme pour le succès de leurs opérations. Dans le cas où la

notion , dont l'inutilité me paroît démontrée, auroit un objet 1782.  
 plus étendu que l'éloignement des Ministres , celui , par exemple , de me faire rendre compte de mon administration , je suis prêt de comparoître à la barre de la Chambre , je suis prêt de subir toute espèce d'enquête qu'il lui plaira d'instituer ».

Lord North termina la séance par une motion d'ajournement jusqu'au Lundi suivant ; motion à laquelle la Chambre acquiesça. Soupçons contre la bonne foi de Lord North.  
 Cependant il s'écoula deux ou trois jours , sans que le Cabinet de Saint-James laissât rien transpirer qui indiquât la retraite effective des Membres de l'administration. Il circuloit de faux bruits , tous plus alarmans les uns que les autres ; on assuroit d'une part , que les chefs de l'opposition désunis par la diversité des intérêts , ne s'accordoient pas entr'eux sur le choix des Sujets qu'ils devoient proposer à Sa Majesté. D'un autre côté , on prétendoit qu'il n'avoient point été consultés sur ce choix , & les ex-Ministres étoient soupçonnés

1782.

de tromper la Chambre, & de n'avoir demandé le dernier ajournement, que pour gagner du tems, & l'employer à concerter les moyens de rester en place. On indiquoit quelques-uns de ces moyens, & entr'autres celui d'un message royal, en vertu duquel le Parlement devoit être aussitôt dissous qu'ajourné. L'opinion peu avantageuse qu'en s'étoit faite de la véracité de Lord North, sembloit justifier ces derniers soupçons. On avoit du patriotisme de ce Ministre une idée toute aussi peu flatteuse ; & l'on ne doit pas dissimuler que Lord North, grand financier, orateur subtil, adroit courtisan, travailleur infatigable & second en ressources, s'étoit rendu odieux à l'Angleterre, par son obstination à vouloir augmenter la prérogative royale, même au préjudice de la constitution britannique. Avec de grands talens, il avoit conduit la nation au bord de l'abîme où elle sembloit devoir s'engloutir. Il étoit naturel qu'ayant perdu complètement la confiance des Anglois, le caractère attribué à Lord North

leur inspirât de la défiance sur la sincérité de sa déclaration ; mais 1781.  
 il n'en est pas moins vrai , que le Chancelier travailloit secrètement à former une nouvelle administration , & que ce grand ouvrage étoit si fort avancé dans la journée du 24 Mars , que le Procureur-Général annonça pour le surlendemain une révolution ministérielle , conforme au vœu de la nation britannique. En effet , le Roi abandonné de ses Conseillers , ne vit pas d'autre ouverture pour rentrer dans le cœur de ses sujets , dont il avoit trop longtems dédaigné les remontrances & les réclamations , que de choisir les nouveaux Ministres parmi ceux-là mêmes qui avoient gagné les suffrages du peuple , en s'opposant avec chaleur aux mesures de la Cour.

En conséquence de cette résolution , le Mercredi 27 Mars , le Roi étant présent en son Conseil de Saint-James , Sa Majesté déclara Lord Camden , Président du Conseil-Privé ; Charles Fox , Augustus Keppel , John Dunning

Choix des  
nouveaux  
Ministres.

1782.

Edmond Burke, en furent nom-  
més Conseillers, ainsi que Lord  
John Cavendish, déjà Chancelier  
& sous-Trésorier de l'Echiquier.  
Le sceau-privé fut confié au Duc  
de Grafton ; & le même jour,  
Charles Fox & le Comte de Shel-  
burne, prirent place comme Se-  
crétaires d'Etat, adjoints au Mar-  
quis de Rockingham, désigné Lord  
de la trésorerie, & qui fut mis à la tête  
des affaires le 30 du même mois.  
Il fut aussi nommé Trésorier de  
l'Echiquier, conjointement avec  
Lord John Cavendish, George  
Spencer, communément appelé  
Lord Vicomte Althorpe, James  
Grenville & Frédérik Montagu,  
Ecuyers. L'Amiral Keppel, prêta  
serment comme premier Lord de  
l'Amirauté; il eut pour adjoints,  
Sir Henri Harland, Baronet, le  
Vice-Amiral Hugh Pigot, Wil-  
liam Ponsonby, plus connu sous  
le titre de Lord Vicomte Duncan-  
non, John Townshend, Charles  
Brett, & Richard Hopkins. Isaac  
Barré obtint la place de Trésorier  
de la marine; le Duc de Richmond  
prit celle de Grand-Maître de l'Ar-



allée, & le Général Conway fut nommé Commandant en chef de toutes les forces de terre. 1782.

Cette révolution subite plongea les Anglois dans une espèce de délire; le choix des nouveaux Membres combloit les vœux de la nation; mais aucun d'eux n'étoit plus selon le cœur du peuple que M. Fox, & pour s'en convaincre, il fit de revenir sur quelques circonstances de son élection. Huit ou neuf mille habitans de Westminster, étoient allés prendre le Ministre candidat à son hôtel, précédés d'une bannière & de deux étendards, qui avoient pour inscriptions : L'HOMME DU PEUPLE.

UNE PAIX HONORABLE OU UNE GUERRE GLORIEUSE. LIBERTÉ ET INDÉPENDANCE. Deux cens carrosses marchaient à la file, suivis de tous les Electeurs à pied. Lorsque le Ministre candidat fut arrivé à l'amphithéâtre avec son Comité, le Sieur Byng prononça un long discours où il fit honneur à cette multitude assemblée, du retour des Communes au sentiment de leurs devoirs, à ce cri de la

Circonstances de l'élection de M. Fox,

1782.

vertu , qui leur fit porter jusqu'au pied du trône, & les gémissements de la nation & les souffrances d'un peuple accablé sous les vexations de l'ancien ministère. Ce fut aux réclamations des nobles Electeurs, à la persévérance de leurs gémissemens , qu'il attribua la gloire d'avoir mis les rênes de l'Etat aux mains de ces personnages éminens qui , Ministres du peuple, s'honoroient de ne le point être de la tyrannie. Le Sieur Byng prévint l'assemblée , que les effets de la glorieuse révolution ne pouvoient se faire sentir dans ces momens de crise , où toutes les difficultés sembloient se réunir pour justifier le découragement ; mais il ôta répondre que ces obstacles , ouvrage de l'ancienne administration , seroient écartés par les lumières , le patriotisme & les sages mesures des nouveaux administrateurs. » Considérons, ajouta-t-il, » l'état de détresse & de confusion » dans lequel se trouve l'Empire, » au moment où ils ont le courage » d'en prendre le gouvernement ; » & s'ils ne remplissent pas à l'instant même , tout ce que leur

haute réputation nous fait attendre d'eux, n'accusons que les circonstances dans lesquelles, cédant aux instances du peuple, ils entrent dans la sombre carrière où leurs vertus doivent rétablir la lumière. Les jours de corruption & de méfintelligence se sont dissipés, & nous tirons de la révolution présente cet avantage précieux, que nous allons voir ce que cette malheureuse terre n'a pas vu depuis longtems, une alliance parfaite entre la nation & ses Ministres ».

1782.

Ce discours terminé, M. Fox s'avancant au milieu des acclamations de la multitude, la harangua dans les mêmes termes que M. Byng. Il fit de grands remerciemens au peuple, & lui promit de régler sa conduite, dans le Ministère, sur les principes qu'il avoit toujours professés, n'étant que simple Membre des Communes. — Ici les acclamations redoublèrent, & l'élection du nouveau Ministre fut confirmée sans la moindre opposition. Alors le peuple s'en empara, & l'ayant placé

1782.

dans un fauteuil , quatre Irlandois le portèrent en triomphe sur leurs épaules , le promenèrent dans les rues , & le déposèrent dans une taverne , où il dîna avec un grand nombre des Electeurs.

Représen-  
tations du  
Duc de la  
Vauguyon  
aux Etats-  
Généraux.

Le premier acte du nouveau Ministère , fut d'entrer en négociation avec les Etats-Unis de l'Amérique , & d'accepter enfin de bonne foi la médiation des Puissances conciliatrices entre l'Angleterre & la Hollande. Le Prince de Galitzin , Envoyé Extraordinaire de l'Impératrice de Russie , venoit de présenter aux Etats - Généraux un mémoire , par lequel M. Fox leur faisoit passer au nom de Sa Majesté Britannique , l'offre d'une amnistie & d'un traité de paix , formé sur le modele de celui de 1674. Si l'offre étoit sincère , la Grande - Bretagne faisoit à la République de Hollande , une concession qui sembloit devoir applanir toutes les difficultés ; mais , sur ces entrefaites , M. le Duc de la Vauguyon , notre Ambassadeur à la Haye , crut devoir rappeler à Leurs Hautes Puissances , qu'en

acceptant la médiation de la Russie , elles avoient mis pour condition préliminaire à toute espèce de traité , la reconnoissance de la liberté illimitée des mers , & rejeté d'avance toute espèce d'engagement incompatible avec la neutralité ; que par une seconde résolution , elles avoient autorisé le Prince , auquel l'administration de leurs forces navales étoit confiée , à proposer au Roi un concert d'opérations offensives & défensives. L'Ambassadeur observa que depuis le commencement des hostilités entre la Hollande & Grande-Bretagne , Sa Majesté s'étoit abstenue d'inviter Leurs Hautes-Puissances , à se concerter avec elle sur les mesures à prendre contre l'ennemi commun ; mais , que si l'intérêt de la République la déterminoit à ce parti , elle devoit savoir que toute combinaison de forces deviendrait illusoire , si elle n'avoit pour fondement la certitude que , de part ni d'autre , on ne pourroit se désister d'aucun plan d'opérations navales une fois arrêtées. Il finit par demander sur

1782.

Réponse de  
Leurs Hautes  
Puissances.

ce point aux Etats-Généraux, une explication amicale & précise. La réponse de Leurs Hautes Puissances fut de remettre sous les yeux de notre Ambassadeur, leur résolution du 4 Mars, dont la substance étoit que la médiation de Sa Majesté l'Impératrice de Russie, ne devoit apporter aucun retardement aux opérations militaires de la République de Hollande, & que les négociations relatives à la paix ne suspendroient, en aucune manière, les armemens entrepris pour la juste défense des Provinces-Unies. En conséquence de cette résolution, Son Altesse Sérénissime le Prince d'Orange & de Nassau, étoit requise de convenir, le plutôt possible, avec la Cour de France, des mesures à prendre de part & d'autre, pour concerter les opérations navales de la campagne prochaine, de manière à forcer l'ennemi d'accepter des conditions de paix équitables. Leurs Hautes-Puissances, après s'être étendues sur les témoignages de la bienveillance de notre auguste Monarque, dont elles avoient

reçu des preuves réelles dans les **Indes orientales & occidentales**, 1782.  
 & particulièrement à Saint-Eustache, finissoient par s'engager à regarder comme stable & sacré, tout plan de mesures navales, arrêté contre l'ennemi commun de la France & de la Hollande, & à ne s'en écarter sous aucun prétexte, & sans le consentement préalable de Sa Majesté Très-Christienne.

En se liant ainsi avec la France, les Etats mettoient un obstacle invincible à la paix séparée que la nouvelle administration d'Angleterre négocioit de bonne foi. Les nouveaux Ministres avoient beau protester contre la démarche frénétique de leurs prédécesseurs, qui s'étoient embarqués si témérairement dans une nouvelle guerre avec les alliés naturels de la Couronne; toute sincère qu'elle étoit, cette déclaration venoit trop tard; & quand bien même la reconnaissance des Etats-Généraux auroit pu se démentir, le Cap, Saint-Eustache, Démérari, l'Entrepôt du commerce batave fixé à l'Orient, étoient pour la France des

Qu'une paix  
 séparée entre  
 l'Angleterre  
 & les Etats  
 de Hollande  
 & d'Améri-  
 que est im-  
 possible.

1782.

otages qui devoient la rassurer contre la défection des Hollandois. D'ailleurs, quels dédommagemens n'eût-il pas fallu à cette Puissance, pour toutes les pertes qu'elle avoit essuyées depuis que, par l'injuste agression des Anglois, elle se voyoit en butte à tous les fléaux de la guerre? Le projet d'une paix séparée avec la République de Hollande, paroissoit chimérique à tous les bons spéculateurs, & particulièrement à ceux de l'Angleterre. Une telle paix n'étoit pas moins difficile à conclure avec les Etats-Unis d'Amérique. De ce que les Anglois étoient las de faire la guerre dans cette partie du monde, il ne s'en suivoit pas que les Américains se lassassent d'une indépendance qu'avoient cimentée leurs victoires; & si la paix que les nouveaux Ministres leur proposoient, étoit fondée sur cette indépendance, que diroient les ex-Ministres? Que diroit l'ombre du grand Chatham, cette ombre tutélaire de la nouvelle administration? Cette paix si difficile à terminer étoit cependant deve-



ue nécessaire, depuis la catastrophe d'York-Town, & sur-tout depuis que la souveraineté des nouveaux Etats-Unis étoit avouée & reconnue de Leurs Hautes Puissances les Etats-Généraux, & que M. Adams, négocioit à la Haye un traité d'alliance & de commerce entre les deux Républiques.

Il n'étoit guère plus facile à l'Angleterre de se concilier avec l'Irlande, qu'avec le Congrès & les Etats-Généraux. L'Etat de com-  
Difficulté de se concilier avec l'Irlande.  
 motion où se trouvoit ce Royaume, ressembloit fort à la guerre; & pour y rétablir le calme & la soumission, les nouveaux Ministres se voyoient forcés d'accorder sans restriction aux Irlandois, tout ce qu'ils demandoient, les armes à la main; cette mesure justifiée par la nécessité, ne donnoit pas à l'Europe une idée imposante de la vigueur du nouveau Ministère. Quoi qu'il en soit, les troubles de l'Irlande s'étoient renouvelés d'une manière bien allarmante pour les Anglois; elle paroissoit aspirer à l'indépendance absolue, & si la

1782.

Comment  
les troubles  
renaissent  
dans ce  
Royaume.

paix générale ne les eût traversées; il est probable que ses prétentions auroient eu leur effet.

On se rappelle qu'à la fin de 1780, le Parlement britannique jugea convenable d'affranchir ce Royaume de quelques entraves, qui gênoient l'industrie de ses habitans. Ce bienfait fut reçu d'abord avec les démonstrations de la reconnaissance; mais cette liberté partielle accordée au commerce, n'eut pas des effets aussi prompts qu'on s'en étoit flatté. Au lieu de chercher dans la nature des choses, la cause de cette lenteur, le peuple Irlandois crut la trouver dans les loix anglaises, dont la modification, restriction, ou ampliation, est toujours au pouvoir du corps législatif. Il regarda ce que l'Angleterre venoit de faire pour lui, comme l'effet d'une condescendance momentanée; il l'accusa de n'avoir fait que suspendre l'exercice d'un prétendu droit, qui n'étant qu'assoupi, pouvoit se réveiller d'un moment à l'autre. Cette inquiétude préoccupoit tous les esprits, lorsqu'un Membre des

communes proposa en Parlement  
 l'acte déclaratoire des droits de  
 l'Irlande. Le Vice-Roi d'alors élu-  
 l'effet de cette proposition, &  
 cha de persuader que la  
 Irlande-Bretagne alloit renoncer  
 révocablement à l'exercice du  
 roit qu'on prétendoit lui con-  
 stiter. Sur ces entrefaites, le Comte  
 de Carlisle fut nommé à la Vice-  
 royauté d'Irlande. Lorsqu'il y ar-  
 iva, la session du Parlement étoit  
 inie, & la discussion de ces grands  
 ntérêts se trouva suspendue ;  
 e Vice-Roi s'occupa d'arrange-  
 mens économiques.

1782.

Cependant on craignoit pour  
 l'Eté suivant, une descente des Fran-  
 çois sur les côtes de ce Royau-  
 me ; l'allarme étoit générale dans  
 toute l'Irlande, lorsque les corps  
 de Volontaires vinrent offrir leurs  
 services au Lord Lieutenant. Le  
 dévouement qu'ils montrèrent en  
 cette occasion, leur mérita des  
 remerciemens de la part du Roi  
 d'Angleterre. Les Irlandois paroîs-  
 soient rassurés sur les dispositions  
 de la Grande-Bretagne ; en ef-  
 fet, plusieurs actes émanés du Par-

Prétentions  
des Irlandois

1782.

lement britannique sembloient justifier leur sécurité. Vers le milieu de la session de 1781, il en parut quatre autres où la convention faite avec le Comte de Carlisle fut transgressée au préjudice de l'Irlande. Il s'éleva de toutes parts des clameurs, auxquelles on répondit que ces actes ne signifioient rien, ou tendoient à l'avantage du Royaume. La réplique fut que pour faire planche, on commence toujours par des tentatives peu importantes; mais qu'il étoit évident par le fait, que l'Angleterre n'avoit pas renoncé à la prétention d'imposer des loix à l'Irlande; & dès ce moment, on prit des mesures efficaces pour faire respecter ses droits. Ce fut à cette époque que se tint la fameuse assemblée de Dungannon. (1) De

---

(1) Ville du comté de Tyrone, dans la Province d'Ulster, où les Volontaires d'Irlande, assemblés par députés le 15 Février de cette année, prirent diverses résolutions, & entr'autres celles de ne plus reconnoître pour les représentans du peuple, les Membres du Parlement qui oseroient déroger aux instructions de leurs  
toys

côtés on vit pleuvoir des  
 fies , & en moins de quinze  
 l'incendie devint général.  
 motions déclaratoires des droits  
 l'Irlande se succédoient avec ra-  
 té ; pour en retarder l'effet ,  
 objecta que des milliers d'indivi-  
 ne jouissoient de leurs proprié-  
 qu'en vertu d'actes émanés du  
 lement britannique. Voulant ob-  
 aux inconvéniens , sans renon-  
 à l'indépendance législative ,  
 Irlandois proposèrent un bill  
 tant à donner force de loix irlan-  
 ses à toutes celles qui regardoient  
 propriétés & le commerce de  
 lande. » Nous adoptons , est-il  
 it dans le préambule de cet  
 ste , toutes les loix que vous  
 vez faites pour nous dans les  
 ems de troubles & de rebellion ;  
 mais observez qu'à l'avenir ,  
 nous entendons être nos propres  
 égislateurs ».

On écrivit sur le champ aux  
 nistres du Roi , pour leur faire

---

instituant , & de rejeter toute loi émanée  
 ne autre autorité que celle du Roi , des  
 rds & des Communes d'Irlande.

1782.

sentir la nécessité d'accepter ce bill, dont le refus ne pourroit être qu'une affaire d'orgueil de la part de l'Angleterre; on finissoit par leur déclarer qu'elle avoit malheureusement perdu toute prétention à l'orgueil.

Réponse de  
M. Fox au  
discours de  
M. Eden,  
Envoyé d'Ir-  
lande à la  
Chambre des  
Communes.

M. Eden étoit parti d'Irlande en même-tems, pour aller exposer la situation de ce Royaume à la Chambre des Communes d'Angleterre; ce qu'il fit en des termes peu mesurés qui lui attirèrent une réponse amère de la part de M. Fox, dont le département embrassoit ce qu'on appelle le *ménagement* de la Chambre des Communes. Telles furent les principales réflexions du Ministre sur le discours de M. Eden, & sur la motion relative à l'acceptation du bill envoyé d'Irlande.

Que cette motion ne tend à rien moins qu'à la révocation de l'acte, passé dans la sixième année du règne de George I; révocation équivalente à une renonciation expresse, de la part de l'Angleterre, au droit de suprématie sur l'Irlande, à l'abandon formel de ses titres les plus chers & les plus précieux,

désunion complète des deux ~~lignes~~  
lignes.

1782.

n'en s'adressant d'abord aux  
stres du Roi, comme la bien-  
se l'exigeoit, M. Eden auroit  
n'ils avoient donné l'attention  
sérieuse à la situation allar-  
te de l'Irlande, & qu'à dater  
e jour, ( 8 Avril ) il ne devoit  
valer qu'un petit nombre d'heu-  
avant qu'ils proposassent les  
ens de concilier à l'Angleterre,  
tion du peuple Irlandois.

Ne tous les Ministres sont per-  
lés que l'Irlande a de justes  
ta au redressement de ses griefs;  
i que la motion relative au  
, ne paroît pas bien adaptée  
circonstances; & que sans la  
ter, on croit devoir l'éluder  
ertement en appelant une au-  
question.

pendant la Chambre des Com-  
tes d'Irlande s'assembla le 15  
il, pour délibérer sur un mes-  
sage, par lequel Sa Majesté Bri-  
annique recommançoit à cette  
ambre, de prendre l'objet des  
ables & des allarmes de ce  
yaume, dans la plus sérieuse

Message du  
Roi tendant  
à concilier les  
deux Royaumes.

considération , & d'arranger les choses de manière à concilier les intérêts de l'Irlande & ceux de la Grande-Bretagne.

M. John Hely Hutchinson, porteur de ce message , promit , en sa qualité de Secrétaire d'Etat pour l'Irlande, d'appuyer les droits si longtems négligés de ce Royaume , pourvu que l'acte qui devoit en contenir la déclaration solennelle , fût énoncé en des termes affectueux pour la Grande-Bretagne , & qu'il exprimât , d'une manière bien sentie , la soumission & la fidélité des Irlandois envers Sa Majesté Britannique. Lorsque ce Ministre eut cessé de parler , & qu'on eut fait la lecture d'une adresse de remerciement au Roi pour son gracieux message , M. Gratham prit la parole , fit un magnifique éloge de l'Irlande , retraça les progrès de sa révolution , & dit à quel prix les Irlandois mettoient leur soumission & leur fidélité. L'éloquence fière qui caractérise ce discours , offre des traits que les premiers Orateurs des anciennes Républiques n'auroient pas déavoués.



buoi qu'assez jeune encore ,  
 E. Gratham , j'ai vu la pre-  
 s enfance de l'Irlande , j'ai  
 ses progrès. Au sortir du  
 eau , je l'ai vu courir aux  
 s , & des armes à la liber-  
 Les François ne l'épouvent  
 plus , elle voit les Anglois  
 effroi , elle ne se craint plus  
 même. Ses enfans ne font  
 les jouets d'un pouvoir ar-  
 ire , les victimes de la cur-  
 é , la proie de la misère ,  
 temblage révoltant de Pro-  
 is oppresseurs , & de Ca-  
 ques opprimés. L'Irlande  
 désormais une terre d'union ,  
 vont cimenter la force & la  
 ance ; elle va prendre enfin  
 ng que lui ont assigné la na-  
 & la providence. Bien dif-  
 te en ce point de la plu-  
 des autres nations , c'est  
 se réintégrer dans ses droits  
 itifs , qu'elle éprouve une  
 lution. La Suede a perdu  
 erté ; l'Angleterre s'ache-  
 à sa décadence ; le souve-  
 l'un grand nom , & d'une  
 : puissance , est tout ce qui

1782.

Beau dis-  
 cours de M.  
 Gratham sur  
 la révolution  
 d'Irlande.

1782.

» & non le droit de conquête qui  
 » nous tient ; la liberté est le cen-  
 » tre de cette union , une parfaite  
 » égalité doit la caractériser. Eh !  
 » comment nous contester nos pré-  
 » tentions , dans un moment où la  
 » Grande-Bretagne vient de passer  
 » un acte qui rend la liberté à l'A-  
 » mérique. Nous avons une conf-  
 » titution à réclamer ; nous avons  
 » une charte qui nous déclare li-  
 » bres ; l'Amérique n'a rien de tout  
 » cela. Nous n'avons pas versé une  
 » goutte de sang anglois , l'Amé-  
 » rique en a versé des torrens. Elle  
 » seroit libre & l'Irlande ne le se-  
 » roit pas ! Non , je connois trop  
 » bien le peuple d'Irlande , & la  
 » bravoure me répond de son  
 » émancipation. »

Il propose  
une adresse.  
Son objet.

M. Gratham finit par énoncer les conditions auxquelles l'Irlande promettoit son appui au Duc de Portland, le nouveau Gouverneur de ce Royaume. Les principales étoient, que l'appel en dernier ressort fût rendu à la Chambre des Pairs d'Irlande ; que le pouvoir des Conseils-Privés y fût aboli , & que le bill contre la mu-

fut révoqué. Dans la même séance, M. n, proposa une adresse de vœux à Sa Majesté, pour *ce* message. Le second de l'adresse proposée, étoit au nom du peuple, que l'Irlande est une Couronne d'Empire; que ce Royaume d'Irlande distinct, dont le Roi, les Lords & les Seigneurs d'Irlande, ont seuls le droit de faire des loix qui l'affluent; que les prétentions du Parlement d'Irlande sont de partager le territoire de l'Angleterre, de se défendre, de combattre, de vaincre ou de succomber avec

1782.

Il nous reste à considérer comment les nouveaux Ministres accueillent ces prétentions que l'administration avoit éludées, au dernier moment de son existence politique. Pour terminer l'esquisse du tableau de la situation de l'Irlande, l'ordre des choses nous ramène à la Chambre des Communes d'Angleterre. Dans

Comment ces prétentions sont accueillies en Angleterre.

1782.

la séance du 17 Mai, M. Fox rappella l'humble soumission avec laquelle l'Irlande avoit d'abord sollicité le redressement de ses griefs, & comment les Ministres & le Parlement s'étoient concertés pour rejeter le vœu modeste de ce Royaume. Après un an de supplications toujours infructueuses de la part des Irlandais, la crainte d'une invasion leur mit les armes à la main. Ils étoient disposés à les tourner contre les ennemis de l'Empire britannique; mais la descente n'eut pas lieu, & les braves Volontaires sentirent que des armes devenues inutiles pour la défense de leur Pays, pouvoient être employées au recouvrement de ses droits; c'étoit un acte de patriotisme substitué à un autre. Ils parlèrent si haut que le Ministère se vit forcé de leur accorder quatre fois plus qu'il ne leur avoit refusé. En changeant de ton, l'Irlande fit changer la face des affaires. Cependant l'administration se croyoit toujours en droit d'opprimer & de tyranniser les sujets du Roi d'Angleterre, qui avoient le mal-

heur de vivre en Irlande ou au-delà de l'Atlantique ; les notions étranges que les Ministres s'étoient faites de la constitution , les portoient à concentrer en Angleterre tout ce qui restoit de liberté britannique. Après avoir démontré l'injustice & le danger d'un pareil système , & fait voir que le droit de la Grande-Bretagne à l'exercice de législation suprême sur toutes les dépendances de l'Empire , étoit moins un droit positif qu'un symbole de suprématie , M. Fox proposa la révocation du statut de la sixième année du règne de George I. statut en vertu duquel l'Angleterre s'étoit arrogé le pouvoir de faire des loix pour l'Irlande. Ce fut la matière d'une motion qui ne trouva point d'opposans. La proposition de rétablir dans ce royaume la juridiction des appels , fut aussi généralement adoptée ; ces deux points de la contestation étoient les seuls sur lesquels la Chambre eût droit de prononcer. Les autres points regardoient la Couronne , & devoient être décidés entr'elle & le Parlement

1782.

1782

irlandois. M. Fox se contenta d'observer que la loi de *Peyning*, qui donnoit au Conseil Privé d'Irlande le droit d'annuller tout acte de ce Parlement, avant de le transmettre en Angleterre, étoit une loi odieuse qu'il falloit abroger. Un autre abus non moins intolérable, & dont la réforme parut également nécessaire au Ministre, fut le droit que s'étoit attribué le Conseil Privé d'Angleterre, de viser les bills passés au Parlement d'Irlande, & de les renvoyer dans un état de mutilation, qui souvent en détruisoit l'objet essentiel. M. Fox conclut, en disant que les Irlandois usôient de leur droit lorsqu'ils réclamoient celui d'être leurs propres législateurs; & que les y rétablir, lui paroissoit le seul moyen efficace d'affermir la connexion des deux Royaumes. La Chambre convint de présenter à Sa Majesté, une adresse qui, nous le verrons tout-à-l'heure, eut l'effet qu'on devoit en attendre.

Ce qu'on  
accorde aux  
Irlandois.

Peu de jours après cette séance, le Duc de Portland reçut l'ordre de

ordre au Parlement d'Irlande ; ~~le 27~~  
 27 Mai, il fit part aux deux ~~1782~~  
 bres assemblées, des *gracieu-*  
*s* dispositions de Sa Majesté Bri-  
 que, & de son consentement  
 à tous les actes qui auroient  
 objet d'empêcher la suppres-  
 sion ou l'altération des bills éma-  
 nés de ce Parlement. Il ajouta que  
 l'ordonnance du Roi étoit de borner  
 le terme de deux ans la durée de  
 la loi relative à la mutinerie ; & que  
 son Roi mettoit à ses bienfaits, aux  
 vœux de son Parlement de la Grande-  
 Bretagne se prêtoit de la meil-  
 leure grâce, d'autres conditions  
 pour la stabilité de l'Irlande dans la  
 situation patriotique de parta-  
 ger la destinée de l'Angleterre,  
 ou de tomber avec la na-  
 tion britannique.

Communes étant rentrées dans la  
 Chambre, M. Gratham qui, M. Gratham  
 le jour auparavant, avoit re- propose de  
 les honneurs d'une statue qu'on voter cent  
 lui décerner, proposa de mille livres  
 consacrer cette époque fortunée par sterling pour  
 le tour de générosité, qui ci- les besoins  
 âtoit la réconciliation des deux des deux  
 royaumes. » Votons, dit-il, une Royaumes.

1782.

» somme de cent mille livres ster-  
 » ling ; que cette somme soit  
 » employée à lever vingt-mille ma-  
 » telots , à réparer les bassins &  
 » les chantiers , à construire des  
 » vaisseaux , à protéger le com-  
 » merce naissant de l'Irlande. Ajou-  
 » tons ainsi de nouvelles forces au  
 » boulevard naturel de l'Angle-  
 » terre ».

Que la con-  
 tinuation de  
 la guerre pou-  
 voit amener  
 l'affranchisse-  
 ment de l'Ir-  
 lande.

Dans l'adresse de remerciement  
 proposée à la Chambre, M. Gra-  
 tham assuroit Sa Majesté, au nom  
 du peuple Irlandais, qu'il ne s'é-  
 léveroit plus de questions consti-  
 tutionnelles entre les deux nations.  
 Cette partie de l'adresse donna de  
 l'inquiétude à ceux des Membres  
 qui regardoient comme possible un  
 changement dans les idées de l'ad-  
 ministration actuelle de la Grande-  
 Bretagne. Ils témoignèrent quel-  
 que desir de voir supprimer ces assu-  
 rances ; mais leurs objections n'en-  
 traînèrent point de débats sérieux ;  
 l'adresse passa sans restriction, &  
 les Membres de la Chambre s'en-  
 couragèrent mutuellement à faire  
 un voyage dans leurs terres, pour  
 y réveiller l'ardeur martiale chez



eux de leurs vassaux, qu'ils juge-  
oient propres à remplir l'objet des  
ent mille livres sterling, votées  
our la levée des vingt mille ma-  
elots. Malgré ces belles apparen-  
es, l'Irlande n'étoit pas sans inquié-  
ude sur la sincérité des Anglois, dans  
renonciation à leurs anciens droits  
ur ce Royaume. L'événement  
era voir qu'ils étoient dispo-  
és à faire revivre leurs préten-  
ions abandonnées, & que l'ambiti-  
on de l'Irlande devoit s'étendre  
in jour à l'indépendance absolue,  
légalée de toute connexion étran-  
gère au commerce; mais la paix  
générale vint arrêter l'effort de  
cette nation, & rendre à la Gran-  
le-Bretagne son premier ascen-  
ant sur l'Irlande, à qui il n'a  
manqué, pour opérer le grand  
ouvrage de son affranchissement,  
que de s'aviser plutôt de cette cou-  
rageuse tentative. Encore une an-  
née de guerre, & l'Empire bri-  
annique se voyoit peut-être bor-  
né en Europe aux deux Royau-  
mes d'Angleterre & d'Ecosse.

Quoi qu'il en soit, les dispo-  
sitions du peuple Irlandois,

Nouveaux  
motifs pour  
l'Angleterre.

~~\_\_\_\_\_~~ sembloient être un motif bien  
 1782. déterminant pour le nouveau Mi-  
 de conclure nistère de hâter l'instant d'une  
 une paix gé- paix générale. Mais l'épuisement  
 nérale. de la Grande - Bretagne, fut une  
 raison plus décisive encore de  
 mettre un terme à la guerre. Si  
 la défaite de M. de Grasse, étoit  
 glorieuse pour la marine angloise,  
 les avantages de ce triomphe n'a-  
 voient point répondu à son éclat.  
 La prise de l'isle Turk, la prin-  
 cipale des isles Lucaies, dont les  
 François s'emparèrent, sans qu'il  
 fut au pouvoir des Anglois de la  
 reprendre malgré la supériorité de  
 leur escadre, suivit de près la mal-  
 heureuse journée du 12 Avril,  
 & fut une des opérations de cette  
 campagne, qui prouva l'ascendant  
 du Marquis de Vaudreuil sur l'A-  
 miral Pigot. Dans cette même  
 campagne & presque à la même épo-  
 que, les Espagnols s'étoient ren-  
 dus maîtres de l'isle de la Provi-  
 dence ; & ces deux expéditions  
 terminèrent la guerre dans les In-  
 des occidentales. Les hostilités  
 étoient au moins suspendues dans  
 l'Amérique proprement dite.

Comme on l'a vu, Sir Guy Carleton y remplissoit bien moins les fonctions de Général que celles de Négociateur. La guerre ne se faisoit pas avec beaucoup plus de vigueur en Europe, au moins de la part de l'Angleterre. Le Parlement & les Ministres y paroissoient plus occupés de réformes économiques que d'opérations militaires.

1782.

Le 2 Mai, Lord *John Cavendish*, Chancelier de l'Echiquier, présenta de la part du Roi à la Chambre des Communes, un message, par lequel il demandoit l'avis & l'assistance de cette Chambre, relativement à la liste civile, dont Sa Majesté vouloit acquitter la dette & supprimer les abus, sans charger son peuple de nouvelles impositions. La réforme projetée dans les finances publiques, ne se bornoit pas à cet objet; on fit des enquêtes pour constater les diminutions survenues dans les différentes branches du revenu public, & les meilleurs moyens de rétablir l'ordre, tant dans la manière de former les emprunts, que dans l'administration & la per-

Réformer  
économiques  
en Angleterre.

1781.

ception des taxes. La seule branche de réforme dans l'établissement civil, offroit une perspective économique d'environ soixante douze mille livres sterling par année ; ce qui devoit suffire pour liquider avec le tems la dette contractée par la liste civile. L'exécution de ce plan entraînoit l'abolition d'un grand nombre de places & d'offices abusifs dans le service de Sa Majesté Britannique. L'opération n'en fut pas moins approuvée dans les Chambres par ceux mêmes qu'elle dépouilloit d'une partie de leurs revenus ; tous déclarèrent qu'ils en faisoient volontiers le sacrifice au bien public. Le nouvel ordre établi n'avoit pu s'appliquer à la formation de l'emprunt de dix huit millions sterling, ouvert dans les premiers jours de Février ; mais il fut observé exactement dans la perception des impôts, qu'on porta cette année encore plus loin que les années précédentes. En simplifiant l'administration des taxes, on ajoutoit à leur produit ; mais tout considérable qu'il put être , ce produit ne

ne devoit point suffire aux frais d'une campagne active ; & dans le nouveau plan économique, une grande partie des impositions fut destinée à acquies des dettes accablantes de l'état, qu'il étoit impossible de bérer.

1782.

Cependant, on fit quelques préparatifs de guerre plus imposans que réels. Dès les premiers jours de Mai, on avoit distribué des impôts & rassemblé les troupes qui devoient servir sous les ordres du lieutenant - Général Haviland & du Major-Général Craig, à qui la défense des côtes étoit spécialement confiée, soit à Torbay, soit dans le district de Plymouth; mais ces troupes réglées & toutes celles qu'on eût pu ramasser à cette époque, se trouvoient insuffisantes pour garantir l'intérieur du Royaume d'une invasion étrangère. D'ailleurs les fortifications des meilleures places avoient été si fort négligées sous l'ancien Ministère, qu'elles ne pouvoient pour la plupart hors d'état de soutenir une attaque vigoureuse; & ce qu'il y avoit de plus alarmant, les vaisseaux anglois

Que les  
forces militai-  
res y sont in-  
suffisantes.

alors en Europe, étoient dans  
1782. la proportion d'un contre trois,  
avec ceux des Puissances confédérées.

Projet d'y  
lever des  
corps dans  
chaque ville.

Pour suppléer à cette foiblesse, le plan de la nouvelle administration fut d'armer le peuple & de lever des corps dans les différentes villes du Royaume. En conséquence de ce plan, le Comte de Shelburne écrivit au Lord-Maire de la cité de Londres, une lettre où se trouvoient développées les intentions de Sa Majesté sur le nouveau moyen d'augmenter les forces domestiques de la nation. Suivant le projet, soumis aux observations de ce premier Magistrat de la Capitale, chaque Ville de la Grande-Bretagne devoit fournir un bataillon ou seulement un certain nombre de compagnies, dont les Officiers seroient choisis parmi les Gentils-hommes du voisinage. Les armes destinées à ces compagnies bourgeoises, ne devoient leur être délivrées que pour le tems des exercices ; & il étoit enjoint au Major de Ville & aux autres Officiers, de veiller à ce qu'elles

fussent déposées chaque soir dans ~~les~~ magasins établis à cet effet. 1782.

Dans le nouveau plan, les levées de chaque Ville, n'étoient obligées à aucun service extérieur, hors le cas d'invasion ou de rébellion, qui seul leur imposoit la loi de se transporter dans tous les lieux où il plairoit à Sa Majesté de les employer; & dans ce cas, elles étoient soumises à la discipline militaire comme les troupes réglées, & devoient recevoir la solde du gouvernement.

Le projet indiqué dans la lettre du Comte de Shelburne, avoit <sup>Objections</sup> ~~été~~ <sup>contre</sup> ~~proposé~~ <sup>ce</sup> au Lord-Maire, avant d'être communiqué à la Chambre des Communes. Dans la séance du 10 Mai, le sieur Parker-Cooke fit des observations sur l'exécution de ce plan, prit de l'inquiétude à ce sujet, & la témoigna en ces termes à la compagnie.

» Je ne doute pas des bonnes  
» intentions du Ministère, dans les  
» nouvelles mesures indiquées pour  
» la défense du Royaume; mais à la  
» première vue de ce plan minif-

« réel , je me suis senti frappé  
 « d'une terreur involontaire. Si le  
 « patriotisme des Ministres actuels  
 « me rassure, l'avenir m'épouvan-  
 « te. Je vois résulter de ces in-  
 « tentions patriotiques, des consé-  
 « quences funestes pour la liberté  
 « du peuple. Rappelions - nous ;  
 « Messieurs, les sages précautions  
 « de nos ancêtres , pour écarter  
 « jusqu'à l'idée d'un gouvernement  
 « contraire ; ayons, à cet égard, le  
 « même éloignement pour tout ce  
 « qui paroît tendre le moins du mon-  
 « de à quelque changement dans  
 « la constitution britannique. Je  
 « ne vois rien qui justifie l'empres-  
 « sement avec lequel on paroît  
 « vouloir embrasser une mesure  
 « faite pour donner de l'ombrage  
 « à la nation , & dont la nouveauté  
 « sembleroit exiger la concurrence  
 « du Parlement. J'espère qu'à l'a-  
 « venir, le Ministère, dont je res-  
 « pecte les intentions, voudra bien  
 « ne plus recourir à des mesures  
 « d'une espèce si neuve, si déli-  
 « cate, si alarmante, sans de-  
 « mander le consentement & l'as-  
 « sistance de cette Chambre » ,



M. Fox entreprit de justifier les Ministres , & dit , qu'ils n'avoient dans la circonstance présente ni le droit ni l'intention de rien exécuter , sans la participation du Parlement. Il fit voir ensuite que le plan en question n'avoit d'autre objet , que de mettre sur pied une Milice nationale ; & quant au danger de cette mesure , il répondit sur la tête de la fidélité du peuple anglois ; il prit sur lui le crime ainsi que la peine , si jamais les nouveaux corps abusoient de la confiance du gouvernement. Il s'appliqua sur-tout à démontrer la nécessité du nouveau plan. » Supposons , » dit-il , une invasion ; quelles forces ne faudroit-il pas employer » à la protection de Ports-Mouth , » de Plymouth , de Chatham , & » de la Capitale même de cet empire ? Toutes les troupes du » Royaume ne suffiroient pas à défendre une si vaste circonférence ; » & quel moyen de protéger l'intérieur du Royaume , si ce n'est » de créer une force locale , & » répandue par - tout où doit se » porter le danger ! Cette mesure

1782.

Son utilité,

1782.

» est allarmante , sans doute , &  
 » c'est un bien qu'elle le soit ; elle  
 » ouvrira les yeux du peuple sur  
 » le danger de sa situation. Dans  
 » chaque ville ; chaque habitant  
 » sera frappé du péril qui menace  
 » ses foyers , s'il ne les protège  
 » les armes à la main. L'exécu-  
 » tion de ce plan éveillera la na-  
 » tion , animera son courage , ap-  
 » prendra à nos ennemis qu'il n'est  
 » pas un seul Anglois qui ne soit  
 » déterminé à mourir plutôt que  
 » de renoncer à son indépendan-  
 » ce ».

Ce discours du Ministre ramena tous les Membres de la Chambre à son opinion , & le nouveau plan de défense fut approuvé de M. Cdoke lui-même , qui retracta de bonne foi sa motion.

Quelques me-  
 naces de  
 guerre de la  
 part des An-  
 glois ne font  
 plus qu'une  
 feinte.

M. Fox avoit dit , à la fin de son discours , que si l'instant de la paix étoit encore éloigné , ce n'étoit pas faute d'intentions pacifiques chez les Ministres de Sa Majesté ; mais qu'ils ne voyoient pas de plus sûr moyen d'avancer cet instant , qu'un redoublement d'activité dans les efforts de la guerre.

guerre. Cette résolution courageuse ne pouvoit se réaliser, & n'étoit 1782.  
sans doute qu'une feinte, aussi bien que la menace d'une déclaration de guerre contre la Maison de Bourbon : cérémonie, jusqu'alors différée, & qui n'eût été que ridicule à cette époque. Mais pour rendre les conditions d'une paix universelle plus supportables, le Ministère britannique employoit toutes les petites ruses qu'il jugeoit capables de faire croire à une paix séparée avec l'Amérique & la Hollande. Un de ces petits moyens étoit de répandre que l'Espagne & la France alloient être attaquées par toutes les forces réunies de la Grande-Bretagne; on débitoit que, suivant les derniers arrangemens du Ministère, Lord Howe devoit commander la *grande flotte* de la Manche. Tout le monde savoit que cette *grande flotte* ne pouvoit se porter à plus de vingt-trois ou vingt-quatre vaisseaux de ligne, & que par conséquent, ces menaces aboutiroient à l'inaction de la Ma-

rine britannique pendant tout le cours de la campagne.

1782.  
Inaction de  
l'Amiral  
Howe. Sa  
retraite sur  
les côtes d'Ir-  
lande.

Si l'on excepte la prise de deux vaisseaux de guerre qui faisoient partie de l'escorte du nombreux convoi sorti des ports de France au mois de Mai, pour aller renforcer nos armées de l'Inde, vaisseaux, dont l'Amiral Barrington s'empara avec des forces très-supérieures, ainsi que de six transports du même convoi, toutes les opérations de cette campagne se bornèrent, du côté des Anglois, à des tentatives ou à des apparences d'expédition. l'effet ne suivit jamais les projets. On a déjà parlé de l'inaction de l'Amiral Howe, parti d'Angleterre dans l'intention de braver la flotte hollandaise, & qui, après un mois de séjour au Texel, revint sans avoir détruit la seule chaloupe. Il ne fut plus entreprenant contre les flottes combinées, dont la destruction s'effectua sans le moindre effort de la part de l'ennemi. Ces flottes réunies se trouvant de beau-

supérieures à celle de Howe, rent l'Océan, & forcèrent al à se retirer sur les cô-Irlande, où peu s'en fallut grande partie de son esca-e tombât au pouvoir des

1782.

us attendions alors des Indes  
mentales les convois, dont le  
fut heureusement protégé  
os escadres. Ceux des An-  
entrèrent aussi sans accident  
es ports d'Irlande, & ce fut,  
Angleterre, une faveur bien  
de la fortune. Si les flot-  
combinées les eussent apper-  
il est probable qu'un grand  
de ces bâtimens n'auroit  
revu les ports britanniques;  
elles se dispoient à quit-  
Océan, & l'attention des  
se portoit alors vers la Mé-  
née, où ils alloient se rendre  
garder le détroit, & intercep-  
secours envoyés à Gibraltar,  
le blocus étoit au moment  
changer en siège. Avant  
esquisser le tableau de cette  
re expédition de la campa-  
& par conséquent de la guerre

Que le blo-  
cus de Gibral-  
tar va se chan-  
ger en siège.

en Europe , remontons à quelques  
1782. détails préliminaires de ce grand  
événement.

Détails pré-  
liminaires.

Projet  
d'une sortie.  
Combien elle  
est funeste  
aux affé-  
geans.

Le blocus de Gibraltar se con-  
tinuoit depuis trois ans , avec une  
lenteur désespérante pour les trou-  
pes espagnoles & françoises , qui  
se consumoient , sans rien terminer ,  
devant cette forteresse imprenable.  
Le Général Elliot avoit encore plus à  
souffrir de cet interminable blocus ,  
dont l'opiniâtreté réduisoit sa foi-  
ble garnison aux plus rudes extré-  
mités de la disette. Cette inaction  
des alliés étoit d'autant plus  
allarmante pour le Gouverneur ,  
qu'elle avoit l'air du calme qui  
précède la tempête. Leurs ouvra-  
ges avancés se trouvoient alors à  
un degré de perfection qui ne lais-  
soit plus attendre de préparatifs pour  
un assaut général. M. Elliot voulant  
prévenir cette catastrophe , ou du  
moins l'éloigner , avoit projeté de  
brûler ces ouvrages ; il prit ses me-  
sures en conséquence , & dans la  
nuit du 26 au 27 Novembre 1781 ,  
il détacha de la garnison , sous la  
conduite du Brigadier - Général  
Ross , deux régimens & huit com-

agnies de Grenadiers. Ils étoient armés en trois colonnes composées d'un corps avancé, d'un parti de Pionniers & d'Artilleurs, l'un corps d'appui & d'un corps le réserve à l'arrière-garde. Les Pionniers de la colonne gauche, étoient des Matelots tirés des vaisseaux de Sa Majesté Britannique. L'ordre portoit d'attaquer les batteries élevées du côté de la porte de terre; & cette expédition eut tout le succès qu'on s'en étoit promis. La foible garnison qui défendoit ces postes, n'étoit point en état de résister longtems; elle fut massacrée en grande partie. Le reste fut pris ou mis en fuite, & les ouvrages écroulés devinrent la proie des flammes. En moins d'une demi-heure, le feu démonta trois batteries de six canons, & deux batteries de dix mortiers; dévora les fascines, les épaulemens, toutes les lignes d'approche & de communication. Six mortiers furent détruits, & vingt-huit canons furent encoulés. Pour arrêter les progrès de ce désastre, on avoit dirigé, mais trop tard, contre les assaillans,

1782.

1782.

parurent le 16, au Sud de la pointe de Carnero ; elles dirigeoient leur marche vers Gibraltar, d'où elles furent écartées par une division de cinq barques canonnières, qui leur en fermèrent le passage. Cette division soutenue de quelques chebecs & frégates sortis d'Algèze, donna la chasse aux deux bélandres & les poursuivit jusqu'à ce qu'on les eût absolument perdu de vue. Mais deux frégates angloises & de petites barques de Portugal entrèrent dans le port à la faveur de la brume, avec les provisions dont elles étoient chargées. Ce rafraîchissement rendit la vie à plusieurs Soldats atteints du scorbut, dont l'usage trop constant des viandes salées avoit favorisé les ravages parmi les troupes de Gibraltar. Cette cruelle maladie enlevait chaque jour cinq ou six hommes à la garnison. On apprit d'ailleurs par un Soldat déserteur, que le feu des Espagnols l'avoit beaucoup diminuée, & que les assiégés attendoient avec impatience, l'escadre angloise qui devoit leur amener, au premier moment, un



enfort de nouvelles troupes. On 1781.  
 e proposoit, à leur arrivée, de  
 aire une sortie générale contre  
 es lignes espagnoles. Enfin, l'on fut  
 ue le Gouverneur Elliot se dis-  
 osoit à renvoyer sur les deux  
 régates pourvoyeuses, les soixante  
 risonniers faits dans la journée  
 du 27 Novembre.

Quoique chargés de munitions  
 e guerre & de bouche, les dix-  
 sept navires entrés dans le port de  
 ibraltar depuis le commencement  
 e Février jusqu'à la mi-Mars, ne  
 ussoient point à son approvision-  
 ement, & ne pouvoient suppléer  
 ongtems à la consommation jour-  
 alière. C'étoit donc un sûr moyen  
 le réduire la Place, que de s'en  
 enir au blocus, & de s'attacher  
 niquement à couper les commu-  
 nications avec Gibraltar ; mais ce  
 moyen trop lent pour l'impatience  
 les troupes, ne paroissoit point  
 ssez glorieux au Conseil de Ma-  
 lrid, où l'on ne comptoit pour  
 ien l'acquisition de Gibraltar, si  
 on n'y joignoit la gloire de l'a-  
 voir emporté de vive force. Tou-  
 es les mesures furent dirigées en

Que la gar-  
 nison de Gi-  
 braltar n'est  
 point effrayée  
 par toutes les  
 menaces d'un  
 siège, dont  
 elle prévoioit  
 l'issue.

1782.

conséquence sur ce plan de conquête, & tous les préparatifs annoncèrent désormais le projet bien formé d'un assaut aussi meurtrier qu'infructueux. D'après ces mesures, on frétoit à Cadix, pour le compte de Sa Majesté Catholique, tous les gros bâtimens employés au commerce des Indes ; on les radouboit de manière à soutenir le plus grand feu. Leur destination étoit de faire les approches du môle neuf & de la pointe d'Europe. On faisoit passer à Algézire des trains de la plus grosse artillerie ; & dès les premiers jours de Mars, on y comptoit déjà un grand nombre de chaloupes & de bateaux chargés de mortiers, & de canons du plus fort calibre. Malgré tous ces apprêts menaçans, on fut par les déserteurs anglois, que la garnison de Gibraltar s'étoit rassemblée au point d'attendre avec impatience, l'instant d'un assaut, dont elle prévoyoit l'événement.

Quoique le vœu général de la nation espagnole, fut pour le siège de Gibraltar, il s'y trouvoit cependant des spéculateurs prévoyans qui en-  
 Que cette  
 graide entre-

doutoient le danger, & tout le monde ne s'accordoit pas encore sur la réalité de cette entreprise. Quelques-uns la croyoient différée jusqu'à l'issue de l'expédition projetée contre la Jamaïque, dont le succès eût, sans doute, remis les Espagnols en possession de Gibraltar, sans répandre tout le sang que devoit coûter l'attaque régulière de cette place inaccessible. Mais le retard de cette grande entreprise tenoit à d'autres obstacles; & si le vœu des Espagnols & le choix non déclaré du Monarque, appelloient le Duc de Crillon à l'honneur de la diriger, la bienfaisance & les égards dus à ses concurrents, exigeoient qu'on ne précipitât point sa nomination. Don Martin Alvarez, Commandant du Blocus, avoit sur-tout des prétentions à faire valoir contre le vainqueur de Minorque; les services de cet Officier espagnol, étoient appuyés de recommandations très-puissantes auprès du Roi d'Espagne. Sa Majesté Catholique devoit consulter dans ce choix, & son inclination naturelle, & les intérêts de la nation espa-

1782.

prise est différée. Cause de ce retard.

1782.

Le Duc de  
Crillon est  
nommé pour  
la diriger.

Divers plans  
d'attaque. Ce-  
lui de M.  
d'Arçon est  
préférée.

gnole. Ce fut pour les concilier, qu'elle donna la préférence au Duc de Crillon ; mais sa nomination ne devoit être déclarée qu'à l'arrivée du Général, qui, débarqué tout récemment à Barcelonne, étoit attendu à Madrid dans les premiers jours d'Avril. Il arriva le 15 au Château d'Aranjuez, où il eût de fréquentes conférences avec le Roi & ses Ministres, toutes relatives au siège de Gibraltar. On y disputa les divers plans d'attaque, tant de fois remis sous les yeux de la Cour, depuis quinze années. Parmi tous ces projets, on avoit sur-tout distingué celui de M. de Valliere, Lieutenant Général au service de la France ; celui de M. Gauthier, Constructeur à Cadix ; celui du Directeur du génie, & un quatrième de l'Ingénieur en chef du camp de Saint-Roch. M. d'Arçon en avoit un cinquième à proposer ; & il se tint un Conseil des Ministres & des Généraux, où ce dernier plan fut examiné. Il parut réunir tous les avantages que les quatre autres présentoient séparément. Le Duc de Crillon l'adopta sans restriction, &

M. d'Arçon eut ordre de partir le 21 Avril pour Algézie. Il y fut devancé par les bâtimens chargés de batteries destinées à l'attaque des Môles, & qu'on avoit fait escorter par cinq vaisseaux de ligne, dont la mission étoit de croiser vers le Détroit. Cet habile Ingénieur trouva cent soixante-seize canons de fonte au camp de Saint-Roch; & bientôt cinquante autres y arrivèrent de Ciudad-Rodrigo. On attendoit chaque jour à Algézie, les bâtimens de Cadix, qui devoient être disposés en batteries flottantes; mais on avoit beau hâter les immenses préparatifs de cette audacieuse expédition, l'opinion de M. d'Arçon étoit qu'on ne pourroit entamer le siège qu'à la fin du mois d'Août.

La présence du Capitaine Général n'étoit point encore nécessaire au camp de Saint-Roch, & le Duc de Crillon ne devoit quitter la Cour de Madrid, que dans les derniers jours de Mai. Il y jouissoit des hommages rendus à l'un des grands noms que notre histoire a consacrés; hommages si flatteurs, quand on les

~~1782.~~  
1782.

Hommages  
rendus aux  
talens du  
Duc de Cril-  
lon.

1782.

doit sur-tout, à l'éclat des vertus qui sont l'unique appui des grands noms. Cet avantage ne fut point contesté à l'illustre descendant de l'ami de Henri IV, & la voix des Souverains se mêla dans cette occasion aux acclamations de leurs sujets, pour célébrer les talens & l'héroïsme de ce digne héritier d'un grand homme. On se rappelle avec attendrissement les paroles flatteuses que notre auguste Monarque adressa au jeune Comte de Crillon, qui lui fut présenté immédiatement après la conquête de Minorque. On a lu avec une égale émotion celles que le Roi d'Espagne avoit adressées au Duc lui-même, à son retour de cette grande expédition; on ne fera pas moins ému à la lecture de cette lettre que Sa Majesté Impériale lui écrivit dans les mêmes circonstances :

Lettre de  
l'Empereur  
au Duc de  
Crillon.

» MON GÉNÉRAL, tant que j'ai  
» vu Votre Excellence lutter seu-  
» le contre les difficultés qu'on ren-  
» contre ordinairement dans toutes  
» les Cours, dès qu'on veut bien  
» faire & se montrer supérieur à la  
» multitude, ... je me suis conten-

de d'adresser des vœux au Ciel, pour que les deux Souverains, que vous avez l'honneur de servir & que j'aime avec la plus grande tendresse, comme amis & comme alliés, reconnussent les talents de Votre Excellence, & prononçassent enfin, *je le veux*, sans vous refuser aucun des moyens nécessaires pour agir efficacement. Mais à présent que Votre Excellence a terminé glorieusement son entreprise, que par vos sages dispositions, le fort Saint-Philippe & toute l'Isle de Minorque se trouvent au pouvoir du Roi, & que Votre Excellence a eu assez d'empire sur elle-même, pour laisser crier & louer, & assez de patience pour vaincre, en épargnant le sang des hommes qui vous étoient con-  
 és, & qui sont toujours d'un prix inestimable; à présent, dis-je, n'est plus le tems de me borner au silence; & je suis en état de rappeler à Votre Excellence, Comte de FALKENSTEIN, si elle fit la faveur de montrer  
 partie de l'Espagne & d'être

1782.

» son bon Compagnon, tant à che-  
 » val qu'en *Colleras* (1). Depuis ce  
 » moment, M. le Duc, il ne m'est  
 » pas resté le moindre doute sur  
 » votre zèle à entreprendre, & sur  
 » votre valeur à exécuter des cho-  
 » ses où les autres ne trouveroient  
 » que des difficultés. Agréez mes  
 » plus sincères félicitations. Quoi  
 » qu'en cette occasion vous en re-  
 » ceviez beaucoup, parce qu'en  
 » effet vous les méritez, j'espère  
 » que vous ne serez pas indifférent  
 » à ce témoignage, de la part d'un  
 » étranger qui se tient à quatre  
 » cens lieues de Votre Excellence,  
 » & qui fait profession d'estimer  
 » l'honneur, la valeur & le patrio-  
 » tisme : je prie Votre Excellence,  
 » en conservant son souvenir, de

---

(1) On appelle ainsi en Espagne, les at-  
 telages des mules qui portent de gros *col-  
 liers*. M. le Duc de Crillon étoit à Bayonne,  
 lors du passage de l'Empereur dans cette  
 ville. Sa M. I. voulut mettre le pied en  
 Espagne; mais elle n'avoit point d'atte-  
 lage : M. de Crillon lui prêta le sien &  
 l'accompagna jusqu'à Saint Sébastien. C'est  
 à ce petit voyage, que l'Empereur fait al-  
 lusion dans sa lettre.



Je crois toujours, mon cher Général, votre très affectionné

1782.

JOSEPH.

Dépendant on faisoit au camp Saint-Roch tous les travaux nécessaires pour se garantir d'une surprise. De nouveaux secours

Feu violent de la part des assiégeans & des assiégés.

étaient entrés dans Gibraltar, & le Commandant du blocus crai-

oit une sortie des assiégés; le projet en avoit transpiré jusqu'au

camp, & don Alvarez y préparoit des troupes, en donnant toutes les

fautes de fausses allarmes, pour qu'au premier signal, on les trouvât dis-

posées à une vigoureuse défense. Pendant tout le mois d'Avril, les

travaux du camp n'eurent d'autre objet, que d'éviter cette surprise.

On garnit de canons tous les endroits par où l'ennemi pouvoit di-

riger ses approches; & l'on augmenta de six pièces la batterie de

Saint-Martin, qui enfiloit la Portez-terre. Graces à ces précautions,

la sortie n'eut pas lieu; mais les assiégés s'en dédommagèrent en

redoublant leur feu, qui devint si

fort, qu'ils tiroient jusqu'à cinquante coups de canon par heure. Une de

1782.

moit des espèces de rues. Celles qu'habitoient les Officiers étoient bâties en briques, & chacune avoit un petit jardin où l'on cultivoit des fleurs & des légumes.

Observa-  
toire d'où  
l'on voit ce  
qui se passe à  
Gibraltar.  
Arrivée du  
Duc de Cril-  
lon.

Depuis l'arrivée du renfort de Mahon, le feu de la place assiégée s'étoit beaucoup ralenti, & celui des Espagnols devenoit chaque jour plus violent. Le 11, une bombe lancée de la cinquième batterie, alla tomber sur un des ouvrages de la place, y fit un ravage affreux, & tua ou blessa soixante-dix Soldats. On avoit élevé sur la rive gauche du Guadron un observatoire d'où l'on pouvoit apprécier les effets de cette explosion. C'étoit de-là qu'on appercevoit toutes les manœuvres de la garnison de Gibraltar, & qu'on s'assura du nombre de ses défenseurs, alors porté à six mille cinq cents hommes. De cet observatoire, on vit la pompe funèbre du Chevalier Grimm, premier Ingénieur de la place, & qui avant sa mort, avoit tout disposé pour une vigoureuse résistance. Mais le Duc de Crillon venoit d'arriver au Camp, & sa présence animoit tous les ou-

Le 18 Juin.

vrages. Rien n'étoit plus imposant que les préparatifs de ce fameux siège, dont le spectacle excita, dit-on, la curiosité du Roi de Maroc. On prétendit que Sa Majesté Maure avoit demandé de se trouver à cette grande expédition, au succès de laquelle il voulut concourir en faisant passer huit mille bœufs à notre Camp.

1782,

On y attendoit un témoin plus cher aux assiégeans, & dont la présence auroit décidé le succès du siège, pour peu qu'il y eût eu de possibilité dans la réussite. M. le Comte d'Artois étoit en route pour Madrid, où il devoit séjourner quelque tems, & de-là se rendre devant Gibraltar, accompagné du Prince de Nassau qui avoit quitté l'armée pour y reparoître incessamment avec Son Altesse Royale, & comme on l'a dit, y prendre le commandement d'une batterie flottante. Le 12 Juillet, il y en avoit déjà trois d'armées, & quatre devoient l'être avant le 16. On avoit porté jusqu'à dix le nombre de ces terribles machines qu'on croyoit à l'épreuve de tout le feu des ennemis, &

Que M. le  
Comte d'Ar-  
tois est en  
route pour se  
rendre au  
camp.

1782.

dont l'idée appartenait à M. d'Arçon. Arrêtons un moment l'attention du lecteur sur la construction de ces formidables citadelles.

Construc-  
tion des bat-  
teries flottan-  
tes,

Dix vaisseaux du plus fort échantillon avoient été rasés, & recouverts d'un épais doublage à l'épreuve du canon. Un talus en madriers revêtu de lames de fer s'élevait sur le premier pont, & ce talus d'inégale hauteur en avoit beaucoup plus du côté qui présentait les batteries; les bombes ne pouvant s'y arrêter, devoient tomber immédiatement dans la mer. L'autre côté du talus étoit à-peu-près disposé de la même manière; mais comme l'effort des batteries ne portoit que sur un des bords, on avoit lesté en plomb, le bord opposé; ce qui donnoit à ce premier pont une forme inclinée. Sur les deux autres ponts étoient placées vingt-sept pièces d'artillerie, partagées en deux batteries, l'une de treize & l'autre de quatorze canons. A la poupe de chaque bâtiment, on s'étoit ménagé trois grandes ouvertures pour le service des munitions. Ces dix bâtimens fixés sur deux ancres, pré-

senoient ensemble, & d'un seul côté, ~~quatorze cens quatre-vingt-six bou-~~  
ches à feu. 1782.

Quant aux ouvrages de terre, le Duc de Crillon étoit allé les visiter avec M. de Lafcy, Général de l'Artillerie; il les trouva formidables, & s'en promit de grands effets contre la place assiégée. Jusqu'alors, le Gouverneur Elliot avoit dirigé de ce côté-là tous les travaux de la garnison. Informé de la construction des batteries flottantes, il tourna son attention vers ces fulminantes machines, & fit creuser dans le roc, de profondes cavités à l'instar de ces vastes mortiers, pratiqués dans les rochers de l'isle de Malthe. Il se proposoit, disoit-on, d'en faire usage, non pour lancer des bombes; mais pour répandre au loin, & particulièrement sur les batteries, un déluge de pierres & d'autres matieres destructives, qui couvrant la mer l'espace d'un quart de mille, n'auroient pas manqué de couler bas les vaisseaux, ou d'écraser les équipages accueillis de cette épouvantable grêle. On verra tout-à-l'heure, qu'on devoit op-

Premières  
dispositions  
du Gouver-  
neur Elliot  
contre les  
batteries  
flottantes.

poser à ces châteaux flottants  
 1782. des moyens de défense encore plus  
 efficaces.

M. le Comte  
 d'Artois &  
 M. le Duc de  
 Bourbon vi-  
 sèrent les ou-  
 vrages de ter-  
 re. Satisfac-  
 tion des Prin-  
 ces.

Cependant, M. le Comte d'Ar-  
 tois étoit arrivé au Camp dans la  
 matinée du 15 Août; son premier  
 soin fut d'aller examiner les tra-  
 vaux. Il étoit accompagné du Duc  
 de Crillon, du Baron de Falke-  
 nayn, du Comte de Laschy & des  
 principaux Officiers de la tranchée.  
 Cette visite dura près de deux heu-  
 res, & pendant tout ce tems, l'en-  
 nemî suspendit son feu qui recom-  
 mença dès que Monseigneur se fut  
 retiré. Le lendemain, Son Altesse  
 Royale vint jouir du même specta-  
 cle avec M. le Duc de Bourbon,  
 qui, sous le nom de Comte de Dam-  
 martin, étoit venu partager la gloire  
 & les périls de cette grande entre-  
 prise. La curiosité des Princes fut  
 pleinement satisfaite à la vue de la  
 parallèle de cinq cens toises, qui  
 tirée des travaux extérieurs de la  
 place, réunissoit les deux mers en  
 forme de cercle. On élevoit dans  
 toute son étendue des batteries de  
 canons & de mortiers, qui, au nom-  
 bre de deux cens vingt pièces, étoient  
 destinées

destinées à battre les fortifications de l'ennemi. L'armée françoise occupoit la droite de cette parallèle, & les Espagnols devoient s'étendre sur la gauche ; mais avant que de les suivre dans leurs diverses opérations, il est nécessaire d'en faire connoître le théâtre.

La baie de Gibraltar, dont la direction est sur le Nord, peut avoir cinq lieues de profondeur du côté de l'Est : son entrée est fermée par un rocher, & à l'Ouest, elle a un cap qu'il faut doubler pour entrer dans l'Océan. Au fond de la baie est la ville d'Algésire, située vis-à-vis celle de Gibraltar. Le camp de Saint-Roch s'étendoit dans les sables à neuf cens toises environ de la place bloquée ; les forts de Saint-Philippe & de Sainte-Barbe terminoient les lignes espagnoles. Le rocher de Gibraltar peut avoir trois quarts de lieue de long sur un quart de largeur, & mille pieds dans sa plus haute élévation. Le côté de l'Est opposé à la place, offre dans toute sa longueur un rocher vif & coupé à pic ; ce qui le rend inattaquable. L'extrémité du Sud,

---

 1782.

Situation de  
Gibraltar.  
Que l'art &  
la nature le  
défendent  
également,

1782.

qu'on nomme la Pointe d'Europe, se termine par un plateau d'environ vingt pieds au-dessus de la mer, & dont le pourtour est aussi d'un roç vif taillé au ciseau, pour en rendre l'accès plus difficile ; il étoit couronné par une batterie à barbette de dix pièces de gros calibre. Le plateau qui va en s'élargissant à mesure qu'il s'éloigne de la mer, est commandé par une esplanade où des troupes peuvent se déployer. Comme la pente en est assez douce, les Anglois l'ont entouré d'un mur de quinze pieds d'élévation & d'une égale épaisseur. Sur ce plateau, ils avoient fait un camp retranché qui devoit être leur point de résistance, dans le cas où les assiégeans supérieurs en force les auroient obligés à se replier. De ce poste, ils communiquoient à un terrain irrégulier sur lequel ils faisoient camper leurs troupes, & qui est séparé d'environ un quart de lieue de la ville de Gibraltar. Cette ville qui s'étend le long de la mer, a beaucoup de surface & peu de profondeur. Elle est fermée au Sud par un simple mur, & par un parapet de quin-



ze pieds d'épaisseur , garni de batteries de distance en distance. Sur toute cette étendue , les Anglois avoient jeté en avant & jusqu'à la mer, trois ouvrages considérables. Le premier qui est au Nord, a cent toises de long, & se nomme le vieux Môle; on venoit d'y élever une batterie formidable contre les ouvrages de Saint - Roch. Au milieu étoit le Môle des chaloupes, dont la batterie protégeoit le mouillage. Le Môle neuf paroissoit le plus foible des trois ouvrages. En avant du premier Môle, étoient une courtine & deux bastions qui terminoient le glacis & le chemin couvert. Cet ouvrage défendoit l'approche d'une langue de terre comprise entre le rocher & la mer, par laquelle on arrive à la place. Le côté du Nord qui faisoit face aux lignes espagnoles, étoit le point d'attaque le plus formidable qu'il y eut en Europe. Dans cet endroit, le rocher s'élève à sa plus grande hauteur, & les Anglois l'avoient garni de batteries qui, plongeant sur celles des Espagnols, y faisoient pleuvoir une grêle de

1782.

**bombes & de grenades.** Depuis trois ans, on s'obstinoit à vouloir entamer la place de ce côté-là, & cent mille hommes des meilleures troupes auroient échoué dans cette entreprise.

**Plan d'attaque.** Dans le plan adopté par M. d'Arçon, les probabilités n'étoient pas contre la réussite de l'expédition. Suivant ce plan, la grande attaque devoit se faire du côté de la mer; celle de terre n'étoit qu'accessoire, & n'avoit d'autre objet que de diviser les feux de l'ennemi. Après avoir achevé la parallèle, dont on a fait mention, on se proposoit de faire jouer les batteries distribuées dans toute son étendue, d'écraser celles de la montagne, de battre à ricochet le front bas situé entre la mer & le rocher, & de continuer ce feu pendant quinze jours, à raison de cinquante coups par pièce en vingt-quatre heures. Ce terme expiré, la marine espagnole devoit travailler à l'embossement des batteries flottantes, dont les feux seroient d'abord dirigés sur les Mòles & vers la Pointe d'Europe. A ces batteries, se join-

droient les vaisseaux de ligne , environ vingt chaloupes canonnières, & des bombardes emboissées de l'autre côté du rocher. Si le feu des assiégeans parvenoit à faire taire le feu de la place , les batteries flottantes devoient s'approcher à la distance nécessaire pour battre en brèche , & faciliter un assaut qui ne pouvoit manquer d'être sanglant.

1782.

En attendant une attaque générale , il se faisoit de part & d'autre , un feu plus bruyant que meurtrier. Jusqu'au 27 Août, les assiégés avoient suspendu le leur , toutes les fois que les Princes étoient allés à la tranchée. Ce jour-là, ils tirèrent sur M. le Comte d'Artois, & si juste, qu'un boulet vint mourir à six pieds, & un autre à dix pieds de Son Altesse Royale. M. le Duc de Bourbon étoit à ses côtés, lorsqu'une grenade éclata à trente pas de Leurs Altesse. Le Duc de Crillon leur représenta le danger qu'il pouvoit y avoir à se tenir dans la tranchée.

*A quoi serois-je bon ici , lui répondit M. le Comte d'Artois, si je ne ve-*

Danger que  
bravent M. le  
Comte d'Ar-  
tois & M. le  
Duc de Bour-  
bon.

~~1-32~~ ~~mais pas encourager ces braves tra-~~  
~~vaux?~~

~~Faut-il~~ Dans les premiers jours de Sep-  
~~tembre~~ tembre, les ouvrages touchoient à  
~~leur~~ leur perfection, tant pour l'attaque  
~~de terre~~ de terre, que pour celle de mer.  
~~Les batteries~~ Les batteries flottantes venoient  
~~d'être~~ d'être achevées ; & l'essai qu'en fit  
M. d'Arçon , répondit parfaitement  
aux espérances de cet habile Ingé-  
nieur. Enfin le jour fut indiqué  
pour une attaque générale , & dans  
la matinée du 9 , l'artillerie de  
terre commença à faire feu sur  
la place. Les trois jours suivans, on  
s'en tint à cette première attaque,  
& ce fut avec un succès qui sembloit  
promettre la réduction de Gibraltar,  
à la première explosion des batte-  
ries flottantes. Le 13 , le vent se  
trouvant favorable, elles levèrent  
l'ancre sur les sept heures du matin,  
& vinrent prendre leurs stations  
vis-à-vis les môles & le camp éta-  
bli à la pointe d'Europe. La *Pastora*  
de vingt-quatre canons, comman-  
dée par D. B. Moreno, marchoit  
en tête de l'avant-garde ; elle étoit  
suivie de la *Tallafiedra* de vingt-

trois canons, aux ordres du Prince de Nassau. Malgré le feu vif & constant de toutes les batteries de l'ennemi, ces deux vaisseaux parvinrent à s'emboffer à cent quarante toises de la place ; & sur le champ, ils dirigèrent leurs bordées contre Gibraltar. Les huit autres batteries flottantes se rendirent successivement à leurs diverses stations ; ce fut avec la même célérité qu'elles s'amarrèrent, & se mirent en devoir de foudroyer le rocher assiégé. Pendant ce tems, les lignes espagnoles & françoises continuoient leur feu, dans l'unique vue, comme on l'a dit, de partager l'attention & les forces de l'ennemi. On s'étoit proposé de faire avancer plusieurs divisions de barques canonnières ; mais la violence du vent ne permit pas d'exécuter cette mesure convenable à la circonstance. Il entroit aussi dans ce plan d'attaque de faire approcher des vaisseaux de ligne ; pour opérer une diversion vers la Pointe d'Europe ; d'autres obstacles s'opposèrent également à l'exécution de ce projet. Ainsi toutes les batteries de l'ennemi qui n'étoient

1782.

Double at-  
taque de Gi-  
braltar. Obs-  
tacles des  
vents.

1782.

périssent en cette occasion victimes de leur généreux dévouement. L'ennemi avoit fait sortir un grand nombre de barques canonières, & d'autres navires armés pour se saisir des troupes qui étoient sur les batteries flottantes avant leur submersion. Cinq ou six cents hommes furent faits prisonniers de cette manière, & dans le nombre, il se trouvoit plusieurs blessés qui tous eurent à se louer des bons traitemens & de l'humanité du Général Elliot. Les Gazettes britanniques portèrent à deux mille le nombre des morts du côté des assiégeans, & les relations espagnoles le bornèrent à moins de cent. L'état des blessés & des prisonniers n'est guère plus exact de part & d'autre; & s'il faut réduire la liste des papiers anglois, il faut ajouter à celle qui se trouve insérée dans la Gazette de Madrid. Tout calculé, la perte des François & des Espagnols, dans cette nuit dévastatrice, peut être évaluée à huit ou neuf cents hommes. Celle des Anglois, dans la même nuit, n'a jamais été bien constatée.

Ce terrible échec des armées combinées devant Gibraltar, n'avoit point ralenti l'ardeur de nos troupes, & l'on se promettoit toujours ou de l'enlever de force, ce qui étoit impraticable, ou de le réduire par famine, ce qui n'étoit pas impossible avec le concours des élémens ; & malheureusement ils ne devoient point favoriser ce projet. Cependant, Gibraltar avoit plus que jamais besoin d'être ravitaillé, & l'on venoit de prendre d'assez bonnes mesures pour empêcher l'Amiral Howe d'y faire passer son convoi. Deux jours avant la malheureuse tentative des batteries flottantes, Don Cordova s'étoit réuni avec toute son armée, aux six vaisseaux de ligne qui croisoient depuis longtems dans la baie d'Algésire. Cette armée supérieure à celle de l'Amiral de huit ou dix vaisseaux, étoit un épouvantail bien fait pour justifier les lenteurs de Howe qu'on affectoit d'attribuer, en Angleterre, à la contrariété des élémens. Mais il est probable que l'intention du Gouvernement n'avoit point été de secourir Gibraltar. Dès le premier

1782.

La mission  
de l'Amiral  
Howe étoit-elle de secourir Gibraltar ?

1782.

Septembre, la flotte britannique se trouvoit en état de faire route vers le détroit ; le vent étoit favorable, & ne cessa point de l'être jusqu'au 17. Avec un pareil vent, l'Amiral devoit arriver en dix jours à Gibraltar ; mais il n'y avoit pas un moment à perdre, & trois jours de retard pouvoient rendre vains tous les frais de cet armement. Le siège de la place se continuoît avec la plus grande vigueur, & l'on s'attendoit, à chaque instant, à la voir foudroyer par les batteries flottantes. Cependant l'Angleterre se conduisit en cette circonstance, comme s'il n'eût été question que de gagner du tems, & que son salut eût dépendu de la lenteur des opérations. Au lieu de cingler vers la Méditerranée, l'Amiral se porta dans les dunes, sous prétexte d'observer les Hollandois qui ne faisoient aucun mouvement. Après une absence de quelques jours, il reparut à Plymouth, d'où il mit enfin à la voile le 11 Septembre. Le 13, il étoit encore à Cork sur les côtes d'Irlande. Après tous ces délais volontaires, la flotte angloise fut re-



rdée par de véritables obstacles ;  
 s vents changèrent, & sa naviga-  
 on devint très-laborieuse. Le 9  
 Octobre, l'Amiral étoit à peine à  
 la hauteur du cap Saint - Vincent.  
 Suivant sa relation, il s'étoit flatté  
 de rencontrer l'ennemi devant le  
 cap Marie, comme s'il eût pu  
 ignorer ce que tout le monde sa-  
 voit, que depuis près d'un mois,  
 les flottes combinées avoient éta-  
 bli leur station dans la baie de Gi-  
 braltar. Quoi qu'il en soit, voici  
 les principales circonstances du ra-  
 vitaillement de cette place, telles  
 que les présente le rapport de  
 l'Amiral Howe.

1782.

» Dans la matinée du 11, j'entrai,  
 » dit-il, dans le détroit, & sur le soir, il  
 » s'offrit pour les vaisseaux d'appro-  
 » visionnement, une occasion très-  
 » favorable de gagner le mouillage  
 » de leur destination, sans être mo-  
 » lestés par l'ennemi ; mais faute  
 » d'attention à quelques circonstan-  
 » ces relatives à la navigation, des  
 » trente-un navires qui, pendant la  
 » traversée, avoient marché de con-  
 » serve avec la flotte, quatre seu-  
 » lement remplirent leur objet. Ce-

Ravitaille-  
 ment de Gi-  
 braltar. Rela-  
 tion de l'A-  
 miral Howe

1782.

» pendant, il s'étoit élevé dans la  
» nuit du 10, une tempête qui avoit  
» fort maltraité les escadres com-  
» binées. Deux vaisseaux à deux  
» ponts s'étoient échoués sur le  
» rivage; un troisième perdit son  
» mât de mizaine & son beaupré;  
» un quatrième fut pris, après avoir  
» été jeté aux pieds des ouvrages  
» de la place; deux autres étoient  
» sortis de la baie gouvernant du  
» côté de l'Est. Dans la soirée du  
» 13, l'ennemi fit un mouvement  
» avec le reste de ses forces, pour  
» empêcher que les autres navires  
» d'approvisionnement n'entraissent  
» dans Gibraltar. La flotte britan-  
» nique étoit alors formée en ordre  
» de bataille à la hauteur de Fange-  
» rolle; il parut s'y porter avec l'in-  
» tention de la combattre; mais sur les  
» neuf heures, il prit le parti de serrer  
» le vent, amures à babord. Le  
» lendemain matin nous étions au  
» Sud, à six ou sept lieues des en-  
» nemis; le vent passa bientôt à l'Est,  
» & nous saisîmes cette occasion de  
» faire avancer les autres navires  
» avitailleurs; le 18, ils mouillèrent  
» tous dans la baie Rosia. Les trou-

» pes distribuées sur les vaisseaux  
 » de guerre débarquèrent en même 1782.  
 » tems, avec des munitions de toute  
 » espèce. Lorsque j'eus pourvu am-  
 » plement à tous les besoins de la  
 » garnison, je voulus profiter du  
 » vent pour regagner la côte de  
 » l'Est à travers le détroit ; mais le  
 » 19, au point du jour, nous dé-  
 » couvrîmes à peu de distance au  
 » Nord-Est, les forces combinées de  
 » l'ennemi, & dans ce moment nos  
 » vaisseaux se trouvoient également  
 » éloignés des Points d'Europe & de  
 » Ceuta, de manière qu'ils man-  
 » quoient d'un espace suffisant pour  
 » se former en ordre de bataille, ce  
 » qui nous mit dans la nécessité de  
 » passer le détroit, & de fuir devant  
 » l'Amiral espagnol. Le lendemain  
 » matin, les escadres combinées for-  
 » tes de quarante - cinq ou de qua-  
 » rante-six vaisseaux de ligne, con-  
 » servoient encore l'avantage du  
 » vent qui venoit de tourner au  
 » Nord. La flotte britannique s'é-  
 » tant formée pour les recevoir,  
 » leur laissa le choix des distances.  
 » Au coucher du soleil, elles com-  
 » mencèrent leur canonnade; jusqu'à

1782

» dix heures du soir, elle continua  
» de toute l'étendue de leur ligne,  
» mais avec très-peu d'effet. Nous  
» rendîmes feu pour feu, autant  
» que nous le permettoient les dis-  
» tances, qui n'étoient point à notre  
» disposition. Pendant toute la nuit,  
» notre flotte porta les mêmes voi-  
» les qu'au premier moment de la  
» canonnade; mais l'ennemi ferra le  
» vent, & les deux armées se trou-  
» vèrent bientôt séparées... Quel-  
» ques-uns de mes vaisseaux ayant  
» plus souffert dans la journée du  
» 20, qu'on ne l'avoit cru d'abord,  
» il fallut deux jours pour les ré-  
» parer. Le calme qui régna pen-  
» dant tout ce tems, ne permettoit  
» point de tirer avantage de l'oc-  
» casion qui se présentoit de pour-  
» suivre l'ennemi. On le vit pour la  
» dernière fois le 21, portant au  
» large vers le Nord Nord-Ouest,  
» amures tribord. Je regrette, con-  
» tinue l'Amiral Howe, qu'en  
» serrant le vent le plus près possi-  
» ble, il ait empêché le plein effet  
» des efforts animés des Officiers &  
» Matelots de la flotte à mes or-  
» dres; & si je m'interdis les élo-

ges dûs aux Officiers à pavillon, c'est pour leur épargner un souvenir désagréable, & ne point mettre sous leurs yeux la retraite d'un ennemi qui leur avoit ôté le moyen de remplir l'objet de leurs stations, en repoussant une attaque plus sérieuse.

1782.

Il y a bien des erreurs, pour ne pas dire bien de la mauvaise foi dans cette relation, à laquelle il convient d'opposer celle du Général Don Louis de Cordova, & les autres Journaux tant François qu'Espagnols des opérations de l'armée combinée. En voici l'extrait tel que la gazette de France a cru pouvoir l'adopter, sans compromettre sa véracité ordinaire.

Autre relation extraite de la Gazette de France.

» Le 20 Octobre, l'armée combinée de France & d'Espagne, qui » chassoit depuis deux jours celle » d'Angleterre, se trouva, sur les » cinq heures & demie du soir, à » portée d'engager un combat à la » sortie du détroit. Notre ligne qui » avoit été formée par rang de » vesse, n'étoit que de trente-deux » vaisseaux contre trente-quatre ; » douze autres de nos vaisseaux n'a-

1702.

voient pu joindre. L'Invincible  
» qu'emontoit le Comte de la Motte  
» Piquet, commença le feu à la dis-  
» tance de deux cables; il étoit suivi  
» du Guerrier, commandé par le  
» sieur du Plessis Pascaut; du Dic-  
» teur, par M. de la Clue; du Suffi-  
» sant, par M. de Castelet; du Ro-  
» buste, par le Marquis de Nieul,  
» & du Saint-Isidro, vaisseau espa-  
» gnol. Le feu soutenu de cette di-  
» vision obligea le vaisseau de tête  
» de la ligne angloise d'arriver. L'In-  
» vincible eut alors à combattre con-  
» tre trois vaisseaux à trois ponts;  
» mais il fut si bien secondé par le  
» Guerrier & les vaisseaux qui le  
» suivirent, que les ennemis cédè-  
» rent insensiblement & cherchèrent  
» à s'éloigner. Le feu s'étoit éten-  
» du jusques vers le centre de la li-  
» gne. Le vaisseau le Majestueux,  
» commandé par le Vicomte de Ro-  
» chechouart, arriva vent arrière  
» sur les ennemis, & combattit lui  
» seul si vigoureusement contre trois  
» vaisseaux à trois ponts, que ses  
» adversaires furent obligés de s'é-  
» loigner. Plusieurs vaisseaux de l'ar-  
» mee venoient alors à toutes voiles;

pour soutenir le Majestueux. Le combat dura jusqu'à dix heures & demie. Don Louis de Cordova fit cesser le feu, parce-que l'ennemi qui s'étoit toujours replié, se trouvoit alors hors de la portée du canon. Le lendemain matin, les vaisseaux anglois les moins éloignés de la flotte combinée, en étoient à plus de quatre lieues, & l'on perdit toute espérance de les rejoindre.

1782.

De tout ce qu'on vient d'exposer, & des rapports même de l'Amiral Howe, on peut conclure, en forme de récapitulation, que jamais succès n'avoit été plus embarrassant pour l'Angleterre, que ne le fut celui du Général Elliot à Gibraltar. Toutes les forces navales de la nation étoient, pour ainsi dire, confiées à l'Amiral, & ces forces se trouvoient de beaucoup inférieures aux flottes combinées. Cependant, il n'y avoit plus moyen de reculer, & il falloit se montrer dans le détroit, au risque de voir la flotte & le convoi britanniques, tomber aux mains de l'ennemi ; ce qui n'eût pas manqué d'arriver, si par un événement im-

Observations  
sur les man-  
œuvres des  
deux armées.

1782.

prévu, un coup heureux de la fortune ne les avoit tirés de ce mauvais pas. On a vu qu'il ne falloit pas moins qu'une tempête, pour forcer l'armée combinée à l'inaction qui sauva la flotte britannique dans cette première circonstance. Un vent d'Ouest la jetta dans la méditerranée, & une partie du convoi se trouva dès-lors à portée de ravitailler Gibraltar; mais la situation de Howe n'en fut pas moins critique. Les vaisseaux de Cordova venoient d'être réparés, & il paroïssoit impossible que l'Amiral pût regagner l'Océan. Les élémens vinrent encore à son secours, & le tirèrent une seconde fois d'affaire. La flotte combinée se mit à la poursuite avec trente-deux vaisseaux, les seuls qui eussent entièrement réparé les dommages du dernier ouragan. Elle atteignit près du cap Spartel sur les côtes d'Afrique, les trente-quatre vaisseaux de l'Amiral qui se voyoit alors supérieur à Don Louis de Cordova. Cependant l'armée combinée mit tout en œuvre pour engager un combat auquel l'armée britannique se re-



fa de tout son pouvoir. Pour éviter le choc de l'avant-garde ennemie, l'arrière-garde angloise se tira précipitamment aux Îles Marre, (1) & le reste de la flotte profita du vent, qui la pouffoit dans l'Océan, garda toutes ses voiles, & ne se battoit qu'en retraite. Il est impossible aux escadres espagnole & françoise d'attirer l'ennemi dans une affaire générale. On ne conçoit pas comment l'Amiral Howe a pu s'attribuer l'honneur de cette journée; comment il a pu proposer que la flotte combinée vînt ferré le vent dans la crainte d'aborder la flotte britannique; comment il ôse avancer qu'il a perdu l'occasion de remporter sur nous une victoire complète.

» Si, comme le remarque un *Suite des*  
 Observateur, bon critique de *observations,*

---

(1) Dans sa relation, l'Amiral Howe ne dit rien de cette retraite précipitée de son arrière-garde; mais à la rentrée du Parlement, l'Amiral Johnstone s'en plaint comme d'un fait incontestable. Lord Howe n'osa le nier, & toute l'Angleterre se tut sur ce fait, qu'il étoit de sa gloire d'ancêtre, si la chose eût été possible.

1782.

de Cordova , & conduits à Breff sous l'escorte du Lion, vaisseau de soixante-quatre canons détaché de cette escadre , il ne se passa rien d'important sur nos mers jusqu'au 12 Décembre, époque d'un combat assez vif où le Médiateur resta vainqueur d'une petite escadre de cinq vaisseaux aux ordres de M. de Folligné, Capitaine de brûlot, du département de Rochefort. Cette expédition de Sir James Luttrell, commandant du vaisseau britannique, offre des singularités qui méritent attention.

Combat du  
vaisseau an-  
glois le Mé-  
diateur contre  
cinq bâti-  
ments.

Le Capitaine anglois se trouvant à la hauteur du Ferrol, reconnut cinq voiles sous le vent du Médiateur. Il se disposoit à leur donner la chasse ; mais il s'aperçut bientôt qu'elles se formoient en ligne de bataille, & qu'elles diminueoient de voiles pour l'attendre. Le plus en avant des cinq vaisseaux étoit l'Eugénie, frégate de trente-six canons, commandée par le Capitaine Baudin ; assez près de la frégate, étoit un bricq de quatorze canons, portant pavillon américain, & à côté de celui-ci, un vaisseau à deux ponts,

armé. en flûte & appelé la ~~\_\_\_\_\_~~  
 ère, que commandoit M. de 1782.  
 é. Immédiatement après, sui-  
 Alexandre de vingt - quatre  
 , aux ordres du Capitaine  
 ry , Irlandois de nation. A  
 le ce vaisseau, étoit le Dau-  
 loyal de vingt-deux canons,  
 é. pour les Indes orientales.  
 ception du bricq américain,  
 ces bâtimens étoient char-  
 i compte du Roi de Fran-  
 c spécialement pour le Port-  
 nce. Le Médiateur continua  
 ocher l'ennemi; & bientôt  
 à portée de la Ménagère,  
 l reçut quelques boulets. Le  
 une Luttrell se mit à courir  
 ordées; à dix heures & de-  
 il se jeta sur l'arrière-garde  
 cadre, & trouva le moyen  
 éparer le bricq & le Dauphin  
 , qui s'éloignèrent à toutes  
 . S'étant porté sur les trois  
 aux, il fut par une manœuvre  
 , écarter l'Alexandre de ses  
 ves, & se placer de manière  
 battre des deux bords. Dans  
 position, la première bordée  
 ira sur le vaisseau séparé, le  
 ne III. S

géné venoit de se sépare  
heures & demie du soir , N  
trell & de Foligné recomn  
à se tirer réciproquement  
dées. La canonnade dur  
neuf heures , & devint  
que le Médiator eut ur  
vergues & son mât de g  
roquet emportés par le se  
nemi. Le vaisseau anglo  
enfin l'arrière de la Ména  
portée du pistolet, & mi  
au vent pour lui donner  
dée entière de ses canon  
à boulets ou à grappe. N  
ligné s'en étant apperçu,  
voir amener pavillon,  
cham. Le Médiator d'ice

le gagner la partie de l'Ouest avec  
 une nouvelle prise. Sur les onze heu-  
 res du soir, il fut joint par l'A-  
 lexandre, & quoiqu'assez maltrai-  
 és, les trois vaisseaux se trou-  
 vèrent en état de faire petite voi-  
 e. A la pointe du jour, ils décou-  
 vrirent l'île Sifarga, à une distance  
 l'environ cinq ou six lieues; ils  
 aperçurent aussi dans un grand  
 loignement, le Dauphin Royal & le  
 bricq américain qui étoient désem-  
 parés. Le premier gouvernoit vers  
 la terre, & le bricq sembloit diriger  
 la marche du côté de Bordeaux.  
 Le Capitaine anglois ne crut pas  
 devoir donner chasse à ces deux  
 vaisseaux. Il avoit déjà fait passer  
 cinquante hommes sur la Ménagère  
 & vingt sur l'Alexandre; il ne lui  
 en restoit plus que cent quatre-  
 vingt-dix. En se dégageant d'a-  
 vantage, il eût exposé le Médiator  
 à un péril manifeste, & favorisé le  
 projet du Capitaine Grégory qui  
 avoit comploté de faire soulever  
 les prisonniers. Le signal d'allarme  
 convenu étoit de tirer dans la  
 Sainte-Barbe un canon de dix-huit.  
 Le 14 Décembre, sur les dix heu-

1782.

Complot  
 du Capitaine  
 Grégory con-  
 tre le Média-  
 tor.

1782.

res du soir ; Sir James Luttrell sentit une secousse terrible qui paroissoit venir de quelque grande explosion, & aussitôt il entendit un cri de feu. Il fut bientôt informé que le coup de canon avoit fait sauter un côté du vaisseau ; il le fit virer pour couvrir l'ouverture. Cependant la Sainte-Barbe étoit embrasée, & ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'on parvint à éteindre le feu. Il étoit aisé de convaincre Gregory qu'on trouva habillé ainsi que ses complices, quoiqu'ils eussent feint d'aller se coucher ; ils furent mis aux fers en attendant un autre châtiment, & tout fut réparé en moins de vingt quatre heures. Quoique fort maltraité dans ses agrès & dans sa mâture, le vaisseau du Capitaine Luttrell avoit conservé tout son équipage, & il n'y eut que dix morts & seize blessés sur l'Alexandre & sur la Ménagère.

Les troupes  
du Colonel  
Brown sont  
mises en dé-  
route près de  
Savannah.

On a dit que l'armée de Carleton en Amérique, avoit, pour ainsi dire, mis un terme à la guerre dans cette partie du monde. En effet, les grandes opérations militaires y furent suspendues à l'instant des

premières ouvertures de paix, & ~~=====~~  
 dès le commencement de la cam- 1782.  
 paigne, les Anglois parurent s'y  
 refuser constamment à toute affaire  
 décisive. Il n'y eut entr'eux &  
 les Américains que de foibles  
 chocs où ces derniers eurent pres-  
 que toujours l'avantage. Le Géné-  
 ral Wayne, informé qu'un détache-  
 ment considérable s'étoit mis en  
 marche de Savannah, sous les or-  
 dres du Colonel Brown, partit le  
 24 Mai du camp d'Ebenezer, avec  
 les Dragons de White & l'Infanterie  
 de Posey, dans l'intention de cou-  
 per l'ennemi & del'enlever, s'il étoit  
 possible. Après une marche pénible,  
 son avant-garde arriva sur le minuit  
 dans la route d'Ogechée, environ  
 à quatre milles au Sud - Ouest de  
 Savannah. Il y surprit les Anglois;  
 & comme la réussite dépendoit du  
 moment, quoique très-inférieur en  
 forces, le Général américain ne  
 crut pas devoir attendre son arrière-  
 garde. Il ordonna la charge; & au  
 même instant, sa petite troupe mar-  
 cha vers l'ennemi à pas redoublés,  
 & la bayonnette au bout du fusil.  
 Cette manœuvre hardie déconcerta

1782.

les Anglois , qui , après une résistance confuse & mal ordonnée , se précipitèrent dans les bois & dans les marais où ils abandonnèrent leurs armes & leurs chevaux. Les Américains en recueillirent trente ou quarante , & firent beaucoup de prisonniers , parmi lesquels on distinguoit le Lieutenant-Colonel Douglas. La dispersion des troupes de Brown , ne permit pas d'en assigner la perte avec précision ; mais on juge bien qu'elle dût être considérable. Ce Général ne trouva lui-même son salut que dans une longue & pénible fuite. Il reparut à Savannah la seconde nuit après cette déroute , mais sans être accompagné d'aucun de ses gens. Après avoir rafraîchi sa petite armée , le Général américain la fit avancer à la vue des lignes ennemies dans l'intention de provoquer la garnison angloise. Elle n'accepta point ce défi , & le Général Clarke se tint constamment dans ses redoutes. Wayne n'espérant pas de l'attirer en rase campagne , effectua sa retraite en bon ordre , & regagna le camp d'Ebenzer , où il arriva



sans autre perte que cinq morts & deux ou trois blessés.

1782

Le début des mêmes troupes dans l'affaire du 23 Juin, fut moins glorieux pour les Américains ; mais, comme on le verra tout-à-l'heure, la victoire ne fut retardée que par une méprise. Un parti de cent soixante Indiens égarés dans une nuit très-sombre, tomba par hasard sur l'arrière-garde du camp américain, & crut n'avoir rencontré qu'un simple piquet. Dans cette confiance, il chargea les troupes de Wayne, qui persuadées qu'elles avoient affaire à toute la garnison de Savannah, lâchèrent pied sur le champ & s'enfuirent dans le plus grand désordre. Les Indiens restèrent maîtres du camp américain, & s'y livrèrent au pillage avec la sécurité d'un ennemi supérieur en force. Mais le Général Wayne, s'étoit apperçu de sa méprise ; il rallia sa petite armée, & vint fondre à son tour sur les Indiens qui se virent forcés d'abandonner leur butin. Cette action fut peu meurtrière ; mais le lendemain matin, ils osèrent recommencer l'attaque, & furent repoussés avec beaucoup de

Méprise du  
Général  
Wayne répa-  
rée.

1782.

perte. Pendant ce dernier choc, il y avoit eu une espèce de combat singulier entre le Général anglois & le chef de la troupe ennemie qui se nommoit Emistefeco. Wayne eut son cheval tué sous lui, & la victoire alloit se décider pour son adversaire ; déjà le fatal tomahawk étoit levé, lorsqu'un de ses dragons s'élança le sabre à la main, & fit sauter la tête du guerrier indien.

Foibles  
sèches des  
Américains.

La guerre de terre se réduisoit d'ailleurs sur le continent, & particulièrement dans la Caroline méridionale, à quelques escarmouches peu meurtrières entre des partis américains & royalistes. Dans la matinée du 25 Août, une flottille ennemie avoit pris possession du bac de Cumbahée, & débarqué trois cens hommes sur la rive opposée de la rivière. Ils n'avoient d'autre expédition en vue que de se procurer des vivres & quelque fourrage. Le Brigadier Gist informé de leur débarquement, détacha contre eux le Major Call avec un régiment de dragons qui avoit ordre de les attaquer le lendemain à la pointe du

jour. Il établit en même tems un poste à Cheaw-Neck, d'où il se promettoit de molester les navires de l'ennemi. Le Colonel Laurens eut la conduite de cette opération dans laquelle il perdit la vie, faute d'être secouru par le Brigadier général qui n'arriva qu'après le combat, mais assez à tems, pour couvrir la retraite de l'Infanterie américaine. Elle vint se former à trois cens pas du champ de bataille, & se dispoisoit à charger les ennemis une seconde fois. Leur position se trouva si favorable, que le Brigadier Gist ne jugea pas à propos de renouveler l'action. Les trois cens hommes débarqués d'un autre côté, avoient gagné leurs bateaux, lorsque le Major Call se présenta pour les combattre. Ainsi les Américains échouèrent dans ces deux tentatives, où ils perdirent quelques Soldats.

Le Brigadier général Marion fut plus heureux dans l'affaire du 29, où il mit en déroute un parti anglois qui étoit venu l'attaquer près de Watboo. Le Capitaine Robert Gillis périt dans cette action, qui

---

1782.

Avantages  
du Brigadier  
Marion près  
de Watboo.

~~1781.~~ fut d'ailleurs peu meurtrière , ainsi  
 1782. que les autres expéditions de terre ,  
 qui dans cette campagne , eurent  
 pour théâtre l'Amérique septen-  
 trionale. La plus importante &  
 sans contredit , la plus courageuse ,  
 fut celle de M. de la Peyrouse dans  
 la baie d'Hudson.

Navigation  
 périlleuse de  
 M. de la Pey-  
 rouse dans la  
 baie d'Hud-  
 son.

Ce Capitaine , non moins brave  
 guerrier que hardi navigateur ,  
 fit voile du Cap François le 31 Mai  
 avec le Sceptre de soixante-quatorze  
 canons , & les frégates l'Astée &  
 l'Engageante de trente-six , com-  
 mandées par le Chevalier de l'An-  
 gle & le sieur de la Jaille. Il avoit  
 embarqué deux cens cinquante  
 hommes d'Armagnac & d'Auxer-  
 rois , quarante hommes d'Artille-  
 rie , deux mortiers , trois cens bom-  
 bes & quatre canons. Sa navigation  
 fut heureuse jusqu'au 17 Juillet ,  
 qu'il découvrit l'Isle de la Résolu-  
 tion ; mais à peine eût-il fait vingt  
 lieues dans le détroit d'Hudson ,  
 que les obstacles de tout genre  
 vinrent l'arrêter dans sa marche.  
 Ses vaisseaux se trouvèrent enga-  
 gés dans les glaces , & peu s'en fal-  
 lut que le Sceptre n'y perdit son

gouvernail; une brume épaisse y nasquoit tous les objets. Enfin le 10 Juillet, on découvrit le Cap Walsingham, & M. de la Peyrouse se crut à la veille d'arriver au fort de Prince-Wales, où il se proposoit le commencer ses attaques; mais le 3 Août, il se vit de nouveau enlavré dans les glaçons, & il crut un moment avoir manqué la saison d'opérer. Peu s'en fallut qu'il ne renvoyât à l'année suivante l'expédition projetée contre les établissemens anglais dans cette baie. Enfin le brouillard s'éclaircit, & l'obstacle des glaces devint moins insurmontable. Le 8, l'escadre s'approcha très-près du fort; tout fut disposé pour la descente. On mit les chaloupes à la mer, & le détachement aux ordres du Major Rostaing débarqua sans obstacle à trois quarts de lieue de Prince-Wales. Il envoya sommer la place de se rendre, & sur le champ, le gouverneur en fit ouvrir les portes. Cependant l'artillerie de ce fort, bâti en pierres de taille, se trouvoit dans le meilleur état possible. Les magasins étoient couverts de plomb, & remplis de

1782.

Prise du fort  
Prince-Wa-  
les.

1782.

marchandises, qui toutes furent brûlées, à l'exception de quelques pelletteries qu'on embarqua sur l'Attrée.

Suite des  
opérations de  
M. de la Pey-  
rouse.

Le 11, M. de la Peyrouse mit à la voile pour le fort d'York, chef-lieu de tous les établissemens anglois dans la baie d'Hudson; mais il se présenta de nouvelles difficultés encore plus difficiles à vaincre que les premières. Cette côte est semée d'écueils; on n'avoit point de cartes, & les prisonniers anglois refusoient d'y suppléer. Ce ne fut pas sans courir les plus grands dangers, que l'escadre parvint à la vue de l'embouchure du Nelson; elle mouilla le 20 Août, environ à cinq lieues de terre. Des bateaux enlevés au fort de Prince-Wales, furent envoyés à la découverte de la rivière des Hayes sur laquelle se trouve le fort d'York, dont l'approche est impraticable pour de gros bâtimens. D'après un relevé exact des sondes, le Commandant fit ses dispositions pour la descente, & ne voulut se fier qu'à lui du succès de cette opération. N'ayant rien à craindre par mer du côté de l'ennemi,

il se mit à la tête des chaloupes avec le Chevalier de Langle, qui 1782,  
devoit les commander après le débarquement, & jusqu'à l'entière réduction de la forteresse.

L'Isle des Hayes sur laquelle est situé le fort, divise une grande rivière, qui, d'un côté, prend le nom de cette Isle, & de l'autre celui de Nelson. Tous les moyens de défense étoient sur la rivière des Hayes, où se trouvoit un vaisseau de la compagnie d'Hudson de vingt-six canons, où la marée monte & perd avec une rapidité incroyable, où les bancs sont très-multipliés, & les courans on ne peut plus impétueux. Il y avoit d'ailleurs à craindre qu'en approchant le fort de ce côté-là, les chaloupes ne restassent échouées à portée du canon de l'ennemi. M. de la Peyrouse se détermina donc pour la rivière Nelson, à l'embouchure de laquelle il arriva le 21 avec ses deux cens cinquante hommes de troupes, ses mortiers, ses bombes, ses canons & des vivres pour huit ou dix jours. Après avoir donné ordre aux douze chaloupes de mouiller par trois brasses à l'entrée

Obstacles à vaincre pour arriver au fort d'York. Coups de vent terribles.

1782.

de la rivière, il s'avança dans son canot avec le Chevalier de Langle, le Major Rostaing & le sieur de Monneron, Capitaine du Corps-Royal du Génie. Il fonda l'espace d'une lieue, & découvrit que le Nelson étoit inabordable; environ cent toises de vase molle en défendoient absolument les approches. Il fallut rester à l'ancre jusqu'au lendemain matin. La marée avoit tellement perdu dans la nuit, que les chaloupes mouillées par deux brasses & demie se trouvèrent à sec sur les trois heures du matin. Alors le Chevalier de Langle proposa de franchir cette vase, & de gagner à pied le bord de la rivière: cet avis fut suivi. Les troupes s'enfoncèrent dans la boue jusqu'aux genoux, & après un quart de lieue de la marche la plus pénible, abordèrent un vaste marais qu'il fallut traverser sans tenir de route certaine. La troupe vint camper à l'entrée d'un bois impénétrable, qu'elle tourna dans la matinée du lendemain avec d'incroyables difficultés. Il s'étoit élevé pendant la nuit, un vent impétueux qui fit craindre pour les vaisseaux



mouillés en pleine côte, dans un parage où le fond quoique de vase est semé de rochers qui coupoient les cables. La descente étant faite, M. de la Peyrouse se crut obligé de rejoindre sa division exposée au danger le plus imminent. Il laissa le commandement des chaloupes au Chevalier de Langle, & regagna le bord de la mer. La tempête continuoit encore, & il ne put s'embarquer que le lendemain. A peine arrivé à bord de son vaisseau, il fut accueilli d'un second coup de vent qui fit perdre deux ancres à l'Astrée & deux à l'Engageante. Si la tempête eût duré quelques heures de plus, cette dernière frégate étoit submergée avec ses trois cens hommes d'équipage.

Cependant la troupe aux ordres de M. de Rostaing, étoit arrivée devant le Fort, dans la matinée du 24. Les portes s'ouvrirent à la première sommation du Commandant François. Ses instructions portoient de brûler la place & tous les magasins, & de se rembarquer en toute diligence, suivant le desir de M. de la Peyrouse, dont le

1782.

Prise du fort  
d'York. Fin  
de l'expédition  
de M. de  
la Peyrouse.

**1712** — mouillage n'étoit plus tenable, & qui n'attendoit que le retour du Major pour mettre à la voile. Mais ces mesures furent déconcertées par un nouveau coup de vent, qui fit perdre à l'Engageante sa troisième ancre, sa chaloupe & la barre de son gouvernail. Le Sceptre fut aussi très-maltraité dans cette tempête. Le beau tems reparut enfin, & M. de Rostaing en profita pour s'embarquer avec sa troupe & les prisonniers, parmi lesquels on comptoit les trois Gouverneurs, de Prince-Wales, d'York & de Severn, petit établissement dépendant d'York, qu'on avoit négligé de détruire, pour ne point retarder le départ de la division. Elle mit enfin à la voile le premier Septembre. En brûlant le fort d'York, les François avoient eu la précaution d'épargner un magasin rempli de vivres, afin de ménager aux Anglois réfugiés dans les bois, le moyen de subsister jusqu'à l'arrivée des secours envoyés d'Angleterre. Le dommage que souffrit la Compagnie d'Hudson, lors de cette expédition de M. de la Peyrouse, est évalué environ douze

millions ; & ce fut, sans contredit, la plus importante de toute la campagne d'Amérique, sans excepter les affaires navales, dont une mérite particulièrement l'attention de l'histoire. En voici le récit extrait d'une lettre du Capitaine Elphinston, Commandant d'une division de l'Escadre aux ordres de l'Amiral Pigot.

1782.

Le 12 Septembre, le vaisseau le Warwick s'étoit emparé, dans le voisinage de la Délaware, d'un bâtiment françois, qui montoit vingt-deux canons & cent quatre hommes d'équipage ; c'étoit la Sophie qui, partie de Bayonne avec un chargement considérable pour Philadelphie, venoit d'être séparée des frégates françoises, l'Aigle & la Gloire. Elles avoient à leur bord un grand nombre de passagers de distinction, des effets d'un grand prix, & une somme considérable. Informé de ces détails, le Capitaine Elphinston n'oublia rien pour se rendre maître des frégates ; & d'abord, il fit passer aux Capitaines du Lion & de la Vestale, l'ordre de gagner la Délaware & d'empê-

La frégate  
l'Aigle  
échouée &  
prise dans la  
Delaware.

~~1781~~ cher les vaisseaux françois d'y pénétrer ; mais on reconnut le lendemain matin qu'ils étoient entrés dans la rivière. A la faveur du vent qui venoit de tourner à l'Est, le Warwick & la Vestale se virent en état de les doubler ; & le canal que cherchoit M. le Comte de la Touche, lui étant coupé, l'unique ressource de ce Commandant, fut de s'ouvrir un passage à travers les bancs de sables, où des vaisseaux de ligne ne pouvoient le suivre sans courir le plus grand risque. Cependant, le Capitaine du Warwick osa le tenter, & bientôt les bas fonds l'obligèrent de jeter l'ancre. La frégate françoise mouilla, en même-temps ; & jusqu'au 15, on ne fut occupé de part & d'autre qu'à jeter & lever l'ancre, à sonder & chercher les meilleures eaux. Sur les six heures du soir, le Warwick se vit dans l'impossibilité d'avancer ; mais au même instant, on apprit que la frégate l'Aigle venoit d'échouer, & qu'elle étoit absolument immobile. A l'exception du Warwick, tous les vaisseaux de la division angloise furent bientôt à

portée de foudroyer la frégate ~~échouée~~ échouée, qui n'avoit pas un canon qui put atteindre l'ennemi. M. de la Touche se vit dans la nécessité d'amener pavillon, après avoir essuyé plusieurs bordées de la Vestale. Il n'y eut ni péril, ni gloire pour les Anglois, dans l'acquisition de la plus belle frégate, qui jamais fut sortie des mers d'Europe. Avant de se rendre, le brave Capitaine avoit su ménager aux Officiers passagers le moyen d'échapper à la captivité. On distinguoit parmi eux, le Baron de Vioménil, Commandant en chef de l'armée françoise en Amérique; le Vicomte de Laval-Montmorency; le Duc de Lauzun & le Vicomte de Fleury. Ils gagnèrent la côte & parvinrent à sauver une grande partie du trésor confié aux frégates l'Aigle & la Gloire (1). Pour dégager des sables ce premier vaisseau, il fallut un travail incroyable,

1782.

---

(1) Voici comme s'exécuta le transport des richesses, dont les frégates étoient chargées. Dès que M. le Baron de Vioménil se vit débarqué sur la rive droite de

auquel furent employés tous les équipages de la division angloise.

La Delaware, son premier soin fut de renvoyer les chaloupes avec une invitation aux Capitaines de l'Aigle & de la Gloire, de lui faire passer tout l'argent confié aux deux vaisseaux. Graces à l'activité de MM. de la Touche & de Vallongue, cet envoi s'effectuâ ; mais ce ne fut pas sans de grandes difficultés. Deux cens réfugiés avoient formé le projet d'enlever cet argent. Ils s'avancèrent sur des chaloupes, & peu s'en fallut qu'ils ne réussissent dans leur dessein ; mais la bonne contenance des Officiers françois chargés de l'opération, & l'audace du sieur Gourgues qui s'étoit jeté à la mer avec les canots de l'Aigle, éloignèrent les deux cens réfugiés. Quoiqu'ils n'eussent pas vingt hommes à combattre, ils virèrent de bord & s'éloignèrent. L'argent fut envoyé à Philadelphie sous l'escorte des Aides-de-Camp & de six Officiers, tant du Corps Royal de l'Artillerie que de la Légion de Lauzun, commandés par M. Sheldon, à qui ce riche dépôt fut particulièrement confié. On ne fut pas moins redevable de la conservation de ces précieuses finances de l'armée françoise en Amérique, à MM. de Chabannes, de Montelquieu, de Loménie, de Maffon, de Brentano, de Ricé, de Tallevrand, de Lameth, de Fleury, de Vandrevill, de Monmort, de Viomenil les, de Tuffent, de Laval, de Ségur &

Il avoit à peine deux ans que la frégate l'Aigle étoit construite; on l'avoit doublée en cuivre récemment. Elle étoit du tonnage d'environ douze cents tonneaux, & ses canons étoient de fonderie angloise. Ce fut pour l'armée; une acquisition équivalente à celle d'un vaisseau de ligne du sixième rang. Comme la frégate étoit légère, tiroit moins d'eau que la frégate, elle parvint à remonter le Delaware, sans autre perte que celle de des ballots qu'il fallut jeter dans la rivière, pour alléger le bâtiment.

Les opérations britanniques furent

1782.

Les Anglois prennent les forts Dalling & Black-River.

broglie. Ces deux derniers étoient chargés des dépêches de la Cour pour le Duc de Rochambeau, de Vaudreuil & de M. de Lauzun. Le Duc de Lauzun seconda d'abord le Baron de Vioménil dans cette circonstance décisive; & l'on dut en grande partie à l'activité de son zèle, & à l'exécution de ses conseils, le succès des opérations qui sauvèrent le trésor de l'armée. *Les détails renfermés dans cette note, extraits d'une lettre du Baron de Vioménil, au Marquis de Ségur, Ministre de la Guerre.*

rent encore moins hostiles dans les  
 1782. Indes Occidentales, que dans l'A-  
 mérique proprement dite. Celles  
 de terre s'y bornèrent à quelques  
 tentatives assez heureuses, dont  
 l'objet fut de protéger les In-  
 diens de Musquito, & d'écarter les  
 Espagnols des établissemens an-  
 glois du cap *Graces à Dieu*. Dans  
 la nuit du 23 Août, le Capitaine  
 John Campbell avoit emporté  
 d'assaut le Fort d'Alling, où soi-  
 xante-cinq Espagnols furent tués  
 sur la place, & le reste de la gar-  
 nison blessé, fait prisonnier, ou mis  
 en fuite. Les Anglois y prirent  
 six pièces de campagne tant de  
 fer que de bronze, plusieurs dra-  
 peaux & d'abondantes provi-  
 sions. Ce succès joint à celui de  
 quelques escarmouches, prépara  
 la conquête de Black-River, l'une  
 des principales stations de l'ennemi.  
 En effet, quatre-vingt Chasseurs  
 Américains aux ordres du Ma-  
 jor Campbell, cinq cents hommes  
 libres de la côte, & six cents In-  
 diens de Musquito qui avoient choisi  
 pour Commandant le Lieutenant-  
 Général Despard, arrivèrent le 30



le fort de Black-River, le Gouverneur fut sommé de se rendre avec la garnison. Elle étoit en vingt-sept Officiers & six Soldats du régiment de cavalerie, qui mirent bas les armes prisonniers de guerre, à condition qu'ils seroient transférés au port de Saint-Fernandez, de la manière la plus exacte. L'artillerie de Black-River étoit à vingt-quatre canons. On trouva mille mousquets, d'autres munitions, & quatre ou cinq drapeaux; mais les fortifications de la place avoient été ruinées, & la garnison n'eût opposé qu'une résistance infructueuse; par conséquent, le Commandant ne voulut pas courir les risques d'un assaut inutile. Cette expédition terminée, les Chasseurs d'Odell reçurent l'ordre de se rembarquer pour la Jamaïque, où ils arrivèrent avec les autres espagnols, enlevés tant au fort d'Atling qu'au Fort de Black-River. Ces drapeaux furent envoyés en Angleterre, & mis au dépôt de Sa Majesté Britan-

1782.

1782.  
Combat du  
Scipion & du  
London.

Quoique sans autre effet qu'une canonnade vive & meurtrière, la rencontre des vaisseaux de ligne le London & le Scipion, fut un événement remarquable dans ces mers, vu l'inaction des forces navales à cette période de la guerre. Les deux vaisseaux s'étoient reconnus dans la matinée du 17 Octobre, environ à six lieues de l'Isle de Zacheo. Ils s'approchèrent mutuellement, se disposèrent au combat, & commencèrent à se canonner sur les huit heures du soir. L'action fut des plus animées pendant quarante minutes; elle s'engagea de si près, que le Scipion & le London s'abordèrent de l'avant & de l'arrière. S'étant dégagés, ils renouvelèrent le combat à plus de distance, & le soutinrent quelque tems avec une égale ardeur; mais ils étoient si maltraités, qu'il fallut mettre fin à cette terrible canonnade. A dix heures & demie, les deux vaisseaux prirent le large chacun de leur côté. De l'aveu du Capitaine Kempthorne, Commandant du London, son vaisseau fut presque entièrement désarmé par le

du Scipion, & sa perte en hom-  
 se montoit pas à moins de  
 -vingt tant Officiers que Ma-  
 y compris les blessés. Le vais-  
 ançois avoit beaucoup moins  
 t; mais, suivant l'usage des  
 is, le Capitaine Kempthorne  
 oua tout l'honneur de ce  
 it. Quoi qu'il en soit de ses  
 tions, l'affaire du 17 Octo-  
 it fin dans les Indes Occi-  
 es aux hostilités, qui désor-  
 e devoient se continuer avec  
 ir, que dans les grandes In-  
 On a vu que la guerre étoit  
 ins suspendue tant en Euro-  
 d'en Amérique. L'Afrique  
 ut jamais un des principaux  
 es; mais depuis le mois de  
 t de l'année précédente, épo-  
 le quelques entreprises bri-  
 ues contre le fort Vreden-  
 , & de la revanche plus heu-  
 des Hollandois contre l'éta-  
 nent de Sacconde, il ne se  
 rien dans cette partie du glo-  
 i dût éloigner le retour d'une  
 désirée.

ut s'arrangeoit en Europe, Evacuation  
 r-tout en Amérique, pour de Charles-  
 Town.  
 me III.

1782.

Prise du  
 fort Saccon-  
 de en Afri-  
 que, par les  
 Hollandois.

1782.

cet heureux événement : mais rien n'annonçoit les dispositions de l'Angleterre à cet égard , comme l'ordre en partie exécuté d'évacuer Charles-Town , Savannah , & tous les autres postes de la Géorgie & des deux Carolines. L'effet de cette résolution fut retardé quelque tems , du moins à Charles-Town , par la députation des Loyalistes , qui , s'étant rendus chez le Général Leslie , implorèrent son assistance pour qu'on différât une évacuation , qui mettroit en danger leurs propriétés & leurs personnes. L'humanité du Général lui fit écouter favorablement ces représentations , & il les transmit à Guy-Carleton , qui , touché de la position critique de ces infortunés , accorda leurs demandes , en attendant de nouvelles instructions d'Angleterre. Le Conseil de Saint-James n'eut point égard aux allarmes des Loyalistes , & le Général Leslie reçut un second ordre d'évacuer Charles-Town , après en avoir détruit les fortifications. La Garnison de cette place étoit de quatre ou cinq mille hommes , dont le transport à New-

York ne laissoit aucun poste aux Anglois entre la Floride & la Caroline méridionale. Cette Province se vit ainsi démembrée de la Couronne britannique ; ce qui fut imputé, comme une honte, au gouvernement par tous ceux qui ne voyoient pas dans cette conduite un acheminement à une paix nécessaire & forcée.

1782.

L'évacuation de Savannah antérieure à celle de Charles-Town, avoit déjà excité des murmures parmi les frondeurs de la nouvelle administration. En conséquence de cette mesure tendante à la pacification de l'Amérique, plus de sept mille hommes étoient sortis de la Géorgie, & dans ce nombre, on comptoit deux mille blancs & tous les riches habitans de la Province. Ces derniers furent transportés avec leurs effets, d'abord à l'Isle de Tybée, & puis à la Jamaïque, où l'on transféra plus de quinze cens esclaves. Trois mille autres nègres s'embarquèrent pour Saint-Augustin; & les Indiens, au nombre de trois cens, suivirent la garnison dans la Floride orientale. A la vue des troupes britanniques,

Evacuation  
de Savannah.  
Désespoir des  
Loyalistes de  
la Géorgie.

1782.

les Loyalistes de cette Province résolurent, dans leur désespoir, de braver également & le Congrès & la Grande-Bretagne. Ils pressentoient la réconciliation des Puissances désunies, & le malheur qui devoit résulter pour eux de ce rapprochement. Aliénés par la terreur & voulant se soustraire à leur destinée, ils se portèrent en foule sur un terrain naturellement fortifié, en se promettant d'y vivre indépendans & de l'Angleterre & des Etats-Unis.

Mécontentement de ceux de New-York. Leurs représentations.

A cette même époque, le bruit se répandit que dix mille habitans de Long-Island & de New-York se dispoisoient au soulèvement, si l'on attentoit à leur liberté; mais ce bruit n'avoit d'autre fondement que la désertion de quelques miliciens de New-York qui s'étoient réfugiés dans le Kings-County en Long-Island, où ils prétendoient échapper à l'obligation de toute espèce de service, tant pour le Roi que pour le Congrès. Le mécontentement des Loyalistes étoit d'ailleurs à son comble, mais sans aucun signe de rébellion. Ceux de

New-York informés des propositions d'indépendance faites aux treize Provinces-Unies en forme de préliminaires d'un traité de paix générale, se bornèrent aux expressions de la douleur & de l'abattement ; la consternation se peignoit dans leur mémoire adressé aux négociateurs de cette paix redoutée. Ils y conjuroient Sir Guy Carleton & le Contre-Amiral Digby, d'intercéder auprès de Sa Majesté Britannique, pour qu'un traité funeste à la gloire de la Grande-Bretagne, ne se consommât point dans une circonstance où tout sembloit se réunir, disoient-ils, pour condamner ce parti violent & désespéré. S'il falloit les en croire, la supériorité navale des Anglois se maintenoit glorieusement en Amérique ; leurs armes victorieuses dans l'Orient, obtenoient les plus brillans avantages ; le commerce national, sa force & ses ressources, s'élevoient en proportion de l'abaissement du commerce des Puissances confédérées. » Ce n'est pas » le moment, ajoutoient-ils, de » reconnoître l'indépendance de

1782.

1781.

» ces Provinces ; l'heure de la  
 » victoire est , sans contredit ,  
 » la plus convenable pour traiter  
 » de la paix ; mais c'est la moins  
 » propre au démembrement d'un  
 » empire..... Si le grand événe-  
 » ment de l'indépendance des Co-  
 » lonies est déterminé , si notre  
 » infortune est à son comble &  
 » que nous devons être à jamais  
 » privés de la protection de Sa  
 » Majesté Britannique , il ne nous  
 » reste plus qu'à supplier vos Ex-  
 » cellences d'employer toutes les  
 » considérations de l'humanité pour  
 » assurer nos propriétés & nos  
 » personnes , plus solidement que  
 » ne le feroient les simples formes  
 » d'un traité ; de mettre sous les  
 » yeux de notre gracieux Souve-  
 » rain , la détresse de notre situa-  
 » tion ; & de solliciter en notre  
 » faveur , une retraite sûre où nous  
 » puissions nous sauver de la rui-  
 » ne & du désespoir , sous lesquels  
 » nos personnes dévouées ne  
 » peuvent autrement manquer de  
 » succomber ».

Propositions  
 de Guy Car-  
 leton aux ré-  
 fugiés dans  
 les lignes de  
 New-York.

La réponse des Commissaires ,  
 à cette adresse des Loyalistes , ne



fut ni prompte ni satisfaisante , & le mécontentement des Réfugiés qui 1782.  
 servoient dans les lignes britanniques de New-York , se manifesta d'abord par des actes de désespoir. Ils déchirèrent leurs uniformes , & les foulèrent aux pieds , en s'écriant, que, pour prix de leur dévouement aux intérêts de la cause royale , ils se voyoient lâchement abandonnés à la merci de leur patrie irritée. Les murmures de cette classe de Loyalistes devinrent si bruyans, que, pour les appaiser, Sir Guy - Carleton jugea convenable de leur faire les propositions suivantes. 1°. De rester à New-York & de tenter de se réconcilier avec leurs compatriotes. 2°. De passer en Europe sur des transports du gouvernement. 3°. D'aller cultiver les terres qui leur seroient concédées dans la Nouvelle-Ecosse (1).

---

(1) Plusieurs Loyalistes acceptèrent cette offre , & vinrent s'établir avec leurs familles dans la Nouvelle-Ecosse. Ils obtinrent des terres en proportion de leurs moyens de culture ; mais il avoit été réglé qu'on n'accorderoit point à une seule personne plus de 1000 acres. John Parr ;

1782.

» ces Provinces ; l'heure de la  
 » victoire est , sans contredit ,  
 » la plus convenable pour traiter  
 » de la paix ; mais c'est la moins  
 » propre au démembrement d'un  
 » empire..... Si le grand événe-  
 » ment de l'indépendance des Co-  
 » lonies est déterminé , si notre  
 » infortune est à son comble &  
 » que nous devons être à jamais  
 » privés de la protection de Sa  
 » Majesté Britannique , il ne nous  
 » reste plus qu'à supplier vos Ex-  
 » cellences d'employer toutes les  
 » considérations de l'humanité pour  
 » assurer nos propriétés & nos  
 » personnes , plus solidement que  
 » ne le feroient les simples formes  
 » d'un traité ; de mettre sous les  
 » yeux de notre gracieux Souve-  
 » rain , la détresse de notre situa-  
 » tion ; & de solliciter en notre  
 » faveur , une retraite sûre où nous  
 » puissions nous sauver de la rui-  
 » ne & du désespoir , sous lesquels  
 » nos personnes dévouées ne  
 » peuvent autrement manquer de  
 » succomber ».

Propositions  
 de Guy Car-  
 leton aux ré-  
 fugiés dans  
 les lignes de  
 New-York,

La réponse des Commissaires ,  
 à cette adresse des Loyalistes , ne

prompte ni satisfaisante, & ~~ontentement~~ des Réfugiés qui 1782.  
 ent dans les lignes britanni-  
 le New-York, se manifesta  
 d par des actes de désespoir,  
 churèrent leurs uniformes, &  
 foulèrent aux pieds, en s'é-  
 que, pour prix de leur dévoue-  
 aux intérêts de la cause roya-  
 se voyoient lâchement aban-  
 s à la merci de leur patrie  
 . Les murmures de cette  
 de Loyalistes devinrent si  
 ns, que, pour les appaiser, Sir  
 -Carleton jugea convenable  
 ur faire les propositions sui-  
 . 1°. De rester à New-York  
 tenter de se réconcilier avec  
 compatriotes. 2°. De passer  
 urope sur des transports du  
 rnement. 3°. D'aller cultiver  
 rres qui leur seroient concé-  
 dans la Nouvelle-Ecosse (1).

Plusieurs Loyalistes acceptèrent cet-  
 , & vinrent s'établir avec leurs fa-  
 dans la Nouvelle-Ecosse. Ils obtin-  
 les terres en proportion de leurs  
 s de culture ; mais il avoit été réglé  
 n'accorderoit point à une seule per-  
 plus de 1000 acres. John Parr ;

1782.

4°. De s'enrôler, à leur choix, dans les régimens de Cavalerie ou d'Infanterie britanniques. Telle fut l'option offerte à ces Américains indisciplinés à leurs pays, & justement punis d'avoir fondé l'espoir de leur fortune, sur la ruine de leurs concitoyens. La paix alloit enfin renverser leurs projets ambitieux, & déjà un traité secret & provisionnel en assuroit l'infaillible retour.

Traité de  
paix provi-  
sionnel entre  
les Anglois  
& les Amé-  
ricains,

Le Jeudi 5 Décembre, Sa Majesté Britannique s'étant rendue au Parlement, y déclara aux deux Chambres assemblées, qu'elle avoit pris toutes les mesures nécessaires pour effectuer une réconciliation cordiale avec les Colonies d'Amérique, & qu'usant de ses pouvoirs

nommé Capitaine-Général & Gouverneur en chef de cette province, eut ordre d'accueillir tous les Emigrans, & de les protéger sans distinction. Son impartialité à cet égard, & les soins qu'il se donna pour faire prospérer les Colonies naissantes de la Nouvelle-Ecosse, eurent des succès déjà sensibles vers la fin du mois de Juillet, époque de l'adresse qui lui fut présentée au nom des Loyalistes associés dans l'établissement appelé *Shelburne*. Ils y félicitoient le Gouverneur, sur les améliorations du terrain confié à leur industrie.

dans toute leur étendue, elle avoit offert de reconnoître l'indépendance des Etats; qu'on étoit convenu d'articles provisionnels, dont le plein effet alloit dépendre du succès des négociations pacifiques entamées avec la Cour de France, & les autres Puissances belligérantes; qu'après le triomphe de ses armes à Gibraltar, elle pouvoit, sans compromettre la dignité de sa Couronne, accepter des termes honorables d'arrangement avec ces Puissances; mais que si des changemens imprévus dans leurs dispositions, frustreroient son attente, elle se flattoit de trouver son peuple & son Parlement disposés à seconder les plus vigoureux efforts dans la poursuite ultérieure de la guerre.

Le Roi s'étant retiré, le Marquis de Carmarthen fit la motion d'usage pour l'adresse de remerciement, sur laquelle on proposa diverses modifications, qui d'abord n'occasionnèrent point de débats. Lord Sandwich fit à l'occasion de cette adresse, des observations bien déplacées dans la circonstance où se trouvoient les Anglois; il

1782.

Forfante  
ties déplacée  
de Lord  
Sandwich.

Que le traité  
provisoirement,  
survint Lord  
Sturgeson,  
pour convenir  
l'Angleterre.

teurs britanniques , le c  
disposition des termes c  
Le Vicomte de Storme  
gea la position des An  
un point de vue moins  
» Ne voit-on pas, s'écri  
» cette convention pro  
» faite entre nos Comm  
» ceux de l'Amérique ,  
» d'une conduite *imbécil*  
» préhensible ? Cette  
» ne porte-t-elle pas  
» conditions où stipulat  
» conques, l'Amérique  
» pendant au moment  
» ra à la France de mett  
» me à la guerre ? Cett  
» tion dite provisoire.

» vous-nous pas accordé l'indépen-  
 » dance de l'Amérique, sans nous ré-  
 » server le droit de rétracter cette  
 » concession. Que la France, l'Es-  
 » pagne & la Hollande nous fassent la  
 » guerre, n'importe sous quel prétex-  
 » te, l'Amérique n'en est pas moins  
 » indépendante; nous avons reconnu  
 » sa souveraineté en traitant avec  
 » elle. Voilà donc un traité fait sans  
 » équivalens; voilà donc la Gran-  
 » de-Bretagne livrée au juste mé-  
 » pris de l'Europe entière, pour  
 » avoir abandonné le plus respec-  
 » table de ses droits ».

1782.

Mais le Vicomte de Stormont se débatoit sur un point encore indécis, savoir : si l'indépendance de l'Amérique étoit effectivement reconnue par le traité provisionnel; ou bien si ce traité ne devoit avoir d'effet que dans le cas où la négociation entamée avec la France, aboutiroit à une paix générale. Interrogé sur ce point, le Comte de Shelburne répondit qu'il avoit fait serment de tenir secrets les conseils du Roi son maître; & il se contenta d'affirmer qu'un traité provisionnel quelconque étoit signé & scellé, que

Si le traité  
 avec les Etats-  
 Unis est irré-  
 vocable ou  
 condition-  
 nel ? Discré-  
 tion du Mi-  
 nistère sur ce  
 point.

1781.

dans peu de jours, il seroit mis sous les yeux de la Chambre, & qu'il seroit tems alors d'en fixer l'interprétation. Le Duc de Richmond approuva la discrétion du Ministère, & le Comte de Shelburne ajouta qu'un des grands avantages d'une partie essentielle de la constitution britannique, étoit de confier au Roi seul le pouvoir de faire la paix; ce qui remplissoit divers objets importants, & entr'autres celui du secret si nécessaire à la conduite des négociations. Il convint que la qualité de Ministre le rendoit responsable des suites du traité en question; mais il demanda que jusqu'à nouvel ordre, on le laissât conduire à cet égard les affaires du Gouvernement, sans troubler des opérations qu'il n'étoit pas tems de soumettre à la censure du Parlement. Plusieurs membres de la Chambre haute persistèrent à blâmer l'affectation d'un prétendu secret, dont quelques-uns trouvoient l'explication dans l'énoncé du discours même de Sa Majesté Britannique qui, disoient-ils, parloit de l'indépendance des Colonies comme d'un acte ir-



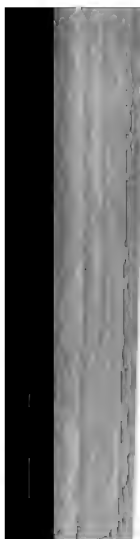
de & consommé. Le silence ministres excita de plus longs 1782, à la Chambre des Com-

la séance du 11 Décembre, question de voter cent dix hommes pour le service de 1783. A cette proposition, s'élevèrent dans plusieurs de la Chambre; on demanda bon des préparatifs de , si l'on devoit avoir la paix, ité provisionnel alloit mettre ne aux hostilités. Plusieurs es concluoient de leur inde à cet égard, qu'avant de tamer relativement aux subtil falloit éclaircir le mystère convention provisionnelle si ment interprétée dans les Chambres. Lord North ende satisfaire la Chambre fut it, & tel fut le précis de ses ures à ce sujet.

raité est provisionnel, & ne voir son effet qu'après la con- d'un autre traité entre la : & l'Angleterre. Les Mi- ont raison de ne point com- er au Parlement la première

Grands débats à ce sujet, dans la Chambre des Communes

Que suivant Lord North, le traité n'est pas irrévocable,



que n'est reconnue que  
lement, puisqu'elle dé  
circonstances données  
elles-mêmes des conc  
cela, tous les raisonne  
sur l'imprudencè qu'il  
divulguer le traité p  
pendant qu'on est en  
pour une paix généra  
roient absolument d'e  
D'ailleurs, pourquoi  
accorderoit-elle aux E  
conditions avantageus  
jouirøient à la conclusi  
dut la guerre se prol  
re dix ans? Cette lon  
ameneroit peut - être  
d'événemens qui n

pourroit devenir une concession folle à tout autre époque. Ces considérations me portent à croire que la reconnaissance provisionnelle de l'indépendance de l'Amérique est nécessairement conditionnelle & révocable.

1782.

Mais l'interprétation de Lord North, ne détruiroit pas celle du Chancelier de l'Echiquier qui avoit déclaré dans les termes les moins équivoques, que suivant sa manière de concevoir le traité provisionnel, l'indépendance de l'Amérique étoit reconnue sans conditions, & que par conséquent elle ne pouvoit se révoquer. De cette contradiction dans la manière d'envisager le traité, plusieurs membres concluoient qu'avant de voter des subsides, il falloit exiger des Ministres un éclaircissement qui conciliât les différentes opinions. Tel étoit en particulier l'avis de M. Fox, que la mort du premier Ministre le Marquis de Rockingham son ami, avoit rendu trop foible pour qu'il put réaliser au Conseil les vues de domination qu'on l'accusoit d'y avoir portées. Quoi qu'il en soit, dès le mois de Juillet de cette année, il avoit donné

L'avis de plusieurs Membres est qu'avant de voter des subsides, on exige un éclaircissement sur ce point;

Tel est l'avis de M. Fox,

1782.

Incertitude  
sur les vraies  
causes de la  
démission de  
M. R. - Mi-  
nistre.

la démission de sa place de Secrétaire d'Etat, pour redevenir simple membre de la Chambre des Communes, où il ne manqua pas de siéger du côté de l'opposition. On chercha les raisons de sa retraite subite, & l'on crut les trouver dans la promotion du Comte de Shelburne qui venoit d'être mis à la tête de la trésorerie. L'ex-Ministre ne pouvoit convenir d'un pareil motif, & tels furent ceux qui, s'il falloit l'en croire, avoient justifié sa démission.

« On vient d'accuser, dit-il, » à la Chambre des Communes, les » membres du nouveau Ministère » de ressembler à leurs prédéces- » seurs, à ces anciens Ministres » de discordante mémoire, dont j'ai » tant de fois dénoncé la méfintel- » ligence ; & j'observerai à ce sujet, » que je ne les blâmois pas d'être » divisés entre eux, mais d'avoir la » bassesse de rester en place, mal- » gré leurs divisions. J'ai particu- » lièrement blâmé le noble Lord » qui gouvernoit alors les Finances, » de la constance avec laquelle il » tenoit son poste, quoique l'unani- » mité fut bannie de l'administration, » & qu'il se vit forcé d'adopter des

» mesures qu'il reprouvoit dans sa ~~conscience~~  
 » conscience. Après m'être si long-  
 » tems & si ouvertement expliqué  
 » sur ce point ; que devois-je faire,  
 » lorsque je me suis trouvé dans  
 » une situation pareille ? Me retirer ;  
 » & c'est ce que j'ai fait, au mo-  
 » ment où j'ai vu mes collègues di-  
 » visés sur des points importants,  
 » Je devois ce sacrifice à mon pays,  
 » puisque ma démission & celle des  
 » membres (1) qui voyoient comme  
 » moi, pouvoient seules rétablir dans  
 » le cabinet l'harmonie si nécessaire  
 » dans les circonstances présentes....  
 » J'aurois cru trahir l'Angleterre si,  
 » ne pouvant réunir les sentimens  
 » & les ramener à des principes con-  
 » formes au vœu unanime du peu-  
 » ple, j'avois continué d'agir avec  
 » des Ministres qui violaient, ou  
 » étoient sur le point de violer les  
 » clauses les plus sacrées du pacte  
 » en vertu duquel ils étoient en pla-  
 » ce. On a prétendu que ma dé-

1782.

---

(1) Lord John Cavendish, Chancelier  
 de l'Echiquier, avoit donné sa démission  
 à la même époque, & pour les mêmes  
 raisons que M. Fox.

mission étoit une affaire  
 » qu'ayant succombé dans l'affaire  
 » que j'ai voulu faire de mon influence  
 » ce & de mon pouvoir, je me suis  
 » retiré l'ennemi de tous les men-  
 » bres de l'administration actuelle. Je  
 » n'en veux point aux Ministres, &  
 » je ne suis ennemi que de leur  
 » conduite ».

Quoi qu'il en soit des  
 tifs de la brièveté de son minist  
 nous allons hasarder de son  
 res sur quelques détails  
 nistration de M. Fox, & s'con  
 en peu de mots, quelques  
 de sa politique, tant au  
 que dans le Cabinet de Saint

De l'admini-  
 stration de  
 M. Fox.

Après avoir investigué  
 ces dans les termes les plus

(1) On prétendit que cet  
 doublement manqué: que M.  
 besoin d'un homme sans consé-  
 tête des finances, avoit propo-  
 de Portland; mais que la place  
 donnée au Comte de Shelbu-  
 suite il avoit demandé la n  
 Secrétaire d'Etat qui devoit  
 Comte de Shelburne, & qu'  
 avoit encore été prévenu.  
 fût vrai ou faux, M. Fox  
 en convenir.

les avoir menacés de leur faire perdre la tête sur un échafaud, M. Fox l'étoit engagé vers la fin de 1781, à réparer tous les désordres de leur administration, si on vouloit se fier à lui de la conduite de la paix avec les Américains. Cette assertion faite en plein Sénat, & pour ainsi dire à la face de l'Univers entier, accrut le nombre de ses partisans, & le fit regarder comme le sauveur de la patrie. On ne douta pas qu'il n'eût en sa disposition, un moyen honorable pour l'Angleterre, de la réconcilier avec ses anciennes Colonies. L'Opposition triompha, & les anciens Ministres furent éloignés. Il étoit naturel que M. Fox obtint une des premières places de la nouvelle administration. Il fut nommé Secrétaire d'Etat au département du Nord, & par la cession que lui en fit Lord Shelburne, il se trouva encore chargé de toute la partie des négociations du Sud. Ainsi M. Fox se vit placé au centre de toutes les relations politiques de l'Angleterre avec les Puissances étrangères. C'étoit le moment de réaliser ses magnifiques

1782.



la politique & les talents.  
rétracter sa première as-  
sention, & trancher le mot sur la nécessité  
de connoître l'indépendance  
des Etats-Unis; mais, pour adoucir  
cette proposition avoit de-  
jà dit, tant, il ajouta qu'on mettroit  
la reconnaissance des conditions  
résulteroit beaucoup d'entre  
la navigation des Amériques  
plus grands avantages pour  
le commerce de la Grande-Bretagne  
l'Amérique. L'accord de l'in-  
dépendance & des bornes à l'extension  
voulait la restreindre, im-  
poser dans les termes, & ce n'est  
l'époque d'une défaite au-  
tante que celle de Lord Cornwallis.



force des Puissances confédérées ,  
 d'en conclure la nécessité d'ac-  
 corder aux Etats-Unis une indé-  
 pendance complete & sans con-  
 ditions, & de se reposer enfin sur  
 la gratitude des nouveaux Répu-  
 blicains, qui sans doute, ajoutoit-  
 il, ne seroient pas insensibles à la  
*générosité* des Anglois & la recon-  
 noitroient par des sacrifices. De  
 l'aveu de M. Fox, le salut de la  
 Grande-Bretagne, alloit dépendre  
 de cette prompte concession de  
 l'indépendance américaine; & dans  
 ce cas, on ne voit point en quoi  
 pouvoit consister la générosité de  
 l'Angleterre. Cette concession étoit  
 un acte de nécessité absolue, & par  
 conséquent, elle n'exigeoit des Amé-  
 ricains ni reconnoissance ni sacri-  
 fices.

1782.

Jusqu'ici la conduite du nouveau  
 Ministre n'avoit rien opéré qui jus-  
 tifiât le déplacement des anciens  
 Administrateurs; aussi trouva-t-il de  
 grandes oppositions parmi ses collè-  
 gues. Sa proposition de reconnoître,  
 sans dédommagement, la souverai-  
 neté des Etats-Unis en Amérique,  
 révolta jusqu'à ses partisans les

Mauvaise  
 politique de  
 ce Ministre.

1782.

Seu effets,  
tant en Amé-  
rique qu'en  
Europe.

plus enthousiastes. Il quitta brusquement le Conseil, & comme on l'a vu, il donna pour prétexte de sa retraite, le défaut d'unanimité dans les opinions ministérielles. D'autres opérations du Ministère de M. Fox prouvent également qu'il n'y soutint point l'idée qu'on s'étoit faite de ses lumières & de sa politique. Lors de sa promotion, l'Angleterre se trouvoit dans les circonstances les plus fâcheuses; elle venoit de perdre toute l'armée de Cornwallis. Saint-Christophe n'étoit plus aux Anglois, & la Jamaïque se voyoit menacée. Dans cette conjoncture, le Général Carleton fut envoyé en Amérique avec ordre de se mettre à la merci des Américains, ou ce qui revient au même, de s'interdire à leur égard toute espèce d'hostilité. Cette prétendue modération fit sur eux l'impression qu'elle devoit faire. Ils y virent de l'impuissance ou de la mauvaise foi, & n'en furent que plus disposés à regarder les propositions de paix séparée, comme un piège de la part de l'Angleterre, qui cherchoit à les désunir pour mieux les accabler. Ce piège étoit grossier

& ne réussit pas mieux à M. Fox ~~en Europe qu'en Amérique.~~ Sa dé- 1782.  
marche avoit été regardée par le  
Congrès comme une insulte faite à  
la bonne-foi des Etats; il en fut ré-  
volté au point de rejeter les offres de  
la Grande-Bretagne, sans daigner  
prendre communication des dépê-  
ches du Général Commissaire. La  
politique de M. Fox produisit le  
même effet dans les Cours des au-  
tres nations alliées, & la défiance  
que sa conduite ministérielle avoit  
inspirée, fit soupçonner de l'astuce  
dans toutes les négociations bri-  
tanniques jusqu'à la conclusion de  
la paix générale.

Ces Puissances y travailloient de  
la meilleure foi; mais sans ralen-  
tir les préparatifs d'une nouvelle  
campagne. L'Espagne & la France  
n'avoient rien négligé pour termi-  
ner celle-ci à l'avantage de la con-  
fédération; & les succès momen-  
tanés de la Grande-Bretagne ne  
causèrent point de véritables allar-  
mes, parce que nos forces navales  
se maintenoient constamment dans  
cet état de supériorité qui, malgré  
les efforts ruineux de l'Angleterre,

Que les né-  
gociations de  
la paix ne ra-  
lentissent  
point les pré-  
paratifs de la  
campagne.

que commencer.

Bonne con-  
sistance des  
Hollandais,

La Hollande venoit  
clure son traité d'alliance  
Etats-Unis d'Amérique  
ver les menaces des A  
rejetant les offres d'une  
parée. Avec une marine  
vaisseaux de ligne, la  
que se voyoit en état  
les pertes, & se propos  
ger des insultes antérieu  
claration de guerre. (

Condition  
des secours  
promis à la  
République.

cette confiance, que les  
Texel se mirent en mer  
reprises. L'ardeur des  
étoit particulièrement  
la protection de la Fr

ne ne devoit pas négliger ~~\_\_\_\_\_~~

êts des Provinces - Unies, 1782.

la Vauguyon avoit donné  
s Généraux des assurances  
urd bien propres à tranquil-  
rs Hautes Puissances. Mais  
signages de la bienveillance  
jesté exigeoient un retour de  
de la part de cette Répu-  
& l'Ambassadeur de France  
e de mettre à l'épreuve les  
dispositions de la Hollande.  
isoit à Brest des armemens

ables, dont l'appareil mena-  
voit d'autre objet que de  
s derniers triomphes de la  
ration, & d'accélérer le re-  
ne paix désirée de toutes les  
belligérantes. Leurs Hautes  
es venoient d'unir, par  
veaux liens, leurs inté-  
eux de la France, & de-  
concourir aux moyens de  
ompher la cause commune.  
équence de ces engagements,  
uc de la Vauguyon eut or-  
leur proposer, au nom de sa  
le faire passer à Brest dix  
x de guerre équipés aux  
la République, pour agir  
e III.

La France  
demande dix  
vaisseaux aux  
Hollandois,

Cet envoi  
n'a pas lieu.

ret prompt & salutaire u  
des de la Cour de Fra  
l'expédition des vaisseaux  
lieu , & le mécontentem  
néral dans tous les Et  
République. Ceux de  
de Frise & de Groning  
trèrent les plus sensibles à  
ment fait à l'auguste Chef  
fédération ; ils s'invitèren  
ment à des recherches  
contre les coupables, &  
d'employer le bras ven  
Justice sur la tête de c  
noient de fouler aux piec  
de ces Provinces.

Méconten-  
nement des

Les griefs articulés  
solution des Etats de t

Brest , & de les délivrer , avant le 8 Octobre , au Chef d'escadre Comte de Byland. A la veille de l'expédition , le Vice - Amiral avoit mandé à son bord tous les Capitaines des vaisseaux désignés , & , sur leur déclaration , avoit signé un certificat par lequel ils déposoient que , faute de vivres & d'autres provisions nécessaires , lesdits vaisseaux étoient absolument hors d'état d'exécuter l'expédition projetée. « Cette négligence , ajoutoit les Etats , est de l'espèce la plus grave , en ce qu'elle compromet la gloire de la nation. Par elle , l'autorité suprême de la République est énervée ; Son Altesse Sérénissime est contrariée dans ses vues salutaires pour le bien-être de la patrie , ses ordres sont rendus infructueux ; toute confiance est éteinte chez l'étranger ; l'état libre des Provinces-Unies se trouve ébranlé ».

Ce qu'il y a de certain , c'est que la plupart des vaisseaux qui , le 7 Octobre , n'étoient point en état de se rendre à Brest , appareillèrent le 10 du même mois , pour aller croiser dans la mer de Norwege.

1782.

Tandis que le mécontentement  
 des Provinces - Unies s'exhaloit en  
 des termes respectueux pour son  
 Altesse Sérénissime le Prince Stad-  
 holder, des particuliers moins ré-  
 servés se permettoient des libelles  
 contre ce Prince, qu'ils accusoient  
 d'avoir sacrifié dans cette circon-  
 stance, les intérêts de la Hollande à  
 des considérations anti-patriotiques.  
 Dans la réponse aux murmures des  
 Etats de Frise, Son Altesse crut  
 devoir écarter des soupçons in-  
 justes, en protestant que s'il y avoit  
 eu de la négligence de la part des  
 Officiers chargés de l'approvision-  
 nement des vaisseaux, ils avoient  
 agi contre son intention, & s'étoient  
 rendus coupables de défobéissance  
 à ses ordres. Quoi qu'il en soit,  
 l'escaadre Hollandoise ne parut point  
 à Breït, & personne n'imputa  
 ce manquement à la République ;  
 mais le peu de vigueur qu'elle  
 mit à cette époque, dans ses opé-  
 rations contre l'ennemi commun,  
 pouvoit influer sur les conditions  
 qui devoient régler son partage à  
 la fin de la guerre.

On alloit toucher à ce moment



desiré, & vers la mi-Décembre, il se répandit un bruit général, que les préliminaires de la paix étoient signés. On ne doutoit pas que le sort de l'Amérique ne fut dès-lors fixé; cependant les Puissances belligérantes n'en mettoient pas moins d'activité dans leurs armemens. Une flotte destinée pour les Antilles n'attendoit, pour mettre à la voile de la rade de Brest, qu'un vent favorable, & l'arrivée de M. le Marquis de la Fayette qui, disoit-on, alloit s'embarquer avec le titre de Maréchal Général des Logis de l'armée qui devoit agir dans cette partie du monde. Cette flotte partit en effet sous l'escorte de neuf vaisseaux deligne, & de six frégates aux ordres de M. Vialis; les troupes distribuées sur trente bâtimens de transport formoient environ sept mille cinq cents hommes. Une autre escadre à-peu-près d'égale force étoit au moment d'appareiller pour se joindre à l'armée navale, dont M. le Comte d'Estaing étoit allé prendre le commandement à Cadix. Ce Vice-Amiral avoit pris congé de Sa Majesté dès le mois d'Octobre; il arriva le

1782.

part de Brest  
pour les Antilles.

Départ du  
Comte d'Estaing pour  
aller commander l'escadre de Cadix.

1782.

7 du mois suivant à Bordeaux, où les ordres du Roi l'arrêterent quelques jours; ils avoient pour objet la création d'un nouveau corps d'Officiers tirés de la marine marchande. Voici dans quels termes encourageans Sa Majesté expliquoit ses intentions à cet égard.

Création  
d'un nouvel  
ordre d'Offi-  
ciers dans la  
Marine Mil-  
itaire.

» M. le Comte d'Estaing, je vous  
» ai choisi pour aller faire entendre  
» en mon nom à la Chambre du  
» Commerce de Bordeaux, la satis-  
» faction que j'ai de la fidélité & de  
» l'attachement, dont les Négocians  
» de mon Royaume se sont em-  
» pressés de me donner des marques.  
» J'attends d'eux un nouveau témoi-  
» gnage de leur zèle. Vous leur de-  
» manderez de vous indiquer ceux  
» d'entre les Officiers marchands  
» employés sur leurs bâtimens, qui  
» leur paroîtront pouvoir contri-  
» buer à soutenir la dignité de mon  
» pavillon & la prospérité de mes  
» armes dans une guerre, dont l'a-  
» vantage de mes sujets & la liberté  
» du commerce sont l'unique objet.  
» — Je vous autorise à promettre  
» en mon nom à tous les Officiers  
» marchands qui vous seront pré-

» sentés , & que vous reconnoîtrez  
 » susceptibles des fonctions aux- 1782.  
 » quelles je les destine, un état per-  
 » manent , honorable & tous les  
 » avantages & distinctions que doi-  
 » vent attendre de leur patrie , ceux  
 » qui se sacrifient pour elle ».

Flattés de cette mission honorable ,  
 MM. de la Chambre du Commerce  
 de Bordeaux, nommèrent un Co-  
 mité maritime de six armateurs ,  
 pour travailler à cette importante  
 affaire , & ce travail ne fut point  
 interrompu jusqu'au départ de M. le  
 Comte d'Estaing. Cent cinquante  
 sujets furent désignés pour remplir  
 les vues de Sa Majesté sur les vais-  
 seaux de la Marine Royale. Les  
 ports de Dunkerque, du Havre-de-  
 Grace, de Saint-Malo, de Bayon-  
 ne, &c, fournirent aussi un nom-  
 bre d'habiles marins proportionné  
 à l'étendue de chaque département.  
 L'exécution de ce plan non moins  
 sage que vigoureux, ne fit qu'ajou-  
 ter un nouveau degré d'encoura-  
 gement à la marine française.

A cette même époque , Sa Ma- Edit. du Roi  
 jesté fut informée que les Armateurs contre les  
 & les Capitaines. éludoient sous di- rançons.

vers prétextes, les dispositions de  
 1782. l'arrêt qui restreignoit les rançons.  
 Pour arrêter un abus préjudi-  
 ciable aux intéressés dans les ar-  
 memens & particulièrement aux  
 Invalides de la marine, elle crut  
 devoir étendre la défense de ran-  
 çonner, aux cas exceptés par  
 l'Ordonnance de 1780. A dater du  
 premier Décembre de cette année,  
 le nouveau règlement fut exécuté  
 sans restriction.

Création de  
 millions  
 de rentes per-  
 manentes.

Même en dirigeant ses principa-  
 les vues du côté de la paix, la  
 France, comme on l'a dit,  
 ne négligeoit aucune des mesures  
 qui préparent les succès de la  
 guerre; & comme les finances en  
 sont le ressort le plus décisif, Sa  
 Majesté qui s'étoit vue forcée, au  
 mois de Juillet, d'établir un troi-  
 sième vingtième sur les objets  
 assujettis aux deux premiers, fut  
 encore au mois de Décembre,  
 dans la nécessité de recourir au  
 dévouement patriotique de la classe  
 aisée de ses sujets, pour terminer  
 glorieusement, & selon le vœu de la  
 nation, une guerre entreprise sous  
 les auspices de l'honneur françois,

Ainsi fut motivé l'édit, portant création de dix millions de rentes perpétuelles. 1782.

Cette sage prévoyance du Gouvernement, & les préparatifs de guerre qui se faisoient dans nos ports, sembloient justifier les craintes du peuple sur l'inutilité des négociations pacifiques. Rien ne transpiroit de toutes les opérations des Cabinets respectifs ; mais on se livroit aux conjectures, & vers la mi-Décembre, l'opinion générale étoit à Paris & à Londres, que le Cabinet de Saint-James avoit changé de dispositions à cet égard. On assuroit qu'il venoit de s'y former deux partis ; que le Roi, Lord Shelburne, & Lord Gratham, successeur de M. Fox, avoient accepté les propositions suivant lesquelles l'Angleterre auroit cédé Gibraltar en échange des Isles qu'on devoit lui restituer dans les Indes occidentales, & de la Guadeloupe qu'on promettoit d'y ajouter ; mais que le Duc de Richmond, Lord Keppel & M. Townshend persistoient à deman-

Deux partis dans le Conseil de Saint-James, relativement à la condition de la paix.

1781.

Demandes  
orbitantes  
Anglois.

der Porto-Rico. On prétendoit que dans cette conjoncture embarrassante pour le Comte de Shelburne, ce premier Ministre s'étoit vu forcé, pour échapper à la censure de ce dernier parti, de faire demander à la Cour de Versailles, qu'outre la Guadeloupe, on laissât aux Anglois Sainte-Lucie, & qu'on leur garantît la possession de Trinquemale dans l'Isle de Ceylan. Ces demandes ne pouvoient être faites sérieusement; mais dans la position désespérée où se trouvoit l'Angleterre, pour obtenir quelque chose, elle crut devoir afficher des prétentions exorbitantes. Heureusement que nos Ministres étoient dans le secret de sa détresse. Ils savoient qu'à cette époque, la dette nationale de la Grande-Bretagne, étoit portée à deux cens quarante millions sterling; ce qui formoit, suivant l'évaluation du Docteur Price, plus de la moitié de la valeur de toutes les terres du Royaume. Quant aux forces navales, dont elle faisoit alors un étalage plus imposant que redoutable, on n'ignoroit pas qu'elles se montoient encore, tant

en Europe que dans les deux Indes, ~~à plus de quatre-vingt-dix vaisseaux~~ <sup>1782</sup> de ligne ; mais on étoit instruit que le nombre de bras nécessaires pour mettre en action tous ces châteaux flottans, répondoit mal à cette apparence respectable. La guerre d'Amérique avoit mis à cet égard, la Grande-Bretagne dans une disette qu'elle n'avoit jamais connue. En un mot, la révolution d'Amérique venoit de réduire les Anglois à la cruelle alternative, ou de continuer une guerre, dont la prolongation eût menacé leur existence politique, ou de se livrer à la discrétion de leurs ennemis, en faisant une paix, dont les conditions les plus dures n'auroient été, de la part de la France, qu'une représaille très-légitime ; mais la paix & la guerre devoient également signaler le désintéressement généreux de notre auguste Monarque, & la Grande-Bretagne trouva son salut dans la modération, qui justifie si bien l'Epigraphe qui se lit au frontispice de cet ouvrage.

A l'ouverture des négociations pour la paix, il restoit à la Marine de France & d'Espagne une su-

Les Espagnols renoncent à Gibraltar.

1782.

périorité de quarante-six vaisseaux de ligne ; & cette prépondérance laissoit à la disposition des Cours alliées , les conditions d'une paix devenue nécessaire pour les Anglois. Cependant la fierté britannique opposoit encore des obstacles à sa publication ; la Grande-Bretagne osoit paroître exigeante même au bord du précipice. Dans les circonstances , il étoit naturel que Gibraltar rentrât sous la domination du Roi d'Espagne ; mais le Cabinet de Saint-James mit un si haut prix à cette renonciation , & la saine politique en attachoit si peu au recouvrement de cette place , que la Cour de Madrid ne crut pas devoir l'acheter par de trop grands sacrifices. Les Plénipotentiaires britanniques s'étant montrés intraitables sur ce point , leurs prétentions excessives donnèrent , à cet égard , une autre face aux négociations.

Remarques  
dans les né-  
gociations.

L'article des concessions demandées par la France dans l'Indostan , occasionna de longs débats , qui devoient enfin se terminer à l'amiable. Les Circars septentrio-



maux du Coromandel , sur lesquels ~~port~~ portoient nos demandes , étoient des Provinces dépendantes de l'Empire Mogol ; l'Angleterre les tenoit à ferme , moyennant quinze lakes de roupies par année , & ne pouvoit par conséquent en disposer en notre faveur. Ce point éclairci , il fallut recourir à d'autres compensations sur lesquelles on ne s'accorde que difficilement. La guerre avoit eu pour théâtre les quatre parties du monde ; on eut besoin d'une attention minutieuse pour éviter les méprises dans la discussion des prétentions respectives en tant de contrées différentes ; il en résulta des lenteurs qui donnèrent de l'inquiétude sur le succès des négociations. Mais le vœu général étoit contre la guerre , & notre auguste Monarque avoit résolu de pacifier l'Europe , après avoir affranchi l'Amérique. Ce grand ouvrage venoit d'être consommé par le traité provisionnel , entre l'Angleterre & les Etats-Unis ; traité bien antérieur à ceux de France , d'Espagne & d'Angleterre , mais dont la con-

~~1782~~ clusion n'eut lieu que le 20 Janvier, époque des termes de paix convenus entre cette dernière Puissance & la Maison de Bourbon. Il est tems de faire connoître le fameux traité, dont les articles tenus secrets par les Ministres britanniques, avoient donné lieu à tant de murmures, d'impatience & de fausses interprétations dans les deux Chambres du Parlement d'Angleterre.

*Articles abrégés du traité provisionnel entre la Grande-Bretagne & les Etats-Unis d'Amérique.*

ARTICLE I. Le Roi de la Grande-Bretagne reconnoît, dans les termes les plus amples, l'indépendance des Etats-Unis, & renonce à toutes les prétentions de gouvernement, propriété & droits de territoire sur lesdits Etats, pour lui, ses héritiers & successeurs.

ART. II. Etablit pleinement les limites respectives. (1)

---

(1) Par ces limites, qu'il seroit trop :

ART. III. Admet & garantit aux Américains le droit de pêche sur les Bancs de Terre-Neuve & leurs environs.

1782.

ART. IV. Les créanciers de part & d'autre ne rencontreront aucun obstacle au recouvrement de leurs dettes.

ART. V. Le Congrès recommandera aux différents Etats, la restitution de la propriété confisquée des sujets britanniques, des Loyalistes, &c. (1)


long d'assigner ici, l'Angleterre céda un immense quantité de terrain aux Etats-Unis d'Amérique, & cette cession parut trop étendue à quelques Anglois; mais pour justifier le Ministère à cet égard, il suffit d'observer que c'étoient les bornes de ce pays avant son indépendance; que les limites du Canada avoient été prodigieusement reculées par l'acte de Quebec en 1774; que cet acte étoit tyrannique & vexatoire pour l'Amérique septentrionale, & que, par conséquent, il ne pouvoit servir de base au traité de paix.

(1) Les Commissaires américains, & M. Richard Oswald, Plénipotentiaire pour Sa Majesté Britannique, ne pouvoient rien de plus en faveur des Loyalistes, qui, faute de prévoir l'issue de cette guerre,

1774. ART. VI. Nulles confiscations ou persécutions n'auront lieu à l'avenir.

ART. VII. Les prisonniers de part & d'autre seront élargis. L'artillerie américaine ne sera pas emportée, non plus que les Nègres & autres propriétés. Les archives, les actes & papiers publics & privés seront restitués. Les flottes & armées britanniques seront retirées de toutes les parties des Etats-Unis.

avoient suivi les drapeaux du Roi d'Angleterre, de préférence à ceux de leurs concitoyens. Le pouvoir même du Congrès se bornoit, en cette occasion, à les recommander aux différentes Provinces. Chacun des Etats qui composent l'association américaine est maître chez lui, & n'est dirigé par aucune autre Puissance dans l'exercice de la souveraineté. Il étoit convenable & prudent de s'en rapporter dans l'affaire des Loyalistes, à la générosité des Américains, & le Gouvernement britannique ne pouvoit demander au Congrès qu'une recommandation en leur faveur; plutôt que de continuer la guerre, il fit bien de se charger des dédommagemens auxquels avoient droit de prétendre des malheureux qui venoient de trahir leurs concitoyens pour lui rester fidèles.

ART. VIII. La navigation du   
l'ipi sera ouverte aux deux 1782.

25.

ART. IX. Toutes places prises  
art ou d'autre, avant l'arrivée  
s articles en Amérique, seront  
nées.

Le traité fut signé le 21 Jan- Commenc  
& le Congrès le reçut dans ce traité est  
derniers jours de Mars. Toute reçu en Amér  
érique belligérante accueillit rique.

nouvelle avec transport, &  
ix fut proclamée solennelle-  
à New-York, à Philadelphie  
la tête des armées respectives  
Grande-Bretagne & des Etats-  
Ce fut un jour de triom-  
pour le brave Washington. Il  
préparé son armée à cette  
euse cérémonie, par un dis-  
s où respirent également l'hé-  
ie, le patriotisme & l'humana-

Un fragment de cette belle  
igue où se peint l'ame du  
rier citoyen, confirmera l'idée  
n s'est déjà faite de son éloquence  
relle quoique fière & métaphori-  
mais toujours assortie aux cir-  
stances. » La glorieuse tâche qui  
us avoit fait courir aux armes,

## 4.4 HISTOIRE

« et enfin remplie ; la liberté de  
« notre pays est suffisamment re-  
« connue & solidement établie par  
« le sacrifice que le ciel accorde à  
« la pureté de notre cause , aux  
« efforts généreux d'un peuple foi-  
« ble , mais libre , & fait pour tou-  
« jours l'être. La réputation de ceux  
« qui ont persévéré , étant aujour-  
« d'hui immortalisée par le titre il-  
« lustre & si bien acquis d'armée  
« victorieuse , il ne reste plus aux  
« acteurs de cette scène majes-  
« tueuse , qu'à conserver jusqu'au  
« dernier acte , la dignité de leur  
« caractère ; à terminer le drame  
« d'une manière qui leur attire des  
« applaudissemens ; à quitter le théâ-  
« tre militaire avec cette même  
« approbation des anges & des  
« hommes , qui a couronné toutes  
« leurs actions vertueuses ».

Le Général finit par annoncer  
qu'il ne tolérera aucune négligence  
des devoirs militaires , jusqu'au li-  
cencieux absolu des troupes. Il  
promet à chaque Soldat des hon-  
neurs & des récompenses propor-  
tionnés à son grade , à ses services ,  
& particulièrement à sa soumission

aux loix d'une sévère discipline.

Le principal objet de ce discours, étoit de ranimer la confiance des troupes, & de les affermir contre la séduction de quelques traîtres, dont les tentatives séditeuses avoient allarmé le Congrès & les chefs de l'armée. Voici la cause ou le prétexte de cette fermentation inquiétante.

1783.

Fermentation dans l'armée américaine.

Au mois de Décembre 1782, une partie de l'armée, peu satisfaite de son traitement, avoit exposé ses griefs dans un mémoire que le Général M<sup>c</sup> Dougal & deux Officiers de l'état major, furent chargés de présenter au Congrès. Après deux mois de vaines poursuites, les Commissaires informèrent l'armée qu'on n'avoit encore rien prononcé sur ses demandes. Alors il parut une invitation aux Officiers généraux de s'assembler le Mardi suivant, pour délibérer sur les mesures à prendre dans cette circonstance. L'invitation étoit accompagnée de cette adresse non moins éloquente que séditeuse.

» MESSIEURS, un Soldat que l'intérêt & l'affection attachent à vo-

Discours séditeux.


tre destinée, qui a souffert avec  
1783. vous, & qui veut continuer de  
discours. partager votre fortune bonne ou  
mauvaise, demande la permission  
de vous adresser ses plaintes. Il n'a  
pour lui ni l'âge, ni les dignités qui  
donnent du poids aux conseils; mais  
l'expérience marche quelquefois sans  
la vieillesse, & la sincérité n'a pas  
besoin de rang. Comme la plu-  
part d'entre vous, il aime la vie  
privée; il l'a quittée avec regret &  
dans la ferme résolution d'y ren-  
trer, dès que la nécessité ne lui  
mettra plus les armes à la main.  
Alors les ennemis de sa patrie, les  
esclaves du pouvoir, les soutiens  
mercénaires de l'injustice n'avoient  
pas encore éprouvé que les  
Américains sont aussi redoutables  
sur le champ de bataille, que sou-  
mis & pacifiques dans leurs remon-  
trances. C'est avec cette perspec-  
tive qu'il fut le compagnon de vos  
longues fatigues, qu'avec vous il  
brava tant de périls. Il a senti la  
main glaciale de la pauvreté, &  
n'a point murmuré; il a vu se déve-  
lopper l'insolence de l'homme opu-  
lent, sans se permettre un soupir.



ingtems effez crédule pour sacrifier à l'opinion, il a jusqu'à ce jour, été dans la justice de son pays. Il flattoit que lorsque les nuages de diversité seroient dissipés, lorsque le rayon de la paix commenceroit à luire, la froideur & la verité du gouvernement se relâcheroient; que la reconnoissance verroit des bienfaits sur ces hommes, dont les bras vigoureux avoient soutenu l'Etat, dans le périlleux flage de la servitude menaçante une indépendance reconnue. Mais la confiance a ses limites comme la modération; il est un point où elle ne dégénère en crédulité & se termine en bassesse. Telle est votre situation; amenés à ce point d'écart, un pas de plus vous perdroit sans retour. Être tranquille, être indifférent lorsque les injustices accumulent & pesent sur nos têtes, seroit plus que de la foiblesse. Se borner à des supplications sans développer de mâles efforts, seroit dégrader votre caractère & montrer à l'univers que vous méritiez en ces chaînes que vous venez rompre. Considérons le point où nous sommes, & de-là portons

1783.

Suite du même discours.



les yeux sur votre situ  
réparez vous-mêmes les  
que vous avez soufferts  
laissez échapper ce mom  
est fait de vous pour  
des efforts tardifs seront  
vos menaces seront au  
que vos supplications au

Déterminez donc, d  
nière positive , & ce  
pouvez supporter , & ce  
voulez souffrir : si votre  
est en raison de vos ma  
voquez plus la justice ;  
lez les craintes du Gouv  
Laissez le ton mielleux  
moires , prenez-en un  
vé . plus convenable :

e. Que deux ou trois d'entre vous, 1783.  
 ie ceux qui écrivent & sentent vi- Suite du même discours.  
 ement, dressent une dernière re-  
 nontrance ; qu'on y rappelle, dans  
 n langage qui ne vous trahisse  
 oint par ses craintes, ce que  
 e Congrès a promis , & ce que le  
 ongrès a fait ; qu'on y retrace ce  
 ue vous avez souffert, ce que  
 ous avez demandé , & combien  
 eu de vos demandes ont été ac-  
 ordées ! Dites au Congrès, que  
 ous avez été les premiers à vous  
 réciper dans le danger, que vous  
 esirez en sortir les derniers ; que  
 e désespoir ne vous fera jamais  
 rendre une résolution déshono-  
 ante ; mais qu'il peut vous entraîner  
 lors du champ de bataille. Dites-  
 ui qu'une blessure souvent irritée,  
 eut enfin devenir incurable , &  
 qu'une démarche indiscrete peut  
 éformais avoir le terrible effet de  
 a mort ; que dans les événemens  
 olitiques, l'armée peut avoir son  
 alternative. Dites aux membres du  
 Congrès, que s'ils veulent la paix ,  
 ien ne vous séparera de leurs ar-  
 nes, que le tombeau. S'ils veulent la  
 guerre , dites leur qu'invitant votre

1763.

Seire du même discours.

illustre chef à vous commander toujours, vous vous retirerez, sous ses auspices, dans quelque pays inhabité ; que là, vous foudriez à votre tour, lorsque leurs craintes seront excitées par de nouveaux dangers.

Qu'on représente au Congrès, que s'il accède au contenu de votre dernier mémoire, il vous rendra plus heureux, il se rendra plus respectable ; que tant que la guerre continuera, vous suivrez les drapeaux ; que lorsqu'elle cessera, vous vous retirerez dans l'ombre d'une vie privée ; que vous y donnerez à l'Univers de nouveaux sujets d'étonnement & d'admiration, le spectacle d'une armée victorieuse de ses ennemis, victorieuse d'elle-même ».

Washington  
s'en assemble  
les Officiers  
de l'armée.

On ignore quels eussent été les effets de cette pièce anonyme, & le résultat de l'assemblée à laquelle les Officiers de l'Etat Major étoient invités pour le 11 Mars ; mais le Commandant en chef prévint ce coup, en défendant de s'assembler au jour indiqué, & les mêmes Officiers reçurent ordre de se trouver, le Samedi suivant, aux nou-

reaux bâtimens de New-Windsor, 

---

 pour entendre le rapport du Comité de l'armée nommé près du Congrès, & pour arrêter, après une mûre délibération, des mesures assorties aux circonstances. Cette assemblée du 15 Mars fut présidée par le Major général Gates; & Washington ouvrit la séance par une adresse où les intentions perverses de l'auteur anonyme étoient démasquées, où le Congrès étoit justifié, où le Commandant en chef se rendoit garant des promesses de cette honorable compagnie. Il finit par conjurer l'armée au nom de la patrie, de l'honneur & de l'humanité, de témoigner son indignation contre l'ennemi secret, qui, sous de vains prétextes, cherchoit à renverser la liberté de l'Amérique, & qui, par une ruse infâme ouvroit la porte à une guerre civile. » La dignité de cette conduite, ajouta-t-il, fera dire à la postérité, lorsqu'elle célébrera ce glorieux événement, (la révolution de l'Amérique) si ce modèle n'eût pas existé, l'Univers n'auroit jamais su à quel

1783.

1783. » degré de perfection peut s'éle-  
 ver l'espèce humaine ».

Leurs réso-  
 lutions pa-  
 triotiques.

Ce discours eut tout l'effet qu'on s'en étoit promis Washington. Son Excellence s'étant retirée, on forma un comité pour dresser l'instruction de l'affaire sur laquelle l'assemblée avoit à délibérer; & le rapport ayant été fait & sérieusement examiné, il fut déclaré unanimement que les Officiers des troupes américaines, toujours animés de cette flamme patriotique qui leur avoit mis les armes à la main, ne fouilleroient jamais une gloire acquise au prix de leur sang; que l'armée avoit une confiance inébranlable dans la vertu du Congrès, & qu'elle étoit pleinement convaincue que les représentants de l'Amérique ne *licencieroient point les troupes, sans acquitter la dette de l'état, envers les Officiers & les Soldats.* L'assemblée témoigna, avec la même unanimité, son mépris & son indignation pour l'Auteur des propositions séditieuses contenues dans l'adresse anonyme aux Officiers de l'armée.

La proclamation de la paix

fermit les Américains dans leurs dispositions patriotiques , & le contentement général se manifesta dans les fêtes militaires auxquelles les premiers loirs furent consacrés. Aux transports de l'allégresse publique, se mêloient des sentimens de reconnoissance pour le Prince auguste, à l'assistance duquel les Etats affranchis & pacifiés devoient le bienfait de la révolution qu'ils célébroient. Pour en éterniser le souvenir par un monument expressif de leur gratitude, il fut décidé en plein Congrès, qu'on érigeroit à Philadelphie; une statue de bronze en l'honneur de Louis XVI.

1783.  
On projeta  
d'ériger à  
Philadelphie  
une statue en  
l'honneur de  
Louis XVI.

Cette paix, dont l'Amérique goûtoit déjà les prémices, avoit été cimentée à la même époque, entre la France, l'Espagne & l'Angleterre. Les traités qui la garantissoient, en assurant l'existence de la Grande-Bretagne, attestoient, comme on l'a dit, la modération, pour ne pas dire la clémence de la Maison de Bourbon. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur la position des Anglois à l'époque de la signature de ces articles pré-

Traité de  
paix entre la  
France &  
l'Angleterre.

1783. **liminaires entre leurs Majestés  
Roi de France & le Roi de  
Grande-Bretagne.**

**ARTICLE I.** Aussitôt que les  
liminaires seront signés & ratifiés  
l'amitié sincère sera rétablie entre  
Sa Majesté Très-Chrétienne & Sa  
Majesté Britannique, leurs Rois,  
mes, Etats & Sujets, par mer  
par terre, dans toutes les parties  
du monde. Il sera donné des passe-  
ports aux armées, aux escadres  
à tous les Sujets des deux  
Puissances, d'arrêter toutes hostilités  
& de vivre dans la plus parfaite  
union, en oubliant ce qui est  
passé, de quoi leurs Souverains  
leur donnent l'ordre & l'exécution  
& pour l'exécution de cet article  
il sera donné de part & d'autre  
des passeports de mer aux vaisseaux  
qui seront dépêchés pour en-  
trer la nouvelle aux possessions  
dites Puissances.

**ART. II.** Sa Majesté, le Roi de  
la Grande-Bretagne conserve la  
propriété de l'Isle de Terre-Nouvelle  
& les Isles adjacentes, ainsi que  
le tout lui a été cédé par l'article  
XIII. du traité d'Utrecht



les exceptions qui seront stipulées par l'Article V. du présent traité. 1783.

ART. III. Sa Majesté Très-Chrétienne, afin de prévenir les querelles qui, jusqu'à présent, se sont élevées entre les deux nations d'Angleterre & de France, renonce au droit de pêche qui lui appartient en vertu dudit article du traité d'Utrecht, depuis le Cap de Bonavista jusqu'au Cap Saint-Jean, situé sur la côte orientale de Terre-Neuve, environ par le cinquantième degré de latitude septentrionale; au moyen de quoi, la pêcherie françoise commencera audit Cap Saint-Jean, fera le tour par le Nord, & descendant la côte occidentale de l'Île de Terre-Neuve, aura pour limites la place appelée Cap Raye, située par le quarante-septième degré cinquante minutes de latitude.

ART. IV. Les pêcheurs françois jouiront de la pêcherie qui leur est assignée par l'Article ci-dessus, comme ils ont le droit d'en jouir en vertu du traité d'Utrecht.

ART. V. Sa Majesté Britannique

1783. cédera en plein droit à Sa Majesté Très-Chrétienne, les Isles de Saint-Pierre & Miquelon.

ART. VI. Quant au droit de pêcher dans le Golfe de Saint-Laurent, les François continueront d'en jouir conformément au cinquième Article du traité de Paris.

ART. VII. Le Roi de la Grande-Bretagne restituera à la France, l'Isle de Sainte-Lucie, & lui cédera & garantira celle de Tabago.

ART. VIII. Sa Majesté Très-Chrétienne restituera à la Grande-Bretagne les Isles de la Grenade & les Grenadines, Saint-Vincent, la Dominique, Saint-Christophe, Névis & Montserrat; & les forteresses de ces Isles conquises par les armes de la Grande-Bretagne & par celles de France, seront restituées dans la même condition dans laquelle elles étoient, lors de la conquête; il est entendu cependant, que le terme de dix-huit mois, à compter de l'époque de la ratification du traité définitif, sera accordé aux Sujets respectifs des Couronnes de France & de la Grande-Bretagne, lesquels peuvent être

établis dans lefdites Ifles , & en d'autres places qui feront reftituées par le traité.définitif, afin de vendre leurs biens , recouvrer leurs dettes , transporter leurs effets , & fe retirer fans être reftreints à raifon de leur religion ; ou aucune autre caufe quelconque , excepté le cas de dettes , ou de pourfuites criminelles.

1783.

ART. IX. Le Roi de la Grande-Bretagne cédera & garantira en plein droit , à Sa Majefté Très-Chrétienne , la rivière de Sénégal & fes dépendances , avec les Forts de Saint-Louis , Podor , Galam , Arguin & Portendic ; Sa Majefté Britannique reftituera auffi l'Ifle de Gorée , qui fera remife dans la condition où elle étoit , lorsque les armes britanniques en ont pris poffeffion.

ART. X. Le Roi Très-Chrétien garantira de fon côté , à Sa Majefté le Roi de la Grande-Bretagne , la poffeffion du Fort Jacques , & de la rivière Gambie.

ART. XI. Afin de prévenir toute diffuffion dans cette partie du monde , les deux Cours conviendront ,

1763. soit par le traité définitif, soit par un acte séparé, des limites à fixer pour leurs possessions respectives. Le commerce de la gomme se fera à l'avenir, comme les nations angloise & françoise le faisoient avant la guerre de 1755.

ART. XII. Quant au reste des côtes d'Afrique, les Sujets des deux Puissances continueront de les fréquenter, conformément à la coutume qui a prévalu jusqu'à présent.

ART. XIII. Le Roi de la Grande-Bretagne restituera à Sa Majesté Très-Chrétienne tous les établissemens qui lui appartenoient au commencement de la guerre présente sur la côte d'Oriza & dans le Bengale, avec liberté d'entourer Chandernagor d'un fossé pour l'écoulement des eaux; & Sa Majesté Britannique s'engage à prendre les mesures qui peuvent être en son pouvoir, pour assurer aux Sujets de la France dans cette partie de l'Inde, ainsi que sur les côtes d'Oriza, Coromandel & Malabar, un commerce sûr, libre & indépendant, tel qu'il se faisoit par la dernière compagnie fran-

çoise des Indes orientales; soit qu'ils  
le fassent comme individus, ou qu'ils  
se forment en compagnie.

1783.

ART. XIV. Pondichéry , ainsi  
que Karical, seront également res-  
titués & garantis à la France; &  
Sa Majesté Britannique procurera,  
pour servir d'arrondissement à Pon-  
dichéry , les deux districts de  
Velanour & Bahour; & comme  
dépendance autour de Karical, les  
quatre Magans contigus.

ART. XV. La France rentrera  
en possession de Mahée & du comp-  
toir de Surate; & les François tra-  
fiqueront dans cette partie de  
l'Inde; conformément aux princi-  
pes établis par le XIII Article  
de ce traité.

ART. XVI. En cas que la Fran-  
ce ait des alliés dans l'Inde, ils  
seront invités, ainsi que ceux de  
la Grande-Bretagne, à accéder à  
la présente pacification; & à cette  
fin, un terme de quatre mois leur  
sera accordé pour se décider; &  
en cas de refus de leur part, leurs  
Majestés Britannique & Très-  
Chrétienne conviennent de ne leur  
donner aucune assistance directe

1783. ou indirecte, contre les possessions britanniques ou françoises, ou contre les anciennes possessions de leurs alliés respectifs, & leursdites Majestés offriront leurs bons offices pour les amener à une réconciliation mutuelle.

ART. XVII. Le Roi de la Grande-Bretagne, desirant donner à Sa Majesté Très-Chrétienne une preuve sincère de réconciliation & d'amitié, consentira à l'abrogation & suppression de tous les articles relatifs à Dunkerque, à compter du traité de paix, conclu à Utrecht en 1713, inclusivement jusqu'à ce jour.

ART. XVIII. On renouvellera & confirmera par le traité définitif, tous ceux qui ont subsisté jusqu'à présent, entre les deux hautes parties contractantes & auxquels il n'aura pas été dérogé par le présent traité; & les deux Cours nommeront des Commissaires pour travailler sur l'état du commerce entre les deux nations, afin de convenir de nouveaux arrangemens, sur le fondement de la réciprocité & de la convenance mutuelle. Lesdites Cours fixeront ensemble amiable-

nent un terme compétent pour la durée de ce travail. 1783

**ART. XIX.** Tous les pays & territoires qui pourroient avoir été conquis, ou qui pourroient l'être, dans quelque partie du monde que ce soit, par les armes de Sa Majesté Britannique, ou par celles de Sa Majesté Très-Chrétienne, & qui ne sont pas compris dans les présens articles, seront rendus sans difficulté & sans exiger de compensation.

**ART. XX.** Comme il est nécessaire d'assigner une époque fixe, pour les évacuations & restitutions à faire par chacune des hautes parties contractantes, il est convenu que le Roi de la Grande-Bretagne fera évacuer les Isles de Saint-Pierre & Miquelon, Sainte-Lucie aux Antilles, & Gorée en Afrique, trois mois après la ratification du traité définitif, ou plutôt si faire se peut. Au même terme, Sa Majesté Britannique rentrera également en possession des Isles de la Grenade & Grenadines, de Saint-Vincent, la Dominique, Saint-Christophe, Nevis & Montserrat ; quant aux territoires, villes & comptoirs qui

1783.

doivent être cédés ou restitués dans les Indes orientales, la cession ou restitution s'en fera respectivement six mois après ladite ratification.

ART. XXI. Les prisonniers seront rendus de part & d'autre, sans rançon, en payant les dettes qu'ils auront contractées dans leur captivité, & chaque couronne soldera respectivement, les avances qui auront été faites pour la subsistance & l'entretien de ses prisonniers.

ART. XXII. Pour ôter tout sujet de plaintes à l'occasion des prises qui pourroient être faites en mer après la signature de ces articles préliminaires, on est convenu que les vaisseaux pris dans la Manche & dans les mers du Nord, après douze jours écoulés depuis cette signature, seront restitués de part & d'autre ; que le terme sera d'un mois, depuis lesdites mers jusqu'aux isles Canaries inclusivement ; de deux mois , à compter depuis ces isles, jusqu'à la ligne équinoxiale ; & enfin de cinq mois dans toutes les autres mers.



ART. XXIII. Les ratifications ~~des~~ 1783.  
des présents articles seront expé-  
diées en bonne forme, & seront  
échangées dans l'espace d'un mois,  
à compter du jour de la signature.

Fait à Versailles, le vingtième  
jour de Janvier mil sept cent  
quatre-vingt-trois.

GRAVIER DE VERGENNES.

ALLEYNE FITZ-HERBERT.

Le Ministre d'Angleterre & M.  
le Comte d'Aranda signèrent le Traité en-  
tre l'Espagne  
& l'Angle-  
terre.  
même jour les articles préliminaires  
de la paix, entre leurs Cours res-  
pectives. De ces onze articles,  
quatre seulement trouveront place  
ici; les autres font partie du traité  
qu'on vient de lire.

Le deuxième article porte que  
Sa Majesté Catholique conservera  
l'isle de Minorque.

Par le troisième, le Roi d'An-  
gleterre cède au Roi d'Espagne  
la Floride orientale; & Sa Ma-  
jesté Catholique conserve la  
Floride occidentale. Le terme de  
dix-huit mois est accordé aux Sujets  
de Sa Majesté Britannique, établis  
dans l'isle de Minorque & dans  
les deux Florides, pour vendre

~~1783.~~ 1783. leurs biens , recouvrer leurs dettes & transporter leurs effets ainsi que leurs personnes , sans être gênés à cause de la religion , & sous quelque autre prétexte que ce puisse être , hors celui de dettes & de procès criminels. Bien entendu que le Roi d'Angleterre fera transporter de la Floride orientale tous les effets qui peuvent lui appartenir , sans excepter l'artillerie.

Le quatrième article porte , que dans un district , dont on fixera les limites , les Sujets de Sa Majesté Britannique pourront sans être inquiétés en aucune manière , exploiter & transporter les bois de teinture ou de campêche , & pour cet effet , bâtir sans empêchement , occuper sans interruption dans un endroit convenu , des maisons & magasins nécessaires à cette exploitation ; mais par les stipulations ci-dessus , Sa Majesté Catholique ne prétend déroger en aucune manière aux droits de sa Souveraineté.

Le Roi d'Espagne s'engage par le cinquième article , à restituer

sans exception, les isles de Providence & des Bahamas, dans le même état où elles étoient lorsqu'elles ont été conquises par les armes de Sa Majesté Catholique. 1783.

Toute l'Europe fut émerveillée, qu'on me passe cette expression, du traitement fait à l'Angleterre par ces traités, objet des murmures d'une partie de cette nation ambitieuse, exigeante & jamais satisfaite. Elle rentroit en possession de la Grenade & de saint-Christophe, les seules isles l'une grande valeur qui lui eussent été enlevées pendant la guerre ; elle acquéroit la Dominique, isle précieuse & faite pour le devenir davantage. Tout considéré, les huit Colonies à sucre qui restoit à la Grande-Bretagne, quoique moins importantes quant à l'étendue du territoire, étoient d'un produit égal à celles de la France, & pouvoient rendre, chaque année, au moins cent soixante mille tonneaux.

Que l'Angleterre ne pouvoit être mieux traitée.

Le droit acquis par les traités, de naviguer avec les Américains

1783.

dans le Mississipi, rendoit ce fleuve précieux aux Anglois, & devoit naturellement diriger leur attention vers la Nouvelle-Orléans, Province immense, dont ils s'assuroient la propriété.

Le Canada est une contrée de douze cens lieues d'étendue, qui nourrit cent mille habitans. L'Angleterre conserve encore les vastes possessions de la Nouvelle-Ecosse, dont le territoire de trois cens lieues sur la côte, entre la Nouvelle Angleterre & le fleuve Saint-Laurent, offre naturellement aux îles Caraïbes le grand magasin qui doit les approvisionner.

D'un autre côté, les Anglois se maintiennent toujours à Terre-Neuve dans la supériorité des pêcheries.

En Afrique, leur commerce des gommes n'a reçu aucune diminution.

Leurs possessions dans l'Inde, continuent d'être supérieures à celles des autres Etats.

La liberté de couper le bois de

campêche sur la côte d'Honduras, ~~est un article~~ 1783.  
 est un article avantageux pour la Grande-Bretagne, en ce qu'elle met à navigation dans ces mers à l'abri les interruptions ci-devant occasionnées par les querelles, dont la coupe de ce bois étoit la raison ou le prétexte.

Le seul inconvénient qui pourroit résulter de cette paix, étoit un commerce interlope entre les Etats-Unis & les planteurs des Indes occidentales ; mais cet inconvénient qui commençoit à se faire sentir avant la guerre, ne peut souffrir de grands accroissemens, parce que la majeure partie de la propriété territoriale des îles Angloises appartient à des particuliers qui résident en Angleterre, ou à des négociants, dont l'intérêt est de conserver la balance dans l'importation & l'exportation, ou enfin à des colons qui résidant sur les lieux, sont intéressés à se ménager des retours avec la mere contrée qui seule peut leur fournir beaucoup d'articles qu'ils ne sauroient tirer de l'Amérique septentrionale.

Sous quelqu'aspect qu'on envi-

1783. sageât cette paix, les conditions en étoient tolérables & souvent très-

Plaintes du  
Comte de  
Stormont à  
la Chambre  
des Pairs.

avantageuses pour l'Angleterre. Dans la situation, elle ne pouvoit se flatter d'un traitement aussi favorable, & ces conditions durent remplir ses vœux & passer les espérances. Mais une partie de la nation crut qu'il étoit de sa dignité de paroître mécontente, & malgré les adresses de remerciement à Sa Majesté Britannique sur le bienfait de la paix, quoique toutes les cités & corporations du royaume eussent porté dans cette occasion les témoignages de leur reconnoissance aux pieds du trône, & que la Chambre haute eût donné, par la même conduite, un exemple bien manifeste de son approbation, il s'étoit pourtant élevé des voix dans cette Chambre contre les divers traités. Une des plus imposantes fut celle du Vicomte de Stormont, dont le premier reproche au Comte de Shelburne porta sur l'incapacité de M. Oswald qu'on avoit maladroitement opposé aux quatre plénipotentiaires du Congrès, parmi lesquels on nommoit MM. Laurens

& Franklin. Suivant le noble Vicomte, le premier devoir de l'Agent britannique ou plutôt de ses constituans, étoit d'assurer la restitution complète de toutes les propriétés des loyalistes. » La justice, » l'honneur, la reconnoissance, tout » demandoit que la Grande-Bretagne protégéât ces infortunés; & » pour sa honte & leur malheur, » ils ont été le prix d'un traité flétrissant.... L'histoire ne fournit point » d'exemple de la bassesse avec laquelle nous avons abandonné nos » amis.... Comment nous sommes-nous conduits avec les Indiens » nos fidèles alliés? Les sermens » les plus sacrés, la fraternité la » plus solennellement jurée, rien » n'a pu les soustraire à notre ingratitude ».

Puis revenant à M. Oswald qu'il qualifie ironiquement de grand géographe, il trace avec lui la ligne de démarcation qui doit fixer à jamais les limites des Etats Américains, limites qui, s'il faut l'en croire, ne laissent à la Grande-Bretagne que les possessions, dont la nouvelle République n'a

1763. ~~pus~~ ambitionné l'acquisition. Le  
 Vicomte de Stormont passe ensuite  
 à l'examen des traités conclus avec  
 les deux branches de la Maison de  
 Bourbon, & à chaque article, il  
 se plaint que les intérêts de l'An-  
 gleterre ont été sacrifiés. « Ici,  
 » dit-il, c'est une étendue immense  
 » que nous donnons aux pêcheries  
 » de la France à Terre-Neuve;  
 » si, nous lui cédon Miquelon &  
 » Saint-Pierre, qui sont d'autant  
 » plus à sa bienfaisance, qu'étant  
 » fortifiées, ces îles commande-  
 » ront l'entrée du fleuve Saint-  
 » Laurent. D'un autre côté, c'est  
 » la liberté de s'établir dans la Nou-  
 » velle-Ecosse, que nous accordons  
 » aux Américains. Nous cédon  
 » Penobscot; nous renonçons à tout  
 » ce que nous avons de précieux  
 » dans le Canada; nous abandon-  
 » nons les Florides, dont la situa-  
 » tion, le sol & le climat étoient  
 » pour nous d'un si grand prix;  
 » enfin nous rendons Sainte-Lucie,  
 » dont la possession est d'une im-  
 » portance si décisive, que pour  
 » y rentrer, il n'est point de sa-  
 » crifices auxquels la France ne se



» fût déterminée. Sur la côte d'A-  
 » frique, comme dans l'Inde, je  
 » vois toujours des cessions de la  
 » part de la Grande-Bretagne,  
 » & pas un équivalent de la part  
 » de l'ennemi. Quant au port de  
 » Dunkerque, nous devons nous  
 » attendre à voir fondre un jour  
 » ses vaisseaux de guerre sur no-  
 » tre marine marchande; & nous  
 » nous rapellerons alors les paro-  
 » les que le ministre actuel a mises  
 » dans la bouche de notre gra-  
 » cieux Monarque, & dont voici  
 » le véritable sens » : *voulant prou-  
 ver à mon frere le Roi des Fran-  
 çois, avec combien d'empressement  
 je desire son amitié, je lui ouvre  
 le port de Dunkerqua comme étant  
 à sa bienfaisance pour faire la guerre  
 à mes sujets bien-aimés.*

1785.

Le Comte de Shelburne répon-  
 dit aux plaintes du Vicomte de  
 Stormont, concernant la ligne de  
 démarcation entre les Etats-Unis  
 & le Canada; qu'en partageant  
 avec lesdits Etats le commerce des  
 pelleteries, l'Angleterre avoit ces-  
 sé d'exercer le monopole, crime  
 d'état, qui, tôt ou tard, ne man-

Réponse du  
 Comte de  
 Shelburne.

1783.

que pas d'être puni ; mais qu'eût-elle sacrifié ce commerce tout entier, c'eût été pour la Grande-Bretagne un avantage de trente mille livres sterling par année, puisqu'il étoit démontré que l'importation des pelleteries ne montoit annuellement qu'à cinquante mille livres sterling, & qu'il lui encoûtoit quatre-vingt mille pour protéger cette importation. Quant à la permission accordée aux Américains de pêcher dans tous les ports Anglois, & particulièrement sur les bancs de Terre-Neuve, il prétendit, que vu leur situation, il étoit impossible de leur interdire cette pêche dans la première saison ; & que, pour la leur fermer dans la seconde, il s'agissoit encore de continuer l'exercice d'un monopole odieux. Le Comte de Shelburne ne dit autre chose sur l'article des loyalistes, sinon qu'il avoit fallu sacrifier quelques victimes pour sauver la totalité de l'empire ; que toute la nation demandoit la paix, & qu'on se voyoit réduit à cette alternative, ou de continuer la guerre, ou d'en passer  
par

les termes du Congrès. Le Comte observa que les clauses insérées dans les traités préens au sujet de Dunkerque, roient jamais été mises en exécution ; qu'on ne feroit jamais de port rien de formidable pour l'Angleterre ; que la France insistoit sur ce point, moins par intérêt que par un motif de dignité, qu'il y auroit de la folie à se dépendre d'une si foible contribution le sort de la paix ou de guerre. A l'égard des arrangements pris avec cette nation sur la pêche de Terre-Neuve, il valoit la nécessité de mettre un terme aux querelles qui résultent de la concurrence des pêcheurs anglois & françois ; & quant aux isles de Saint-Pierre & de Miquelon, il prétendit qu'elles étoient ni l'une ni l'autre susceptibles de fortifications capables de défendre contre la plus petite escadre. « Dans les Indes occidentales, nous recouvrons, ajouta-t-il, toutes nos possessions, à l'exception de Sainte-Lucie & de

1783.

» te d'Afrique, n'ont  
» de fondement. Parce  
» cédon le Sénégal,  
» clut que le commer  
» mes est perdu pour  
» compte-t-on pour ri  
» Roi de France enga  
» admettre au partage  
» merce ? D'ailleurs, i  
» pas gardé *Sénégal*  
» encore plus heureu  
» Passons aux Indes o  
» Pourquoi, nous d  
» vous rendu Pondiché  
» çois ? Pourquoi leur  
» permis de creuser  
» tour de Chandernag  
» peut donner deux ex

» les derniers avis, les troupes  
 » mal payées menacent de se ré- 1783.  
 » voler ».

Les objections relatives aux termes de la paix qu'on alloit conclure, furent combattues plus victorieusement encore, dans le beau discours par lequel M. Thomas Pitt ouvrit la séance du 17 Février à la Chambre des Communes. Il mit sous les yeux de cette Chambre un tableau de l'épuisement de la Grande-Bretagne à cette époque, d'où il résul-  
 toit que, non compris les arrérages de la liste civile qui montoient à deux millions & demi sterling, les Anglois avoient à payer annuellement treize millions sept cents quatre-vingt treize mille cent trente sept livres sterling ; intérêts énormes auxquels ils ne pouvoient faire face, même en laissant subsister toutes les taxes au sein d'une paix profonde ; & de ce fait bien constaté, il tiroit cette induction, que pour la Grande-Bretagne, c'étoit la même chose de continuer la guerre & de se dévouer à une ruine absolue. Mais,

Débat à la  
 Chambre des  
 Communes.  
 Réponse de  
 M. Pitt aux  
 objections  
 des Fron-  
 deurs.

1783.

comme le supposoient gratuitement M. Fox , Lord North & beaucoup d'autres Frondeurs de la Chambre , l'Angleterre pouvoit-elle faire une paix moins désavantageuse ? M. Pitt répond en détail à cette question ; & il établit d'abord qu'il n'y a que deux manières de faire une paix quelconque : l'une , en restituant des prises , & l'autre , en faisant des concessions , suivant que les événemens de la guerre ont bien ou mal tourné pour chacune des parties contractantes. Or , pour calculer en pareil cas la perte & le gain avec exactitude , il faut partir de la situation respective où se trouve chacune de ces parties ; & si l'on applique cette règle à la circonstance présente , on conviendra que la France , l'Espagne & les Etats - Unis d'Amérique ne pouvoient être moins exigeans.

Suite des  
débat à ce  
sujet.  
M. Pitt conclut pour l'adresse de remerciement à S. M. Britannique , relativement au bienfait de la paix qu'elle venoit de procurer à la nation. Mais Lord North que de nouveaux intérêts venoient d'associer

M. Fox, se mit en devoir de fron-  
 ller, article par article, les nouveaux  
 traités de pacification; il n'y en  
 eut pas un seul qu'il ne présentât dans  
 un jour très-défavorable à l'An-  
 gleterre, & sa motion fut de sou-  
 mettre ces traités à la révision de  
 la Chambre.

1783.

L'avis de Lord Mulgrave étoit  
 encore moins modéré; il mani-  
 festa sa répugnance à souscrire aux  
 termes d'une paix qui, disoit-il,  
 étoit la honte de l'Empire  
 Britannique. Il parla de l'état  
 florissant des forces angloises,  
 dont il affirma la supériorité  
 sur les forces combinées de l'en-  
 nemi dans les quatre parties du  
 monde, & particulièrement aux  
 îles du vent & sous le vent. Mais  
 dans la séance du 21 Février, Sir  
 Keith Stewart releva cette assertion,  
 & commençant par les indes occi-  
 dentales: » Il y avoit, dit-il,  
 » dans le port de Cadix soixante  
 » vaisseaux de ligne aux ordres  
 » de M. le Comte d'Estaing,  
 » prêts à faire voile pour les An-  
 » tilles, où ils devoient se join-  
 » dre à vingt-huit vaisseaux tant

1783. » françois qu'espagnols : aviez-vous  
 » continua-t-il , la perspective d'y  
 » balancer la puissance des alliés ?  
 » Quant aux Indes orientales , je ne  
 » crains pas d'avancer que six vais-  
 » seaux de ligne , & cinq ou six au-  
 » tres de moindre force , étoient au  
 » moment d'appareiller pour aller  
 » renforcer le Bailli de Suffren , & le  
 » maintenir dans sa supériorité , mé-  
 » me après la jonction de Sir Ri-  
 » chard Bickerton avec Sir Edward  
 » Hughes ». Il affirma avec la même  
 assurance , que , si la guerre eût  
 duré une année de plus , l'activité  
 des Hollandois se fut réveillée , &  
 qu'à l'ouverture de la campagne , ils  
 devoient mettre en mer cinquante-  
 deux vaisseaux à deux ponts qui ,  
 joints à ce que la Maison de Bourbon  
 eût conservé de forces navales en  
 Europe , auroient écrasé l'Angle-  
 terre & son commerce. Il conclut  
 que la paix étoit indispensable pour  
 la Grande-Bretagne , & qu'elle ne  
 pouvoit l'obtenir à des termes plus  
 avantageux.

L'opinion  
 des Fcon-  
 deurs pré-  
 vaut. Chan-  
 gement dans  
 le Ministère.

La majorité n'en persista pas moins  
 dans l'opinion , que les concessions  
 faites aux trois Puissances étoient



beaucoup trop étendues, même en considérant la situation relative des parties contractantes. On se fit un point d'honneur de soutenir cette motion qui devoit entraîner un changement dans le Ministère britannique : événement, dont les détails sont étrangers à l'histoire de cette paix que Sa Majesté Très-Chrétienne avoit ratifiée le 3 Février.

A cette époque, on expédia des vaisseaux, tant des ports de France que de ceux d'Angleterre, pour aller annoncer la cessation des hostilités dans les différentes parties du monde ; mais l'humanité des Puissances réconciliées, eut à gémir en cette circonstance, des obstacles que les élémens apportèrent à l'exécution de ces ordres pacifiques. Une tempête qui dura plusieurs jours, força tous ces vaisseaux à relâcher plus ou moins longtems ; & ce retard pouvoit faire couler, en pure perte, des flots de sang humain aux Indes orientales, où la guerre se continuoît avec une fureur égale, & des succès partagés dans tous les lieux où la terrible

1783.

Vaisseaux  
expédiés  
pour aller  
annoncer la  
cessation des  
hostilités.

**1783.** influence du Bailli de Suffren ne se faisoit point sentir. Les Hollandois éprouvoient des échecs plus ou moins funestes par-tout où ce Général ne se trouvoit pas pour les protéger.

Affaires de  
l'Inde.

La conquête de Négapatam, avoit signalé, dès la fin de 1781, les armes britanniques sur la côte de Coromandel. Les dépêches de l'Amiral Hughes arrivées le 16 Mai de l'année suivante, confirmèrent cette nouvelle à la Compagnie des Indes. On apprit aussi que l'Amiral ayant fait voile pour l'isle de Ceylan, avec sept vaisseaux de ligne, avoit attaqué le port de Trinquemale, & forcé le Gouverneur à capituler; qu'après cette conquête, une partie de l'escadre avoit regagné la côte de Coromandel, où d'autres places s'étoient rendues à la première sommation du Général Anglois. On ajoutoit que le Roi de Candy s'étant déclaré contre les Hollandois, avoit favorisé l'expédition de Trinquemale; & il est vrai que cette conquête fut moins l'ouvrage de la bravoure angloise, qu'une suite

nécessaire de la défection des naturels du pays. Ils se joignirent à l'ennemi, & l'engagèrent à rétablir le Gouvernement de leur Prince, qui, resserré dans sa Capitale, se voyoit forcé d'abandonner toute sa côte aux Hollandois, & de se laisser en possession des plus riches produits de l'Isle, & particulièrement de la canelle, dont ils voient le commerce exclusif. Les deux expéditions de Négapatam & de Trinquemale sont d'une importance qui justifie les détails qu'on va présenter au Lecteur : la plupart sont tirés des relations du Vice-Amiral Sir Edward Hughes, & du Sir Hector Munro, Major général des troupes de la Compagnie dans les Grandes Indes.

Vers la mi-Octobre 1781, ce dernier Général s'étoit porté dans le pays de Tanjaour, afin de coopérer avec l'escadre britannique dans l'attaque de Negapatam. Quoique la garnison de cette place eût été renforcée nouvellement par un gros détachement des troupes d'Ayder-Aly, qu'on eût ajouté de nouveaux ouvrages aux fortifications, &

1783.

Disposition  
des Anglois  
pour l'atta-  
que de Né-  
gapatam.

~~1783.~~ 1783. que la saison déjà fort avancée fit craindre le retour des Moussons, l'importance d'une telle conquête ferma les yeux des Anglois sur les risques de l'entreprise, & le 21 Octobre leurs troupes se présentèrent à Nagores. Le Major général les ayant fait débarquer, se mit à leur tête & les conduisit vers la place avec des bataillons de marine, dont la réunion formoit un corps d'environ quinze cens hommes, aux ordres des Capitaines Thomas Mackenzie, M<sup>r</sup> Coy & Henry Reynolds. L'artillerie nécessaire fut aussi débarquée le même jour; elle consistoit en seize pièces de dix-huit & quelques-unes de douze; en deux mortiers, & une quantité proportionnée de poudre, de bombes & de boulets. Dans la nuit du 29, les Anglois donnèrent l'assaut, & emportèrent les lignes que l'ennemi avoit fortifiées pour couvrir & défendre l'approche de la Ville. Le 3 Novembre, la tranchée fut ouverte contre la partie septentrionale du fort, & le 7, douze pièces de dix-huit étoient disposées pour battre la place, à cent cinquante

toises de son enceinte. Dans la matinée du 6, l'Amiral étoit descendu à terre, pour concerter avec le Général Munro, les moyens de pousser vigoureusement le siège. Mais avant que de rien exécuter, ils convinrent d'envoyer cette sommation au Gouverneur Reynier Van-Uliffengen.

1783.

» MONSIEUR, connoissant la foiblesse de la Ville & de la citadelle de Negapatam, & combien la garnison est insuffisante pour les défendre contre les vaisseaux & les autres forces militaires soumises à notre commandement, des motifs d'humanité nous engagent, dans l'unique vue d'éviter l'effusion du sang & de prévenir les calamités, dont le habitans de Negapatam sont menacés, à vous demander la reddition immédiate de cette place à des termes raisonnables. C'est dans cette intention, que nous vous accordons deux heures, pour délibérer sur une réponse. Si vous convenez de vous rendre par capitulation, des Commissaires seront envoyés de votre part au Général dans son camp.

Sommation  
faite au Gouverneur.

1783. » Si vous rejetez l'offre que nous  
 » vous faisons, nos batteries jou-  
 » ront contre vos murailles ; & ne  
 » vous flattez pas d'obtenir ; à une  
 » époque plus reculée, les termes  
 » que nous sommes disposés à vous  
 » accorder dans ce moment-ci ».  
 » Nous avons l'honneur d'être  
 » avec beaucoup d'égards, &c.  
 » EDWARD HUGHES. HECTOR  
 » MUNRO ».

Le Gouverneur se trouvant alors indisposé, le Commandant en second fit la réponse suivante au nom de Reynier Van-Uliffengen.

Réponse  
 faite au nom  
 du Gouver-  
 neur.

» MESSIEURS, comme je suis  
 » obligé par serment & par hon-  
 » neur, de défendre Negapatam en  
 » tout ce qui dépendra de moi, je  
 » ne puis entrer dans aucun ar-  
 » rangement concernant la reddi-  
 » tion de cette place ; mais lorf-  
 » que vous m'attaquerez, j'em-  
 » ployerai, comme je le dois, toute  
 » la résistance qui sera en mon pou-  
 » voir ».

» J'ai l'honneur d'être, Messieurs,  
 » avec respect, &c. MOSSEL.

Sorties des  
 assiégés. Ils  
 sont forcés  
 de capituler.

Sur cette réponse, les troupes britanniques procédèrent aux opé-

rations du siège ; & , dans la journée du 10, on fortifia de plusieurs canons la batterie destinée à jouer le lendemain sur le front du bastion qu'on se proposoit de battre en brèche. Pour arrêter le feu de cette terrible batterie, les assiégés firent deux sorties désespérées avec la majeure partie de la garnison. Le mauvais succès de ces tentatives où ils perdirent beaucoup de monde, les força de capituler ; ils envoyèrent des Commissaires au Général Munro, & dès ce moment, le feu cessa de part & d'autre. L'Amiral Hughes descendit à terre, & dans la matinée du 12, on convint des articles de la capitulation qui , dans l'après-midi, fut ratifiée par le Gouverneur de la place & contresignée par les Généraux britanniques.

La garnison de Négapatam consistoit en huit mille hommes, dont cinq cens Européens de troupes réglées & de milice. On y comptoit sept cens Malayes , quatre mille cinq cens Syahis , & deux mille trois cens hommes des troupes d'Ayder - Aly, dont mille de

1782.

Garnison de  
Négapatam.

**1783.** Cavalerie qui prirent la fuite à la première attaque des lignes. La plupart des Malayes & des Sypahis avoient aussi jeté leurs armes & déserté la garnison pendant la nuit du 11 au 12.

Relevé des  
munitions de  
guerre.

Suivant le relevé des munitions de guerre trouvées dans la ville & dans la citadelle de Négapatam, lors de la reddition de cette place, le nombre des pièces d'artillerie fut de cent quatre canons tant de fer que de bronze, & d'environ huit mortiers.

Perte des  
assiégeans.

L'escadre aux ordres de l'Amiral Hughes perdit, à cette expédition, dix-sept Matelots & treize Soldats de marine ; le nombre des blessés fut de cinquante-six hommes. La perte de l'armée de terre ne fut portée qu'à cent treize tant Indiens qu'Européens, en y comprenant les blessés & ceux qui s'égarèrent.

Importance  
de cette ac-  
quisition.

Si la perte des hommes pouvoit être balancée par quelques avantages, cette acquisition compensoit bien les frais de la conquête. A cette époque, Négapatam étoit regardé par les Généraux britanniques, comme une place, dont l'impor-



tance égaloit celle de Pondichéry, & qui alloit devenir l'Arsenal des François & des Hollandois sur la côte de Coromandel, & le centre de leurs opérations contre les possessions de la Compagnie angloise dans cette partie de l'Inde.

1783.

Quoi qu'il en soit, l'Amiral Hughes employa le reste du mois aux préparatifs d'une autre expédition non moins importante. Après avoir embarqué les prisonniers militaires & les cinquante-six Officiers de la Compagnie Hollandoise qui furent envoyés à Madrafs sur le Rocheford, la Panthere & l'Active, cet Amiral tenta de mettre à la voile pour Trinquemale, dont il se proposoit de renforcer la garnison, dans le cas où cette place seroit au pouvoir des Anglois, & d'en former le siège, si elle étoit encore sous la domination de l'ennemi; mais pendant tout le mois de Décembre, il fut en butte aux vicissitudes des Moussons, & se vit retenu dans la rade de Negapatam, jusqu'au 2 Janvier, qu'il appareilla avec son escadre, & plusieurs vaisseaux ou transports de la Com-

L'Escadre  
angloise met  
à la voile  
pour Trin-  
quemale.

1783.

Débarque-  
ment des  
troupes an-  
gloises. Prise  
du fort.

Siège du  
fort d'Osten-  
burg.

pagnie. Il arriva le 4, dans la baie de Trinquemale, où il trouva le Capitaine Montagu stationné depuis le mois d'Août à la hauteur de cette place où il bloquoit les Hollandois avec un vaisseau de ligne & quelques frégates. Dans la matinée du 5, l'Amiral commença le débarquement des troupes, & toutes avoient pris terre avant la nuit. Elles se formèrent sur le champ, & marchèrent vers le fort qui n'étoit qu'à trois milles. Dans la nuit même, une compagnie de Grenadiers l'enleva presque sans coup férir. Ils trouvèrent le Gouverneur occupé à rédiger les termes d'une capitulation. L'artillerie de la place se bornoit à dix canons de fer, & sa garnison n'étoit alors que de quatre cens hommes; mais l'ennemi venoit de rassembler ses principales forces dans le poste d'Ostenburg, sur le sommet d'une haute montagne qui commande le port.

La journée du 6 fut employée à débarquer les munitions & les bagages nécessaires aux troupes nouvellement établies dans le fort de Trinquemale. Le 7, les Officiers de

l'Etat Major & l'Ingénieur Geils, 1783,  
 allèrent reconnoître le chemin qui  
 conduit sur les hauteurs ; & le len-  
 demain , la majeure partie des trou-  
 pes se porta vers un poste situé à  
 cent toises du fort d'Ostenburg ;  
 elle en délogea l'ennemi , en prit  
 possession & fit les dispositions pour  
 l'attaque du fort qui , suivant l'o-  
 pinion du Major Geils, pouvoit être  
 emporté d'assaut ; mais avant que  
 de rien tenter , l'Ingénieur eut or-  
 dre de faire délivrer au Comman-  
 dant d'Ostenburg une sommation  
 conçue dans les mêmes termes que  
 celle qui avoit été envoyée au Gou-  
 verneur de Négapatam. Les instruc-  
 tions d'Albertus-Homœd portoient  
 l'ordre de ne se rendre qu'à la der-  
 nière extrémité ; il répondit à la  
 sommation conformément à ses in-  
 structions.

Cependant le Major Geils per-  
 sistoit à vouloir enlever de force  
 cette place , dont la partie basse  
 paroissoit susceptible d'être empor-  
 tée d'assaut. L'avis de cet Ingénieur  
 prévalut. On dirigea les opé-  
 rations en conséquence , & l'as-  
 saut fut ordonné pour le 11 Jan-

Assaut du  
 fort d'Osten-  
 burg.

1783.

vier. Dès la pointe du jour, on fit  
 marcher vers le fort quatre cent  
 cinquante, tant Matelots que Sol-  
 dats de marine; leurs flancs étoient  
 couverts par une compagnie de  
 Pionniers, & par vingt autres Ma-  
 telots armés de coutelas, qui por-  
 toient des échelles d'escalade; six au-  
 tres compagnies les soutenoient avec  
 deux pièces de Campagne. Toutes  
 les troupes suivoient, à peu de dis-  
 tance, ce parti qui devoit livrer  
 l'assaut. L'attaque fut prompte &  
 décisive, & l'ennemi se vit bien-  
 tot délogé de ses ouvrages. La  
 réduction du fort entraîna celle  
 des vaisseaux amarrés dans le  
 Havre. Deux bâtimens, dont un  
 appartenoit à la Compagnie, se  
 trouvèrent richement chargés;  
 les autres étoient des espèces  
 de bateaux, dont les cargaisons  
 avoient peu de valeur. Les An-  
 glois perdirent dans cet assaut  
 trois Officiers & vingt Matelots  
 ou Soldats de marine; le nombre  
 de leurs blessés étoit tout au plus  
 de quarante hommes. Cette ex-  
 pédition fut encore moins meur-  
 trière pour les Hollandois; mais ils

Pertes  
 respectives  
 des Anglois  
 & des Hol-  
 landois.

eurent à regretter une artillerie considérable, d'abondantes provisions de toute espèce, & plus de trois cens prisonniers européens. L'Amiral en avoit fait quatre cens à Trinquemale, & plus de cinq cens à Négapatam. Le Major Geils, excellent Ingénieur au service de la Compagnie angloise, dirigea les attaques des forts tant sur la côte de Coromandel que dans l'isle de Ceylan. C'est à lui qu'appartient surtout la gloire d'avoir expulsé les Hollandois de cette côte, & d'avoir fait luire quelque tems aux yeux de la Compagnie britannique, la perspective d'un établissement dans cette Isle si riche en épiceries.

Sir Edward Hughes se dispo-  
Rencontre  
des flottes  
angloise &  
françoise.  
 soit à faire voile de la rade de Trin-  
 quemale, pour aller attaquer d'au-  
 tres établissemens hollandois dans  
 l'isle de Ceylan, lorsqu'il apprit  
 que l'escadre françoise étoit arri-  
 vée sur la côte de Coromandel ; il  
 cingla vers Madrafs pour y renou-  
 veller ses provisions. Le 8 Février,  
 il mouilla dans la rade, où Lord  
 Macartney lui fit savoir le lende-  
 main, que trente vaisseaux ennemis

1783.

étoient à l'ancre environ à vingt-huit lieues du port. Le 15, on vit paroître à quatre milles de la rade douze vaisseaux de ligne, six frégates, huit gros transports & quelques prises. Sir Edward avoit embossé son escadre de manière à pouvoir diriger efficacement ses bordées dans le cas d'une attaque générale; mais sur les quatre heures après-midi, les vaisseaux françois gouvernèrent vers la partie du Sud, dans l'espérance d'y attirer l'ennemi. Sir Hughes les poursuivit en effet; mais à si petites voiles, que les deux armées se trouvèrent le lendemain matin à une distance de cinq ou six lieues. Dans cette marche, les vaisseaux de guerre françois avoient laissé trop en arrière les transports & les prises qui cingloient directement vers Pondichéry. L'Amiral anglois voulant profiter de cette circonstance, fit le signal de chasse générale au Sud-Ouest, atteignit les navires séparés, en prit six, parmi lesquels se trouvoit le *Lauriston*. Ce transport chargé d'approvisionnement de guerre, & d'environ trois cens hommes du

régiment de Lauzun fut envoyé à Négapatam , avec les cinq autres prises. 1783.

Cependant M. de Suffren informé de cette chasse , força de voile sur l'ennemi qui continuoit de gouverner au Sud-Ouest. Il l'atteignit le lendemain matin , & Sir Edward n'ayant plus d'espoir d'éviter le combat , fit le signal à son escadre de se former en ligne de tête. Sur les quatre heures du soir , l'Exeter qui de tous ses vaisseaux étoit le plus en arrière , se trouva , par une fausse manœuvre , trop éloigné de celui qui le précédoit ; trois vaisseaux de la première ligne françoise portèrent sur lui , tandis que quatre vaisseaux de la seconde ligne conduits par le Héros que montoit le Général , ferroient le vent pour gagner le centre de l'armée britannique. Le feu dirigé contre l'Exeter ouvrit l'attaque qui devint bientôt générale de l'arrière-garde au centre des ennemis. Il étoit composé de cinq vaisseaux contre lesquels huit bâtimens françois dirigèrent leurs bordées avec le plus grand succès. L'avant-garde de la

Combat du  
17 Février  
1782. Victoi-  
re du Bailli  
de Suffren.

1783.

ligne angloise ne pouvoit entrer en action, faute de vent pour exécuter les signaux, & sans un danger manifeste de se voir séparée de l'arrière-garde. Sur les six heures, le vent s'éleva du Sud-Est, & l'engagement se renouvela jusqu'à la nuit, avec moins de désavantage pour l'ennemi, dont tous les vaisseaux avoient plus ou moins souffert dans ce combat. Le Superbe que montoit l'Amiral, y perdit sa grande vergue, & fut violemment endommagé dans sa mâture; lorsque les deux armées se séparèrent, il avoit cinq pieds d'eau dans sa cale. L'Exeter étoit presque réduit à l'état d'un vaisseau naufragé. Il avoit fait un signal de détresse, qui sans doute auroit été celui de sa perte, pour peu que l'action eût continué.

L'Amiral anglois vint se réparer à Trinquemale, d'où il fit voile pour Madras le 4 Mars, avec son escadre réduite à dix vaisseaux de ligne même avant le combat du 17 Février. Elle avoit perdu l'Annibal, vaisseau de cinquante canons, dont M. de Suffren s'étoit emparé, lors



de son passage à la côte de Coromandel, où M. d'Orves étoit mort peu de jours après l'arrivée de l'escadre françoise. Dès ce moment, le Bailli de Suffren avoit pris le commandement de nos forces navales dans les Grandes Indes; le combat qu'on vient de décrire, d'après les relations britanniques, y fut le prélude des triomphes de notre marine.

L'action du 12 Avril fut encore plus glorieuse pour M. de Suffren, en ce qu'il eut à combattre, dans cette journée, un ennemi devenu supérieur en forces par la jonction des vaisseaux de ligné le Sultan & le Magnanime. Ces deux vaisseaux de soixante-quatre & de soixante-quatorze canons, s'étoient réunis le 30 Mars à l'armée de Sir Edward, qui, se fiant trop à ce renfort, discontinua sa route vers Madras, & reprit celle de Trincomale où il vint débarquer ses malades. En traversant la baie, il avoit reconnu l'escadre françoise dans la partie du Nord-Est. Depuis le 8 jusqu'au 11 Avril, elle fut toujours en vue & toujours

Combat du  
12 Avril  
1782, encore plus glorieux pour M. de Suffren.

1783.

dans la même position ; mais le 12, à la pointe du jour, elle échangea de manière à prendre le vent sur l'escadre angloise, & bientôt on la vit toutes voiles dehors, se porter avec rapidité sur l'arrière-garde ennemie. Il fallut se déterminer au combat ; & sur les neuf heures du matin, l'Amiral anglois donna le signal de former la ligne de bataille. Les manœuvres préliminaires se continuèrent de part & d'autre jusqu'à midi quinze minutes, que l'escadre françoise arriva pour engager l'action. A une heure & demie, les avant-gardes des deux armées commencèrent à se canonner, & presqu'au même instant, le Héros & l'Orient se portèrent sur le Superbe qu'ils combattirent à la portée du pistolet, l'espace de neuf ou dix minutes ; mais pour faire place aux vaisseaux de son arrière-garde, & les mettre à portée d'attaquer le centre de l'ennemi, M. de Suffren s'avança sur le Monmouth qui se trouvoit engagé, dans ce moment, avec un autre vaisseau françois, & dont le  
grand

grand mât & le mât d'artimon furent emportés, ce qui l'obligea de quitter la ligne, & d'abandonner le combat, qui se soutint encore trois heures avec une fureur égale de part & d'autre. Enfin les deux armées se séparèrent, & vinrent mouiller chacune de leur côté, à quelque distance du champ de bataille. A l'exception du Héros, dont il fallut transporter le pavillon sur l'Annibal françois, les autres vaisseaux de M. de Suffren n'avoient pas infiniment souffert dans la journée du 12 Avril; tous conservoient leurs principaux mâts, & le 19, les dommages de notre escadre furent si bien réparés, qu'elle se vit en état de renouveler le combat contre l'escadre britannique; mais les vaisseaux de Sir Edward étoient maltraités de manière à ne pouvoir se tirer d'un second engagement. Pour l'éviter, il gagna Trinquemale où il acheva de se réparer, après avoir débarqué ses blessés & ses malades, qui se montoient à sept ou huit cens hommes. S'il falloit s'en tenir aux relations de l'Amiral Hughes, il

1783.

1783. n'auroit péri que cent soixante Anglois dans les actions du 12 Avril & du 17 Février ; mais on fait quelle confiance il faut accorder à ces relevés infidèles. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en ces deux circonstances, l'escadre françoise perdit une fois moins de monde que l'escadre britannique.

Les troupes d'Ayder sont battues par les Anglois. Les Anglois soutenoient mieux l'honneur de leurs armes sur terre que sur mer, & se dédommageoient avec Ayder-Aly, des échecs que leur faisoient essuyer les François. Le Général Méadows étoit arrivé à Bombay le 6 Janvier, avec une grande partie de la flotte, ci-devant aux ordres du Commodore Johnstone. Il y débarqua environ trois mille Européens, & ce renfort balançoit au moins celui des troupes françoises nouvellement arrivées à Porto-Novo, & dont la destination étoit d'assister le Conquérant indien. Une suspension d'hostilités entre les Marates & les troupes de la Compagnie britannique, favorisoit d'ailleurs, à cette époque, le succès des expéditions projetées contre Ayder-Aly-Kan. Le Gouverneur & le Conseil

de Bombay, profitant de ces circonstances, détachèrent aussitôt deux mille Sypahis pour aller secourir Tellicherry que les troupes d'Ayder tenoient assiégé depuis long-tems. Moyennant ce renfort, le Major Abington qui combattoit la garnison de cette place, fit une sortie vigoureuse où il tua cinq cens hommes à l'ennemi, en prit douze cens & mit le reste en déroute. Le Général Sarder Cawn, beau-frère d'Ayder-Aly, s'étoit réfugié dans un fort voisin avec quelques braves Indiens; Abington l'y poursuivit, investit le fort, s'en rendit maître, fit Sarder Cawn prisonnier, & lui enleva sa caisse militaire qui contenoit trois lacs de roupies. Cette victoire des Anglois coûta d'ailleurs cinquante pièces de canon à l'ennemi, un pareil nombre d'éléphans, soixante chevaux, & d'abondantes munitions de bouche. Pour compléter son triomphe, le Major Abington alla former le siège de Mahé, qu'Ayder-Aly avoit fortifié; la place se rendit à la première sommation du Général anglois.

1783.

Ces revers n'abattirent point le  
 1783. courage du Héros de l'Inde, &  
 Politique lorsque Sir Eyre Coote proposa  
 d'Ayder-A- d'échanger les troupes d'Ayder fai-  
 ly. Ses triom. tes prisonnières à Négapatam, pour le  
 phes. Colonel Braithwaite qui étoit tom-  
 bé au pouvoir des Indiens avec le  
 détachement qu'il commandoit, la  
 réponse du brave Asiatique fut  
 qu'en se laissant prendre, ces lâches  
 Indiens s'étoient rendus indignes  
 de l'échange proposé. La politique  
 dicta cette réponse de l'inexorable  
 Nabab, qui avoit encore plus à  
 cœur de multiplier les pertes de  
 l'ennemi, que de réparer les sien-  
 nes. Pour remplir cet objet, il va-  
 loit mieux garder ses prisonniers,  
 que de recouvrer quelques Sol-  
 dats d'une bravoure suspecte. Il  
 entroit dans le plan du Conqué-  
 rant indien d'épuiser les forces  
 britanniques, même par ses dé-  
 faites; mais ce fut par une vic-  
 toire qu'il les affoiblit, en battant  
 l'armée de Sir Coote dans le  
 Bengale, où il fit un grand mas-  
 sacre de cette armée. Cet évène-  
 ment réduisoit le Général Anglois  
 à la plus affreuse détresse. Les en-

nemis venoient de lui enlever la majeure partie de ses munitions , 1783  
& dès le commencement de cette campagne, il se vit privé des bêtes de somme employées au transport des vivres, des bagages & de l'artillerie; ce qui tint longtems ses troupes dans l'inaction , & les exposa vingt fois aux horreurs de la famine. Entrons dans quelque détail sur les opérations de terre, dont l'Inde fut le théâtre.

Après la défaite du Colonel Braithwaite, qui fut battu le 18 Février par Tippe Saïb, fils d'Ayder-Aly, & par le fameux Lallé, Officier françois, (1) qui commandoit

Expéditions  
de Goudelour & de Pormacoli.

(1) Ce brave guerrier communément appelé Lally, suivant la prononciation angloise, naquit dans un Village de la Lorraine. Il s'étoit fait Capucin dans sa première jeunesse. Il se lassa bientôt de la vie contemplative, & passa dans l'Inde, après s'être engagé dans le Régiment de Pondichéry. Il s'y distingua par son intelligence & son activité, & fut fait Sergent de sa compagnie. Mais le désordre qui regnoit parmi les troupes françoises de l'Inde, le dépit de se voir commandé par des gens qui ne le valoient pas, & la punition qu'on lui infligea, pour quelques

1783. les troupes indiennes sous le Prince Afiatique; l'armée aux ordres de M. du Chemin se mit en route pour Coudelour, place importante qui

---

paroles peu respectueuses, adressées à un Magistrat de Pondichéry, déterminèrent M. Lallé à désertir. Il avoit débauché quatre-vingts hommes de son bataillon, qui le suivirent avec leurs armes & leurs bagages. Ils trouvèrent auprès d'Ayder-Aly d'autres mécontents auxquels ils s'associèrent. Le Sergent françois montra tant de capacité, de prudence & de bravoure, qu'il se fit bientôt remarquer de son nouveau maître. Il obtint le commandement de sa troupe, & justifia le choix d'Ayder dans toutes les occasions. Peu de tems après, le Nabab déclara la guerre aux Anglois, & ce fut alors que M. Lallé déploya son attachement pour la France. Tout ce qu'il avoit de crédit & de talens fut employé à l'avantage de ses anciens compatriotes, dont il se montra constamment le défenseur & l'ami. La Cour de France informée des bons offices de M. Lallé, non seulement lui pardonna sa désertion, mais jugea convenable de lui envoyer le brevet de Lieutenant-Colonel, & la croix de Saint-Louis, qu'il reçut en 1782. Telles sont l'origine & la fortune de l'Officier françois, auquel Ayder-Ali-Kan dûit une grande partie de ses triomphes & de sa gloire, pendant les deux dernières guerres.



se rendit le 3 Avril , aux termes d'une capitulation honorable. Les Officiers européens furent envoyés à Madrafs avec leurs troupes, pour y être échangés contre un pareil nombre d'Officiers du même rang, & de troupes également européennes. Le surlendemain, l'armée victorieuse se porta vers Pormacoli, dont elle forma le siège. La place capitula le 17, & ces deux expéditions terminées, les François & les Indiens vinrent prendre leur station sur les montagnes rouges. Sir Eyre-Coote n'osa les attaquer dans ce poste avantageux; mais pour les attirer dans la plaine, il fit des mouvemens qui sembloient menacer le grand magasin d'Arnée, où Ayder-Aly avoit rassemblé d'immenses provisions. Le premier Juin, les troupes angloises en étoient à cinq milles, & ce jour-là même, Sir Coote fut informé qu'Ayder s'avançoit à grandes journées; il précipita sa marche vers le magasin, dont l'acquisition ne lui promettoit rien moins que l'expulsion totale des ennemis dans toute l'étendue du Carnate. Déjà son avant-garde étoit.

1783.

Le grand  
magasin  
d'Ayder est  
menacé.

1783. devant Arnée, & commençoit à tracer les lignes du camp, lorsque l'arrière-garde fut assaillie d'une canonnade qui suspendit tout-à-coup les travaux de l'armée. Cette attaque soudaine annonçoit l'approche d'Ayder, & le Général anglois fit ses dispositions pour le combat, malgré le désavantage de sa position. Sa ligne étoit alors étendue dans un bas fond, & commandée par un terrain élevé, dont les ennemis avoient pris possession. Leurs diverses attaques se réduisirent à un point déterminé, & Sir Eyre Coote saisit ce moment pour charger l'armée d'Ayder, qui ne voulut point courir les risques de ce choc dangereux. Il fit une retraite précipitée, quoiqu'assez régulière, & laissa derrière lui un canon, cinq tombereaux, & deux ou trois chariots chargés de munitions. Son principal objet étoit de couvrir le magasin d'Arnée, & cet objet fut rempli le 3 Juin, sans que le Général anglois eût pu soupçonner la marche de l'armée indienne. Sir Coote garda sa position avancée, jusqu'au moment où le défaut de vivres l'obligea d'en

Il vient cou-  
vrir ce maga-  
sin.

chercher une autre. Le 8, il vint camper dans le voisinage de Trivatore.

1783.

Une partie considérable de l'armée y fut attirée dans une embuscade où six mille hommes, l'élite de la Cavalerie d'Ayder, la taillèrent en pièces. Ce terrible échec réduisit les troupes de Sir Eyre-Coote à une fâcheuse inaction pour le reste de la campagne. Le secours porté à la garnison de Villore dans les derniers jours d'Août, fut le seul mouvement avantageux qu'elle exécuta ; mais pour sauver cette place, il fallut faire plus de deux cens milles, & cette longue & pénible marche, dans une saison très-rigoureuse, occasionna des maladies qui enlevèrent un grand nombre d'Officiers & de Soldats. Sir Eyre Coote lui-même eut beaucoup à souffrir de la contagion. Sa santé s'affoiblit au point, qu'il fut obligé de remettre la conduite de son armée au Major général Stuart qui, par la démission & la retraite de Sir Hector Munro nouvellement embarqué pour l'Europe, se trouva chargé du commandement en chef

Echec de  
l'armée de  
Sir Coote.  
Son inaction.

Maladie de  
Sir Coote.  
Stuart  
prend le com-  
mandement  
général.

**des troupes de la Compagnie dans cet établissement,**

1783.

Opérations  
de terre peu  
décisives.

Pendant tout le reste de la campagne, la suite des opérations de terre fut peu décisive de la part des Anglois & des Indiens. Le 1<sup>er</sup> Septembre, le Colonel Humberstone s'étoit mis en marche de Callicut; après avoir réduit quelques petits forts, il arriva le 19 du mois suivant, devant Palacatcherry où il fut bientôt harcelé par l'ennemi, & contraint de fuir jusqu'à Munguncottah, l'un des forts qu'il avoit enlevés dans sa première marche. Cette retraite précipitée lui coûta tous ses bagages & la majeure partie de ses provisions. La position du Colonel étoit des plus critiques; ce qui déterminâ le Gouvernement de Bombay à lui faire passer un renfort de quatre cens Européens, & de quinze cens Syahis, auxquels devoient se joindre trois bataillons, attendus de la station du Nord. Ce détachement aux ordres du Général Matthews n'arriva point à Callicut assez à tems pour dégager Humberstone qui, se voyant au moment d'être assailli par Tippe-Saïb,

fit sauter, le 12 Novembre, le fort ~~de Mungurycottah~~, & vint se réfugier à Ramgarée. Il abandonna ce poste huit jours après, afin d'éviter l'armée indienne qui consistoit en mille hommes de Cavalerie, huit mille d'Infanterie réglée, & environ six mille Poligars. Elle atteignit le Colonel à Panamy, où le Général Mac-Leod prit le commandement de l'armée angloise. M. Lallé l'attaqua dans ce poste naturellement très-fort, & son Entreprise ne fut pas heureuse. Les Européens qu'il commandoit, quoique vaillamment soutenus par les Indiens aux ordres de Tip-po-Saïb, ne purent forcer les lignes de Panamy, & l'échec qu'ils essuyèrent en cette occasion, leur coûta cinq ou six cens hommes. Le reste des troupes repassa la rivière dans la matinée du 12 Décembre, & vint se retrancher à Palacatcherry. Cependant le Général Matthews apprenant à Goa, que le détachement du Sud n'étoit plus en danger, crut pouvoir en retirer quelques troupes, dont il renforça l'armée avec laquelle il se porta sur le fort-Onore, qu'il prit

1783.

Le Général  
Matthews  
prend le fort  
Onore.

~~1783.~~ d'assaut le 5 Janvier. Trois cens hommes, la plupart Indiens, périrent dans cette expédition.

Mort d'Ay-  
der Aly. Ac-  
tivité du Mar-  
quis de Bufff.

Ces foibles avantages ne redonnoient point aux Anglois une supériorité marquée dans cette partie de l'Inde ; mais la mort d'Ayder-Aly-Kan, dont la nouvelle parut confirmée à cette époque, fit luire à leurs yeux l'espoir, ou d'une paix utile, ou d'une guerre plus décisive avec les Indiens. Heureusement que M. le Marquis de Bufff avoit envoyé ses expéditions politiques aux différens Princes de l'Asie ; & il est à croire que, si la guerre avoit continué dans l'Inde, cet infatigable Général nous auroit ménagé de puissans alliés parmi les Nababs. Il faisoit d'ailleurs, tant à l'Isle de France qu'à l'Isle de Bourbon, tous les préparatifs militaires que pouvoient comporter les foibles moyens de ces colonies, & tâchoit de balancer par son activité, ce que la fortune avoit opposé de contrariétés & d'obstacles à l'exécution des projets, dont il étoit chargé. Disons en peu de mots quels furent ces projets & ces obstacles,

En quittant les ports de France, la mission de ce Général fut d'aller attendre à Sainte-Croix de Ténériffe, la flotte qui partit de Brest le 11 Décembre 1781. Après cette réunion, il devoit se rendre au Cap de Bonne-Espérance, & n'y séjourner que le tems nécessaire pour ravitailler son escadre, & se munir d'approvisionnementens pour celle de M. d'Orves. Avec le génie expéditif de M. de Bussy, le plan du Ministère pouvoit s'exécuter en cinq ou six mois, & il étoit probable que nos forces de terre & de mer se réuniroient à l'Isle de France, dès les premiers jours de Juin. Cette jonction effectuée avant l'arrivée des secours britanniques, eût garanti le succès de nos opérations dans l'Inde. Mais débarqué à Sainte-Croix de Ténériffe, M. de Bussy attendit vainement le convoi de Brest qui venoit d'être dispersé par les vents contraires, après l'attaque de l'Amiral Kempenfelt. Il partit seul pour le Cap de Bonne-Espérance, où il fut informé de cette dispersion qui dérangeoit ses projets ultérieurs. Il

1783.

Contrariété  
qu'éprouve  
ce Général

1783.

17 Février  
du 12 A.  
il.

fit route sur l'escadre angloise alors embossée fort près de terre. Il survint un calme, & la position de l'ennemi étoit avantageuse; il y auroit eu de l'imprudence à livrer le combat. M. de Suffren vint mouiller à une lieue de la flotte de Hughes, dont il observa les mouvemens pendant quelques heures. Sur le soir, il fit signal d'appareiller, & dirigea sa marche vers Pondichéry. L'armée angloise avoit mis à la voile presqu'au même instant; on l'aperçut au Nord-Nord-d'Ouest. Aussitôt M. de Suffren marcha sur deux colonnes, & fit signal aux vaisseaux françois de se diriger de manière à ne pas tomber sous le vent qui étoit alors Nord-Nord-Est. Les précautions du Général n'empêchèrent pas que l'escadre ne se trouvât le lendemain matin entièrement séparée du convoi, dont quelques bâtimens tombèrent au pouvoir des Anglois. Cependant l'Amiral Hughes, après s'être mis en panne, avoit fait signal de ralliement à son escadre. L'avant-garde de l'escadre françoise se trouvoit alors à trois lieues de l'ennemi, & l'arrière-garde en étoit à cinq lieues,



L'opposition des vents fut un autre obstacle qu'il fallut vaincre avant d'engager le combat. Les deux armées n'en vinrent aux prises qu'à trois heures & demie, & l'action cessa deux heures après. Une brume épaisse favorisa la retraite de l'Amiral Hughes, & ces contrariétés enlevèrent à M. de Suffren une victoire qui pouvoit décider du sort de l'Inde. Notre escadre vint mouiller le 19 à Pondichéry. Le premier Mars, M. de Beaulieu, Commandant de la Bellonne, y reparut avec la corvette angloise le Chasseur qu'il avoit prise à la fin de sa croisière, dont quinze bâtimens enlevés à l'ennemi constatarent le succès.

Après avoir fait débarquer à Porto - Novo , les munitions & les troupes qu'il avoit à bord de ses transports, le Bailli de Suffren remit à la voile le 23 , pour aller chercher l'Amiral anglois. Le 9 Avril , il apperçut dans le Nord quatorze vaisseaux ; c'étoit l'escadre de Sir Hughes. Elle avoit les amures à babord par un vent de Nord-Est. L'escadre françoise tint la bordée

1783,

Du 12 Avril.

1783.

opposée jusqu'à onze heures du matin que M. de Suffren fit signal de former l'ordre de bataille, en virant de bord sur les Anglois qui tenoient le vent, & prenoient la fuite. Nous continuâmes la chasse, les deux jours suivans, toujours à une assez grande distance des vaisseaux britanniques. On s'aperçut enfin, à quelque mouvement de l'Amiral, que son intention étoit de passer en avant de l'escadre françoise pour gagner Trinquemale, ce qui déterminâ M. de Suffren à faire courir large dans la route du Sud-Sud-Est. Sur les sept heures du lendemain matin, il fit signal de chasse générale vers l'ennemi qui gouvernoit au Sud-Ouest & fuyoit vent-arrière. Deux heures après, l'escadre angloise se vit tellement gênée par la terre, qu'il fallut se résoudre à combattre. Comme plusieurs de nos vaisseaux étoient alors fort éloignés, notre ligne de bataille ne se trouva formée qu'à midi, sur le même bord que les Anglois. Bientôt M. de Suffren fit signal à toute son escadre d'arriver, & à l'arrière-garde de forcer de voiles. Le

Bizarre eut ordre d'attaquer par la hanche le vaisseau de guerre de la ligne ennemie, & même de le doubler. L'Arthésien & le Vengeur essuyèrent le premier feu de l'escadre britannique; mais bientôt le Héros ouvrit le sien sur le vaisseau de l'Amiral Hughes. Les deux Amiraux combattirent, pendant une demi-heure, avec un acharnement sans exemple. Mais les manœuvres du Héros furent tellement hachées, qu'il dépassa l'Amiral anglois & vint combattre le Monmouth qui étoit plus en avant. En moins de vingt minutes, ce vaisseau fut démâté de son grand mât & de son mât d'artimon; mais le Héros étoit dans un état à ne pouvoir plus gouverner. Cependant il repoussoit encore le feu de l'avant-garde ennemie, lorsque l'Orient & le Brillant vinrent le dégager. L'Amiral anglois arriva en même tems, & se porta sous le vent du vaisseau démâté, qui fut remorqué & conduit dans sa ligne au moment qu'on alloit s'en emparer. Le Général François étoit passé sur l'Ajazz; il continua le combat jusqu'à six heures du

1783.

soir , avec un avantage qu'il se proposoit de rendre plus décisif le lendemain. A la pointe du jour , les vaisseaux se trouvèrent mouillés à deux lieues de l'escadre angloise. Toute la nuit avoit été employée à réparer les bâtimens endommagés. Le Bailli de Suffren appareilla sur les onze heures , & pendant trois jours , il louvoya devant les ennemis qui étoient embossés sans faire aucun mouvement. Leur position avantageuse ne permettant pas de les attaquer au mouillage, notre escadre fit route vers Batacolo où elle débarqua ses blessés, (1) prit quelques rafraîchissemens, & rémit incessamment en mer , pour chasser l'escadre ennemie dès qu'elle sortiroit de Trinquemale. Dans la soirée du 5 Juin, l'armée françoise vint mouiller à Tranquebar, où trois vaisseaux

---

(1) Ils étoient au nombre de trois cens soixante-quatre , qui , avec les cent trente-neuf hommes tués pendant le combat , formoient une diminution de cinq cens trois hommes , dans les équipages de l'escadre. Le Vicomte de Bourdeille & le Baron de Rochemore furent du nombre des morts. .

Hollandois expédiés par la régence de Batavia, l'attendoient avec des cargaisons de riz & d'autres provisions de bouche. Le Bailli de Suffren y reçut des lettres d'Ayder-Aly-Kan, par lesquelles ce Nabab lui témoignoit beaucoup de confiance & d'amitié, & lui demandoit une entrevue particulière. Cette invitation déterminâ M. de Suffren à gagner le mouillage de Goudelour, où il étoit d'ailleurs nécessaire qu'il allât prendre quatre cens Européens & huit cens Sipahis, destinés à remplacer les pertes de ses équipages.

Ce fut à Goudelour que la frégate la Bellone vint donner avis au Général, que dans la matinée du 25, elle avoit été chassée par l'escadre britannique. Le Bailli de Suffren ne perdit pas un moment ; il hâta l'embarquement des renforts, y joignit trois cens hommes d'artillerie, & fit toutes ses dispositions pour aller former le siège de Négapatam. Son escadre appareilla le 3 Juillet, & le surlendemain, elle apperçut les vaisseaux anglois au mouillage de cette place. Les nôtres se mirent

1783.

Combar du  
6 Juillet. Sir  
Hughes aban-  
donne le  
champ de ba-  
taille.

1783.  
rife de Trin-  
que-male.

Après avoir réparé ses vaisseaux, M. de Suffren appareilla de Goudelour, & fit route pour l'Isle de Ceylan où il avoit une grande expédition en vue. M. d'Aymar qui étoit arrivé à Galles avec l'Illustre, le Saint-Michel, & les transports expédiés de l'Isle de France, rallia l'escadre avec son convoi dans la soirée du 21, & les trois jours suivans furent employés aux préparatifs d'une descente à Trinque-male. Le 25, notre flotte vint mouiller à Bak-baie sans rencontrer un seul navire. Les batteries de la côte tirèrent plusieurs coups de canon, ce qui n'empêcha pas le Général de l'envoyer reconnoître sur les dix heures du soir, & d'effectuer le débarquement dans la matinée du lendemain. Les troupes aux ordres du Baron d'Agoult, se portèrent sur le champ vers la place, dont M. Desfrois, Ingénieur en chef, alloit diriger l'attaque. Les batteries furent dressées en moins de trois jours, & le 29, à sept heures du matin, celles de la gauche ouvrirent leur feu, & celles de la droite s'étant avancées, firent  
tâire

taire en peu de tems celui des ennemis. Enfin, dans la matinée du 30, le Bailli de Suffren & le Baron d'Agoult, sommèrent le Gouverneur Mac-Dowal de rendre la place. La capitulation fut signée le même soir, & les portes s'ouvrirent à la vue des troupes françoises. Le lendemain matin, l'armée se présenta devant le fort d'Ostenbourg, qui se rendit aux mêmes conditions que Trinquemale; elles furent honorables pour la garnison. Le premier article portoit qu'après avoir déposé ses armes sur les glacis, elle seroit conduite à Madras sur des bâtimens équipés aux frais de Sa Majesté Très-Chrétienne, & que les troupes angloises y seroient traitées comme les équipages françois.

A l'exception des Compagnies détachées pour la sûreté des places conquises, toute l'armée victorieuse se rembarqua le premier Septembre. Le 2, on découvrit l'escadre angloise, & le lendemain, à la pointe du jour, elle étoit à deux lieues sous le vent de la baie de Trinquemale. Le Bailli de Suffren mit sous

Engagement  
partiel entre  
les deux esca-  
dres. Perte  
du vaisseau  
l'Orient.

783. voiles en ordre de bataille, & pour-  
suivit les ennemis, dont toutes les  
manœuvres annonçoient l'intention  
d'éviter le combat. Ce ne fut qu'à  
deux heures après-midi, que le Gé-  
néral François les joignit avec quel-  
ques vaisseaux. Le Héros qu'il mon-  
toit, fut puissamment secondé dans  
ce combat par l'Ajx & l'Illustre.  
Cet engagement partiel dura jus-  
qu'à six heures & demie. L'Amiral  
Hughes profita de l'obscurité pour  
se retirer, & notre escadre fit route  
vers Trinquemale. Dans cette mar-  
che, nous perdîmes l'Orient, vais-  
seau de soixante-quatorze canons,  
dont on ne sauva que l'équipage &  
quelques effets. Les dommages de  
ce dernier combat exigeoient des ré-  
parations, qui, jusqu'au 28 Septem-  
bre, forcèrent à l'inaction le Géné-  
ral impatient de regagner la côte  
de Coromandel, d'y combattre  
l'escadre britannique, & de se me-  
surer une sixième fois avec son  
Amiral.

Hughes s'at-  
tribue fausse-  
ment l'hon-  
neur de ces di-  
vers combats,

Il est bien démontré que le  
Bailli de Suffren eut l'avantage dans  
ces divers combats, dont M. Hu-  
ghes ôsa pourtant s'attribuer le



succès dans ses dépêches à l'Ami-  
 rauté d'Angleterre. On se conten-  
 tera de relever ici quelques proposi-  
 tions de sa lettre à M. Stephens, sur  
 l'affaire du 6 Juillet. « Je m'estime  
 » heureux, dit-il, de pouvoir in-  
 » former leurs Seigneuries, que  
 » dans cet engagement, les vais-  
 » seaux à mes ordres ont obtenu  
 » une supériorité décidée sur l'es-  
 » cadre ennemie. Si le vent les eût  
 » poussés hors de l'action au mo-  
 » ment où l'ennemi prenoit la fuite  
 » avec ses vaisseaux désemparés,  
 » j'ai tout lieu de croire que plu-  
 » sieurs vaisseaux de ligne seroient  
 » tombés au pouvoir de Sa Ma-  
 » jesté ».

L'Amiral anglois avoit dit  
 quelques lignes plus haut : « Dans  
 » la matinée du 7, mon escadre  
 » me parut si maltraitée, que je ne  
 » songeai plus à poursuivre l'en-  
 » nemi ». Cet aveu de M. Hughes  
 ne dément-il pas absolument toutes  
 ses assertions relatives aux pré-  
 tendus avantages de l'escadre bri-  
 tannique sur l'escadre française ?  
 Une autre preuve, que la gloire  
 de cette journée appartient à

1783.

Contradictions de ce Général.

**1783.** M. de Suffren, c'est la nécessité où se trouva l'Amiral anglois d'aller réparer ses dommages dans la rade de Madrafs, d'abandonner ainsi l'isle de Ceylan, & d'exposer l'importante conquête de Trinquemale à tomber aux mains des François; ce qui arriva peu de jours après. M. Hughes avoit prévu cet évènement; il déclare ses craintes à ce sujet, dans plusieurs de ses lettres. Il paroît suffisamment prouvé, que si, dans une telle circonstance, il perdit de vue la flotte françoise, c'est qu'il avoit été battu à l'affaire de 6 Juillet. Dans tout autre hypothèse, sa retraite à Madrafs ne seroit pas excusable.

Autres détails sur le combat du 3 Septembre.

Quoi qu'il en soit, l'escadre à ses ordres ne fut réparée que le 19 Août. Il quitta la rade le lendemain, tant pour couvrir l'arrivée des renforts attendus par le convoi de Sir Richard Bickerton, que pour sauver Trinquemale, s'il en étoit encore tems. Il parut le 2 Septembre à la hauteur de cette place, & découvrit le pavillon françois qui flotloit sur les remparts. Dans la matinée du 3, le Bailli de Suffren

vint à la rencontre des ennemis, & , comme on l'a dit, engagea une action dans laquelle il soutint victorieusement l'honneur de notre pavillon. Pour cette fois, l'Amiral Hughes n'ôsa réclamer la victoire, & s'il n'avoua pas sa défaite, il convint du moins qu'il avoit été fort maltraité. Il se vit obligé de renoncer à l'île de Ceylan, de laisser les François paisibles possesseurs de Trinquemale, & de se réfugier à Madrafs où il se consola de ses pertes, en les affoiblissant dans le tableau qu'il en fit passer à l'Amirauté d'Angleterre : tableau peu fidèle, où l'avantage de son adversaire dans la journée du 3 Septembre est au moins dissimulé ; mais où la supériorité de ses forces est visiblement exagérée. Le 16 Octobre, M. Hughes étoit encore dans la rade de Madrafs ; il se disposoit à faire voile pour Bombay où il espéroit de trouver Sir Richard Bickerton. Il arriva dans cette baie le 21 Décembre, mais si maltraité, qu'il lui fallut encore deux ou trois mois pour se réparer complètement. Comme il s'étoit vu forcé de

1783.

1783.

Positions  
diverses des  
escadres an-  
gloise &  
françoise.

condamner deux de ses vaisseaux, il ne pouvoit espérer, même après la jonction du renfort de Bickerton, une supériorité bien marquée sur l'escadre de M. de Suffren. La perte de l'Orient & du Bizarre qui venoit d'échouer sur la côte de Coromandel, l'avoit réduite à douze vaisseaux; mais elle devoit être de seize à l'arrivée de MM. de Bussy & de Peynier (1), à qui le Bailli de Suffren avoit donné rendez-vous à Achem dans l'isle de Sumatra. Il se flattoit d'y recevoir par cette voie un renfort de trois mille hommes. En quittant Trinquemale, le Général François avoit laissé, aux ordres de M. Desrois, un corps de troupes suffisant pour rassurer cette place contre les tentatives de l'ennemi.

Le flotte françoise partit d'Achem le 20 Décembre, & traver-

(1) M. de Bussy, s'étant embarqué avec tout ce qu'il avoit pu ramasser de troupes & de munitions, sur l'escadre de M. de Peynier, mit à la voile de l'isle de France le 18 Décembre 1782. Cette escadre étoit composée de quatre vaisseaux de guerre & de quarante transports.

fant la baie de Bengale, arriva 1783.  
 le 6 Janvier à Ganjam où elle prit la frégate la Coventry, & le vaisseau de la Compagnie angloise le Blandford. A son départ d'Achem, M. de Suffren avoit laissé en croisière, entre Ganjam & la rade de Ballafore, l'Annibal & la Bellonne qui firent aussi quelques prises. Il ne resta que peu de jours sur la côte, & regagna Trinquemale où deux frégates nouvellement arrivées du Cap de Bonne-Espérance, renforcèrent son escadre accrue tout nouvellement de deux vaisseaux de cinquante canons, l'un Hollandois & l'autre Portugais. Ce dernier à peine sorti des chantiers de Bombay, s'étoit vu réduit à baisser pavillon devant notre escadre. L'Amiral François n'attendoit que l'arrivée de M. de Buffy & la jonction des deux escadres, pour se porter vers Madras. Il avoit envoyé à Pondichéry une frégate chargée d'y recueillir des rapports fidèles sur l'état des affaires dans cette partie de l'Inde. Il fut, par cette voie, que l'Amiral Hughes avoit perdu quatre de ses vaisseaux dans une tempête, & que ce désastre le re-

**1783.** tiendrait à Bombay jusqu'à la fin du mois de Mars. En effet, ce Général n'arriva que le 13. Avril à Madras, toujours plus incertain sur la position de l'escadre française, qui venoit de mettre à la voile, mais dont il ignoroit la direction. Dans cette incertitude, il fit voile vers le Sud pour coopérer avec l'armée aux ordres du Général Stuart, dans l'expédition contre Goudelour. Avant que d'en faire connoître l'issue, l'ordre des tems nous ramene à des événemens antérieurs.

**17 Janvier.**  
**Avantages**  
**des Anglois**  
**dans le pays**  
**de Bédanore.**

La prise de Bédanore & de Candapore fut un des plus décisifs en faveur des Anglois; cette conquête n'enleva pas un soldat à l'armée de Matthews, & s'il faut s'en rapporter aux dépêches du Gouverneur de Madras, elle entraîna la soumission de tout le pays. Syringapatam, Hyder-Nagur & toutes les autres places capitulèrent sans coup férir; le seul fort de Mangalore opposa de la résistance. Suivant les mêmes dépêches, le Gouverneur du pays de Bédanore avoit offert, aux conditions qu'il ne seroit point déplacé, de renoncer à toute dé-

pendance de Typpoo-Saïb, de livrer Bédanore & les autres places, de fournir aux troupes victorieuses une somme équivalente au pillage qu'elles s'interdiroient, enfin de se reconnoître tributaire de la compagnie, & de lui payer annuellement quinze laces de pagodes, en reconnaissance & pour prix de son alliance & de sa protection; ce traité conclu avec le Gouverneur Hyat-Saïb, déplut même aux principaux Officiers de l'armée que la perspective d'un butin considérable avoit sur-tout animés dans l'expédition de Bédanore; & la retraite des Colonels MacLeod & Humberstone fut une des suites de cette fermentation. Ils vinrent porter leurs plaintes au Conseil de Bombay, qui n'ôsa d'abord prononcer entre le Général en chef & les Officiers & soldats de son armée. Le Gouverneur indien fut la seule victime de cette mutinerie qui donne une idée bien peu avantageuse de la discipline parmi les troupes de la Compagnie britannique dans les grandes Indes. L'emprisonnement d'Hyat-Saïb, & les traitemens barbares qu'on lui fit essuyer, durent affer-

1783.

Fermentation dans l'armée. Ses suites.

il écrivit au Ministre maratte, pour qu'il eût à punir de mort le principal auteur de l'outrage fait aux Anglois; mais la contravention au traité n'en resta pas moins impunie; & pour acquitter la promesse qu'il en avoit faite, Scindia ne balança point à se ranger du parti de la Compagnie angloise. Elle se crut pas devoir se montrer trop exigeante dans cette circonstance; & s'il n'y eût pas de satisfaction de la part des Marattes, il y eût du moins un accommodement avec le Gouvernement britannique.

**Tippoo** Cependant Tippoo-Saïb avoit retiré son armée du Carnate, pour la conduire dans le Bédanore, où il projetoit de recouvrer les riches territoires qu'on lui avoit enlevés. En effet, il arriva dans ce pays avec mille François & cinquante mille Indiens; il essuya d'abord quelques échecs de la part du Général Matthews que le désastre du Ranger laissoit toujours en possession du commandement; mais ce Général apprit bientôt que les troupes du Nabab s'étoient emparé



des postes établis aux Gauts, postes importans qui se rendirent sans opposer de résistance, & dont la perte coupoit toute communication avec la mer. Ceux qui échappèrent des Gauts se sauvèrent à Cundapore, où la même terreur excita le même désordre : toute la garnison prit la fuite, même avant que l'ennemi se présentât. Une grande partie vint se réfugier à Onore où commandoit le Capitaine Torriano, qui, par sa conduite résolue, fut garantir sa garnison de cette terreur panique ; mais il fit de vains efforts pour recouvrer Cundapore. La prise de Bédanore mit le comble à ce désastre. Après une défense vigoureuse, le Général Matthews fut obligé de se rendre prisonnier avec une grande partie de son armée. Il avoit perdu dans cette malheureuse affaire six cens Européens, & plus de quinze cens Syahis.

Les cinquante mille hommes aux ordres de Tippoo vinrent camper le 19 Mai devant Mangalore, où commandoit le Major Campbell. Ce brave Officier se flattoit de conserver cette place ; mais dans ses dépêches

1783.

Le Major  
Campbell  
craint pour  
Carver  
Onore.

1763. au Comité du Bombay, il ne dissimula pas ses inquiétudes sur Onore & Carwer, deux autres places de cette partie de l'Inde, où les Anglois avoient des forces respectables. Elles se montoient à trois mille hommes, & malgré les pertes qu'ils avoient essuyées, ils espéroient encore de recommencer sur la côte Malabar, une puissante diversion contre les territoires de Tippoo-Saïb.

Sept de  
l'année  
à  
le  
de la paix.  
Depuis la défaite du Général Matthews, les Troupes Méridionales avoient fait une irruption dans le pays de Coimbatore, & s'étoient emparé de Caroor & Dindegul. Elles s'avancèrent vers Darampore, enlevèrent ce fort, & dirigèrent leur route vers Palingacheri. Le Colonel Fullarton qui les commandoit, en étoit à six journées, lorsqu'il fut arrêté dans sa marche victorieuse par un ordre du Général Stuart, qui l'appelloit à Goudelour, dont il formoit le siège avec une puissante armée. Le 13 Juin, il avoit attaqué les François dans leurs lignes, emporté deux redoutes de la place, & repoussé la garnison

dans les derniers retranchemens. Cette entreprise coûta cher aux assiégeans, & le Général anglois y perdit trois cens Européens & plus de deux cens Sypahis; le nombre des blessés fut encore plus considérable. Le 25, les assiégés firent une sortie, & s'avancèrent jusques sous les ouvrages des Anglois. Leur attaque vive & meurtrière fut soutenue avec la dernière intrépidité; mais ils y perdirent deux cens hommes, & le Colonel d'Aquitaine y fut fait prisonnier. On ignore quel auroit été le résultat de cette expédition, si au moment de l'assaut, on n'eût reçu de part & d'autre, avec la nouvelle du traité de paix, l'ordre d'interrompre toute hostilité.

Malheureusement pour les Anglois, cet avis ne parvint aux Généraux des armées navales qu'après le combat du mois de Juin, qui, sans être décisif, n'en fut pas moins glorieux pour le Bailli de Suffren. Ce Général le termina par une sixième victoire sur l'Amiral Hughes. Comme on n'a point encore de Journal fidèlement circonstancié

1783.

Dernier  
combat des  
escadres an-  
gloise &  
françoise.

de cette dernière expédition de notre armée navale dans les Grandes Indes, on se contentera d'ajouter que le Général victorieux vint jouir de son triomphe à Goudelour, qu'il avoit délivré, & que Sir Edward Hughes cingla vers Madras pour y réparer ses désastres.

*Grâce à la France  
l'Espagne ne  
put pas.*

Grâce aux talens, à l'expérience, à l'intrepidité de notre Vice-Amiral, la France ne termina les hostilités sur aucun théâtre de la guerre, d'une manière aussi honorable que dans les Grandes Indes, si toutefois il y a plus de gloire attachée aux exploits qui firent triompher les armes de Sa Majesté dans cette partie du monde, qu'aux sacrifices volontaires qui signalèrent son généreux dévouement aux yeux de toute l'Europe. Le traité définitif conclu le 5 Septembre entre les Cours de France, d'Espagne & d'Angleterre, confirma cette modération héroïque déjà consacrée par les articles préliminaires du même traité. Mais notre auguste Monarque crut devoir cimenter sa réconciliation avec une Puissance ennemie, par des sacrifices, dont la no-

blesse est presque sans exemple, vu la circonstance où se trouvoient les deux nations, on conçoit que la France dut se montrer encore moins réservée dans l'abandon de ses droits sur les dépouilles d'une Puissance associée, dans cette guerre, aux intérêts de la Maison de Bourbon. La République de Hollande n'eut pas besoin de réclamer les possessions que nos armes avoient reconquises sur l'ennemi commun. Par un dernier trait de magnanimité, Sa Majesté fit signifier à Leurs Hautes Puissances, qu'elle n'exigeoit, pour la restitution de toutes ces conquêtes, aucune espèce de compensation ou d'indemnité.

L'Angleterre se montra moins accommodante avec la République de Hollande; & les Plénipotentiaires anglois eurent ordre de ne se relâcher, en aucune manière, de la dureté des conditions exigées par la Cour de Saint - James. En vain, M. le Comte de Vergennes employa ses bons offices auprès du Ministère britannique, & fit les plus fortes instances pour obtenir des

L'Angle-  
terre se mon-  
tra plus exi-  
gente avec les  
Hollandois,

1783,

1763.

M. le Comte  
de Vergennes  
ministre des  
affaires étrangères.

adoucissimens à la rigueur de quelques articles du traité préliminaire entre Leurs Hautes Puissances & l'Angleterre ; toutes les négociations devinrent inutiles, & Son Excellence n'eut que des regrets à témoigner aux Etats-Généraux. Mais pour convaincre leurs Plénipotentiaires de l'affection de Sa Majesté, le Comte de Vergennes crut devoir rappeler tout ce qu'elle avoit fait en faveur de la République, depuis le commencement des hostilités. Il ne dissimula pas que la Hollande avoit montré peu d'activité dans les dernières opérations de la guerre, & que l'ennemi profitoit des avantages qu'elle lui avoit laissé prendre. « Telle fut, ajouta-t-il, la position de la France en 1763 ; elle eut à subir les conditions les plus dures de la part de l'Angleterre ; mais elle ne perdit rien de sa dignité, & prit de sages mesures pour n'être plus exposée à de pareilles disgraces ».

La Cour de France avoit tellement à cœur les intérêts des Provinces-Unies, qu'elle retarda sous divers prétextes, la conclusion

de la paix; on s'étoit flatté d'amener l'Angleterre à des conditions plus modérées. Mais les instances des autres Puissances intéressées, & ce que le Roi devoit à ses propres sujets, nous forcèrent enfin de mettre un terme aux négociations, & de prendre jour pour la signature du traité définitif entre la Grande-Bretagne & les deux branches de la Maison de Bourbon.

De toutes les demandes de l'Ambassadeur britannique, une des plus révoltantes pour les Hollandois, étoit celle d'une libre navigation sur les côtes d'Afrique (1) : ce fut avec la même répugnance, & après de

La paix se conclut entre ces puissances, aux conditions énoncées dans les préliminaires

(1) Les Directeurs de la compagnie des Indes avoient remis aux Etats-Généraux, une lettre dans laquelle ils se plaignoient amèrement des facilités que l'Angleterre ménageoit aux Portugais, pour frauder le droit que la compagnie prétendoit avoir au commerce exclusif des Esclaves, depuis le cap Palmas jusqu'au pays de Bénin. On vit, avec peine, le traité définitif retardé pour des arrangemens relatifs au commerce des hommes. O ! siècle de philosophie, vous n'êtes pas encore le siècle de l'humanité !

longs débats qui firent craindre la rupture de toute négociation, que les Ministres de la République le trouvèrent enfin au quatrième article du traité de Westminster, concernant le salut accordé au pavillon Anglois. Enfin, les préliminaires de la paix entre l'Angleterre & la Hollande, furent signés à Paris le 20 Septembre, par les Ministres respectifs des deux Puissances. Quant au traité définitif, de nouvelles chicanes en reculérent la confection. La Cour de Saint-James fit proposer, sous de vains prétextes, de conclure ce traité à Londres ou à la Haye. Leurs Hautes Puissances qui n'attendoient rien de favorable aux nouvelles discussions, & dont une telle lenteur se feroit de voir changer les préliminaires en traité définitif, déclarèrent que ce seroit manquer à la France, que d'évoquer la négociation hors de sa Capitale. Le Ministre Britannique n'osa plus insister, & le Comte de Manchester leur ordra de conclure la paix aux conditions énoncées dans les préliminaires.

Ainsi fut consommé le grand



ouvrage de la pacification de l'Europe. Le traité définitif qui devoit affermir le calme en Amérique, n'y étoit point connu d'abord assez généralement, pour arrêter ou prévenir toute espèce d'hostilité. Le premier Avril, on ignoroit encore

1783.

Expédition  
des Anglois  
contre New-  
Providence.

Saint-Augustin, que la paix fût conclue à cette époque. Le Colonel Deveaux avoit formé le plan d'une expédition contre New-Providence; l'entreprit avec deux ou trois cents hommes, la plupart recrutés à ses dépens. Le 14, il emporta un fort de l'Isle, situé dans la partie de l'Est, & vint, sur le champ, sommer le Gouverneur de la grande forteresse de se rendre aux armes de sa Majesté britannique. Celui-ci ayant fait attendre sa réponse, le Colonel se porta sur les hauteurs qui commandoient le fort, y dressa les batteries, & fit arborer sur chacune l'étendard de la Grande-Bretagne. Le Gouverneur Don Antonio fit tirer des boulets & des bombes sur les batteries angloises; mais voyant que tout son feu ne produisoit aucun effet, il prit le parti de capituler, & la place se

-Intendant que  
prêtés aux con-  
s l'emprunt de  
c'est - à - dire ,  
en feront cha-  
d de cinq cens  
omprendre les  
si signifier que  
de la France ,  
cas possibles ,  
enoncer à de  
e la part de  
aux ressources  
rcher ailleurs ,  
pas , ajoute  
du moindre ef-  
nt que d'avoir  
blic, solide &  
délais & leur  
ard, sont mal-  
s de toute l'Eu-

solemnel passé  
entre MM. de  
klin, les Etats  
rembourser cha-  
uzième des dix-  
prêtés à la Ré-

Que l'acte  
quittement  
des dettes  
exige le dé-  
vouement  
des Etats-  
Unis.

rendit le 18 Avril, à des conditions honorables pour la garnison.

1783.

Quel l'Amérique est menacée de troubles civils.

Le retard du traité définitif eut d'ailleurs un effet salutaire pour l'Amérique, en ce qu'il tint unis pour la cause commune, les partis disposés à se séparer pour des intérêts particuliers. Cette bonne intelligence, qui jusqu'alors avoit fait la principale force du Congrès, des Provinces & de l'armée, cessa de régner un moment entre ces trois Puissances de l'Amérique affranchie. Elle se vit menacée de perdre, au sein de l'anarchie, cette tranquillité intérieure sans laquelle son indépendance même eût été le principe de sa ruine. Remontons à la source de cette division intestine qui sembloit annoncer une guerre civile, dont le sage Washington eut encore la gloire de préserver ses concitoyens.

Etat de ses finances à la fin de la guerre.

Jusqu'ici nous avons sur-tout envisagé les Américains sous des rapports militaires; il faut les considérer un moment sous les rapports civils & économiques. Comme ils n'ont pas acquis moins d'honneur à surmonter les difficultés qui résultoient du

mauvais état de leurs finances, qu'à vaincre au Champ de Mars, il importe à leur gloire que nous constations l'Etat de ces Finances à l'époque de la paix qui vient d'affermir l'indépendance des Etats - Unis. Même avant la fin de la guerre, leur dette nationale se montoit à plus de quarante-deux millions de dollars qui, bien évalués, revenoient à deux cens trente millions de nos livres. La majeure partie de cette dette immense étoit étrangère, & les engagements du Congrès avec la France & d'autres Puissances de l'Europe ne pouvoient être acquittés sans de fortes contributions de la part des Provinces; mais elles n'étoient point d'accord relativement aux impositions sur les marchandises importées, le peuple se prêtoit difficilement aux autres taxes, & déjà les créanciers de la République avoient à se plaindre de quelque négligence à cet égard. Elle fut bientôt divulguée, & fit beaucoup de tort aux emprunts.

Dans sa lettre du 23 Décembre, au sur-Intendant des Finances amé-

---

 1783.

Négligence des États  
relativement

1783.  
à la dette na-  
tionale.  
Plaintes à ce  
sujet.

ricaines, M. Franklin se plaignit de cette inexactitude, & fit voir de l'inconséquence dans la conduite des Etats qui, même en affectant une passion démesurée pour la liberté, se refusoient aux contributions nécessaires à sa défense. Il insistoit sur la nécessité de rétablir le crédit de la nouvelle République, en assignant des fonds certains destinés au paiement régulier, sinon de la totalité, au moins des intérêts de la dette nationale.

Derniers  
emprunts des  
Etats-Unis.  
Quelles en  
sont les con-  
ditions ?

Trois mois après, le Ministre de France à Philadelphie témoigna son inquiétude sur le même objet, en des termes qui supposoient un grand désordre dans les Finances de l'Amérique. Sa lettre au même sur-Intendant annonçoit le nouvel emprunt de six millions que Sa Majesté vouloit bien procurer aux Etats, sur les assurances qu'il avoit fait passer à M. le Comte de Vergennes des bonnes dispositions du peuple américain à remplir les engagements du Congrès. « Mais, » continuoit-il, je me vois obligé » d'informer le Ministre, que mes » espérances se sont évanouies, & » que

» que mes assurances étoient sans  
» fondement ».

1783.

Il rappelle au sur-Intendant que les six millions sont prêtés aux conditions énoncées dans l'emprunt de l'année précédente; c'est - à - dire, que les paiemens s'en feront chaque année, sur le pied de cinq cens mille livres, sans y comprendre les intérêts. Il finit par lui signifier que c'est le dernier effort de la France, & que dans tous les cas possibles, les Etats doivent renoncer à de nouvelles avances de la part de Sa Majesté. Quant aux ressources qu'ils pourroient chercher ailleurs, qu'ils ne se flattent pas, ajoute M. de la Luzerne, du moindre espoir de succès, avant que d'avoir établi un revenu public, solide & permanent; leurs délais & leur répugnance à cet égard, sont malheureusement connus de toute l'Europe.

Par le contrat solennel passé le 16 Juillet 1782 entre MM. de Vergennes & Franklin, les Etats s'étoient engagés à rembourser chaque année, un douzième des dix-huit millions déjà prêtés à la R<sup>e</sup>.

Que l'ass  
quittement  
des dettes  
exige le dé  
vouement  
des Etats -  
Unis.

= publique. L'emprunt de cinq millions de florins fait aux Hollandois, sous la garantie de la France, le 17 Juin de la même année, fut moins à charge pour le moment aux Etats-Unis, en ce que, par une clause des actes passés entre M. Adams & les différens prêteurs, il étoit stipulé que le capital resteroit fixé l'espace de dix ans, & ne seroit racheté pour la cinquième partie, qu'au premier Juin 1793, & de la même manière d'année en année, jusqu'au premier Juin 1797 inclusivement. Il n'en est pas moins vrai, qu'en y comprenant les dettes domestiques, la totalité de l'intérêt annuel se montoit à plus de deux millions de dollars. La dette militaire étoit la plus sacrée de toutes ces dettes; on la portoit à près de onze millions, sans compter les gratifications promises aux soldats. Pour subvenir aux besoins de la patrie dans cette conjoncture pressante, il n'y avoit de ressource que dans le dévouement des Provinces. Le Congrès ne cessoit de les inviter à des efforts patriotiques, & tel fut

## DE LA DERN. GUERRE. 379

l'objet de son adresse aux différens Etats confédérés. En voici la substance.

1783.

» Les circonstances critiques où  
» se trouve la Confédération, im- Invitation  
du Congrès à  
ce sujet.  
» posent au Congrès l'obligation  
» d'en faire le tableau, de pour-  
» voir aux dettes que la guerre  
» vient d'accumuler à la charge des  
» Etats-Unis, & de prévenir les dan-  
» gers qui peuvent interrompre l'har-  
» monie & la tranquillité de la Répu-  
» blique. Dans ce moment de crise,  
» le premier devoir du Congrès est  
» d'inculquer dans les esprits la né-  
» cessité de faire des fonds pour  
» l'acquittement de la dette natio-  
» nale. Quoique très-forte, cette  
» dette l'est beaucoup moins qu'on  
» ne devoit l'attendre, quand on  
» considère la cause qui l'a fait naî-  
» tre, quand on la compare aux  
» fardeaux, dont les autres nations  
» sont accablées pour des guerres  
» d'ambition & de vaine gloire.  
» Mais la grandeur de la dette ne  
» fait rien à la question. Il suffit  
» qu'elle ait été contractée légiti-  
» mement, & que la justice exige  
» qu'elle soit acquittée. Nous com-



## 176 HISTOIRE

« Nous les différents Etats d'adop-  
« ter une manière simple & légitime  
« d'acquiescer cette dette, de réflé-  
« chir sur les conséquences que la  
« reconnaissance peut entraîner, & de se  
« garantir que le Congrès n'en sera  
« plus responsable. S'il falloit, pour  
« nous engager à effectuer ces paie-  
« mens, employer d'autres motifs  
« que ceux de la justice, quelle  
« motif en est jamais de plus forts !  
« Car, avec qui l'Amérique doit-  
« elle se lier ? Avec un Allié  
« qui aux efforts de ses troupes ar-  
« mées pour notre défense, a joint  
« le secours de ses trésors ; qui, à  
« nos vœux considérables, ajouta  
« ses dons généreux de la magna-  
« nimité : avec des indivisibles, qui,  
« membres d'une République em-  
« ployée à marquer notre rang par  
« un exercice indépendant, nous  
« ont donné des marques signa-  
« lées de leur attachement à notre  
« cause & de leur confiance en no-  
« tre justice. Une autre classe de  
« citoyens est cette troupe illustre  
« de citoyens, qui ont défendu, au  
« prix de leur sang, nos foyers &  
« notre liberté, & qui, en récom-

» pense de leurs services, ne de-  
 » mandent qu'une portion de leurs 1783.  
 » gages suffisante pour leur faire  
 » trouver au sein de la paix & de la  
 » vie domestique, une ressource ho-  
 » norable contre la mendicité. La  
 » dernière classe de créanciers com-  
 » prend ceux de nos concitoyens  
 » qui ont reçu des prêteurs le pa-  
 » pier du Congrès, & ceux, dont  
 » la propriété a été sacrifiée pour  
 » le service du public. La voix de  
 » la politique, de la justice & de l'hu-  
 » manité plaide en faveur de ces dif-  
 » férentes classes. Jamais les formes  
 » pures du Gouvernement républi-  
 » cain n'ont eu une plus belle oc-  
 » casion de se justifier par leurs  
 » fruits, de tous les reproches qu'on  
 » leur a faits. Sous ce point de vue,  
 » les citoyens des Etats-Unis sont  
 » responsables du plus grand dépôt  
 » qui jamais ait été confié à une  
 » Société politique ».

Cette adresse fut accompagnée  
 ou suivie d'une autre pièce où il  
 étoit recommandé aux différentes  
 provinces, comme indispensablement  
 nécessaire à la restauration du cré-  
 dit public, de revêtir les Etats

Continua-  
 tion du schif-  
 me politique.

1783. en Congrès assemblés, du pouvoir relatif à la levée des droits sur les marchandises importées des pays étrangers. Mais cette recommandation & cette adresse n'arrêtaient point le schisme politique qui divisoit les Américains. Quelques Provinces en conquirent de l'ombrage, & ces invitations patriotiques donnèrent lieu à des soupçons offensans contre les vices secrets de l'assemblée de Philadelphie. On vit paroître à cette époque, de nouvelles instructions, où la défiance & l'aigreur respiroient dans chaque paragraphe. On en jugera sur cette lettre des habitans de Fair-Fax dans la Virginie à leurs Délégués à l'assemblée du 30 Mai.

Lettre des  
abichins de  
Fair-Fax.

» MESSIEURS, nous vous recom-  
» mandons expressément de vous op-  
» poser, de tout votre pouvoir, à  
» ce qu'il soit fait aucune infraction  
» au dernier traité de paix, relati-  
» vement au paiement des dettes ou  
» à tout autre article du traité; in-  
» fraction qui violeroit la foi publi-  
» que garantie par les Commissaires  
» Américains, & qui pourroit nous  
» replonger dans les calamités de

» la guerre, ou le danger des re-  
 » préfailles. Nous vous prions aussi  
 » de vous opposer à toute usurpa-  
 » tion de la part du Congrès amé-  
 » ricain, sur la Souveraineté & Ju-  
 » risdiction des Etats séparés; à toute  
 » usurpation de pouvoir qui ne se-  
 » roit point spécifiée dans les articles  
 » de la confédération. Car si le Con-  
 » grès, sous prétexte de la néces-  
 » sité, pouvoit s'arranger une fois des  
 » pouvoirs non garantis par ces arti-  
 » cles, il le pourroit dans cent autres  
 » cas, & chaque usurpation seroit  
 » confirmée & fortifiée par les usur-  
 » pations précédentes. Nous vous  
 » recommandons sur-tout de vous  
 » roidir contre les efforts du Con-  
 » grès pour obtenir un revenu per-  
 » pétuel, ou la nomination d'Offi-  
 » ciers préposés aux revenus. Ces  
 » pouvoirs ajoutés à ceux dont le  
 » Congrès est déjà revêtu, met-  
 » troient en danger la constitution  
 » de ce Gouvernement dans les  
 » différens Etats; les articles de con-  
 » fédération ne seroient plus qu'un  
 » vain parchemin; & le rempart  
 » de la liberté américaine se trou-  
 » veroit renversé. Nous n'aimons

1783. » point le langage de la dernière  
 » adresse du Congrès aux différentes  
 » provinces, & du rapport des Com-  
 » mités au sujet des revenus, publié  
 » dans le même *pamphlet*. Si on  
 » examine ces pièces attentive-  
 » ment, on y trouvera de fortes  
 » preuves que le Congrès convoite  
 » le pouvoir. Elles renferment la  
 » même espece d'argumens em-  
 » ployés d'abord dans l'affaire de  
 » l'impôt pour la marine, & dont  
 » on s'étoit servi pour justifier les  
 » mesures arbitraires de la race des  
 » Stuarts en Angleterre, &c. ».

Pourquoi  
 les petits  
 Etats sont  
 plus décisifs  
 que les au-  
 tres.

Le petit Etat de Rhode-Island fut  
 un de ceux qui s'opposèrent, avec  
 le plus de vigueur, à ce qu'on re-  
 vêtît le Congrès d'une autorité suf-  
 fisante pour lever des impôts ; &  
 nous observerons à ce sujet, qu'en  
 général, les petits Etats sont les  
 plus décisifs & les plus tranchans ;  
 l'impulsion s'y fait sentir plus vi-  
 vement du centre aux extrémités,  
 &, comme dans le monde physique,  
 la force y est peut-être en raison  
 inverse de la longueur des rayons.  
 Quoi qu'il en soit, les principales  
 objections d'une partie des Etats

contre l'extension de la puissance du Congrès relativement aux taxes publiques, étoient, comme on l'a vu, que la confédération n'autorisoit point cet accroissement de puissance, que tout pouvoir tend à l'agrandissement & à l'usurpation, que, ce premier pas fait, on verroit bientôt le Congrès s'arroger le droit d'imposer une capitation ou une taxe foncière, & la démocratie de l'Amérique se changer insensiblement en Aristocratie.

1783.

Cependant les engagements contractés avec les créanciers des Etats, ne pouvoient être remplis à des termes également précis, tant chez l'étranger qu'au sein de la République; & dans ce moment de crise, pour conserver au dehors l'honneur de la patrie, le Congrès se vit forcé de négliger les intérêts de l'armée. La demi-payé solennellement promise aux troupes licenciées, fut au moins suspendue jusqu'à nouvel ordre, & l'on vit paroître cette résolution de l'Assemblée de Philadelphie.

Les circonstances forcent le Congrès à congédier l'armée sans récompenses.

» Que le Commandant en chef se fera prévenu d'accorder des con-

1783. » gés aux Officiers & Soldats qui  
 » doivent être licenciés à la con-  
 » clusion du traité de paix défini-  
 » tif, & qu'il prendra de sages  
 » mesures pour faire conduire ces  
 » troupes à leurs demeures res-  
 » pectives, de manière à les sa-  
 » tisfaire, sans nuire aux provinces  
 » qu'elles doivent traverser. Que  
 » les hommes ainsi licenciés pour-  
 » ront emporter leurs armes avec  
 » eux ».

Le mécontentement des troupes  
 se manifesta d'abord par une adresse  
 au Général, où la modération  
 présidoit même aux expressions de  
 de la douleur & de l'abattement.

L'année  
 adresse ses  
 plaintes à  
 Washington. » VOTRE EXCELLENCE, est-il  
 » dit dans cette Adresse, connoît si  
 » bien l'état actuel de l'armée, qu'il  
 » seroit inutile de vous le peindre.  
 » Vous avez été le témoin de nos  
 » souffrances; vous l'êtes du far-  
 » deau de misère qui nous accable.  
 » Nous nous étions flattés, d'après  
 » l'assurance que vous nous en aviez  
 » donnée, que nos comptes seroient  
 » liquidés, & qu'avant de nous li-  
 » cencier, on assigneroit des fonds  
 » pour en payer le montant. C'est

» avec un mélange de surprise &  
 » de douleur, que nous apprenons  
 » la dernière résolution du Congrès,  
 » qui ordonne de congédier les Of-  
 » ficiers & les Soldats, sans avoir  
 » terminé aucun de ces objets im-  
 » portans. Pour comble de maux,  
 » on nous oblige de quitter l'armée  
 » sans aucun titre qui assure notre  
 » dette, sans aucune ressource pour  
 » acquitter celles que nous avons  
 » contractées au service de la patrie,  
 » sans appui, sans crédit, sans aucun  
 » moyen de pourvoir à notre subsis-  
 » tance & à celle de nos familles  
 » indigentes. Le souvenir de nos  
 » périls communs nous enhardit  
 » à solliciter Votre Excellence, à  
 » lui demander que l'ordre fondé  
 » sur l'acte du Congrès du 26 Mai  
 » dernier, puisse être suspendu ;  
 » que nul Officier, qu'aucun Sol-  
 » dat ne soit obligé de recevoir son  
 » congé, avant que cette honorable  
 » Compagnie ait pris connoissance  
 » de l'état déplorable où la résolu-  
 » tion va nous plonger, avant que  
 » la liquidation de nos comptes soit  
 » effectuée, & que chacun de nous  
 » ait obtenu une somme d'argent



1783. » suffisante pour le transporter du  
» camp dans ses foyers ».

éponse du  
néral Ses  
marches  
près du  
ingrès.

Le Général Washington fit à  
cette Adresse une réponse, dont  
l'objet principal étoit d'offrir aux  
troupes la perspective d'un adoucisse-  
ment prochain dans leur situation;  
mais en même tems qu'il rassuroit  
l'armée sur les bonnes disposi-  
tions du Congrès, il plaidoit  
la cause des troupes auprès de  
cette Compagnie, en des ter-  
mes qui lui faisoient sentir qu'un  
des grands moyens de conserver  
le crédit national, & d'assurer la  
tranquillité future des treize Répu-  
bliques américaines, étoit d'acquies-  
cer aux justes demandes de leurs  
braves défenseurs. « Leurs services,  
» ajoutoit-il, sont connus de tout  
» l'Univers, & je regarde comme  
» inutile de m'étendre sur leurs  
» droits aux dédommagemens les  
» plus amples. Il résulte de l'exa-  
» men des titres de l'Armée à la re-  
» connoissance des Etats, que les  
» souffrances & les sacrifices des Of-  
» ficiers exigent une compensation  
» supérieure à leurs appointemen-  
» ordinaires; que toute l'armée a

» des droits aux récompenses ;  
 » que son dernier mémoire adres-  
 » sé au Congrès , ne contient  
 » que de justes réclamations. Si  
 » les Officiers de cette armée doi-  
 » vent être les seules victimes de  
 » la révolution , si leur destinée est  
 » de quitter le champ de bataille  
 » pour aller vieillir dans la pau-  
 » vreté , la misère & le mépris ;  
 » s'ils sont condamnés à vivre dans  
 » une servile dépendance , à devoir  
 » aux secours de la compassion les  
 » restes malheureux d'une vie sacri-  
 » fiée avec honneur ; alors j'aurai ap-  
 » pris ce qu'est l'ingratitude , je réa-  
 » liserai le songe qui doit répandre  
 » l'amertume sur tous les instans de  
 » ma vie future. Mais je n'ai point  
 » de pareilles allarmes. Une con-  
 » trée échappée à la ruine par les  
 » armes de la classe des citoyens la  
 » plus dévouée , ne s'exemptera ja-  
 » mais de leur payer la dette de la  
 » reconnoissance ».

1783d

Le Congrès avouoit cette dette ;  
 il desiroit l'acquitter dans toute l'é-  
 tendue de sa gratitude , & toutes ses  
 adresses aux différens Etats, repré-  
 sentoient l'armée comme une classe

Que les Of-  
 ficiers de l'ar-  
 mée rendent  
 justice au  
 Congrès sur  
 ses disposi-  
 tions.

783.

de créanciers privilégiés ; mais une partie de ces Etats se montrait toujours plus éloignée d'accorder à ses Délégués un pouvoir, sans lequel la restauration du crédit public & l'acquiescement de la dette militaire, ne pouvoient s'effectuer. Cette obstination de quelques Provinces mit le Congrès dans l'impossibilité, non-seulement de satisfaire les troupes au terme convenu, mais d'assurer l'objet de leurs réclamations pour l'avenir. Les Officiers de l'armée soutinrent avec autant de modération que de constance, une épreuve d'autant plus dure, qu'elle paroissoit être l'ouvrage de l'ingratitude, & que ce traitement pouvoit être envisagé par les étrangers, comme un témoignage du mécontentement de la République, & peut-être affoiblir à leurs yeux les titres de cette brave armée à la reconnoissance de ses concitoyens. En gémissant sur l'injustice, dont ils alloient être les victimes, ces Officiers patriotes étoient bien loin de l'attribuer au Congrès, dont ils connoissoient les dispositions. Le soldat moins inf-

truit , ne cherchoit point les auteurs ~~de sa détresse~~  
 de sa détresse hors de l'assemblée 1782.  
 de Philadelphie. Les représentans  
 de la nation étoient pour lui les  
 seuls dépositaires du pouvoir , & il  
 crut devoir s'en prendre aux mem-  
 bres du Congrès des torts de leurs  
 Constituans.

Au sentiment anticipé de la dé-  
 tresse, dont cette dernière classe de  
 l'armée prévoyoit les horreurs avec  
 effroi, se joignoit cet esprit turbu-  
 lent que donne quelquefois la vie  
 militaire , & dont l'effet trop or-  
 dinaire est d'étouffer le respect pour  
 les loix, & d'inspirer du mépris pour  
 l'autorité d'une administration ci-  
 vile. Cet esprit de révolte & de sou-  
 lèvement fermentoit plus ou moins  
 dans tous les corps de la Milice  
 américaine. Le Samedi 21 Juin, il  
 éclata d'une manière bien allarman-  
 te pour les représentans des Etats-  
 Unis. Une partie des troupes, en  
 quartier à Philadelphie, sortit en  
 armes de ses casernes, avec des in-  
 tentions hostiles contre cette ho-  
 norable Compagnie, investit la salle  
 d'assemblée, & par des menaces  
 répétées qui prélaçoient une exé-  
Soulève-  
ment des  
troupes en  
quartier à  
Philadelphie.  
Le Congrès  
quitte cette  
ville.

~~Le Congrès~~ cession tragique , mit ces vénérables chefs de la confédération dans la nécessité de chercher un asyle hors de Philadelphie. Le Congrès rétrogié d'abord à Prince-Town, dans l'Etat de New-Jersey, y prit des mesures longtems infructueuses pour conjurer l'orage qui menaçoit la République.

~~Le Congrès~~ Dans cet Etat d'anarchie , tout sembloit annoncer une guerre civile , qui sans doute auroit détruit le grand ouvrage de la révolution américaine. Heureusement pour les Etats-Unis , Washington ne s'étoit point encore retiré dans ses terres, & ce génie tutélaire de la patrie devoit conserver le monument que ses talens militaires venoient d'élever à la liberté. Après avoir affranchi l'Amérique , il fut la pacifier , en l'éclairant sur ses véritables intérêts. Les Etats désunis reprirent leur ancienne harmonie ; ils retrouvèrent leur force dans cette réunion. L'armée redevenue patriote, mit sa gloire à souffrir pour son pays, & désormais elle attendit sans murmurer, les récompenses promises à la valeur ; chaque citoyen

libre de l'Amérique régénérée, vit dans la liberté une compensation de tous les sacrifices ; & ce grand changement fut l'ouvrage d'une lettre de Washington. Je ne puis mieux terminer cette histoire, qu'en mettant sous les yeux du lecteur ce monument précieux de la sagesse, de l'éloquence & du patriotisme de ce Héros législateur.

» MONSIEUR, le grand objet  
 » pour lequel j'ai eu l'honneur de  
 » servir ma patrie, étant rempli, je  
 » me dispose à résigner mon em-  
 » ploi entre les mains du Congrès.  
 » Impatient de regagner cette re-  
 » traite domestique, à laquelle je me  
 » suis arraché avec la plus grande ré-  
 » pugnance, je soupire après le repos,  
 » & ma résolution est d'y passer le res-  
 » te de ma vie, loin du tumulte & du  
 » fracas du monde. Mais avant que  
 » d'effectuer ce projet, je dois vous  
 » communiquer mes pensées pour  
 » la dernière fois ; vous féliciter sur  
 » les évènements glorieux qu'il a plu  
 » au ciel de produire en notre fa-  
 » veur ; vous ouvrir mon ame sur  
 » quelques objets intimement liés à  
 » la tranquillité des Etats-Unis, &

1783.

Lettre cir-  
 culaire de  
 Washington,  
 datée du 12  
 Juin.

1783. » prendre congé de Votre Ex-  
 » cellence, en donnant ma bénédic-  
 » tion à ce pays, au service duquel  
 » j'ai consacré la fleur de mes ans,  
 » pour le bien duquel j'ai consumé  
 » tant de jours dans l'anxiété, tant  
 » de nuits dans les veilles, & dont  
 » le bonheur, qui m'est extrême-  
 » ment cher, sera toujours la base  
 » de ma félicité. Qu'il me soit permis  
 » à cette époque heureuse, de récla-  
 » mer la liberté de m'étendre sur le  
 » sujet de nos félicitations mutuelles.  
 » Si nous considérons l'import-  
 » tance du prix que nous disputions,  
 » la nature douteuse de la dispute,  
 » la manière favorable, dont elle  
 » s'est terminée, nous trouverons  
 » les plus grands motifs de joie &  
 » de reconnoissance. L'événement  
 » est infiniment heureux comme  
 » source de jouissances présentes, &  
 » comme présage du bonheur à ve-  
 » nir. Nous avons lieu de nous fé-  
 » liciter du sort que nous a fait la  
 » Providence, sous quelque point  
 » de vue que nous le contemplons,  
 » naturel, politique ou moral. Pro-  
 » priétaires & Souverains uniques  
 » d'un vaste Continent qui com-

Suite de la  
 lettre circu-  
 laire de Wat-  
 hington.

» prend dans toutes leurs variétés  
 » les différens sols & les divers cli-  
 » mats du monde, qui produit en  
 » abondance toutes les choses né-  
 » cessaires & agréables à la vie, les  
 » citoyens de l'Amérique sont dans  
 » une situation faite pour remplir  
 » l'idée de la félicité humaine. Li-  
 » bres & indépendans par le bien-  
 » fait de la paix qui les comble de  
 » tous les avantages de la nature,  
 » à dater de cette période, ils doi-  
 » vent être envisagés comme des  
 » acteurs chargés de déployer leurs  
 » talens aux yeux de l'Univers en-  
 » tier, sur un théâtre que la Pro-  
 » vidence a spécialement consacré  
 » au développement du bonheur &  
 » de la dignité de l'homme. Dans ces  
 » contrées fortunées, non-seulement  
 » ils sont environnés de toutes les  
 » choses faites pour compléter  
 » les jouissances privées & do-  
 » mestiques ; mais le ciel a cou-  
 » ronné toutes les bénédictions  
 » répandues sur eux, en leur don-  
 » nant, pour assurer leur félicité,  
 » des moyens infailibles, qui ne  
 » sont à la disposition d'aucun autre  
 » peuple.

1783.

 Suite de la  
 lettre circu-  
 laire de Was-  
 hington



1783. » Rien ne démontre mieux la  
 Saine de la » le souvenir des circonstances dans  
 lecture cir- » lesquelles notre République a pris  
 laire de W- » son rang parmi les nations. Les  
 l'histoire » fondemens de notre Empire n'ont  
 » point été posés dans les siècles té-  
 » nébreux de la superstition & de l'i-  
 » gnorance ; mais à une époque où  
 » les droits du genre humain étoient  
 » mieux entendus & plus clairement  
 » définis qu'à aucune autre époque  
 » antérieure. Les recherches de l'es-  
 » prit humain sur la félicité sociale,  
 » ont été portées à une grande éten-  
 » due de lumières. Le trésor des  
 » connoissances acquises par les tra-  
 » vaux des philosophes, des sages &  
 » des législateurs, dans une longue  
 » succession d'années, est ouvert à  
 » l'usage du monde entier, & la  
 » sagesse réunie de tous les grands  
 » hommes peut être heureusement  
 » appliquée aux formes de notre  
 » Gouvernement. La culture libre  
 » des belles-lettres, l'extension il-  
 » limitée du commerce, le rafine-  
 » ment progressif des manières, l'é-  
 » lévation insensible des idées, &  
 » par-dessus tout, la lumière pure

» & bienfaisante de la révélation , ~~\_\_\_\_\_~~  
 » ont, par leur influence, amélioré 1783.  
 » l'espèce humaine , & beaucoup  
 » ajouté aux avantages qui résul- Suite de la  
 » tent de la société. C'est sous les lettre circu-  
 » auspices de cette période fortu- laire de Was-  
 » née , que les Etats-Unis ont reçu hington.  
 » l'existence politique ; de sorte que ,  
 » s'il arrivoit que leurs citoyens ne  
 » fussent pas complètement libres  
 » & heureux , ce seroit entièrement  
 » leur faute.

» Telle est notre situation ac-  
 » tuelle, telle est la perspective qui  
 » nous est offerte. Mais quoique la  
 » Providence nous tende ainsi la cou-  
 » pe de bénédiction, quoique la  
 » félicité devienne notre appanage ,  
 » si nous sommes disposés à saisir  
 » l'occasion qui la met à notre por-  
 » tée ; cependant il est encore au  
 » choix des Etats-Unis de l'Améri-  
 » que de se faire respecter ou mé-  
 » priser comme corps de nation ,  
 » de fixer ses prospérités , ou de  
 » les laisser échapper. Ce moment  
 » est pour eux la pierre - de-tou-  
 » che ; c'est dans ce moment , que  
 » les yeux du monde entier sont  
 » arrêtés sur eux ; ce moment est

1783.

Suite de la  
lettre circu-  
laire de Was-  
hington.

» vues sinistres, en communiquant  
» sans réserve les opinions renfer-  
» mées dans cette adresse.

» Quatre choses me paroissent  
» essentielles au bien-être, pour ne  
» pas dire, à l'existence des Etats-  
» Unis envisagés comme Puissance  
» indépendante.

» 1<sup>o</sup>. Une union indissoluble  
» des Etats sous une tête fédé-  
» rale.

» 2<sup>o</sup>. Un égard sacré pour la jus-  
» tice publique.

» 3<sup>o</sup>. L'adoption d'un établisse-  
» ment convenable en tems de  
» paix.

» 4<sup>o</sup>. Cette disposition pacifique  
» & amicale parmi les habitans des  
» Etats - Unis, qui seule peut les  
» conduire à mettre en oubli les  
» préjugés locaux, les opinions po-  
» litiques affectées à certains lieux,  
» à faire les concessions mutuelles  
» qu'exige la prospérité générale,  
» & même dans certains cas, à sacri-  
» fier leurs avantages personnels à  
» l'intérêt de la Communauté.

» Telles sont les colonnes sur les-  
» quelles doit porter le glorieux  
» édifice de notre indépendance &  
» de

de notre caractère national. La liberté en est la base, & quiconque oseroit en sapper les fondemens, mériteroit l'exécration publique & le châtiment le plus sévère que puisse infliger une nation lésée.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

Je ferai quelques observations sur les trois premiers articles ; mais j'abandonne le dernier au bon sens & à la considération de ceux qui y sont immédiatement intéressés.

Relativement au premier point, quoi qu'il ne soit pas nécessaire d'entrer ici dans une discussion particulière des principes de l'union, & de renouveler la question souvent agitée, & qui consiste à décider s'il est convenable de déléguer au Congrès une portion plus étendue de pouvoir ; il est pourtant de mon devoir & de celui de tout vrai patriote de poser sans réserve, les propositions suivantes.

Que si les Etats ne permettent point au Congrès de mettre en exercice les prérogatives, dont la constitution l'a indubitablement revêtu,

. 1783.

Suite de la  
lettre circu-  
laire de Was-  
hington.

» tout doit tendre rapidement à  
» l'anarchie & à la confusion ; qu'il  
» est indispensable pour le bien des  
» Etats pris séparément , qu'il ré-  
» sulte quelque part un pouvoir su-  
» prême pour régler & gouverner  
» les intérêts généraux de la Répu-  
» blique confédérée ; que sans cela,  
» l'union ne peut durer ; qu'il faut  
» que chaque Etat se prête fidèle-  
» ment aux dernières propositions  
» & demandes du Congrès, & que  
» du parti contraire il résulteroit  
» les suites les plus funestes ; que  
» toutes mesures tendantes à dis-  
» soudre l'union, contribuant à vio-  
» ler ou à diminuer l'autorité sou-  
» veraine, doivent être considérées  
» comme hostiles envers la liberté &  
» l'indépendance de l'Amérique, &  
» que leurs auteurs doivent être  
» traités en conséquence ; qu'en un  
» mot, à moins que, par la concurren-  
» ce des Etats, nous ne soyons mis  
» à portée de participer aux fruits  
» de la révolution, & de jouir des  
» avantages essentiels de la société  
» civile sous une forme de gouver-  
» nement aussi libre, aussi pur, aussi  
» bien en garde contre les usurpa-

» tions du pouvoir arbitraire, que  
 » celui dont l'adoption est consacrée 1783.  
 » par les articles de la confédéra- Suite de la  
 » tion; on aura à regretter tant de lettre circu-  
 » sang, tant d'argent prodigués sans laire de Was-  
 » objet, tant de sacrifices inutiles, hington,  
 » tant de souffrances supportées sans  
 » compensation.

» Je pourrois exposer ici quan-  
 » tité d'autres considérations faites  
 » pour nous convaincre, que sans  
 » une entière conformité à l'esprit  
 » de l'union, nous ne pouvons exister  
 » comme Puissance indépendante;  
 » mais il suffit à mon objet, d'en  
 » présenter une ou deux qui me  
 » paroissent d'une grande impor-  
 » tance.

» Ce n'est que dans notre carac-  
 » tère d'Etats-Unis, formant en-  
 » semble un seul Empire, que notre  
 » indépendance est reconnue par  
 » les nations étrangères, que notre  
 » Puissance peut mériter des égards,  
 » & notre crédit s'y soutenir. Les  
 » traités des Puissances européennes  
 » avec les Etats-Unis de l'Améri-  
 » que deviennent nuls au moment  
 » de la dissolution de l'union : nous  
 » nous retrouvons alors à-peu-près

1783.

Suite de la  
tère cir-  
culaire de Was-  
hington.

» dans l'état de nature, où peut-  
» être une expérience funeste nous  
» apprendra qu'il est une progres-  
» sion nécessaire de l'extrémité  
» de l'anarchie à l'extrémité de la  
» tyrannie, & que le pouvoir ar-  
» bitraire s'établit aisément sur les  
» ruines de la liberté, quand on l'a  
» portée jusqu'à la licence.

» A l'égard du second article,  
» concernant l'observance de la  
» justice publique, le Congrès dans  
» sa dernière adresse aux Etats-Unis,  
» a presque épuisé ce sujet. Il a si  
» bien développé ses idées & fait  
» sentir si fortement l'obligation où  
» se trouvent les Etats de rendre  
» une justice complète à tous nos  
» créanciers publics ; il s'est ex-  
» primé sur cet objet, avec tant d'é-  
»nergie & de dignité, qu'on ne  
» peut s'intéresser réellement à l'hon-  
»neur & à l'indépendance de l'Amé-  
»rique, & hésiter un instant sur la  
» nécessité d'adopter les mesures  
» proposées. Si les argumens du  
» Congrès ne produisent pas la con-  
» viction, si le système proposé par  
» cette honorable Compagnie, n'est  
» pas mis en exécution immédiate,

» les circonstances sont si pressantes ,  
 » qu'avant de pouvoir adopter aucun  
 » autre plan , nous verrons arriver  
 » une banqueroute nationale avec  
 » toutes ses funestes suites : telle est  
 » l'alternative qui, dans ce moment ,  
 » se présente aux Etats-Unis. N'en  
 » doutons pas, l'Amérique est en  
 » état d'acquitter les dettes qu'elle  
 » a contractées pour sa défense ; je  
 » me flatte qu'elle y est disposée.  
 » Le sentier que nous trace le de-  
 » voir, est devant nos yeux ; dans  
 » tous les cas possibles, on trou-  
 » vera toujours que l'honnêteté est  
 » la meilleure, la seule vraie poli-  
 » tique. Soyons donc justes comme  
 » nation ; remplissons les contrats  
 » publics que le Congrès avoit le  
 » droit de passer ; remplissons-les  
 » avec cette même bonne-foi à  
 » laquelle nous nous croyons tenus  
 » dans nos engagemens personnels.  
 » Qu'en attendant, les Citoyens de  
 » l'Amérique se livrent avec em-  
 » pressement à leurs occupations,  
 » & comme individus, & comme  
 » membres de la société. C'est alors  
 » qu'ils donneront du nerf aux res-  
 » sorts du gouvernement, & qu'ils

1783.

 Suite de la  
 lettre circu-  
 laire de Wat-  
 hington.



1783.

Suite de la  
pure circu-  
laire de Wal-  
ington.

» vivront heureux sous sa protec-  
» tion ; chacun recueillera les fruits  
» de son travail , chacun jouira de  
» ses acquisitions avec une pleine  
» sécurité.

» Dans cet état de liberté abso-  
» lue , qui pourroit marquer de la  
» répugnance à sacrifier une foible  
» portion de sa propriété , pour  
» soutenir les intérêts communs de  
» la patrie , & donner de la consis-  
» tance à la protection du gouver-  
» nement ? Qui ne se rappelle pas  
» les déclarations si souvent répé-  
» tées au commencement de la  
» guerre , que nous serions com-  
» plettement satisfaits , si , au prix de  
» la moitié de nos possessions , nous  
» pouvions défendre le reste ? Où  
» trouvera-t-on un homme qui  
» veuille être redevable de la dé-  
» fense de sa personne & de sa pro-  
» priété , aux efforts , à la bravoure ,  
» à l'effusion du sang d'autrui ,  
» sans faire lui-même un généreux  
» effort pour acquitter la dette  
» de l'honneur & de la reconnois-  
» sance ? Dans quelle partie du  
» continent trouverons-nous un  
» homme , ou un corps d'hommes ,

qui ôle, sans rougir, proposer  
des mesures tendantes à frustrer  
le Soldat de sa solde, & le créan-  
cier public de sa dette? S'il étoit  
possible qu'on vît jamais un exem-  
ple d'injustice aussi révoltant,  
cet exemple n'allumeroit-il pas  
l'indignation générale, n'attire-  
roit-il pas la vengeance du Ciel  
sur ceux qui le donneroient? Au  
reste, si l'on voyoit se manifester  
dans aucun des Etats, l'esprit de  
désunion, d'entêtement & de per-  
versité; si des dispositions si flé-  
trissantes tendoient à nous frustrer  
de tous ces heureux effets que  
nous avons lieu d'attendre de  
l'union; si l'on se refusoit à la de-  
mande de fonds destinés à payer  
l'intérêt annuel de la dette pu-  
blique; & si un pareil refus pro-  
duisoit tous les maux, faisoit re-  
vivre toutes les inquiétudes, dont  
nous venons de voir l'heureux  
terme; le Congrès qui, dans tout  
ce qu'il a fait, a montré beaucoup  
de justice & de magnanimité, seroit  
justifié aux yeux de Dieu & des  
hommes, & ceux des Etats-Unis  
qui agissant en opposition avec la

1783.

Suite de l'  
lettre circu-  
laire de Wa-  
shington.

1783. » sagesse collective du continent,  
 » se livreroient à des conseils si per-

Suite de la » nicieux , répondroient seuls de  
 tre circu- » toutes les conséquences.  
 re de V<sup>as</sup> »

1800.

» Quant à moi, convaincu dans  
 » le fond de ma conscience d'avoir  
 » toujours agi de la manière qui  
 » m'a paru la plus avantageuse aux  
 » intérêts réels de mon pays; m'é-  
 » tant, en quelque sorte, rendu  
 » garant envers l'armée, que les  
 » États finiroient par lui faire justice  
 » ample & complète; ne cherchant  
 » à dérober aux yeux de l'univers  
 » aucune partie de ma conduite  
 » officielle, j'ai jugé convenable  
 » de mettre sous les yeux de votre  
 » Excellence la collection des pa-  
 » piers relatifs à la demi-paie, & à la  
 » commutation qui en a été accor-  
 » dée par le Congrès aux Officiers  
 » de l'armée. La communication  
 » de ces pièces expliquera claire-  
 » ment les principes de mes senti-  
 » mens, & les raisons qui, dans une  
 » période antérieure, me portèrent  
 » à recommander avec instances  
 » l'adoption de cette mesure.

» Comme les procédés du Con-  
 » grès, ceux de l'armée & les

» miens , sont sous les yeux de tout  
 » le monde , & présentent une  
 » source d'information suffisante  
 » pour détruire les préventions &  
 » les erreurs qui peuvent s'être  
 » emparées de quelques esprits ; je  
 » crois superflu d'en dire davan-  
 » tage , & je me contenterai d'ob-  
 » server que les résolutions du  
 » Congrès dont il s'agit ici , ont  
 » absolument force de loi sur les  
 » Etats-Unis , comme les actes les  
 » plus solennels de confédération  
 » ou de législation.

» On se feroit une idée bien  
 » fausse , & de la demi-paie , & de  
 » sa commutation en une somme  
 » une fois payée , si on les considé-  
 » roit sous le point de vue odieux  
 » des pensions ; c'est une idée qu'il  
 » faut absolument rejeter. Dans sa  
 » réalité , cette mesure est une com-  
 » pensation raisonnable offerte par  
 » le Congrès , dans un tems où il  
 » n'avoit autre chose à offrir pour  
 » des services à rendre ; c'étoit l'u-  
 » nique moyen qui lui restât de  
 » prévenir l'abandon total du ser-  
 » vice ; c'étoit pour les Officiers  
 » de l'armée , une partie de leur

1783.

Suire de la  
 lettre circu-  
 laire de Was-  
 hington.

1783. » contrat d'engagement, le prix de  
 Suite de la » leur sang & de votre indépen-  
 dence : c'est par conséquent quel-  
 que chose de plus qu'une dette  
 ordinaire, c'est une dette d'hon-  
 neur. Elle ne peut être considé-  
 rée, ni comme pension, ni comme  
 gratification, & ne doit cesser  
 d'exister que lorsque la bonne-foi  
 l'aura acquittée.

» Quant aux objections relatives  
 » à la distinction entre l'Officier &  
 » le Soldat, il suffit pour y répon-  
 » dre que l'expérience uniforme de  
 » toutes les Nations du monde,  
 » combinée avec la nôtre, prouve  
 » l'utilité de cette distinction ; le  
 » Public doit incontestablement à  
 » tous ses serviteurs des récom-  
 » penses proportionnées à l'import-  
 » tance des services qu'il en tire.  
 » Dans quelques lignes de l'armée,  
 » les amples gratifications accordées  
 » aux Soldats, équivalent peut être  
 » à ce qui peut revenir aux Offi-  
 » ciers, de la commutation propo-  
 » sée. Dans d'autres lignes, le par-  
 » tage des Soldats a été encore  
 » plus favorable ; & si aux conces-  
 » sions de terre, au paiement des

» arrérages, des vêtemens & des  
 » gages, nous joignons l'année de 1783.  
 » paie qui leur est promise, je Suite de  
 » n'exagère point en disant que le lettre circi  
 » traitement fait aux Soldats est au laire de Wa  
 » moins égal à celui des Officiers. hington.  
 » Au reste, si l'on croyoit juste  
 » d'accorder aux premiers des ré-  
 » compenses ultérieures, telles  
 » qu'une exemption de taxes pour  
 » un tems limité, ou quelques au-  
 » tres privilèges, j'ose assurer que  
 » personne au monde ne desire plus  
 » que moi le bien-être de tous ces  
 » braves défenseurs de la cause  
 » américaine ; mais quel que soit,  
 » à cet égard, l'effet de leurs de-  
 » mandes, elles ne peuvent militer  
 » contre l'acte par lequel le Con-  
 » grès offre aux Officiers de l'armée  
 » cinq années de paie entière, au  
 » lieu de la demi-paie à vie.

» Avant de passer à un autre su-  
 » jet, je ne puis me dispenser de  
 » rappeler les obligations que nous  
 » avons à cette classe méritante de  
 » Vétérans, tant Soldats qu'Offi-  
 » ciers subalternes, qui, d'après une  
 » résolution du Congrès du 23  
 » Avril 1782, ont été congédiés

1783.

suite de la  
re circu-  
le de W<sup>as</sup>  
ignon.

» avec une pension viagère. Leurs  
» souffrances & leurs services leur  
» donnoient de justes droits à ce  
» qu'il fût ainsi pourvu à leurs  
» besoins. Il suffit de rappeler ces  
» droits, pour réveiller en leur fa-  
» veur tous les sentimens de l'hu-  
» manité. Rien ne peut les soustraire  
» à toutes les misères de l'indigence,  
» qu'une exactitude scrupuleuse  
» dans le paiement de cette dette  
» annuelle. En effet, quel spectacle  
» plus affligeant que de voir tant  
» de braves gens qui, après avoir  
» versé leur sang ou perdu leurs  
» membres au service de la patrie,  
» n'auroient de ressources que celles  
» de la mendicité. On ne peut trop  
» recommander ceux de cette classe,  
» à la protection la plus active du  
» Corps Législatif dans chaque  
» Etat.

» Je n'ai que peu de choses à  
» dire sur le troisième article qui  
» concerne particulièrement la dé-  
» fense de la République. Il est  
» important de mettre les Milices  
» de l'Union sur un pied respecta-  
» ble en tems de paix, & je ne  
» doute pas que le Congrès ne re-

» commande un établissement con-  
» venable à ce sujet. Je vais en  
» démontrer les avantages.

1783.

Suite de la  
lettre circu-  
laire de Was-  
hington.

» La Milice de ce pays doit être  
» considérée comme le *palladium*  
» de notre sécurité; c'est la res-  
» source à laquelle il nous faudroit  
» d'abord recourir, en cas d'hosti-  
» lités. Il est par conséquent essen-  
» tiel qu'elle soit formée d'après un  
» même système, que la discipline  
» y soit uniforme, & que l'on intro-  
» duise dans chaque partie des  
» Etats-Unis les mêmes armes, &  
» le même appareil militaire. A  
» moins que l'expérience ne l'ait  
» appris, on ne sauroit concevoir  
» les difficultés, les dépenses & la  
» confusion qui résultent d'un sys-  
» tème contraire, ou des arrange-  
» mens vagues qui ont été pris jus-  
» qu'à ce jour.

» Si, en traitant des questions  
» politiques, j'ai donné une étendue  
» plus qu'ordinaire à cette adresse,  
» l'importance de la crise, & l'im-  
» mensité des objets discutés seront  
» mon excuse. Je ne desirer cepen-  
» dant, & n'attends aucun égard  
» pour les observations précédentes.



1783.

Suite de la  
lettre circu-  
laire de Was-  
hington.

» tes, qu'autant qu'elles paroîtront  
» dictées par la bonne intention,  
» conformes aux règles immuables  
» de la justice, calculées de ma-  
» nière à produire un systême rai-  
» sonnable de politique, & fondées  
» sur tout ce que peut avoir ac-  
» quis l'expérience, par une longue  
» application aux affaires publi-  
» ques.

» Je pourrois, d'après mes ob-  
» servations, m'expliquer sur ce  
» dernier point avec quelque con-  
» fiance ; & si je ne craignois d'é-  
» tendre cette lettre, déjà prolixé,  
» au-delà des bornes que je me  
» suis prescrites, je pourrois dé-  
» montrer à quiconque a l'esprit  
» ouvert à la conviction, qu'en  
» moins de tems, avec beaucoup  
» moins de dépenses, on auroit pu  
» conduire la guerre à cette même  
» issue, si l'on avoit développé, d'une  
» manière favorable, les ressources  
» du continent : que les détresses,  
» les attentes frustrées, & tous leurs  
» fâcheux résultats, ont eu souvent  
» pour cause le défaut d'énergie  
» dans le Gouvernement continen-  
» tal, plutôt que le défaut de

» moyens de la part des Etats in-  
 » dividuels. Une autorité insuffi-  
 » sante dans le pouvoir suprême ,  
 » une condescendance trop par-  
 » tielle aux requisitions du Con-  
 » grès, le défaut de ponctualité de  
 » la part de quelques Etats ; telles  
 » ont été les vraies causes de l'inef-  
 » ficacité de certaines mesures ,  
 » du refroidissement dans le zèle  
 » de ceux même qui étoient le  
 » mieux disposés à bien faire. Les  
 » dépenses de la guerre se sont ac-  
 » cumulées , les plans les mieux  
 » concertés ont souvent manqué  
 » leur effet , le découragement s'est  
 » fait sentir quelquefois parmi les  
 » troupes , parce qu'il n'y avoit  
 » point assez d'accord , point assez  
 » d'harmonie entre les différentes  
 » branches du pouvoir législatif.  
 » De-là naissoient mille inconvé-  
 » niens , qui , sans doute , auroient  
 » entraîné la dissolution d'une armée  
 » moins patiente , moins patriote ,  
 » moins persévérante que celle , dont  
 » on m'a confié le commandement.  
 » En faisant mention de ces faits qui  
 » sont notoires , & qui attestent  
 » le vice de notre constitution fé-

1783.

 Suite de la  
 lettre circu-  
 laire de War-  
 hington.

1783. » dérale, vice que la conduite d'une  
» guerre rend sur-tout sensible, je  
» n'en reconnois pas moins l'ailif-  
» tance, dont toutes les classes de  
» citoyens m'ont souvent donné  
» lieu de m'applaudir; & je m'esti-  
» merai toujours heureux de pou-  
» voir rendre justice aux efforts  
» sans exemple qu'ont développés  
» les États individuels en beaucoup  
» d'occasions importantes.  
» Telles sont les observations  
» que j'avois à faire, avant de réli-  
» gner mon emploi public entre les  
» mains de ceux qui me l'ont con-  
» fié. Ma tâche est remplie, & je  
» prends congé de votre Excellen-  
» ce. Je fais en même-tems mes  
» derniers adieux à toutes les fonc-  
» tions de la vie publique. La seule  
» requête qui me reste à vous faire,  
» c'est de communiquer mes ré-  
» flexions à votre Corps Législatif,  
» & de les considérer comme le  
» legs d'un citoyen, dont la passion  
» fut toujours d'être utile à son  
» pays, & qui, dans l'ombre de sa  
» retraite, ne cessera jamais d'im-  
» plorer pour lui la bénédiction di-  
» vine. La prière fervente que j'a-

» Suisse de la  
» etre circu-  
» aire de Was-  
» ington.

» dresse au Ciel, est que Dieu vous  
 » prenne, ainsi que l'Etat que vous  
 » présidez, dans sa sainte protec-  
 » tion; qu'il dispose le cœur des  
 » citoyens à la subordination & à  
 » l'obéissance. Puissent-ils se péné-  
 » trer mutuellement d'une affection  
 » vive & fraternelle, puissent-ils  
 » l'étendre à tous les individus des  
 » Etats-Unis, & particulièrement  
 » à ceux de leurs concitoyens, qui  
 » ont prodigué leur sang & leur vie  
 » pour la liberté de l'Amérique!  
 » Qu'il plaise au Ciel de nous inspi-  
 » rer à tous cet esprit de justice,  
 » de charité, de clémence & de paix  
 » qui formoit le caractère de l'Au-  
 » teur divin de notre sainte reli-  
 » gion! Sans une humble imitation  
 » de l'exemple qu'il nous a donné,  
 » en vain nous flatterions-nous de  
 » devenir une nation heureuse ».

*Du quartier général de Newburg,  
 le 18 Juin.*

WASHINGTON.

Les vœux du Général furent  
 exaucés, & sa lettre eut l'effet qu'il  
 en devoit attendre. Les troubles  
 annoncés ou produits par cette es-  
 pèce de schisme élevé entre quel-

1783.

Suite de la  
 lettre circu-  
 laire de Was-  
 hington.

Heureux  
 effets de cette  
 lettre.

« citoyens m-  
« bien de m'applau-  
« merai toujours b-  
« voir rendre juſt  
« ſans exemple q  
« les Etats individ  
« d'occasions imp-  
« Telles ſont  
« que j'avois à fai-  
« gner mon empl-  
« mains de ceux  
« tiſ. Ma tâche  
« prends congé d  
« ce. Je fais en  
« derniers adieux  
« tions de la vie  
« requête qui me  
« c'eſt de com-  
« flexions à votre  
« & de les conf-  
« legs d'un citoy-  
« fut toujours c  
« pays, & qui, c  
« retraite, ne ce  
« plorer pour lui  
« vine. La prière

3. **==**ques Etats & le Congrès, se calmèrent insensiblement ; son pouvoir fut rétabli sur sa première base d'autorité législative, & cette Compagnie, réfugiée à Trenton jusqu'au mois de Novembre, y reçut différentes adresses, où le Peuple américain désavouoit la conduite des Soldats révoltés contre l'honorable assemblée de Philadelphie. Les Habitans & la Milice des Etats de Jersey, signalèrent d'une manière particulière leur dévouement patriotique, en offrant au Congrès leurs vies & leurs fortunes pour le maintien de l'union dans sa tête fédérale. Ces mêmes troupes qui, peu de tems auparavant, avoient menacé de ruiner la confédération, se retirèrent paisiblement dans leurs provinces respectives, où, sans autres ressources que la patience & le travail de leurs mains, elles attendirent que des circonstances heureuses leur en fissent trouver de plus abondantes dans la reconnoissance de la patrie. Ainsi les Américains se virent tranquilles possesseurs de cette indépendance pour laquelle ils avoient combattu

huit années consécutives; ainsi, par les bienfaits de la France combinés avec le développement de leurs efforts patriotiques, ils acquirent des avantages qui doivent les élever un jour au niveau des plus grandes Puissances de l'univers. 1783.

On ne peut contester à la France la gloire d'avoir moins envisagé ses intérêts que ceux des Alliés dans presque toutes les opérations de cette guerre, & de l'avoir terminée par des sacrifices encore plus généreux. Contente pour son partage, de se rétablir dans le même état d'où la guerre de 1756 l'avoit fait déchoir, elle voulut que, par le dernier traité de paix, l'Espagne regagnât les Florides & l'île de Minorque; & pour faire cesser les justes allarmes de la Hollande, qui devoit naturellement payer une grande partie des frais de la guerre, nous oubliâmes nos griefs contre cette nation, & lui rendîmes, comme on l'a dit ailleurs, les possessions que les Anglois lui avoient enlevées dans la guerre précédente, & que nous leur avions reprises dans nos dernières

Que la France a plus fait pour ses Alliés que pour elle-même.

**1783.** ~~campagnes :~~ possessions pour lesquelles nous étions en droit d'exiger une grande compensation de la part de l'Angleterre. Les bons appréciateurs de la gloire, conviendront qu'il y en a beaucoup plus dans cette modération de la France, que dans l'acquisition de plusieurs provinces.

*Fin du troisième & dernier Volume.*















James M.  
Longstrech

